

vent au contraire tout attendre de l'extrême bonté de Dieu, & se promettre qu'il accordera à leurs prieres de changer leurs desirs en des actions, pourveu qu'elles fassent de leur côté tout ce qui dépend d'elles, sans jamais desespérer de sortir victorieuses de ce combat.

Comme j'ai une tres-grande experience de cela j'en dirai quelque chose, mon Pere, que vous jugerez peut-être pouvoir être utile. C'est qu'encore qu'apparemment on ait acquis une vertu on ne doit point se persuader de l'avoir si elle n'a été éprouvée par son contraire. Nous devons toujourns dans cette vie être sur nos gardes, parce que nous retombons bien tôt si la grace ne nous est entierement donnée pour nous faire connoître le neant des choses du monde, & que l'on y est toujourns exposé à mille perils. Il me paroissoit il y a peu d'années que non seulement j'étois détachée de mes parens, mais qu'ils m'étoient à charge; & il étoit vrai que j'avois peine à souffrir leur conversation. Ainsi une occasion importante m'ayant obligée d'aller chez ma Sœur, quoi que je l'eusse tant aimée auparavant & qu'elle fût meilleure que moi, je demeuroidis seule le plus que je pouvois, parce que la difference de nos conditions, elle étant mariée & moi Religieuse, ne pouvoit nous fournir une matiere agreable d'entretien. Je sentis néanmoins que ses peines me touchoient davantage que n'auroient fait celles d'une autre personne qui ne m'auroit pas été si proche, & connus par là que je n'étois pas si détachée que je le croiois; mais que j'avois encore besoin de fuir les occasions afin d'augmenter cette vertu d'un veritable détachement dont nôtre Seigneur avoit commencé de me favoriser: & j'ai toujourns depuis par son assistance tâché de le pratiquer.

Lors que Dieu commence à nous donner quelque vertu nous devons tellement veiller sur nous-mêmes Du mépris de l'honneur que nous ne nous mettions point en danger de la perdre, comme par exemple en ce qui regarde l'honneur: car croiez-moi, mon Pere, plusieurs se persuadent d'en être entierement détachés qui ne le sont pas. Il faut

principalement en cela se tenir toujours sur ses gardes sans jamais se relâcher ; & pour peu que l'on s'y sente encore attaché on ne doit point espérer d'avancer dans le chemin de la vertu. C'est une chaîne si forte que Dieu seul est capable de la rompre : & il n'y a point d'efforts joints à la priere que nous ne devions faire de nôtre côté pour surmonter cet obstacle à nôtre avancement , puis qu'il est si grand que je ne sçauois assez m'étonner du mal qu'il cause ; & l'on m'en doit croire. *Je connois des personnes dont les actions sont si saintes qu'on ne les peut considérer sans admiration : d'où vient donc mon Dieu , qu'elles tiennent encore à la terre ; & s'étant entièrement consacrées à vôtre service, qui les empêche d'arriver au comble de la perfection ?* C'est qu'elles sont encore un peu attachées à ce malheureux honneur sans qu'elles s'en apperçoivent, parce que le demon leur persuade qu'elles sont obligées de le conserver. Mais quoi que je ne doive être considérée que comme une fourmi , je les conjure de croire sur ma parole que si elles ne se corrigent de ce défaut il fera comme une chenille , qui encore qu'elle n'endommage pas tout l'arbre , puis que ces personnes ne laisseront pas de conserver d'autres vertus , elle le rongera de telle sorte que non seulement elle lui fera perdre sa beauté , mais l'empêchera de profiter & les autres plantés qui en sont proches , parce que le fruit que produit son bon exemple ne sera pas sain ni de durée. J'ajouterais que pour petit que soit cet attachement à l'honneur c'est comme un faux ton dans un jeu d'orgues qui en déconcerte toute l'harmonie , & qui nuisant toujours beaucoup à l'ame en quelque état qu'elle soit , est une peste pour celles qui s'appliquent à l'oraison.

Nous disons que nous voulons nous unir à Dieu & suivre les conseils de JESUS-CHRIST , & nous prétendons en même temps devoir conserver nôtre honneur & nôtre reputation sans qu'ils souffrent la moindre tache , quoi qu'il n'y ait point d'injures & d'outrages que JESUS-CHRIST n'ait endurez. Peut-on se ren-

contrer

contrer en marchant par deux chemins si differens, & pouvons-nous esperer que ce divin Sauveur veuille habiter dans nôtre ame si nous ne nous faisons violence pour renoncer à ce faux honneur comme il y a renoncé lui-même, & nous relâcher en plusieurs autres choses de ce qui nous paroît nous être dû ? Mais me dira quelqu'un : je ne rencontre point d'occasions d'offrir en cela quelque chose à Dieu. Je répons que si vous êtes dans une ferme resolution de lui tout sacrifier il ne permettra pas que manque d'occasions vous perdiez l'avantage de faire un chose qui lui est si agreable. Il faut seulement sans s'arrêter à de simples paroles mettre la main à l'œuvre. Surquoi je veux rapporter ici quelques-unes de ces petites choses que je faisois au commencement, & qui sont comme je l'ai dit les pailles que je mettois dans le feu n'étant pas capable de davantage : mais Dieu est si bon qu'il reçoit tout : & nous ne devons jamais cesser de le bénir.

Entre mes autres imperfections j'avois celle de sçavoir peu les Rubriques du Breviaire, & les autres choses qui se recitent dans le cœur, étant en cela aussi negligente que j'étois affectonnée à de vaines occupations : d'autres Novices auroient pû m'en instruire : & ma vanité ne me permettoit pas de le leur demander de peur de leur faire connoître mon ignorance, quoi que le bon exemple que je leur devois me vint dans l'esprit. Mais quand Dieu m'eut un peu ouvert les yeux je changeai bien de conduite : car sur le moindre doute que j'avois je m'adressois aux plus petites des écolieres pour m'en éclaircir : & Dieu permit qu'au lieu de m'attirer par là du mépris, on m'en estima davantage.

Je sçavois mal le chant, & en étois bien fâchée, non de crainte d'y faire des fautes en la presence de Dieu, ce qui auroit été une vertu ; mais à cause des personnes qui m'écoutoient, & ce sentiment de vanité me troublait de telle sorte qu'il me faisoit manquer encore davantage. Enfin je me resolus de dire que je ne le sçavois pas, ors que je ne le sçavois qu'imparfaitement ; & cela ne

me donnoit pas d'abord peu de peine : mais je le faisois après avec joie : & quand je commençai à ne me plus foucier que l'on connût mes défauts, & à renoncer à ce malheureux point d'honneur que je me figurois en cela & que chacun met où il lui plaît, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant.

Toutes ces choses que l'on peut dire n'être rien comme il paroît bien que je ne suis rien moi-même, puis qu'elles me donnoient de la peine, ne laissent pas peu à peu de produire de bons effets, parce qu'étant faites en la veüe de Dieu, il leur donne du prix & nous assiste pour en entreprendre de plus grandes.

Quant à ce qui regarde l'humilité, voiant que j'étois la seule de toutes les Sœurs qui ne s'avançoit point dans cette vertu, parce que j'ai toujours été tres-imparfaite, je pliois secretement leurs manteaux lors qu'elles étoient sorties du cœur, & me representois de servir en cela des Anges qui venoient de chanter les louanges de Dieu. Ces bonnes filles le découvrirent je ne sçai comment, & j'en eus une grande honte, desirant qu'on l'ignorât, non par une véritable humilité, mais de peur qu'elles ne se moquassent de moi, comme étant une chose peu considerable.

Quelle confusion ne dois-je point avoir, mon Sauveur, de ce qu'étant si imparfaite je rapporte ces petites marques de mon affection pour vous qui ne sont que comme des grains de sable mezlez de terre & enveloppez de mille défauts, à cause que l'eau de vôtre grace ne les avoit pas encore arroiez & purifiez. Mais, mon Créateur, après avoir receu tant de faveurs, & étant aussi mauvaise que je suis, oserois-je dire avoir fait quelque chose pour vôtre service qui fût tant soit peu considerable ? Je ne sçai, mon Dieu, comment je puis résister à la douleur que cette pensée me donne, ni comment ceux qui liront ceci pourront ne m'avoir pas en horreur en voiant qu'après avoir si mal reconnu de si grands bienfaits j'ai rapporté ces petits services que je vous ai rendus comme

s'ils

s'ils venoient de moi, & que ce ne fût pas vous-même qui en fussiez la cause & la source. J'en meurs de honte, mon Sauveur, mais n'ayant rien de meilleur à dire j'ai crû ne les devoir pas taire, afin que ceux qui sont si heureux que de faire de grandes actions de vertu se fortifient dans l'esperance d'en être recompensez, en considerant que les miennes quelque indignes qu'elles soient ne vous n'ayant pas été desagréables, ils ont sujet de se promettre beaucoup des leurs : Votre divine Majesté veuille s'il lui plaît me faire la grace de ne demeurer pas toujours dans ces commencemens; mais de m'avancer dans son service. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXII.

Dieu fait voir à la Sainte la place que ses pechez lui avoient fait meriter d'avoir dans l'enfer. Reflexions sur ce sujet. La Sainte étant dans le desir de faire Penitence on lui propose de fonder un monastere pour y vivre comme les Religieuses débaussées. Elle entre dans ce dessein. Dieu lui commande d'y travailler & de donner à ce monastere le nom de Saint Joseph. Elle commence de s'y emploier. Persecutions qui s'élèvent contre elle, & assistance qu'elle reçoit de quelques personnes.

LON G-temps après que nôtre Seigneur m'eut fait la plupart des graces dont j'ai parlé & d'autres encore fort grandes, étant un jour en oraison il me sembla que je me trouvai en un moment dans l'enfer sans sçavoir en quelle maniere j'y avois été portée. Je compris seulement que Dieu vouloit que je visse le lieu que les demons m'avoient préparé & que mes pechez meritoient. Cela dura tres-peu : mais quand je vivois encore plusieurs années je ne croi pas qu'il me fût possible d'en perdre le souvenir.

L'entrée m'en parut être comme l'une de ces petites ruës longues & étroites qui sont fermées par un bout, & telle que seroit celle d'un four fort bas, fort serré, & fort

fort obscur. Le terrain me sembloit être comme de la bouë, tres-sale, d'une odeur insupportable, & pleine d'un tres-grand nombre de reptiles venimeux. Au bout de cette petite ruë étoit un creux fait dans la muraille en forme de niche, où je me vis logée tres-à-l'étroit : & bien que tout ce que je viens de dire fût encore beaucoup plus affreux que je ne le représente, il pouvoit passer pour agreable en comparaison de ce que je souffris lors que je fus dans cette espece de niche.

Ce tourment étoit si terrible que tout ce qu'on en peut dire ne sçauroit en représenter la moindre partie. Je sentis mon ame brûler dans un si horrible feu qu'à grande peine pourrois-je le décrire tel qu'il étoit, puis que je ne sçauois même le concevoir. J'ai éprouvé les douleurs les plus insupportables au rapport des medecins, que l'on puisse endurer en cette vie, tant par ce retirement de nerfs qu'en plusieurs autres manieres par d'autres maux que les demons m'ont causez : mais toutes ces douleurs ne sont rien en comparaison de ce que je souffris alors, joint à l'horreur que j'avois de voir que ces peines étoient éternelles : & cela même est encore peu si on le compare à l'agonie où se trouve l'ame. Il lui semble qu'on l'étouffe, qu'on l'étrangle ; & son affliction & son desespoir vont jusques à un tel excès que j'entreprendrois en vain de les rapporter. C'est peu de dire qu'il lui paroît qu'on la déchire sans cesse, parce que ce seroit ainsi une violence étrangere qui lui voudroit ôter la vie, au lieu que c'est elle-même qui se l'arrache & se met en pieces. Quant à ce feu interieur & ce desespoir qui sont comme le comble de tant d'horribles tourmens j'avouë pouvoir encore moins le représenter. Je ne sçavois qui me les faisoit endurer ; mais je me sentoï brûler & comme hacher en mille pieces ; & ils me sembloient être les plus terribles de toutes les peines.

Dans un lieu si épouvantable il ne reste pas la moindre esperance de recevoir quelque consolation, & il n'y a pas seulement assez de place pour s'asseoir ou se coucher. J'y étois comme dans un trou fait dans la murail-

le, & ces horribles murailles contre l'ordre de la nature ferrent & pressent ce qu'elles enferment. Tout étouffe en ce lieu-là : ce ne sont qu'épaisses tenebres sans aucun mélange de lumiere, & je ne comprens pas comment il se peut faire qu'encore qu'il n'y ait point de clarté on y voit tout ce qui peut être le plus penible à la veüe.

Nôtre Seigneur ne voulut pas me donner alors une plus grande connoissance de l'enfer : & il m'a fait voir depuis en d'autres visions des châtimens encore plus épouvantables de certains pechez ; mais comme je n'en souffrois point la peine, elles ne me penetrerent pas d'une telle crainte que celle que j'eus dans la vision dont je viens de parler, en laquelle nôtre Seigneur voulut me faire éprouver en esprit ces tourmens aussi réellement, & aussi veritablement que si mon corps les eût soufferts. Je ne pouvois rien comprendre à la maniere dont cela se passoit ; mais je comprenois bien que c'étoit une grande grace que Dieu me faisoit de vouloir que je visse ainsi de quel abîme son infinie misericorde m'avoit tirée : car tout ce que j'ai jamais leu, ou entendu dire, ou me suis imaginée, quoi que non pas si souvent qu'auroient pû faire d'autres parce que Dieu ne me conduisoit pas par le chemin de la crainte, des différentes peines des damnez & de la cruauté avec laquelle ils sont tourmentez par les demons, n'est pas moins différent de la verité qu'une copie l'est de son original : & brûler en ce monde n'est rien en comparaison de brûler en l'autre.

Quoi qu'il y ait environ six ans que ce que je viens de rapporter se passa, j'en suis encore si épouvantée en l'écrivant qu'il me semble que mon sang se glace de peur dans mes veines. Ainsi quelques maux & quelques douleurs que j'éprouve je ne puis me souvenir de ce que je souffris alors que tout ce que l'on peut endurer ici-bas ne me paroisse méprisable. Il me semble que nous nous plaignons sans sujet, & je considere comme l'une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites, une chose aussi terrible que celle que j'ai rapportée quand je con-

sidere

fidere combien elle m'a été utile, tant pour m'empêcher d'apprehender les afflictions de cette vie, que pour m'obliger à m'efforcer de les souffrir avec patience, & à rendre grâces à Dieu de ce que j'ai sujet de croire qu'il me veut délivrer de ces terribles & épouvantables peines dont la durée sera éternelle.

Depuis cette vision il n'y a point de si grands maux qui ne me paroissent faciles à supporter en comparaison d'un seul moment de ce que je souffris alors; & je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant auparavant leu tant de livres qui parlent des peines de l'enfer je n'en étois point effrayée, ne me les imaginant pas telles qu'elles sont, & comment je pouvois trouver du plaisir & du repos en des choses qui me conduisoient dans un si horrible précipice. *Soiez-vous à jamais beni, mon Dieu, d'avoir fait voir que vous m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même, en me délivrant tant de fois de cette affreuse prison dans laquelle je rentrais contre vôtre volonté.*

Cette même vision m'a causé l'incroyable peine que je souffre de voir tant de Lutheriens que le baptême avoit rendus membres de l'Eglise se perdre malheureusement, & ma passion pour leur salut est si violente, que je croi certainement que si j'avois plusieurs vies je les donnerois toutes de tres-bon cœur pour délivrer une seule de ces âmes de tant d'horribles tourmens. Que si nous ne pouvons voir souffrir une personne que nous aimons sans être touchés de compassion, & ne pas ressentir vivement sa douleur lors qu'elle est grande; de quelle affliction ne devons-nous point être pénétrés en voyant une âme se précipiter pour jamais dans les plus effroyables de toutes les peines, puis qu'il n'y a point de proportion entre celles qui finissent avec la vie, & celles qu'endureront à jamais ceux que le diable entraîne chaque jour avec lui dans cet épouvantable gouffre.

Je ne sçaurois donc trop desirer puis que cela importe de tout, qu'il n'y ait rien que nous ne fassions pour nous efforcer de plaire à Dieu, ni trop lui demander de nous

assister de sa grace : & j'avouë ne pouvoir considerer sans fraieur ; qu'encore que toute méchante que je suis j'eusse quelque soin de le servir pour ne point tomber dans certaines fautes que l'on compte pour rien dans le monde ; que Dieu me fit la grace de souffrir avec patience de fort grandes maladies ; que je ne fusse sujette ce me semble ni au murmure , ni à la médifance , ni à la haine , ni à l'envie , ni aux autres pechez en sorte que j'y offensasse grièvement Dieu , & que j'eusse presque toujours la crainte devant les yeux : il m'a néanmoins fait voir le lieu que les demons m'avoient préparé pour la punition de mes pechez , & fait connoître que quelque terribles que fussent ces tourmens je meritois d'en souffrir encore de plus grands. Ay-je donc tort de dire que l'on ne peut sans un extrême peril se tenir en assurance , & qu'une personne qui tombe à toute heure dans le peché mortel ne peut éviter de se perdre si elle ne se resout pour l'amour de Dieu à fuir les occasions qui l'engagent à l'offenser , afin d'attirer par ce moien sa miséricorde , & le porter à l'assister comme il m'a assistée ? Je le prie de tout mon cœur de continuer à me soutenir de sa main toute-puissante pour m'empêcher de retomber & de recevoir la terrible punition dont il m'a fait voir que j'étois digne. Je vous conjure , mon Sauveur , de m'en délivrer par vôtre bonté infinie. Ainsi soit-il.

Ensuite de cette vision & après qu'il eut plû à Dieu de me relever d'autres secrets touchant la gloire préparée aux justes , & les peines que souffriront les méchans , je fus touchée du desir de faire Penitence de mes pechez afin de pouvoir esperer de jouir d'une si grande felicité ; & pour ce sujet de fuir entierement le monde. Mon esprit ne laissoit pas d'être dans l'agitation ; mais une agitation si tranquille & si agreable qu'elle ne me causoit nulle inquietude. Il étoit évident qu'elle procedoit de Dieu , & qu'il donnoit à mon ame comme une chaleur nouvelle pour la rendre capable de digerer des viandes plus solides que celles dont elle s'étoit nourrie jusques alors. Me trouvant dans cette disposition je pensois à ce que

que je pourrois faire pour servir Dieu, & il me sembla que je devois commencer par satisfaire aux devoirs de ma vocation en accomplissant ma regle le plus parfaitement que je pourrois.

Quoi que le monastere où j'étois fût bien réglé, & que plusieurs des Religieuses servissent Dieu fort fidellement, il étoit si pauvre qu'il arrivoit souvent qu'elles en sortoient pour aller passer quelque temps chez leurs parens, où elles vivoient avec une grande honnêteté & Religieusement. On n'y observoit plus la premiere rigueur de la regle : c'étoit seulement une regle mitigée en vertu d'une bulle du Pape ainsi que dans tout le reste de l'Ordre : & je m'y trouvois fort à mon aise à cause que la maison est belle & spacieuse : mais ces frequentes forties me donnoient de la peine, parce que quelques personnes qui étoient bien aises de m'avoir en leur compagnie & à qui nos Superieurs ne pouvoient rien refuser, les importunoient si souvent de me permettre de sortir, que l'obeissance m'obligeoit à demeurer peu dans mon monastere : & je croi que le demon y contribuoit, afin d'empêcher nos Sœurs de profiter de la part que je leur faisois des instructions que me donnoient ceux avec qui je communiquois.

Les choses étant en cet état une personne de dehors me dit & à quelques-unes de nos Sœurs, que si nous estions dans la disposition de vivre comme les Religieuses déchauffées, on pourroit fonder un monastere. Cette proposition se trouvant conforme à mon desir j'en conferei avec cette Dame Veuve dont j'ai parlé qui étoit tant de mes amies & dans les mêmes sentimens que moi. Elle commença aussi-tôt à travailler aux moyens de fonder ce monastere en lui donnant du revenu, & je voi bien maintenant qu'il n'y avoit guere d'apparence d'y réussir ; mais le desir que nous en avions nous la faisoit paroître possible. D'un autre côté je me trouvois tres-bien dans la maison où j'étois, & avois une cellule qui me plaisoit fort : ce qui me faisant balancer je résolus avec cette Dame que nous recommanderions beaucoup l'affaire de Dieu.

Un jour après avoir communiqué Dieu me commanda expressement de m'employer de tout mon pouvoir à l'établissement de ce monastere ; m'assura qu'il réussiroit, & qu'il y seroit beaucoup servi ; me dit qu'il vouloit qu'on lui donnât le nom de Saint Joseph : Que ce Saint veilleroit pour nôtre garde à l'une des portes, la Sainte Vierge à une autre, & que JESUS-CHRIST ne nous abandonneroit point : Que cette maison seroit comme une étoile resplendissante, & qu'encore que les Religions fussent relâchées je ne devois pas croire qu'il n'y fût point servi : car que seroit-ce que le monde s'il n'y avoit point de Religieux ? Que je rapportasse cela à mon Confesseur, & lui disse de sa part de ne s'y point opposer, & de ne m'en point détourner.

Cette vision me fit une telle impression, & Dieu m'y parla d'une maniere si puissante, que je ne pûs douter qu'elle ne procedât de lui. Elle ne laissa pas néanmoins de me donner une extrême peine, parce que j'envisageai une partie de tant de travaux & de contradictions que je rencontrerois dans l'execution d'une entreprise qui recevrait sans doute de grandes difficultez. Je me trouvois d'ailleurs, comme je l'ai dit, tres-contente & en grand repos dans la maison où j'étois ; & encore que j'eusse commencé à traiter de cette affaire, ce n'avoit été ni avec une resolution déterminée ni avec certitude qu'elle réussiroit. Ainsi je balançois sur ce que j'avois à faire : mais nôtre Seigneur me commanda tant de fois la même chose, & me representa tant de raisons & si évidentes pour l'entreprendre ; que ne pouvant douter que ce ne fût sa volonté je n'osai differer davantage d'en parler à mon Confesseur ; & je lui donnai même par écrit une relation de ce qui s'étoit passé. Il n'osa pas me conseiller d'abandonner ce dessein, mais voiant peu d'apparence, à ne juger des choses qu'humainement, qu'il pût réussir, à cause que cette Dame, mon amie, qui devoit principalement y travailler avoit tres-peu de moi en d'y contribuer, il me dit de le proposer à mon Superieur & de faire ce qu'il m'ordonneroit. Je lui ob-

beis,

beis, & parce que je ne traitois point avec ce Supérieur de ces visions, ce fut cette Dame & non pas moi qui lui en fit la proposition. Il l'approuva, lui promit toute sorte d'assistance, & l'assura qu'il consentiroit à l'établissement du monastere. On parla du revenu nécessaire pour sa subsistance, & diverses raisons firent résoudre qu'il n'y auroit jamais plus de treize Religieuses. Avant que d'en venir là nous avions écrit au bienheureux Pere Pierre d'Alcantara pour l'informer de l'état des choses : & il nous avoit conseillé de poursuivre cette entreprise, & donné ses avis sur ce sujet.

Le bruit de nôtre dessein ne commença pas plutôt à se répandre que je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter toutes les particularitez de la persécution qui s'éleva contre nous. Nous estions le sujet de la risée de tout le monde : on me faisoit passer pour une extravagante qui ne pouvoit durer dans un monastere où elle étoit si à son aise, & l'on ne traitoit pas moins indignement ma compagne. Elle avoit peine à le supporter, & je ne sçavois que faire non plus qu'elle, parce qu'il me sembloit qu'ils avoient quelque raison. J'eus recours à Dieu pour le prier de m'assister : il me consola, me fortifia, & me dit : *Que je devois connoître par là ce que les Saints ont souffert pour fonder les Religions : Que les traverses que j'avois rencontrées jusques alors n'étoient rien en comparaison de celles auxquelles je devois me préparer : mais que je ne m'en misse point en peine & fisse entendre à ma compagne certaines choses qu'il m'ordonna de lui dire.* Ces paroles furent suivies des effets, & je ne pûs voir sans étonnement avec quelle promptitude nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, & dans la résolution de résister avec courage à toutes les oppositions qui se rencontreroient dans l'exécution de nôtre entreprise, quoi qu'il n'y eût presque personne dans la ville, sans en excepter même ceux qui passaient pour des gens d'oraison, qui non seulement ne nous fût contraire, mais qui ne considérât nôtre dessein comme une extravagance & une folie.

Les bruits & le trouble que cette affaire causa dans nôtre monastere furent si grands que nôtre Provincial ne croiant pas que l'on dût s'opposer à tout le monde, changea d'avis & ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il me dit que le revenu que l'on proposoit de donner ne suffisoit pas, & que l'opposition que l'on faisoit à cet établissement étoit trop grande pour la pouvoir surmonter. Il me paroissoit qu'il avoit raison : & ainsi lors que nous croyions être venuës à bout des plus grandes difficultez nous eûmes le déplaisir de voir que même ce bon Pere nous étoit contraire. J'en fus en mon particulier fort touchée, parce que son approbation m'auroit mise à couvert de tout ce que l'on pourroit dire contre moi. Et quant à ma compagne on ne vouloit plus lui donner l'absolution si elle n'abandonnoit ce dessein, comme y étant obligée en conscience pour empêcher le scandale.

Avant que nôtre Provincial eût ainsi changé d'avis, n'y ayant personne dans la ville qui nous voulût donner conseil, à cause que l'on étoit persuadé que cette affaire n'étoit qu'une rêverie que nous nous estions mise dans la tête, cette Dame en avoit informé un Saint Religieux de l'Ordre de Saint Dominique qui passoit pour l'un des plus sçavans de sa compagnie; lui avoit dit quel étoit le revenu qu'elle donnoit de son patrimoine pour fonder cette maison, & l'avoit prié de nous assister. Mais en lui rendant compte des particularitez de nôtre dessein elle ne lui avoit point parlé de la revelation que j'avois eüe, & lui avoit seulement exposé les raisons qui n'avoient rien de surnaturel, parce que je desirois qu'il ne nous conseillât que conformément à cela. Ce bon Pere demande huit jours pour y penser, & voulut sçavoir si nous estions résolues de suivre ses avis. Je répondis qu'oui : mais encore que je parlasse de la sorte & qu'il me semblât que je disois vrai, je demeuroid toujours dans une ferme assurance que l'affaire réussiroit. La foi de ma compagne étoit encore plus grande que la mienne; rien de tout ce qu'on lui auroit pû dire n'étant capable

pable de lui faire abandonner ce dessein : au lieu qu'encore que je crûsse, comme je l'ai dit, qu'il ne pouvoit manquer de réussir, & que je fusse persuadée que la revelation que j'avois eue venoit de Dieu, je n'y ajoûtois foi qu'autant qu'elle se trouveroit conforme à la Sainte Ecriture & aux loix de l'Eglise que nous sommes obligez de suivre: & ainsi si ce sçavant Religieux eût dit que nous ne pouvions sans offenser Dieu continuer dans ce dessein, je pense que je m'en serois departie à l'heure même, & aurois cherché d'autres voies pour le faire réussir. Ce grand serviteur de Dieu m'a dit depuis; qu'ayant appris que tout le monde s'étoit élevé sur cela contre nous, & un Gentilhomme lui ayant donné avis de bien prendre garde de ne nous point assister, il étoit entré dans ce sentiment general que nôtre projet étoit ridicule, & avoit resolu de faire tout ce qu'il pourroit pour nous porter à y renoncer: mais que lors qu'il étoit prêt à nous répondre, ayant examiné l'affaire avec grand soin, considéré nôtre intention, & la regularité que nous voulions établir dans ce nouveau monastere, il étoit demeuré persuadé que ce dessein étoit fort agréable à Dieu. Ainsi il nous répondit que nous ne devions point perdre de temps pour travailler à l'exécuter, nous instruisit de la maniere dont nous devions nous y conduire, & ajoûta qu'encore que le revenu que l'on y affectoit ne suffit pas, il se faisoit confier en Dieu sans laisser pour cela de passer outre, & qu'il s'offroit de répondre aux difficultez de ceux qui s'opposeroient à nôtre dessein: ce qu'il a exécuté sans jamais manquer depuis à nous assister.

Cette réponse nous consola beaucoup, comme aussi de voir que des personnes tres-vertueuses, qui auparavant nous étoient contraires commençoient fort à s'adoucir, & que quelques-unes même nous assistoient, entre lesquels étoit ce saint Gentilhomme dont j'ai parlé, parce que s'avancant toujours de plus en plus dans une haute perfection, quoi qu'il prévît les grandes difficultez qui se rencontreroient dans ce nouvel éta-

blisse-

blissement, ce qu'il le voioit entierement fondé sur l'oraison lui faisoit croire que Dieu nous en avoit inspiré la pensée. Je ne doute point que nôtre Seigneur ne l'ait porté à nous aider, de même que cet Ecclesiastique dont j'ai parlé aussi au commencement : car il n'y a rien qu'il n'ait fait pour nous assister, & c'étoit un homme si saint qu'il étoit le sujet de l'admiration de toute la ville, où il paroissoit visiblement que Dieu l'avoit établi pour le salut de plusieurs.

Les choses étant en ces termes, & nous trouvant secouruës par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison. Elle étoit commode; mais fort petite aussi-bien que nôtre revenu, & je ne m'en mettois point en peine, à cause que nôtre Seigneur m'ayant dit de m'établir comme je pourrois & que je verrois ensuite ce qu'il feroit je ne pouvois douter qu'il ne pourvût à nos besoins par d'autres voies.

CHAPITRE XXXIII.

L'affaire de la fondation du monastere qui passoit pour faite est rompue. Persecutions se renouvellent. Dieu confirme la Sainte dans son dessein & son courage se redouble. Elle achete une maison & la trouvant trop petite veut en avoir une autre : mais Dieu lui commande d'y entrer. Sainte Claire lui apparoit & lui promet de l'assister. La tres-sainte Vierge lui apparoit aussi avec S. Joseph, la revest d'une robe blanche, & lui donne une chaine d'or avec une croix enrichie de pierreries.

AINSI l'affaire étant prête à se conclure & le contract se devant passer le lendemain, nôtre Provincial changea d'avis. Je croi que ce fut par un mouvement de Dieu comme les suites l'ont fait voir, & que son infinie bonté touchée de tant de prières que l'on faisoit pour ce sujet voulut rendre cet établissement plus parfait en le faisant réussir d'une autre maniere. Nôtre Superieur ne voulant donc plus l'approuver, mon Con-
fesseur

confesseur me commanda de ne penser pas davantage à cette affaire : & Dieu sçait avec quelle peine je l'avois conduite jusques à ce point.

On dit alors plus que jamais que c'étoit une resverie de femme : les murmures s'augmenterent contre moi, quoi que je n'eusse rien fait que par l'ordre de mon Provincial; & tout le monastere me vouloit mal d'avoir entrepris d'en établir un où l'observance fût plus étroite. Les Sœurs disoient que c'étoit un affront que je leur faisois ; que rien ne m'empêchoit d'y servir Dieu comme faisoient tant d'autres meilleures que moi ; qu'il paroïsoit bien que je n'avois point d'affection pour la maison, & que j'aurois mieux fait d'y procurer du revenu que de le vouloir porter ailleurs. Quelques-unes ajoûtoient qu'il me falloit mettre en prison, & le nombre de celles qui m'excusoient en quelque sorte étoit tres-petit. Je demourois d'accord qu'elles avoient raison en plusieurs choses, & leur rendois quelquefois compte de ma conduite, mais je n'osois leur dire le principal, qui étoit que je n'avois rien fait que pour obeir au commandement de Dieu; & ainsi je demourois le plus souvent dans le silence.

D'autres fois Dieu me faisoit la grace de ne sentir non plus de peine d'abandonner cette affaire que si je ne l'eusse point eüe à cœur, & n'eusse pas tant travaillé pour la faire réussir : mais on ne le pouvoit croire, ni même mon Confesseur & les personnes d'oraison avec qui je communiquois, tant ils étoient persuadez du contraire. Et comme ma conscience ne me reprochoit point d'avoir rien oublié de tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour obeir à ce que Dieu m'avoit commandé, & que je ne pensois pas être obligée à davantage, je demourois tranquille & contente dans la maison où j'étois, quoi que croiant toujours fermement que ce dessein s'excuteroit, encore que je ne visse, ni quand, ni par quel moien cela pourroit être.

Mais je fus vivement touchée de ce que mon Confesseur m'écrivit d'une maniere qui donnoit sujet de
 penser

penfer qu'il étoit persuadé que j'avois agi contre son ordre ; & je pense que nôtre Seigneur le permit pour ajouter à tant d'autres peines que je souffrois celle de me voir affligée par celui de qui j'attendois le plus de consolation. Cette lettre portoit que je pouvois maintenant connoître par ce qui étoit arrivé que tous ces beaux desseins que je faisois n'étoient qu'une resverie , & que je devois changer de conduite sans en plus parler, puis que je voiois le scandale que cela avoit causé, & d'autres choses semblables toutes fort fâcheuses.

Cela me fut plus sensible que n'avoit été tout le reste ensemble. Je m'examinois pour voir si j'avois été si malheureuse que de donner par ma faute sujet à quelqu'un d'offenser Dieu , & me representois que si ce que j'é prenois pour des visions n'étoient que des illusions du demon , mon oraison ne pouvoit donc passer que pour une chimere , & que j'étois miserablement trompée & perdue. Ainsi je me trouvai dans une affliction incroyable & toute troublée. Mais comme nôtre Seigneur n'a jamais manqué de me consoler & de m'encourager dans mes peines, dont je pourrois rapporter diverses preuves si cela n'étoit inutile , il me dit : *De ne me point tourmenter de la sorte , puis que bien loin de l'avoir offensé en cette occasion je lui avois rendu un grand service , & que j'obeisse à ce que mon Confesseur m'ordonnoit en cessant de parler de cette affaire jusques à ce que le temps fût venu de recommencer à la poursuivre.* Ces paroles mirent mon esprit dans un tel calme & me donnerent tant de joie , que je ne comptai plus pour rien toute la persecution que l'on me faisoit.

Nôtre Seigneur me fit connoître en cette occasion l'extrême avantage qu'il y a de souffrir pour son service : car mon amour pour lui s'augmenta de telle sorte , & j'éprouvai en tant d'autres choses le profit que j'en tirois , que j'en étois épouvantée : & c'est ce qui fait que je ne puis m'empêcher de desirer d'endurer toujours. Lors que je me trouvois dans cette joie on s'imaginoit qu'au contraire j'étois dans une grande confusion & fort hon-

teufe d'avoir si mal réüissi dans mon dessein : ce qui auroit été veritable si Dieu ne m'eût assistée & favorisée par des graces si extraordinaires. Ce fut en ce temps que commencerent ces grands transports de l'amour de Dieu & ces grands ravissemens dont j'ai parlé : mais je n'en disois rien à personne.

○ Ce Saint Religieux Dominiquain ne croioit pas cependant moins fermement que moi que l'affaire réüffiroit : & parce que je n'en voulois point entendre parler de peur de desobeir à mon Confesseur, il se contentoit d'agir avec cette Dame mon amie que Dieu m'avoit associée dans ce dessein ; d'en écrire à Rome, & de travailler aux moiens d'en venir à l'execution. Le diable commença aussi-tôt à faire sçavoir que j'avois eu sur cela quelque Revelation, & l'on me vint dire avec grand effroi que les temps étoient fâcheux, & que je devois craindre que l'on me mît à l'inquisition. Je ne pûs m'empêcher de rire de cet avis, à cause que je ne sçavois jamais avoir sujet de rien apprehender en ce qui regarde la foi, puis que si j'avois mille vies je serois toujours prête de les exposer pour la moindre des veritez de l'Escriture Sainte & des ceremonies de l'Eglise. Ainsi je leur répondis qu'ils ne s'en missent point en peine ; que je serois bien malheureuse si j'avois sujet de craindre l'inquisition, & que si je sentois quelque chose en moi qui me la dût faire apprehender, je me presenterois moi-même devant son tribunal avec confiance que si l'on m'accusoit faussement Dieu me justifieroit & m'en feroit tirer de l'avantage.

J'ouvris ensuite entierement mon cœeur à ce bon Pere Dominiquain qui avoit tant d'affection pour moi, & qui étoit si sçavant que je pouvois sans crainte m'assurer sur ce qu'il me diroit. Je lui rendis compte avec le plus de clarté que je pûs de ma maniere d'oraison, de toutes les visions que j'avois eües, & des graces si extraordinaires que Dieu me faisoit, & le priai de me dire après avoir bien examiné toutes ces choses s'il trouvoit qu'il y eût rien de contraire à l'Escriture Sainte. Il m'assura que

non, & j'ai sujet de croire que cette connoissance que je lui donnai de ce qui se passoit en moi lui fut utile : car bien qu'il fût déjà fort vertueux il s'appliqua depuis beaucoup davantage à l'oraison, & se retira pour ce sujet en un monastere de son Ordre bâti dans un lieu fort solitaire. Il y passa plus de deux ans, & n'en sortit que lors que l'obeïssance l'y obligea par le besoin que son Ordre avoit ailleurs d'un homme de si grand merite ; il sentit beaucoup ce qu'on l'arrachoit de sa solitude. Je fus fort touchée de son éloignement à cause qu'il m'étoit fort nécessaire : mais je n'aurois eu garde de m'y opposer quand je l'aurois pû, parce que Dieu me fit connoître l'avantage qu'il en tireroit en me disant : *Que je me consolasse, puis qu'il marchoit sous la conduite d'un bon guide.* En effet il se perfectionna encore de telle sorte dans cette retraite, qu'il me dit à son retour, qu'il ne voudroit pour rien du monde n'y avoir pas été ; & je n'en tirai pas moins d'avantage de mon côté, parce qu'au lieu que ce Saint Religieux ne me rassuroit & ne me consolait auparavant que par les lumieres que l'étude lui avoit données, il me rassuroit & me consolait alors par l'experience que Dieu lui donnoit des choses surnaturelles ; il le ramena justement dans le temps que nous avions besoin de lui pour la fondation de ce monastere que sa divine Majesté vouloit qui se fit.

Je demurai durant cinq ou six mois dans ce silence sans parler ni entendre parler à personne de cette affaire, ni que Dieu m'en fit rien connoître davantage. Je n'en comprenois point la cause ; mais je ne laissois pas d'être toujours persuadée que ce dessein s'accompliroit. Au bout de ce temps le Recteur de la maison de la compagnie de J E S U S s'en étant allé, nôtre Seigneur permit que celui qui fut établi en sa place étoit un homme de fort bon esprit, fort spirituel, sçavant, & courageux : ce qui me vint tres-à propos, parce que mon Confesseur n'étant pas superieur, & n'y ayant point de compagnie où les superieurs soient si absolus que dans celle-là, quoi

qu'il connût mes dispositions, & qu'il eût un grand desir de mon avancement, il n'osoit en plusieurs rencontres suivre sa lumiere pour le procurer, & ce ne m'étoit pas une petite peine de le voir gêné de la sorte : mais je ne laissois pas de lui obeir ponctuellement.

Etant un jour fort touchée de ce qu'il me sembloit que ce bon Pere mon Confesseur n'ajoûtoit pas foi à mes paroles, nôtre Seigneur me dit *de ne me point affliger, & que cette peine finiroit bien-tôt*. Je crus que la fin de ma vie s'approchoit, & me trouvai si consolée que je ne pouvois y penser sans en ressentir de la joie : mais la suite me fit voir que c'étoit de l'arrivée du Pere Recteur que Nôtre Seigneur entendoit parler : car il ne fut pas plutôt venu que cette peine cessa, sans que je l'aie jamais euë depuis, parce que cet excellent Religieux se trouva si éloigné de vouloir tenir le Pere ministre mon Confesseur dans une telle contrainte, qu'il lui dit, que n'y ayant rien à craindre il devoit me consoler, & au lieu de me conduire d'une maniere si dure laisser agir l'esprit de Dieu dans ces transports si violens qu'il sembloit quelquefois que mon ame pouvoit à peine respirer.

Ce Pere Recteur me vint voir : mon Confesseur m'ordonna de lui ouvrir entierement mon cœur, & j'avois une incroyable répugnance à parler de ces choses surnaturelles : mais en entrant dans le confessionnal je sentis dans moi je ne sçai quoi que je ne me souviens point d'avoir jamais eu auparavant ni depuis pour nulle autre personne. Je ne sçaurois représenter ni faire comprendre par aucune comparaison de quelle sorte cela se passoit : tout ce que j'en puis dire est, que ce fut une joie spirituelle & une certaine connoissance que j'eus que cette personne m'entendrait, & que mon esprit avoit du rapport avec le sien, sans que j'en sçûsse néanmoins la raison, ni que je lui eussé jamais parlé, ni que l'on m'eût parlé fort avantageusement de lui, ni que je le connussé en aucune sorte. Il a bien paru depuis que je ne me trompois pas, la communication m'ayant été tres-utile,

utile , parce que sa conduite est si propre aux ames déjà avancées dans le service de Dieu , qu'au lieu de les faire seulement marcher pas à pas , il les fait courir ; sa divine Majesté lui aiant accordé entre autres dons un talent tres-particulier pour les porter à un veritable détachement & à la mortification. Je n'eus pas plûtôt commencé de traiter avec lui que je compris sa maniere d'agir , & connus que c'étoit une ame pure , Sainte , & qui avoit reçu le don du discernement des esprits. Il me consola beaucoup , & peu de temps après que j'eus communiqué avec lui Dieu recommença à me presser de reprendre la poursuite de la fondation du monastere , & d'en dire les raisons à ce bon Pere & à mon Confesseur avec tant de force , qu'encore qu'il y en eût quelques-unes qui donnassent sujet de craindre , ils ne me détournassent point de ce dessein. Cela n'étoit pas si necessaire pour le Pere Recteur , parce que considerant attentivement tout ce qui s'étoit passé il ne pouvoit douter que ce dessein ne vint de Dieu.

Enfin après avoir bien délibéré ils n'oserent ni l'un ni l'autre me divertir de poursuivre mon entreprise , & mon Confesseur me permit de m'y employer de tout mon pouvoir : mais ce pouvoir étoit si petit , & j'étois si peu secondée qu'il auroit falu être bien aveugle pour ne pas voir les peines que j'y rencontrerois. Nous resolûmes de tenir la chose extrêmement secreta , & je fis ensuite qu'une de mes Sœurs qui ne demouroit pas dans la ville acheta & fit accommoder la maison avec l'argent qu'il plût à Dieu de nous faire trouver par des moiens qui seroient trop longs à rapporter. Mais quelle peine ne me donnoit point le desir que j'avois d'un côté de ne rien faire de contraire à l'obeissance , & la connoissance que j'avois de l'autre de ne pouvoir en parler à mes superieurs sans mettre l'affaire en plus mauvais état qu'elle n'avoit encore été , & même la ruiner entierement ?

Ainsi j'eus des peines incroyables à trouver cet argent , à traiter du prix de la maison , & à la faire accommoder ,

parce que personne ne me soulageoit dans la plupart de ces embarras quoi que ma compagne fit tout ce qu'elle pouvoit, mais ce qu'elle pouvoit étoit comme rien. Elle prêtoit seulement son nom & son entremise : tout le faix de l'affaire tomboit sur moi, & je ne comprends pas comment il me fut possible d'en sortir. Je me trouvois quelquefois si accablée que je disois à Dieu : *Seigneur, pourquoi me commandez-vous des choses qui paroissent impossibles ? Que si n'étant qu'une femme, au moins j'étois libre : mais je suis liée en tant de manieres, & sans argent, ni sans sçavoir où en prendre ni pour les bulles, ni pour tout le reste. Que puis-je donc faire, mon Sauveur ?*

Un jour étant dans une telle nécessité que je n'avois pas le moien de rien donner aux ouvriers & ne sçavois plus que faire ; Saint Joseph mon véritable Patron & Protecteur m'apparut, & me dit de ne point craindre de faire marché avec eux, & que j'aurois de quoi les paier. Ainsij'arrétai le marché encore que je n'eusse pas un sou pour y satisfaire, & nôtre Seigneur y pourvut d'une maniere qui étonna ceux qui le sçurent.

La maison me paroissoit trop petite, comme en effet elle l'étoit tellement que je ne voiois pas que l'on pût y trouver la place d'une Eglise. J'aurois bien voulu en acheter une autre aussi fort petite qui la joignoit, mais l'argent me manquoit. Lors qu'après avoir communié j'étois dans cette peine Dieu me dit : *Ne vous ai-je pas déjà dit d'entrer comme vous pourrez ?* & il ajoûta par une maniere d'exclamation : *O délicatesse des creatures ! combien de fois ai-je couché à découvert manque de sçavoir où me retirer :* Je demurai épouvantée, connus ma faute, m'en allai à la maison, y marquai la place d'une Eglise quoi que tres-petite, & sans plus penser à acheter une autre maison je fis travailler grossièrement à celle-là, me contentant que l'on y pût vivre & qu'elle ne fût pas mal saine ; ce qui est une chose à quoi l'on doit toujours prendre garde.

Le jour de Sainte Claire lors que j'allois communié
elle

elle m'apparut toute éclatante de beauté : me dit de prendre courage pour achever ce que j'avois commencé, & qu'elle m'assisteroit. Je conçus une grande dévotion pour elle, & ses promesses ont été suivies des effets : car un monastere de son ordre qui est proche du nôtre nous aide à vivre : & ce qui est encore beaucoup plus important ; elle a peu à peu tant contribué à l'accomplissement de mon desir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté que l'on observe dans lesiennes. Nous ne vivons que d'aumônes, & je n'ai pas eu peu de peine à faire confirmer cela de telle sorte par l'autorité du Pape que l'on ne puisse jamais y apporter de changement & nous donner du revenu. Nous devons même peut-être aux prieres de cette grande Sainte la grace que Dieu nous fait de pourvoir suffisamment à nos besoins sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit beni à jamais.

Etant en ce même temps en priere le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge dans un monastere de Saint Dominique où j'avois fait autrefois une Confession generale, je me representai tous mes pechez, & entrai aussi-tôt dans un si grand ravissement que je me trouvai presque hors de moi-même ; je m'assis, & ne pûs ce me semble entendre la Messe, ni voir lever la Sainte Hostie : ce qui me donna depuis du scrupule. Lors que j'étois en cet état il me sembla que l'on me revêtoit d'une robe tres-blanche & tres-éclatante, sans que je sceussè d'abord qui me la mettoit. Mais je vis après la Sainte Vierge à mon côté droit, & S. Joseph à mon côté gauche, & l'on me fit entendre que j'étois purifiée de mes pechez.

Après m'être veuë avec tant de joie & de gloire revêtue de cette robe il me sembla que la tres-sainte Vierge me prit par la main : me dit qu'elle étoit tres-satisfaite de la dévotion que j'avois pour S. Joseph, que je ne doutasse point de l'établissement de mon monastere : que Dieu, elle & S. Joseph y seroient tres-bien servis & sans interruption ; mais que l'obeissance me feroit souffrir quelque

quelque peine: que je ne craignisse rien néanmoins puis qu'elle & S. Joseph nous protegeroient, & que son Fils avoit promis de ne nous point abandonner. Que pour marque de la verité de ses promesses elle m'en donnoit ce gage: & il me sembla qu'en achevant ces paroles elle me mit au cou une chaîne d'or à laquelle une croix de tres-grande valeur étoit attachée. Cet or & ces pierres surpassoient infiniment en beauté tout ce que l'on voit ici-bas & que l'on sçauroit s'imaginer; & la blancheur de la robe étoit si merveilleuse que celle qui paroît dans le monde l'être le plus, lui étant comparée ne passeroit que pour de la suie. Je ne pûs distinguer particulièrement les traits du visage de la Sainte Vierge, & vis seulement en general qu'il étoit d'une incroyable beauté. Elle étoit aussi vêtue de blanc, dont l'éclat quelque extraordinaire qu'il fût réjouissoit la veüe au lieu d'ébloüir. Je ne vis pas si clairement Saint Joseph, & connus seulement qu'il y étoit en la maniere que j'ai dit ailleurs que l'on connoît les choses dans les visions qui ne nous les representent pas visibles. Il me parut dans cette tres-sainte Mere de Dieu une fort grande jeunesse: & n'ayant de ma vie ressenti une telle joie que pendant le peu de temps que je demurai avec elle, j'aurois voulu ne m'en séparer jamais. Il me sembla que je la vis & Saint Joseph avec elle remonter au Ciel accompagnez d'une grande multitude d'AnGES, & me trouvai par leur absence dans une extrême solitude: mais si consolée, si attendrie, si détachée de tout, & si recueillie en oraison que je demurai durant quelques momens comme hors de moi sans pouvoir parler ni me mouvoir. Je brûlois de desir de m'aneantir pour me consacrer entierement à Dieu, & cette vision produisit de tels effets dans mon ame que je ne pûs douter qu'elle ne vint de lui quelques efforts que je fisse pour ne m'en tenir pas assurée.

Je receus beaucoup de consolation de ce que cette Reine des AnGES me dit touchant l'obeissance, parce que ce m'étoit une grande peine de ne la pouvoir rendre

dire à mon Ordre dans cette nouvelle fondation, à cause que Dieu me l'avoit défendu, m'en avoit fait entendre les raisons, & m'avoit ordonné d'envoier à Rome par une certaine voie avec assurance que nous en recevriions une réponse favorable: ce qui réussit en la maniere qu'il lui avoit plû de me le dire.

Il étoit aussi besoin comme on le verra par les suites, de la permission de l'Evêque, & je ne le connoissois point ni ne sçavois dans quelle disposition il étoit: mais Dieu lui inspira tant de bonté & d'affection pour cette maison, qu'elle en a senti les effets dans le besoin qu'elle a eu de son assistance & de sa protection pour la mettre en l'état où elle est malgré tant de traverses qu'elle a éprouvées. Qu'il soit beni à jamais d'avoir si heureusement conduit toutes choses. Ainsi soit-il.

C H A P I T R E X X X I V.

Une Dame de grande qualité étant demeurée Veuve obtient du Pere Provincial que la Sainte l'iroit trouver pour la consoler dans son extrême affliction. Reflexions de la Sainte pour faire voir combien les Grands sont à plaindre. Dieu se sert d'elle pour porter un Religieux à une éminente vertu, & la rassure dans son doute si elle étoit en grace. Excellens avis pour les Directeurs. Dieu par le moien de la Sainte prépare une de ses Sœurs à bien mourir.

J'A VOIS une extrême soïn de tenir la chose secrette: mais il fut impossible d'empêcher que quelques personnes n'en eussent connoissance, les unes la croioient, & les autres non: & j'apprehendois extrêmement que nôtre Provincial ne la sceût, parce que s'il m'eût défendu d'y penser davantage j'aurois tout abandonné. Voici de quelle sorte nôtre Seigneur y pourveut. A vingt lieües du lieu où j'étois une Dame de grande qualité perdit son mari, & son extrême affliction la reduisit en tel état que l'on craignoit pour sa vie. On lui parla de cette miserable pechereffe, & Dieu permit qu'on lui

dit du bien de moi pour en tirer le bien que l'on verra dans la suite. Sçachant que la clôture du monastere où j'étois n'étoit pas si étroite que l'on n'en sortit quelquefois, elle eut un tel desir de me voir & de me faire pour cela venir chez elle, dans l'esperance d'en recevoir quelque consolation, qu'elle en écrivit à nôtre Provincial qui étoit extrêmement de ses amis & étoit alors fort éloigné d'elle. Il m'envoia aussi-tôt une obediencce pour l'aller trouver avec une Religieuse de mes compagnes. Je receus cet ordre la veille de Noël, & connoissant ma misere j'eus tant de peine de voir que l'on eût si bonne opinion de moi que cela passa jusques à m'inquieter. Je me recommandai beaucoup à Dieu, & tombai dans un grand ravissement qui continua presque durant toutes les matines. Dieu me dit alors : *De partir sans écouter les raisons que l'on me représenteroit pour m'en détourner : qu'encore que j'eusse à souffrir dans ce voiage, ces souffrances tourneroient à sa gloire, & qu'il étoit besoin pour l'affaire du monastere que je fusse absente jusques à la reception du bref, parce que le demon se préparoit à faire jouer de grands ressorts lors que le Provincial seroit venu : mais que je ne craignisse rien ; qu'il m'assisteroit.* Je demurai fort encouragée & fort consolée, & rendis compte de tout au Pere Recteur. Il me dit que je ne devois pas manquer d'aller : & d'autres me disoient au contraire que je m'en gardasse bien ; que c'étoit une invention du demon pour me nuire, & que ce que j'avois à faire étoit d'écrire au Pere Provincial.

Dans cette contrariété d'avis je suivis celui du Pere Recteur qui étoit conforme à ce que Dieu m'avoit fait entendre dans l'oraison, & partis sans crainte : mais avec une tres-grande confusion de ce que l'on étoit si trompé dans la bonne opinion que l'on avoit de moi, & je priois extrêmement Dieu de m'assister. Ce qu'il y avoit au lieu où j'allois une maison de Religieux de la compagnie de J E S U S me consolait fort, parce qu'il me sembloit qu'en continuant de me soumettre à leur conduite je pourrois être en quelque assurance.

Dieu me fit la grace que cette Dame receut tant de consolation de me voir, qu'elle commença aussi-tôt à se porter beaucoup mieux. On en fut surpris à cause que son affliction l'avoit reduite en un état déplorable : & Dieu accorda sans doute ce changement aux prieres que faisoient pour moi plusieurs personnes de pieté que je connoissois.

Cette Dame vivoit dans une telle crainte de Dieu, & avoit tant d'excellentes qualitez que sa vertu suppleoit à mes defauts. Elle conçût une grande affection pour moi, & sa bonté m'en donnoit beaucoup pour elle : mais la maniere trop avantageuse dont elle me traitoit m'étoit une croix si pesante & m'obligeoit à veiller de telle sorte sur moi-même, que je me tenois toujourns sur mes gardes. Dieu de son côté prenoit soin de moi, il me fit de tres-grandes graces, & me mit dans une liberté d'esprit qui me donnoit un tel mépris de toutes choses, que plus elles paroissent élevées, moins elles me sembloient dignes d'estime. Ainsi qu'oi que ces Dames avec qui je conversois fussent de si grandes condition que j'aurois pû tenir à honneur de les servir, je vivois avec elles comme si elles eussent été mes égales, & je ne dissimulois point à celle chez qui j'étois combien je m'estimois heureuse d'être dans ce sentiment. Mais lors que je considerois que bien qu'elles fût fort vertueuse elle ne laissoit pas d'être sujetté aussi-bien que moi à ses passions & à ses foiblesses, je tenois encore moins de compte de cette grandeur qui engage à des peines & des soins d'autant plus grands que plus elle est élevée, afin de ne rien faire que de conforme à sa condition, & tient ainsi ces personnes dans une contrainte qui va jusques à ne leur permettre pas de manger aux heures qu'ils voudroient, parce qu'il faut que leurs inclinations cedent à ce que demande leur qualité.

J'avoué que cela me donna une grande averfion de ces hautes fortunes dont le monde est idolatre : & quels desordres n'y a-t-il point dans ces maisons ? Cette Dame étoit de l'une des principales de tout le Roiaume, &

si humble & si sincere que tres peu sans doute lui ressembloit. Je ne pouvois neanmoins & ne puis encore voir sans compassion en combien de rencontres elle agit contre son humeur pour soutenir la dignité de son rang. Quant à ses officiers & ses domestiques, quoi qu'ils ne soient pas méchans quelle confiance y peut-on prendre ? elle ne scauroit parler à l'un plus qu'aux autres & lui témoigner de l'affection sans attirer contre lui l'envie & la haine de tous les autres ; & cette contrainte est l'une des choses qui fait autant voir avec combien peu de raison le monde donne le nom de Seigneur & de Maître à ces personnes qui sont esclaves en tant de manieres.

Dieu permit que durant le temps que je fus en cette maison ces domestiques dont je parle s'affectionnerent plus qu'auparavant à la servir ; mais cela n'empêcha pas que je n'eusse assez à souffrir à cause de la jalousie qu'eurent quelques-uns de l'affection que cette Dame me témoignoit. Ils s'imaginoient peut-être que je prétendois en tirer de l'avantage : & Dieu vouloit que j'eusse ces peines & ces dégoûts pour m'empêcher de me laisser ébloûir par le bon traitement que l'on me faisoit, afin que mon ame au lieu d'en recevoir du préjudice en profitât comme elle fit par sa grace.

Il arriva alors en ce lieu-là un Religieux de grande consideration que j'avois connu plusieurs années auparavant : & comme j'entendois la messe dans un monastere de son ordre, qui étoit proche de la maison de cette Dame, l'ardeur avec laquelle je souhaitois qu'il fût un grand serviteur de Dieu me fit naître le desir de savoir l'état de son ame. Ainsi étant desja recueillie dans l'oraison je me levai pour l'aller trouver ; mais considérant ensuite de quoi je me meslois, je me rassis, & cela m'arriva par trois fois. Enfin mon bon Ange fut le plus fort : je fis appeler ce bon Pere, & il vint me parler dans le Confessionnal. Comme il y avoit plusieurs années que nous ne nous estions veus nous nous demandâmes l'un à l'autre des nouvelles de nos dispositions interieures,

res, & je lui dis que j'avois souffert de grandes peines. Il me pria avec instance de les lui declarer : je lui répondis qu'elles étoient telles & d'une telle nature que je ne les lui pouvois dire. Il me repartit que puis que ce Pere Dominiquain dont j'ai parlé les sçavoit, il étoit tant son ami qu'il s'affuroit qu'il ne les lui cacheroit pas ; & qu'ainsi il ne m'en parleroit pas davantage.

Il ne fut pas néanmoins en son pouvoir de s'empêcher de m'en presser encore, ni au mien de le lui refuser. Ainsi au lieu que je ne pouvois auparavant dire de semblables choses à ce Religieux & au Pere Recteur dont j'ai parlé, sans me faire une grande violence & en avoir beaucoup de confusion, non seulement cela ne me fit alors aucune peine, mais me consola. Je lui ouvris donc entierement mon cœur sous le sceau de la Confession : & quoi que je l'eusse toujourns regardé comme un homme de fort grand esprit il me parut encore plus habile que je ne l'avois cru, & je ne me pouvois laisser de considerer les services qu'il seroit capable de rendre à l'Eglise, si se donnant entierement à Dieu il ne pensoit plus qu'à bien employer les grands talens qu'il avoit reçeus de lui. Car il y a desja quelques années qu'aussi-tôt que je conçois de l'estime pour une personne je souhaite avec tant d'ardeur de la voir se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu, que je suis quelquefois comme hors de moi-même, parce qu'encore que je desire de tout mon cœur que chacun le serve, ma passion pour ces personnes qui me reviennent est si grande que je ne sçaurois m'empêcher de presser, & si cela se peut dire, d'importuner Dieu en leur faveur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce Religieux. Il me pria de le fort recommander à nôtre Seigneur, & cela n'étoit pas nécessaire puis que je n'avois autre chose dans l'esprit. Je m'en allai dans un lieu retiré où j'avois accoutumé de faire oraison. Là étant fort recueillie je commençai à prier Dieu en des termes qui auroient pû me faire passer pour une stupide, & il m'arrive souvent quand je suis en cet état de ne sçavoir ce que je dis, parce que c'est alors l'a-

mour qui parle, & que l'ame se possède si peu qu'elle est incapable de considérer la différence qu'il y a entre Dieu & elle, à cause que l'affection qu'elle sçait qu'il lui porte fait qu'elle s'oublie elle-même, qu'elle s'imagine d'être transformée en lui, & qu'elle lui dit sans discernement tout ce qui lui vient en la pensée. Ainsi il me souvient qu'après avoir demandé à Dieu avec beaucoup de larmes de vouloir rendre ce Religieux entièrement attaché à son service, parce que quelque bon que je le crûsse je le souhaitois encore meilleur, je lui dis tout naïvement : *Vous ne sçauriez, Seigneur, me refuser cette grace, puis qu'il est digne d'être du nombre de nos amis.*

O infinie bonté de mon Dieu, de souffrir qu'une aussi misérable creature que je suis lui parle avec tant de hardiesse ! Il paroît bien qu'il ne prend pas garde aux paroles ; mais qu'il considère seulement les desirs & l'intention d'où elles procedent.

Il me souvient aussi que durant mes prieres de la même nuit je me trouvai tout d'un coup saisie d'une grande tristesse par le doute de sçavoir si j'étois en grace ; non que j'eusse la curiosité de l'apprendre ; mais parce que je desirois de mourir pour sortir d'une vie dans laquelle j'ignorois si j'étois morte ou vivante ; la mort me paroissant plus douce que d'avoir sujet de craindre d'être tombée par mes pechez dans la disgrâce de Dieu. Lors que j'étois si pressée de cette peine que toute fondante en larmes je lui demandois de me vouloir préserver d'un tel malheur, j'entendis une voix qui me dit : *Que je devois me consoler, & m'assurer d'être en grace, puis qu'un si grand amour de Dieu, des faveurs aussi extraordinaires que celles qu'il me faisoit, & des sentimens tels que je les avois, ne s'accordoient pas avec le péché mortel.* Ces paroles me firent esperer avec beaucoup de confiance que Dieu m'accorderoit ma demande ; & la même voix m'ordonna ensuite de dire certaines choses à cette personne. Cela me mit en grande peine ainsi que j'en ai toujours à me charger de semblables

commissions, principalement ne sçachant de quelle sorte ce Religieux recevroit ce discours & s'il ne se moqueroit point de moi. Enfin ne pouvant résister à ce commandement il me semble que je promis à Dieu que je l'exécuterois : mais j'en avois tant de confusion, qu'au lieu de m'acquitter de vive voix de ce que j'avois à dire, je l'écrivis & donnai le papier à ce Religieux. Les effets firent connoître que cet ordre venoit de Dieu : car ce bon Pere resolut, quoi que non pas à l'instant, de s'employer sérieusement à l'oraison : & comme Dieu vouloit l'attirer tout-à-fait à lui il se servoit de moi pour lui dire certaines veritez, qui sans que je sçûsse à quelle fin elles tendoient étoient si proportionnées à ses besoins & à ce qui étoit caché dans les plus secrets replis de son ame, qu'il en étoit épouvanté. Dieu le dispoit sans doute à croire que ces avis venoient de lui ; & quelque misérable que je sois je le priois avec instance de l'attirer entierement, en lui donnant de l'horreur pour tous les biens & les contentemens de cette vie. Que sa souveraine Majesté soit éternellement louée de lui avoir si promptement accordé cette grace, que je n'en parle jamais qu'avec tant d'étonnement, qu'à moins que de l'avoir veu il me seroit impossible de croire qu'il eût fait en si peu de temps un si grand progrès : car il est tellement occupé de Dieu qu'il paroît mort à toutes les choses de la terre. Je prie cette suprême bonté qui l'a déjà tant favorisé de vouloir continuer à le tenir de sa main toute-puissante, puis que s'il avance ainsi de plus en plus, comme la grande connoissance qu'il a de lui-même donne sujet de l'esperer, il se signalera entre ses serviteurs, & se rendra tres-capable de servir les ames par l'expérience qu'il a si promptement acquise des choses spirituelles : ce qui est un don de Dieu qu'il accorde à qui il lui plaît, & quand il lui plaît, sans avoir égard aux temps ni aux services, quoi qu'ils puissent beaucoup y contribuer, arrivant assez souvent qu'il avance plus une ame en un an dans la contemplation que d'autres en vingt années. Lui seul en sçait la raison : & c'est une erreur

reur de croire que le temps nous puisse faire comprendre ce qu'il est impossible de connoître que par l'expérience. Ainsi il ne faut point s'étonner si plusieurs se trompent lors qu'ils s'imaginent que l'on puisse sans être rempli de l'esprit de Dieu juger des choses qui ne se font que par son esprit. Je ne dis pas néanmoins que ceux qui ne sont pas si heureux que d'avoir cet esprit ne puissent conduire ceux qui l'ont, pourveu qu'ils soient sçavans, & que reglant par le jugement & par la raison les choses tant exterieures qu'interieures qui sont dans le cours ordinaire de la nature, ils se conforment à l'Écriture Sainte dans ce qui regarde les surnaturelles. Mais quant au reste ils ne doivent nullement pretendre de juger de ce qu'ils n'entendent pas, ni de gesner les ames qui sont conduites par ce suprême Directeur dont la science aussi bien que la puissance est infinie.

Ils doivent au lieu de s'en étonner & de considerer cela comme impossible, se souvenir que tout est possible à Dieu, agir par la foi, & prendre sujet de s'humilier de ce qu'il pourra arriver qu'il donnera en cela plus de lumiere à quelque vieille bonne femme que non pas à eux avec toute leur science. C'est le moien de profiter beaucoup davantage aux ames qu'ils conduisent & à eux-mêmes que s'ils faisoient les contemplatifs ne l'étant pas. Je le repete encore : Si ces Directeurs n'ont de l'expérience & assez d'humilité pour reconnoître qu'ils n'entendent pas ce qu'ils n'entendent point & qui ne laisse pas pour cela d'être possible, ils n'avanceront jamais & feront encore moins avancer ceux qu'ils conduisent. Mais pourveu qu'ils soient humble ils ne doivent point craindre que Dieu permette qu'ils se trompent, & trompent les autres.

Outre la grace que ce bon Religieux dont je parle a receuë de Dieu de connoître plusieurs choses par expérience, il y a encore joint tout ce qui se peut acquerir par l'étude, & s'informe de ce qu'il ne sçait pas de ceux qui en ont la pratique. Dieu lui a aussi donné beaucoup de foi ; & ainsi il a fait un grand progrès, & a profité à quelques

quelques ames du nombre desquelles est la mienne. Il semble que Dieu voyant les travaux qui m'étoient préparez & aiant resolu de retirer à lui quelques-uns de ceux qui me conduisoient, il a voulu m'en donner d'autres pour m'assister, & je m'en suis bien trouvée. Il a tellement changé celui de qui je parle qu'il n'est plus reconnoissable : car au lieu qu'auparavant il étoit fort infirme, il lui a donné la santé pour le rendre capable de faire Penitence, & tant de courage pour entreprendre toutes sortes de bonnes œuvres qu'il paroît manifestement que c'est une vocation extraordinaire. Que sa souveraine Majesté en soit louée à jamais. Il semble que ce bonheur lui est venu des graces qu'il a receuës dans l'oraison : car il n'est point superficiel ; mais on en voit des effets en ce qu'il connoît quel est l'avantage de souffrir des persecutions. J'espere de la bonté de nôtre Seigneur qu'il fera par lui beaucoup de bien, non seulement à quelques-uns de son ordre, mais à tout l'ordre : on commence desja à s'en appercevoir. J'ai eu sur cela de grandes visions, & Dieu m'a revelé des choses admirables de lui, du Pere Recteur de la compagnie de J E S U S, & de deux autres Religieux de l'Ordre de S. Dominique, particulièrement d'un, dont il m'a dit des choses importantes que l'on a depuis vû arriver. On a vû aussi la même chose touchant ce Religieux dont je parle maintenant, & je vai en rapporter un exemple.

Etant un jour avec lui au parloir je me sentis embrasée d'un tel amour de Dieu par la connoissance qu'il me donna de celui dont le cœur de ce bon Religieux brûloit pour lui, que j'étois comme hors de moi-même en considerant le pouvoir infini par lequel cette suprême Majesté avoit si promptement élevé une ame à une si haute perfection, & l'humilité avec laquelle cet excellent Religieux écoutoit certaines choses que je lui disois de l'oraison. Mais en même temps je fus tres-confuse de voir que j'étois si peu humble que d'oser traiter d'un sujet si élevé avec de telles personnes. Je veux croire que Dieu le pardonnera à mon desir de voir celle
dont

dont je parle s'avancer de plus en plus. Sa conversation m'étoit si utile qu'il me sembloit qu'elle excitoit dans mon cœur une nouvelle ardeur de servir Dieu comme si je n'eusse fait que commencer. O JESUS mon Sauveur, quel bien ne sont point capables de faire les ames qui brûlent comme ce bon Religieux du feu de votre amour ? Quelle estime n'en doit-on point avoir ? & combien ceux qui sont touchez de ce même amour doivent-ils vous prier de prolonger la vie de ces personnes si parfaites afin d'en tirer de l'assistance, & s'animer par leur exemple à s'efforcer de marcher dans la même voie ?

Comme c'est une grande consolation à un malade de voir qu'un autre travaillé du même mal connoît par sa propre experience ce qu'il endure ; ainsi les ames blessées du trait du divin amour s'entr'excitent à souffrir & à meriter, & se fortifient dans le desir d'exposer & de perdre pour son service mille vies s'il étoit possibles. Ces ames ressemblent à des Soldats qui ne respirent que la guerre quelques travaux & quelques perils qui s'y rencontrent, parce qu'ils ne peuvent que par ce moien s'enrichir & faire fortune. Que nous sommes obligez à Dieu lors qu'il lui plaît de nous faire connoître quel avantage c'est de souffrir pour lui ! Mais on ne peut le bien comprendre qu'après avoir tout quitté : car tandis que l'on demeure attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime ; & l'on ne sçauroit l'estimer sans avoir de la peine à la quitter : ce qui est une imperfection qui ruine tout. Celui-là se doit tenir pour perdu qui suit celui qui court à sa perte : & quelle plus grande perte, quel plus grand aveuglement, & quel plus grand malheur peut-il y avoir que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien ?

Pour revenir à mon sujet, jamais joie ne fut plus grande que la mienne de voir que Dieu vouloit me faire connoître de combien de tresors il avoit enrichi cette ame, & quelle étoit la grace qu'il m'avoit faite de se servir en cela de moi quoi que j'en fusse si indigne. Je me tenois plus obligée des faveurs que ce bon Religieux recevoit

cevoit de lui que s'il me les eût faites à moi-même, & je ne pouvois me lasser de le remercier d'avoir accompli mes souhaits, & exaucé les prieres que je lui faisois avec tant d'ardeur de vouloir donner à son Eglise des personnes si capables de lui rendre de grands services. Cette joie passa jusques à un tel excès, que n'ayant pas la force de la supporter je fortis comme hors de moi-même & me perdis pour me retrouver heureusement. Je ne fus plus en état de faire aucunes reflexions, ni d'entendre ces divines paroles que j'avois sujet de croire proceder du Saint Esprit : je tombai dans un si grand ravissement qu'il me fit perdre presque entierement la connoissance : mais il dura peu. J E S U S - C H R I S T m'apparut tout éclatant de Majesté, & me fit clairement connoître, qu'il voioit avec plaisir ce qui se passoit entre nous, qu'il se trouvoit toujours present à de semblables entretiens, & que c'étoit lui rendre un grand service que de mettre ainsi son contentement à parler de lui.

Une autre fois étant fort éloignée de ce bon Religieux je vis les Anges le porter vers le Ciel avec une grande gloire : cela me fit juger qu'ils'avançoit de plus en plus dans la vertu : & il étoit vrai. Ce grand progrès venoit de ce qu'une personne qui lui étoit extrêmement obligée & à qui il avoit même sauvé l'honneur, aiant porté de lui un faux témoignage qui n'alloit à rien moins qu'à lui faire perdre sa reputation, il souffrit cette calomnie non seulement avec patience, mais avec joie, supporta de la même sorte d'autres persecutions, & fit plusieurs choses utiles au service de Dieu. Je pourrois les rapporter si je ne croiois que ce peu suffit. Or comme votre Reverence ne les ignore pas, je vous laisse à juger, mon Pere, s'il est à propos pour la gloire de Dieu que je les écrive.

Tout ce que j'ai dit & que je dirai dans la suite m'avoit été prédit touchant cette maison & d'autres sujets a été accompli. Nôtre Seigneur me disoit les uns trois ans auparavant, & d'autres plutôt ou plus tard. Je les rapportois tous à mon Confesseur & à cette Veuve mon

amie à qui l'on m'avoit permis d'en parler. J'ai sceu depuis qu'elle les disoit à d'autres personnes qui sont encore vivantes, & qui en peuvent rendre témoignage. Dieu me gardera s'il lui plaît de jamais rien avancer que de véritable jusques dans les moindres choses; & à plus forte raison dans celles qui sont si importantes.

Un de mes beaux freres étant mort subitement j'en fus tres-affligée, parce qu'il ne s'étoit point Confessé : & il me fut dit dans l'oraison que ma Sœur devant mourir d'une mort semblable j'allasse la trouver pour la disposer à ce terrible passage. Je le dis à mon Confesseur & il ne voulut pas me le permettre: mais le même commandement m'ayant été fait une seconde fois, il ne s'y opposa plus. J'allai donc la trouver : & sans lui rien dire du sujet de mon voiage je lui donnai toutes les lumieres que je pûs, & la disposai à se Confesser souvent & à veiller avec grand soin sur elle-même. Elle étoit fort vertueuse : & après avoir durant quatre ou cinq mois vécu de la sorte elle mourut sans que personne s'en aperceût, & sans avoir pû se Confesser : mais il n'y avoit que huit jours qu'elle l'avoit fait : ce qui me donna une grande consolation, & elle demeura peu dans le purgatoire. Car il n'y avoit pas ce me semble plus de huit jours qu'elle étoit morte, lors que venant de communier nôtre Seigneur m'apparut, & voulut que je visse son ame qu'il tiroit à lui dans le Ciel pour la rendre participante de sa gloire. Ce qu'il m'avoit dit tant d'années auparavant sur son sujet ne partant jamais de mon esprit ni de celui de ma compagne à qui je l'avois dit, elle n'eut pas plutôt appris la nouvelle de cette mort de ma Sœur qu'elle me vint trouver toute épouvantée d'en voir la prédiction si ponctuellement accomplie. Que Dieu soit loué à jamais de daigner prendre tant de soin d'empêcher la perte des ames.

C H A P I T R E X X X V .

Une Femme d'une tres-grande pieté qui avoit un semblable dessein que la Sainte pour fonder un monastere vient la trouver. Elles conferent ensemble, & la Sainte entre ensuite dans la pensée de n'avoir point de revenu. Le Saint Pere Pierre d'Alcantara la fortifie dans cette resolution. La Sainte retourne tres-à propos dans le monastere de l'Incarnation, & elle parle par occasion de la vertu des Religieuses qu'elle reçut depuis dans celui qu'elle fonda.

LORS que j'étois encore dans la maison de cette Dame où je demurai plus de six mois, Dieu permit qu'une devote de nôtre ordre du nombre de celles qu'on nomme Beates, entendit parler de moi. Nous estions éloignées l'une de l'autre de plus de soixante & dix lieües; & Dieu lui ayant inspiré en la même année & au même mois qu'à moi d'établir aussi un monastere de nôtre ordre, & la tres-sainte Vierge qui lui étoit apparue le lui ayant ordonné, elle vendit tout ce qu'elle avoit, s'en alla pieds nuds à Rome pour en obtenir les expéditions, & voulut bien à son retour se détourner de quelques lieües pour me venir voir. C'étoit une personne de grande Penitence, de grande oraison, & à qui nôtre Seigneur faisoit des graces qui lui donnoient de si grands avantages sur moi que j'avois honte de paroître devant elle. Elle me montra les expéditions qu'elle avoit obtenues, & durant quinze jours que nous fûmes ensemble nous traitâmes de la maniere dont nous devions nous conduire pour la fondation de nos monasteres. Je ne sçavois point encore qu'avant le relâchement de nôtre regle elle ne nous permettoit pas d'avoir rien en propre; & mon intention étoit d'établir une maison avec du revenu afin d'éviter le soin de procurer le nécessaire, ne considerant pas ceux que ce revenu apporte. Ce n'est pas que je n'eusse lû & relû nos constitutions; mais je n'y avois point remarqué ce que Dieu avoit fait con-

noître

noître sur cela à cette bienheureuse femme quoi qu'elle ne sçût pas lire. Elle ne m'en eût pas plutôt parlé que j'entraï dans son sentiment, & ma seule crainte étoit que l'on ne me permît pas de fonder cette maison sans revenu ; que l'on traitât cela de folie, & qu'ainfi on empêchât l'exécution d'un dessein qui pouvoit être utile à tant d'ames. Car pour mon particulier ce m'auroit été une grande joie de pratiquer le conseil de JESUS-CHRIST qui m'avoit donné un grand amour pour la pauvreté.

Je mettois donc si peu en doute que ce ne fût le meilleur de n'avoir point de revenu ; que j'aurois même désiré qu'il m'eût été permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, & de n'avoir ni maison ni chose quelconque : mais j'apprehendois que Dieu ne mettant pas mes compagnes dans une semblable disposition elles eussent de la peine à l'approuver, & que ce ne leur fût un sujet de distraction, parce que j'en avois remarqué beaucoup dans quelques monasteres pauvres : mais je ne considérois pas que ce n'est pas la pauvreté qui cause la distraction, puis qu'au contraire c'est la distraction qui cause la pauvreté, & qu'elle ne rend pas les maisons plus riches ; outre que Dieu ne manque jamais de pourvoir aux besoins de ceux qui le servent. Ainsî il paroît que ma foi étoit chancelante ; & qu'au contraire celle de cette servante de Dieu étoit tres-ferme.

Je fis de grandes consultations sur ce sujet sans que ni mon Confesseur ni les personnes sçavantes & habiles avec qui j'en communiquois entraissent dans mon sentiment. Ils m'alleguoient tant de raisons au contraire que je ne sçavois que leur dire, & ne pouvois toutefois me résoudre d'avoir du revenu, parce que je n'ignorois pas qu'il y a plus de perfection à n'en avoir point, & que nôtre regle nous y engage. Je me trouvois néanmoins quelquefois persuadée de leurs raisons : mais retournant à l'oraison & considérant JESUS-CHRIST attaché nud à la croix je ne pouvois souffrir d'être riche, & je lui demandois avec larmes de faire réüssir les choses de
telle

telle sorte que je fusse pauvre avec lui. Car je trouvois tant d'inconveniens d'avoir du bien & tant de sujets de distraction & d'inquietude, que je disputois continuellement sur cela avec des personnes habiles.

J'en écrivis à ce Religieux Dominiquain qui nous assistoit. Il me manda qu'il avoit beaucoup étudié cette matière, & m'envoia deux feuilles de papier pleines de raisons de Theologie pour me détourner de ce dessein. Je lui répondis que je ne pretendois point de chercher dans la Theologie des raisons pour me dispenser de vivre selon ma vocation, & d'accomplir le plus parfaitement que je pourrois le vœu de pauvreté que j'avois fait pour suivre les conseils de J E S U S - C H R I S T. Qu'ainsi je le priois de me pardonner si en cela je ne suivois pas ses lumieres.

On peut juger par ce que je viens de dire quelle joie ce m'étoit de rencontrer quelqu'un qui entroit dans mon sentiment. Cette Dame avec qui j'étois m'y fortifioit : mais d'autres après avoir aussi approuvé mon dessein me disoient que l'ayant bien considéré depuis ils y trouvoient tant d'inconveniens qu'ils n'en étoient plus d'avis : à quoi je répondois que puis qu'ils en changeoient si facilement je me tenois au premier.

Le Saint Pere Pierre d'Alcantara vint alors à ma priere me voir chez cette Dame : & comme l'amour de la pauvreté qu'il avoit si religieusement pratiquée durant tant d'années lui en faisoit connoître le prix, il n'approuva pas seulement mon dessein, mais m'ordonna de travailler de tout mon pouvoir à le faire réüssir. Ainsi sachant que nul autre n'étoit si capable que lui de me conseiller & de m'assister dans une chose dont il étoit instruit par une si longue experience, je me résolus de m'en tenir là sans plus consulter personne.

Recommandant beaucoup un jour cette affaire à notre Seigneur il me dit : *De ne pas manquer d'embrasser la pauvreté : Que c'étoit la volonté de son Pere & la sienne, & qu'il m'assisteroit.* Ces paroles me furent dites dans un si grand ravissement & produisirent en moi de
tels

312 LA VIE DE SAINTE THERÈSE.
tels effets, que je ne pûs douter qu'elles ne vinssent de
lui.

Une autre fois il me dit : *Que le revenu causoit la
confusion*, & ajouta d'autres choses semblables en fa-
veur de la pauvreté, m'assurant que ceux qui le servi-
roient ne manqueroient point du nécessaire ; & c'est
aussi ce que je n'ai jamais appréhendé.

Dieu changea ensuite le cœur du Pere Présenté ce
Religieux Dominiquain que je viens de dire qui
m'avoit écrit de ne me point engager à faire une fonda-
tion sans revenu. Cette lettre me trouva dans la conso-
lation que j'avois desja de voir que Dieu me fortifioit
dans mon dessein ; & la résolution de vivre d'aumônes
pour l'amour de lui me paroïssoit une plus grande ri-
chesse que de posséder tous les trefors de la terre.

En ce même temps nôtre Provincial revoqua l'obe-
dience qu'il m'avoit donnée pour aller trouver cette
Dame, & laissa néanmoins à mon choix de partir aussitôt,
ou de demeurer encore quelque temps avec elle. On
devoit alors faire l'élection d'une Supérieure de nôtre
monastere, & l'on me donna avis que plusieurs des
Sœurs avoient jetté les yeux sur moi. La seule pensée de
ce dessein m'affligea de telle sorte, qu'encore qu'il n'y
eût point de martire que je ne fusse prête de souffrir avec
joie pour l'amour de Dieu, je ne pouvois me résoudre
de m'exposer à celui-là, parce qu'outre la peine de con-
duire ce grand nombre de Religieuses qu'il y avoit dans
cette maison, & tant d'autres difficultez jointes à mon
aversion pour les charges qui me les avoit toujours fait
refuser, j'y trouvois beaucoup de peril pour ma con-
science. Ainsi je remerciai Dieu de ce que je me ren-
controis absente dans le temps de cette élection, & écri-
vis à mes amies pour les prier de ne me point donner
leurs voix.

Lors que j'étois ainsi dans la joie de me trouver éloig-
née quand une telle action se passeroit, nôtre Seigneur
me dit : *De ne manquer pas de partir : Que puis que je
desirois des croix j'y en trouverois une bien pesante :*
mais

mais que je prisse courage ; qu'il m'assisteroit, & que je ne tardasse pas davantage. Ce commandement me mit dans une grande tristesse & je ne faisois que pleurer, parce que je croiois que cette croix qui m'étoit préparée étoit la charge de Prieure, & que je ne pouvois, comme je l'ai dit me persuader qu'elle fût utile à mon salut, n'ayant pas les qualitez nécessaires pour m'en bien acquitter. J'en parlai à mon Confesseur, & il m'ordonna de partir promptement, disant qu'il étoit évident que je ne pouvois mieux faire : que néanmoins à cause de l'extrême chaleur il suffiroit que je me rendisse à mon monastere lors de l'élection, & qu'ainsi je pourrois differer encore quelques jours de peur de demeurer malade en chemin. Mais Dieu qui en avoit ordonné autrement ne me permit pas de tarder davantage. Je me trouvai si inquiétée que je ne pouvois plus m'appliquer à l'oraison. Il me sembloit que je desobeïssois à Dieu en ne faisant pas ce qu'il m'avoit commandé ; que je fuïois le travail pour demeurer toujours à mon aise en un lieu où l'on me traitoit trop bien, & que toutes ces protestations que je faisois à Dieu d'être toujours prête à donner ma vie pour son service n'étoient que des paroles sans effet, puis que je refusois de faire ce qui lui étoit le plus agreable & que j'étois obligée d'executer quand il m'en devoit coûter la vie. Dieu m'ayant donc privée de toutes les consolations que je ressentois auparavant dans l'oraison, je tombai dans une telle tristesse & un tel serrement de cœur, que ne pouvant plus souffrir un si grand tourment, & mon Confesseur qui me voïoit en cet état, & que Dieu avoit touché comme moi, m'ayant permis de m'en aller, je suppliai cette Dame de l'avoir agreable, La douleur qu'elle en eut lui fut si sensible que ce me fut encore un autre tourment : & il est vrai qu'elle n'avoit obtenu de nôtre Provincial qu'avec beaucoup de peine & de tres-grandes instances la permission de m'avoir auprès d'elle.

La voiant si extrêmement touchée j'apprehendois qu'elle ne pût se refoudre à m'accorder ma priere : mais

comme elle craignoit beaucoup Dieu, lors que je lui eus dit entre autres choses qu'il y alloit de son service, & lui eus donné quelque esperance de la revenir voir, elle se rendit enfin, quoi qu'avec beaucoup de peine. Pour moi je n'en avois point, parce que la joie de faire une chose agreable à Dieu étoit plus forte que mon déplaisir de quitter cette Dame si affligée de mon éloignement, & d'autres personnes à qui je devois beaucoup, particulièrement mon Confesseur, qui étoit un Religieux de la compagnie de J E S U S dont je me trouvois fort bien: & plus je me voiois perdre de consolations pour l'amour de Dieu, plus mon contentement augmentoit, & je ne pouvois comprendre comment il étoit possible que je ressentisse ainsi en même temps deux mouvemens aussi contraires que sont la joie & la douleur, & quel'une fût le sujet de l'autre. On ne passa jamais d'un plus grand repos à de plus grandes peines: car au lieu que j'étois chez cette Dame dans toute la tranquillité & avec toutes les consolations que je pouvois desirer, & que rien ne m'empêchoit d'employer plusieurs heures à l'oraison, je voiois que je m'allois jeter comme dans un feu, puis que Dieu m'avoit prédit que je trouverois de grandes croix, quoi que je ne me les fusse jamais imaginées si pesantes. Je partoiois néanmoins contente, & brûlois d'impatience d'entrer dans ce combat où Dieu m'engageoit, parce qu'il soustenoit ma foiblesse & relevoit mon courage.

Ne pouvant, comme je l'ai dit, comprendre comment cela se pouvoit faire, cette comparaison me vint en l'esprit. Si j'avois un diamant de grand prix & que j'aimasse extrêmement, & qu'une personne qui me seroit plus chere que moi-même en eût envie, le plaisir que j'aurois de le lui donner surpasseroit celui de le posséder. Ainsi quoi que la séparation des personnes qui témoignoiient tant de douleur de mon éloignement me fût tres-sensible, & que je sois de mon naturel si reconnoissante que cela m'auroit fort affligée en un autre temps, je n'aurois pû alors quand je l'aurois voulu en
avoir

avoir aucune peine : & il étoit si important pour l'affaire de cette sainte maison que j'avois dessein d'établir que je ne differasse pas d'un seul jour à partir, que je ne voi pas comment elle auroit pû se conclure si j'eusse tant soit peu tardé.

O grandeur incomprehenfible de mon Dieu ! Je ne puis confiderer fans étonnement l'affistance qu'il lui plût de me donner pour fonder ce petit monastere que je ne fçaurois douter qui ne lui soit une demeure agreable, puis que lui-même me dit une fois dans l'oraïson : *Qu'il lui étoit un paradis de délices, & qu'il paroît qu'il y a rassemblé des ames choisies.* Elles sont si vertueuses que je ne puis sans confusion me voir en leur compagnie : & dans le dessein que j'avois de vivre dans une tres-étroite clôtüre, & une tres-grande pauvreté, & d'employer beaucoup de temps à l'oraïson, je n'aurois osé esperer de rencontrer des personnes si parfaites. Elles sont si contentes qu'elles s'estiment indignes d'être dans cette petite maison, & particulièrement quelques-unes que nôtre Seigneur a tirées du milieu des plaisirs & de la vanité du siecle où elles pouvoient vivre heureuses à en juger selon ses maximes. Et cet admirable maître pour les recompenfer de s'être consacrées à son service a augmenté de telle sorte la satisfaction dont elles jouïssotent auparavant, qu'elles voient clairement qu'il les a païées au centuple de ce qu'elles ont abandonné pour l'amour de lui. Quant à celles qui étoient desja dans les exercices de la pieté il les a changées de bien en mieux. Il augmente le courage aux jeunes, & leur fait connoître qu'à ne confiderer même que la vie presente leur bonheur est beaucoup plus grand que si elles n'avoient point renoncé au monde : & pour le regard de celles qui sont desja âgées & infirmes, il leur donne des forces pour pouvoir supporter comme les autres les austeritez de la Religion.

Seigneur, mon Dieu, qu'il paroît bien que vous êtes tout-puissant, & qu'il ne faut point raisonner sur les choses que vous voulez, puis que vous les rendez possi-

bles quelque impossibles qu'elles paroissent à en juger selon la nature. Il suffit pour les rendre faciles de vous aimer véritablement, & de tout abandonner pour l'amour de vous. C'est en cela que l'on peut dire que vous feignez qu'il y ait de la peine à accomplir vôtre loi : car en vérité je n'y en voi point, & ne comprends pas comment on s'imagine que le chemin qui conduit vers vous est étroit. Je trouve au contraire que c'est un chemin roial & dans lequel ceux qui y marchent courageusement n'ont rien à craindre. Comme les occasions de vous offenser en sont éloignées on n'y rencontre point de pierres ni d'autres empêchemens qui nous arrêtent. Mais je ne scaurois considerer que comme un sentier étroit & dangereux cet autre chemin qui est de tous côtez environné de precipices dans lesquels on ne peut éviter de tomber & de se briser en mille pieces pour peu que l'on manque de prendre garde où l'on met le pied. Celui qui se donne à vous sans reserve, ô mon Sauveur, marche en assurance dans ce chemin roial : S'il fait quelque faux pas, vous lui tendez la main ; & une chute ni même plusieurs ne sont pas capables de le perdre s'il vous aime véritablement & non pas le monde, & s'il conserve toujors l'humilité.

Ainsi j'avouë ne pouvoir comprendre ce qu'apprehendent ceux qui marchent dans le chemin de la perfection : & je prie Dieu de tout mon cœur, de leur faire connoître combien cette voie est assurée, & quels sont au contraire les perils qui se rencontrent dans celle du monde. Pourvû que nous tournions incessamment les yeux vers ce soleil de justice nous n'aurons point sujet de craindre que la nuit & les tenebres nous surprennent : il ne nous abandonnera jamais & nous ne courrons aucune fortune. Les gens du monde n'apprehendent point de s'engager dans le chemin des voluptez & des honneurs à qui ils donnent le nom de contentemens & de plaisirs, quoi qu'ils soient plus redoutables que les lions ni que les autres animaux les plus farouches ; & le diable nous donne de l'averfion pour des travaux qui en
com-

comparaison de ces cruelles bêtes, qui en flatant nôtre corps déchirent nôtre ame, ne peuvent passer que pour des souris. J'avouë que cela me touche de telle sorte que je voudrois pouvoir verser des ruisseaux de larmes & pousser des cris jusques aux extremitez de la terre, afin de faire connoître à tout le monde la grandeur de cet aveuglement, & l'obliger d'ouvrir les yeux pour profiter de mon exemple en voiant quelles ont été en cela ma foiblesse & ma misere. Dieu veuille par sa bonté éclairer les autres, & ne permette pas s'il lui plaît que je retourne dans un aveuglement si déplorable.

CHAPITRE XXXVI.

La Sainte à son retour de chez cette Dame trouve toutes choses disposées pour l'établissement de son nouveau monastere dans Avila. Elle y entre & donne l'habit à quelques Religieuses. Violente tentation par laquelle le demon s'efforce de troubler sa joie. Murmures contre ce nouvel établissement. La Superieure du monastere de l'Incarnation mande la Sainte : elle y va & se justifie. La ville d'Avila intente un procès contre la Sainte sur ce sujet, & s'en desiste peu à peu. JESUS-CHRIST apparoit à la sainte & elle crût voir qu'il lui mettoit sur la tête une Couronne d'or. La Sainte Vierge lui apparoit aussi avec un manteau blanc dont il lui sembla qu'elle la couvroit & ses Religieuses. Maniere de vivre de ce nouveau monastere.

AYANT donc pris congé de cette Dame je me mis en chemin, & tres-preparée à souffrir tout ce qu'il plairoit à Dieu que j'endurassè. Le soir même que j'arrivai arriverent aussi les dépêches de Rome & le bref pour l'établissement de nôtre monastere. J'en fus épouvantée : & ceux qui apprirent de quelle sorte Dieu m'avoit pressée de venir ne le furent pas moins de voir combien cela étoit nécessaire dans une telle conjoncture. Car je trouvai là l'Evêque, le Saint Pere Pierre d'Alcantara, & ce Gentilhomme si grand Serviteur de Dieu

qui l'avoit logé chez lui ; sa maison étant la retraite des personnes de piété. Ces deux derniers s'emploierent auprès de l'Evêque pour obtenir la permission d'établir ce monastere : & ce Prelat avoit tant d'affection pour ceux qu'il voioit résolu de servir Dieu qu'il l'accorda, quoi que ce ne fût pas une petite faveur, parce qu'il n'y avoit point de revenu. Ce fut principalement ce Saint Religieux qui l'y disposa, & qui porta aussi plusieurs autres à nous assister. Que si, comme je l'ai dit, je ne fusse arrivée dans une telle conjoncture je ne voi pas comment eût été possible que l'affaire se fût achevée : car ce Saint Religieux ne demeura pas là plus de huit jours durant lesquels il fut fort malade, & Dieu le retira à lui aussitôt après. Il semble que sa divine Majesté ait voulu prolonger ses jours jusques à l'accomplissement de nôtre dessein ; puis qu'il y avoit déjà, s'il m'en souvient bien, plus de deux ans qu'il n'avoit plus du tout du fanté.

Tout ce que je viens de dire se passa avec grand secret, & il auroit autrement été impossible de rien faire, tant la ville y étoit opposée, comme la suite le fit voir.

Nôtre Seigneur permit qu'un de mes beaux-freres tomba alors si malade, sa femme étant absente, que l'en me permit de sortir pour l'aller assister ; ainsi on ne scût rien de l'affaire, & quelques personnes qui s'en doutoient ne la croioient pas. C'est une chose admirable que cette maladie ne dura qu'autant qu'il en fut besoin pour nôtre dessein, & qu'il recouvra sa santé dans le moment qu'il importoit que je le pussé quitter & que la maison fût libre ; cette guerison aiant été si prompte que lui-même ne pouvoit assez s'en étonner.

Je n'eus pas peu de peine tant dans l'assistance que je lui rendis qu'à gagner l'esprit des uns & des autres pour les faire consentir à l'établissement de cette maison, & à presser les ouvriers de la mettre en état d'avoir quelque apparence d'un monastere. Ma compagne étoit absente, & nous l'avions jugé à propos mieux couvrir nôtre dessein. Diverses raisons nous obligeoient à nous hâter, dont l'une étoit que j'avois sujet d'apprehender à

toute

toute heure que l'on me commandât de retourner dans mon ancien monastere. Ainsi je pensois en moi-même si ce n'étoit point là cette croix dont nôtre Seigneur m'avoit parlé: mais me l'ayant representée si pesante, elle ne me paroissoit pas l'être assez pour croire que ce la fût.

Tout aiant donc été conduit si heureusement, le monastere de nôtre glorieux Pere Saint Joseph fut achevé le jour de Saint Barthelemi de l'année 1562. On y mit le Saint Sacrement avec les ceremonies accoûtumées, & quelques-unes prirent l'habit que deux Religieuses de nôtre ancien monastere qui se trouverent par hazard en être alors sorties pour quelques besoins, m'aiderent à leur donner.

Comme la maison où ce petit monastere venoit d'être établi avoit été achetée sous le nom de mon beaufrere afin de tenir l'affaire secreta, il y demuroit auparavant, & j'y avois demeuré aussi; mais avec la permission de mes superieurs: en quoi ne voulant manquer pour peu que ce fût à l'obeissance je ne faisois rien que par l'avis de sçavans theologiens, qui m'assuroient que la conduite que je tenois étoit pour diverses raisons si avantageuse à tout mon ordre, que je pouvois en conscience garder en cela le secret sans en parler à mes superieurs: & si ces theologiens m'eussent dit qu'il y eût en cela la moindre imperfection j'aurois abandonné non seulement ce monastere, mais mille monasteres. Car encore que je desirasse cet établissement pour être beaucoup plus retirée afin de mieux accomplir tous les devoirs de ma profession, & pour vivre dans une clôture plus étroite, je le desirois de telle sorte, que si j'eusse crû que nôtre Seigneur eût eu plus agreable que j'abandonnasse ce dessein je m'y serois portée avec la même facilité & sans m'en inquieter davantage, comme je l'avois déjà fait une autre fois. Mais nulles paroles ne peuvent exprimer quelle fut ma joie de voir cette petite maison honorée de la presence du tres-saint Sacrement, & la grace que recevoient quatre orphelines grandes ser-
30
tes

tes de Dieu d'y être receuës sans aucune dot. C'est ce que j'avois dès le commencement souhaité avec ardeur pour établir sur ce fondement l'édifice spirituel d'une grande perfection accompagnée de beaucoup d'oraison, & pour executer ainsi une entreprise que Dieu m'avoit fait connoître regarder son service, & être avantageuse à celles qui portoient l'habit de sa glorieuse Mere. Ce m'étoit aussi une grande consolation d'avoir executé ce que nôtre Seigneur m'avoit si particulièrement recommandé, & fondé dans cette ville une Eglise à mon glorieux Pere S. Joseph qui n'y en avoit point auparavant : non que je me persuadasse d'y avoir rien contribué, étant incapable de le croire, parce que je sçai très-certainement que c'est toujours Dieu qui fait tout, & que je n'agis jamais qu'avec tant d'imperfection, qu'il y a plutôt sujet de blâmer que de louer ma conduite. Mais je ne pouvois ne sentir pas une grande joie de ce qu'encore que je sois si imparfaite sa divine Majesté avoit bien voulu se servir de moi pour travailler à une si bonne œuvre ; & cette joie étoit si grande que je me trouvai dans l'oraison comme hors de moi-même.

Trois ou quatre heures après ce que je viens de rapporter le diable me livra un grand combat en la maniere que je vai dire. Il commença par me mettre devant les yeux le sujet que j'avois de craindre d'avoir manqué à l'obeissance, en établissant cette maison sans en avoir reçu l'ordre de mon Provincial que je ne pouvois douter qui ne fût mécontent de ce que je l'avois soumise à l'Ordinaire sans lui en avoir rien dit : en quoi néanmoins je ne croiois pas avoir tant failli, parce qu'ayant refusé d'approuver cet établissement je me persuadois qu'il n'en seroit pas fâché. Il me representa ensuite si j'étois assurée que les Religieuses que j'avois receuës pourroient supporter une si étroite clôture : Si le nécessaire ne leur manqueroit point : S'il n'y avoit pas eu de la folie à former un tel dessein sans que rien m'y obligât, puis que je n'avois qu'à demeurer dans mon monastere : Si je prétendois m'enfermer dans une maison si petite

& si mal saine : Si je pourrois soutenir de si grandes penitences après avoir été dans un monastere si spacieux, si agreable, où j'avois toujours été si contente, & où j'avois tant d'amies : Que l'humeur de celles que j'avois receuës dans cette nouvelle maison n'auroit peut-être point de rapport avec la mienne : Que m'étant engagée à des choses si penibles la difficulté de les accomplir pourroit me jeter dans le desespoir : Que c'étoit peut-être le demon qui m'avoit poussée à entreprendre ce qui surpassoit mes forces, afin de me faire perdre la paix & le repos dont je jouissois auparavant, & me rendre incapable de faire oraison dans un aussi grand trouble que seroit le mien : ce qui causeroit enfin la perte de mon salut.

Tout cela joint ensemble remplit mon esprit d'affliction & de tenebres : & les ordres que j'avois receus de Dieu, les prieres presque continuelles qu'on lui avoit adressées pour ce sujet. & les consultations que j'avois faites s'effacerent tellement de ma memoire qu'il ne m'en restoit pas la moindre idée. Je me souvenois seulement des pensées que j'avois eues par moi-même : toutes les vertus, & même la foi étoient tellement obscurcies & comme suspenduës en moi qu'il ne me restoit aucune force pour me défendre contre tant d'attaques de ce dangereux ennemi, & je n'osois en parler à personne, parce que je n'avois point encore de Confesseur arrêté. Me trouvant reduite en cet état j'eus recours au tres-saint Sacrement, mais sans le pouvoir prier ; une personne qui est à l'agonie n'étant pas dans une plus grande extremité qu'étoit la mienne.

Qu'y a-t-il, mon Dieu de comparable à la misere de cette vie ? Nul plaisir n'y est assuré : mais tout y est sujet au changement. Je me trouvois un peu auparavant si contente que je n'aurois pas voulu changer mon bonheur contre toutes les felicitez de la terre ; & ce qui faisoit en ce temps-là le sujet de ma joie me causoit alors un tel tourment que je ne scavois que devenir. Que si nous faisons attention à ce qui se passe dans la vie, nous

connoîtrions par nôtre propre experience le peu de raison qu'il y a de se réjouir ou de s'affliger. Je n'ai jamais sans doute plus souffert que je fis dans cette rencontre ; & il sembloit que ce me fût un presage de tant de travaux qui me restoit encore à endurer, dont nul toutefois n'eût égalé celui-là s'il eût continué davantage. Mais nôtre Seigneur qui n'a jamais manqué de m'affliger dans mes peines vint au secours de sa servante : un rayon de sa divine lumiere dissipa les tenebres de mon ame, & me fit connoître que c'étoit un effet de l'artifice du demon qui vouloit m'épouventer par tant de vaines terreurs : ainsi me souvenant de la ferme resolution que j'avois faite de servir Dieu, & de mon desir de souffrir pour lui, je considerai que ce n'étoit pas le moien de les accomplir que de chercher du repos : Que les travaux endurez pour son amour étoient la matiere du merite, & tenoient lieu de purgatoire : Que puis que je les desirois je devois donc croire qu'ils m'étoient avantageux, & ne devois point les apprehender : Que plus le combat étoit grand, plus grande seroit la victoire, & plus je devois temoigner de courage pour le service de celui à qui j'étois redevable de tant de bienfaits.

Ensuite de ces considerations, & après m'être fait une grande violence, je promis en presence du tres-saint Sacrement de faire tout ce qui seroit en mon pouvoir sans blesser ma conscience pour obtenir la permission de venir dans cette nouvelle maison & y faire vœu de clôture. A peine avois-je achevé de proferer ces paroles que le demon s'enfuit & me laissa dans un repos & un contentement qui ont toujours depuis continué. Tout ce qui se pratique en cette maison, de retraite, de penitence & choses semblables me paroît si doux, que je ne scaurois m'imaginer de contentement dans le monde qui soit plus grand que le mien. Je ne scai s'il est la cause de ce que j'ai plus de santé que je n'en avois auparavant, ou si c'est nôtre Seigneur qui me la donne pour me faire recevoir la consolation de pouvoir quoi qu'avec peine, supporter les mêmes austeritez que les autres, & toutes les

les personnes qui ſçavent quelles étoient mes infirmités & mes maladies ne le ſçauroient voir ſans étonnement. Beni ſoit celui qui eſt la ſource de tous les biens & par la puiſſance duquel on peut tout.

Je vis donc clairement que le demon avoit été l'auteur de ce combat que je venois de ſoutenir & dont il me reſtoit une grande laſſitude : je me mocquai de ſes vains efforts, & crûs que nôtre Seigneur lui avoit permis de me tenter de la forte, ne m'étant de ma vie venu en l'eſprit depuis plus de vingt-huit ans qu'il y a que je ſuis Religieuſe d'avoir le moindre regret de l'être : & il a ſans doute voulu par là me faire connoître le prix de la grace qu'il m'a faite d'embraffer cette ſainte Profeſſion & de me délivrer de tant de tourmens que l'on éprouve dans le monde, comme auſſi afin que ſi quelqu'une de mes Sœurs tomboit dans une tentation ſemblable à celle que j'ai éprouvée je ne m'en étonnaſſe point ; mais euſſe compaſſion d'elle & me trouvaſſe capable de la conſoler. Lors que ce que je viens de rapporter fut paſſé je tâchai de me reposer un peu après midi, parce que je n'avois point dormi toute la nuit, & que j'en avois paſſé d'autres & des journées entières dans des travaux qui m'avoient fort fatiguée.

La nouvelle de ce qui étoit arrivé excita une rumeur incroyable dans la ville & dans mon ancien monaſtere. La Prieure me manda de l'aller trouver à l'heure même, & je partis auſſi-tôt, laiſſant ainſi dans une grande peine ces filles à qui je venois de donner l'habit. Je n'en eus point à juger que de grandes perſecutions m'étoient préparées : mais l'ouvrage que Dieu m'avoit commandé d'entreprendre étant executé je ne m'en inquietois pas beaucoup. Je fis oraiſon pour demander à Dieu ſon aſſiſtance, & priai mon Pere Saint Joſeph de me ramener à la maiſon d'où l'obeiſſance me contraignoit de ſortir. Je lui offris ce que j'avois à endurer, & me tenois heureuſe de le ſouffrir pour ſon ſervice. Ainſi je partis contente dans la creance que l'on me mettroit en priſon, & regardois cette punition comme un ſujet de joie

pour moi par le plaisir que ce me feroit de ne parler à personne, & de me délasser un peu dans la solitude dont j'avois grand besoin après la fatigue que ce m'avoit été de tant converser avec le monde.

Lors que je fus arrivée je rendis compte à la Prieure, & elle s'adoucit un peu : on remit toute l'affaire au jugement du Provincial. Il vint, & je me presentai devant lui avec la joie de penser que je souffrirois quelque chose pour l'amour de Dieu sans néanmoins l'avoir offensé en cette occasion ni mon ordre. Je desirois au contraire avec tant d'ardeur de procurer de tout mon pouvoir la perfection & ses avantages, que j'aurois donné de bon cœur ma vie pour ce sujet. Je me representai le jugement prononcé contre JESUS-CHRIST, & trouvai que celui que l'on vouloit faire de moi étoit moins que rien en comparaison de celui-là. Je m'accusai comme si j'eusse été fort coupable, & je paroissais l'être à ceux qui ne sçavoient pas comment les choses s'étoient passées. Le Provincial me fit une grande reprimende, & non pas telle toutefois que la faute sembloit le mériter, vu les rapports qu'on lui avoit faits. Mais comme j'étois résolue à tout souffrir je ne voulus point me justifier. Je lui demandai pardon, penitence, & de n'être point fâché contre moi.

Je vois bien qu'en certaines choses on me condamnoit injustement, comme en ce que l'on disoit que je n'avois formé ce dessein que pour m'élever au dessus des autres, pour faire parler de moi, & choses semblables. Mais je ne pouvois douter qu'en d'autres ils ne dissent la vérité lors qu'ils m'accusoient de n'être pas si bonne que les autres, & me demandoient sur quoi je me fondois pour croire que m'étant si mal acquittée des observances qui se gardoient en cette maison, je pûsse accomplir ailleurs avec beaucoup plus de rigueur tous les devoirs de la Religion : à quoi ils ajoûtoient que j'avois scandalisé toute la ville, & ne pensois qu'à introduire des nouveutez. Ces reproches ne me faisoient aucune peine, & je témoignois néanmoins d'en avoir afin
de

de ne donner pas sujet de croire que je méprisois ce qu'on me disoit.

Enfin le Pere Provincial me commanda de dire mes raisons en presence de toute la communauté ; & je le fis de telle sorte & avec une si grande tranquillité d'esprit parce que nôtre Seigneur m'assistoit, que ce Pere, non plus que les Religieuses ne trouverent point sujet de me condamner. Je lui parlai ensuite encore plus clairement en particulier : & il demeura si satisfait de moi qu'il me promit que si le trouble que cette affaire avoit excité dans la ville, & qui étoit si grand comme on le verra dans la suite, venoit à cesser, il me permettroit de retourner dans cette nouvelle maison.

Deux ou trois jours après le Maire, les Echevins, & quelques-uns du Chapitre s'assemblerent & resolurent de ne point souffrir ce nouvel établissement, parce, disoient-ils, qu'il étoit évident qu'il ne pouvoit être que préjudiciable, & qu'ainsi il falloit ôter le Saint Sacrement de cette maison.

On fit ensuite une autre assemblée composée de deux députés des plus capables de chacun de tous les ordres : les uns me condamnoient, les autres ne disoient mot, & la conclusion fut qu'il falloit remettre la maison en son premier état. Il n'y eut qu'un Présenté de l'ordre de S. Dominique qui ne trouvant rien à redire à l'établissement du monastere; mais seulement à la pauvreté qu'on y vouloit garder : il remontra que l'affaire meritoit bien d'être considérée à loisir ; qu'il n'y avoit rien qui pressât si fort ; qu'elle regardoit l'Evêque, & choses semblables : ce qui nous fut tres-avantageux, parce que leur furie étoit si grande qu'ils auroient sans cela executé à l'heure même leur resolution : mais la véritable cause qui les retint fut que Dieu vouloit que cet établissement se fit, & que rien ne peut résister à sa volonté. Je veux croire qu'ils ne l'offensoient point en cela parce qu'ils étoient sans doute poussez d'un bon zele & croioient avoir de bonnes raisons. Ils me firent beaucoup souffrir & toutes les personnes qui favorisoient mon dessein, dont
quel-

quelques-unes furent extrêmement persécutées.

L'émotion du peuple étoit si grande que l'on ne s'entretenoit d'autre chose; tous me condamnoient & parloient contre moi à nôtre Provincial, & à nos meres. Je m'en réjouiïssois au lieu de m'en attrister; mais j'appréhendois beaucoup que l'on ne renversât ce que j'avois fait, & ne pouvois sans douleur voir decréditer & souffrir les personnes qui m'assistoient dans mon dessein. Que si j'avois eu davantage de foi je ne m'en ferois point émeuë: mais il suffit de manquer à une vertu pour rendre toutes les autres languissantes & comme endormies. Je me trouvai donc fort abattuë durant les deux jours que ces assemblées se tinrent: & lors que j'étois dans cette tristesse nôtre Seigneur me dit: *Ne savez-vous pas que je suis tout-puissant? Que craignez-vous?* & il m'assura que l'on ne toucheroit point à la maison. Ainsi je demurai tres-consolée.

La ville porta ses plaintes au conseil du Roi: & il ordonna que l'on en informeroit. Voilà ensuite un grand procès commencé, & elle envoya des gens à la Cour pour le poursuivre. Nôtre monastere devoit aussi y en envoyer; mais nous n'avions point d'argent & je ne sçavois que faire. Dieu ne nous abandonna pas: car nôtre Provincial ne me commanda point de me desister de mon entreprise, parce qu'il est si porté au bien qu'encore qu'il ne nous assistât pas il ne vouloit point nous traverser, & il différa seulement de me permettre de retourner dans la nouvelle maison jusques à ce qu'il eût veu quelle seroit l'issuë de l'affaire.

Cependant ces servantes de Dieu qui étoient demeurées seules dans ce petit monastere faisoient plus par leurs oraisons que moi par toutes les peines que je prenois quelque grandes qu'elles fussent. Il sembloit quelquefois que tout fût perdu, & particulierement le jour qui preceda l'arrivée du Provincial; la Prieure m'ayant défendu de me plus mesler de rien: ce qui étoit tout ruiner. J'eus alors recours à Dieu, & lui dis: *Seigneur, cette maison n'est pas à moi; on ne l'a faite que pour*

vous, & personne ne la défend ; protegez-la s'il vous plaît. A peine eus-je achevé ces paroles que je me trouvai dans une aussi grande tranquillité que si j'eusse veu tout le monde ensemble s'emploier en ma faveur, & ne doutai plus de succès de cette affaire.

Un Prêtre tres-vertueux alla solliciter pour nous à la Cour avec une tres-grande affection. D'un autre côté ce Saint Gentilhomme que j'ai toujours considéré & considère encore comme mon Pere, s'y employa avec une bonté incroyable, & souffrit pour ce sujet de grandes persecutions : car Dieu donnoit tant de zele à tous ceux qui nous assistoient qu'ils n'auroient pû faire davantage quand il auroit été question de leur honneur & de leur vie, parce qu'ils étoient persuadés qu'il s'agissoit de son service. Il parut clairement aussi qu'il animoit dans cette affaire cet excellent Ecclesiastique dont j'ai parlé & qui a été l'un de ceux qui nous a toujours le plus secouru. L'Evêque l'envoia pour assister de sa part à une grande assemblée qui se tint sur cette affaire : & lui seul se trouva opposé à tous les autres. Après de grandes contestations, en fin il les adoucit par quelques propositions qui ne les empêcherent pas de poursuivre bien-tôt avec autant de chaleur que jamais la ruine de ce nouvel établissement, mais qui servirent au moins à gagner du temps. C'étoit ce serviteur de Dieu qui avoit mis le tres-saint Sacrement dans cette maison, donné l'habit à ces filles, ce qui lui attira de grandes persecutions, & nous eûmes tant à souffrir durant près de six mois que ce trouble dura, que je me rendrois ennuieuse si j'entreprendois d'en rapporter toutes les particularitez.

Je ne pouvois assez m'étonner que le demon fit joüir tant de machines, & comment on pouvoit s'imaginer que douze pauvres filles & une Prieure, car il ne pouvoit y en avoir davantage, fussent capables d'apporter un si grand préjudice à la ville, puis qu'outre leur petit nombre, leur vie étoit si austere que s'il y eût eu quelque chose à craindre ce n'auroit été que pour elles-mêmes. Ceux qui s'opposoient à leur établissement y trouvoient

neanmoins tant d'inconveniens que je veux croire qu'ils n'agissoient pas contre leur conscience. Enfin ils demurerent d'accord de souffrir cette fondation pourveu que nous eussions du revenu. J'étois si lassé de la peine que cette affaire donnoit à ceux qui m'y assistoient, que cette considération plutôt que le desir de me soulager de celle que j'en avois me persuadoit qu'il n'y avoit pas grand mal d'avoir du revenu afin d'appaiser un si grand trouble, & d'y renoncer après qu'il seroit cessé: & j'étois si imparfaite que de penser même que Dieu le vouloit ainsi, puis qu'autrement nôtre dessein ne pouvoit s'executer: tellement que j'étois prête d'en demeurer d'accord.

Lors que les choses étoient en ces termes & se devoient terminer le lendemain nôtre Seigneur me dit la nuit dans l'oraison: *Que je me gardasse bien de passer outre. Que si nous acceptions une fois du revenu on ne nous permettroit pas d'y renoncer, & autres choses semblables.*

La même nuit le Saint Pere Pierre d'Alcantara m'apparut aussi, & me confirma ce qu'il m'avoit écrit avant sa mort; qu'ayant appris les oppositions que l'on faisoit à nôtre établissement il s'en rejoüissoit, parce que ces efforts du diable pour l'empêcher étoient une marque que Dieu y feroit fidèlement servi, & que je ne devois en nulle sorte accepter du revenu: ce qu'il me repetoit deux ou trois fois dans la même lettre, & m'assuroit que si je sui vois ce conseil tout reüssiroit en la maniere que je le pouvois desirer. Comme il m'étoit desja apparu deux autres fois depuis sa mort & toujours dans un état de gloire, non seulement cette vision ne m'effraia point, mais j'en ressentis une grande joie. Il me souvient que la premiere fois en me parlant de l'extrême bonheur dont il jouïssoit, il me dit entre autres choses: que bienheureuse étoit la penitence dont il recevoit une telle recompense. Je ne repeterai point ce que je croi avoir desja écrit ailleurs de ceci; & me contenterai d'ajouter qu'il me parla cette troisiéme fois d'une maniere
severe

severe & disparut après m'avoir dit seulement : Gardez-vous bien d'accepter du revenu : & quelle difficulté pouvez-vous faire de suivre ce conseil ? Je demeurai fort étonnée, & après l'avoir raconté le lendemain à ce Saint Gentilhomme qui s'emploioit pour nous plus que nul autre, je lui dis qu'il ne falloit donc en aucune maniere consentir d'avoir du revenu ; mais plutôt continuer à poursuivre le procès. Il en eut une grande joie, parce qu'il étoit en cela encore plus ferme & plus résolu que moi, & il m'a avoué depuis qu'il n'avoit pû qu'avec une extrême répugnance consentir au traité qui avoit été fait.

L'affaire étant en cet état une personne de vertu & poussée d'un bon zele proposa de la mettre en arbitrage, & de prendre pour arbitres des hommes sçavans ; & quelques-uns de ceux qui m'assistoient approuvoient cet avis. Je puis dire avec verité que de tous les artifices dont le demon s'est servi pour traverser mon dessein, nul autre ne m'a donné plus d'inquietude & plus de peine : mais nôtre Seigneur m'aida ; & je n'aurois jamais fait si je voulois rapporter particulièrement ce qui se passa dans les deux années que cette affaire dura depuis son commencement jusques à sa consommation, dont les six premiers mois & les six derniers furent les plus penibles de tous.

L'émotion de la ville étant un peu rallentie, le Pere Presenté Dominiquain, quoi qu'absent, ne laissoit pas de nous assister ; & il arriva depuis si à propos qu'il semble que Dieu ne l'amena que pour ce sujet : car il m'a confessé qu'il n'étoit venu que par hazard & sans en connoître le besoin. Il fit en sorte que contre toute esperance le Pere Provincial me permit d'aller avec quelques autres dans le nouveau monastere pour aider à faire l'office & instruire celles qui y étoient. Quelle consolation ne me fut-ce point ? Et lors qu'avant que d'entrer je priois Dieu à l'Eglise & étois presque dans un ravissement, nôtre Seigneur J E S U S - C H R I S T m'apparut, & il me sembla que m'ayant receuë avec de grandes

des marques d'affection il me mit une Couronne sur la tête, & témoigna me sçavoir gré de ce que j'avois fait en l'honneur de sa Sainte Mere.

Une autre fois lors qu'après complies nous estions toutes en oraison dans le cœur, cette Reine des Anges m'apparut toute éclatante de gloire, & avec un manteau blanc dont il me sembla qu'elle nous couvroit toutes. Je connus par là quel seroit le bonheur de celles qui serviroient Dieu dans cette maison: & quand nous commençâmes à reciter l'office tout haut la devotion du peuple commença aussi. Nous reçûmes ensuite davantage de Religieuses: & nôtre Seigneur changea tellement les cœurs de ceux qui nous avoient persecutez qu'ils nous faisoient même l'aumône. Ils approuverent ce qu'ils avoient condamné, se desfilterent peu à peu de la poursuite qu'ils avoient intentée contre nous, reconnurent qu'il falloit que l'établissement de ce monastere fût une œuvre de Dieu puis que tant de contradictions n'avoient pû empêcher qu'il ne s'avançât, & personne ne croit maintenant qu'il falût abandonner ce dessein. Sa divine Majesté les porte même à nous faire de si grandes charitez qu'encore que nous ne demandions point, il ne nous manque rien du necessaire: & comme nous sommes en petit nombre & tâchons à le servir, je ne doute point qu'il ne continuë à nous assister sans que nous soions à charge à personne. Ainsi j'avouë que ce m'est une grande consolation de me trouver en la compagnie de tant de bonnes ames & si détachées de tout interêt. Elles n'ont point d'autre soin que de s'efforcer de plaire à leur Saint Epoux: elles trouvent leurs délices dans la solitude; & leur amour pour le silence est si grand qu'elles ne parlent qu'avec peine même à leurs plus proches parens, si elles ne croient que cela leur puisse servir pour les exciter à aimer Dieu. Il n'y a donc pas sujet de s'étonner qu'ils ne viennent point pour y parler d'autre chose, puis qu'ils ne pourroient entendre nôtre langage ni nous le leur, ni nous donner de la satisfaction & en recevoir s'ils choissoient un autre sujet de leurs entretiens, Nous

Nous observons la regle de nôtre Dame du Mont Carmel sans aucune mitigation, telle que le Religieux Hugues Cardinal de Sainte Sabine l'a ordonnée, & qu'elle a été confirmée en l'an mil deux cens quarante-huit par le Pape Innocent IV. en la cinquième année de son Pontificat.

Il me semble que les travaux que nous avons soufferts pour en venir là ne pouvoient être mieux emploiez : & quoi que cette observation à la rigueur de la premiere regle paroisse fort austere, à cause que nous ne mangeons jamais de viande sans necessité, que nous jeûnons huit mois de l'année, & que nous pratiquons tant d'autres choses qu'elle nous ordonne, les Sœurs comptent tout cela pour si peu, qu'elles y ajoutent d'autres austerez qui nous ont paru nécessaires pour observer nôtre regle avec plus de perfection, & j'espere de l'assistance de nôtre Seigneur que cela continuera, puis qu'il lui a plû de me le promettre.

L'autre maison que j'ai dit que cette bienheureuse femme tâchoit d'établir, l'a aussi été dans Alcalá avec l'assistance de Dieu après de grandes contradictions & de grands travaux. L'on y vit dans l'entiere observance de la premiere regle, & je prie Dieu que l'une & l'autre de nos deux maisons ne pensent qu'à publier les loüanges & à procurer la gloire de sa divine Majesté, & de la tres-sainte Vierge dont nous avons l'honneur de porter l'habit.

Je crains, mon Pere, de vous avoir ennuié par une si longue relation de ce qui s'est passé touchant ce monastere. Elle est néanmoins fort breve en comparaison des travaux que l'on a soufferts & des merveilles que Dieu a faites pour l'établir. Plusieurs personnes qui en ont été témoins peuvent l'affurer avec serment ; & je vous conjure au nom de Dieu de supprimer ce que vous trouverez ici de superflu, & de conserver seulement ce qui regarde cette maison pour le mettre après ma mort entre les mains des Religieuses qui me survivront, afin de les encourager de plus en plus à servir Dieu, & à ne se contenter

tenter pas de maintenir ce qui est commencé : mais d'y ajouter encore , en considerant ce qu'il a plû à nôtre Seigneur de faire par l'entremise d'une creature aussi miserable que je suis.

Dieu aiant montré si clairement par les faveurs qu'il a faites à cette maison combien son établissement lui a été agrea le , quel mal ne feroient point , & quels châtimens ne meritoient pas celles qui commenceroient à se relâcher de la perfection qu'il a voulu y établir, & qui est accompagnée de tant de douceur & de paix que les austeritez qui s'y pratiquent seront toujourns supportables aux ames qui ne desirent , comme elles y sont obligées , que de jouir dans la solitude de la presence de leur divin Epoux , principalement n'étant que treize , qui est un nombre que je sçai par experience & par l'avis de plusieurs personnes fort capables être tres-propre pour conferver l'esprit de la regle & vivre d'aumônes : en quoi quand on ne seroit pas obligé d'ajouter foi à celle qui a procuré avec tant de travail & l'assistance de tant de prieres ce qu'elle a crû le plus parfait & le plus utile , on en devroit être persuadé par la douceur & le contentement dont nous jouissons toutes , & ce que nôtre santé est beaucoup meilleure qu'elle n'étoit auparavant. Ainsi si cette vie paroît trop austere à quelques-unes , elles ne le doivent attribuer qu'à elles-mêmes , & non pas à la rigueur d'une regle que des personnes délicates & mal saines observent avec tant de satisfaction : mais elle peuvent s'en aller en d'autres monasteres & s'y sauver en vivant conformément à leur institut.



C H A P I T R E X X X V I I .

Differentes sortes de visions & de ravissmens, & effets qu'ils produisent. Dieu nous permet de lui parler avec plus de liberté que ne font les Grands du monde. Que les personnes Religieuses devoient au moins être exemptes de s'instruire de ces complimens & de ces civilités dont on use dans le siècle.

J'A X peine à parler des graces que Dieu m'a faites outre celles que j'ai déjà rapportées, parce qu'elles sont si extraordinaires que l'on croira difficilement qu'il en ait favorisé une creature aussi imparfaite que je suis. Mais pour obeir à Dieu, mon Pere, & au commandement que vous m'en avez fait j'en dirai quelque chose, afin de donner à sa divine Majesté la gloire qui lui est due; & je la prie que cela profite à quelque ame en considerant que puis qu'elle m'a tant favorisée, il n'y a rien que ne doivent attendre de sa bonté ceux qui le servent véritablement; & qu'ainsi chacun s'anime à contenter ce souverain Maître de l'univers dont on peut esperer de si grandes recompenses, même des cette vie.

La premiere chose qu'on doit remarquer est, qu'il y a des visions & des ravissmens dans lesquels le plaisir, la consolation, & la gloire dont on jouit surpasse de telle sorte ce que l'on éprouve en d'autres, que je ne puis voir sans étonnement qu'il se rencontre, même des ici bas, une si grande difference entre des choses d'une même nature: car cette difference est telle qu'encore que l'on se trouve dans les uns comblé de tant de bonheur que l'on ne souhaite & que l'on croie ne pouvoir rien souhaiter davantage; depuis que nôtre Seigneur m'a fait connoître celle qui se trouve entre les Saints dans le Ciel je n'ai plus de peine à comprendre qu'il s'en rencontre aussi une telle sur la terre qu'il n'y a aucune proportion. Je desirerois donc que l'on ne mît point de bornes au service qu'on lui rend, & j'emploierois de bon cœur pour ce sujet toutes mes forces, ma santé, &

ma

ma vie afin de ne pas perdre la moindre petite partie de cet inestimable bonheur. C'est pourquoi si l'on me proposoit, ou de souffrir jusques à la fin du monde tous les travaux imaginables pour arriver ensuite à un degre de gloire tant soit peu plus élevé; ou d'en posséder sans aucun travail un qui fût un peu moindre, je choisirois de tout mon cœur le premier qui me donneroit le moyen de comprendre encore mieux l'infinie grandeur de Dieu, parce que plus on la connoît, & plus on l'aime & on le louë. Mais cela n'empêche pas qu'ayant mérité par mes pechez d'être précipitée dans l'enfer je ne m'estime trop heureuse de tenir la dernière place dans le Ciel; que je ne reconnoisse que Dieu me feroit en cela une tres-grande misericorde, & que je ne le prie de me l'accorder sans avoir égard à l'excès de mes offenses. Je dis donc seulement, que si nôtre Seigneur m'offroit des occasions de souffrir de tres-grands travaux pour son service je les embrasserois avec joie pour ne point perdre par ma faute le bonheur qu'ils pourroient me faire acquérir, & dont je suis si misérable que d'être renduë indigne par mes pechez.

Je dois aussi remarquer que Dieu ne me favorise d'aucune vision ou revelation qu'elle n'opere de grands effets dans mon ame, & quelques-uns du tout extraordinaires. L'ineffable beauté de JESUS-CHRIST m'a fait une telle impression qu'elle m'est toujours presente; & il n'y a pas sujet de s'en étonner, puis que suffisant pour cela de l'avoir veu une seule fois, que ne doit point operer dans mon ame le bonheur d'avoir tant de diverses fois été honorée d'une si extrême faveur? J'en tirai un merveilleux avantage, parce que cela remedia à un tres-grand défaut que j'avois & qui m'étoit tres-nuisible. C'est qu'aussi-tôt que je connoissois qu'une personne que j'estimois & que j'aimois avoit de l'affection pour moi, je m'y attachois de telle sorte que je pensois presque à toute heure à elle, me representois avec plaisir les bonnes qualitez que j'y remarquois, & avois une grande joie de lui parler, sans avoir en tout cela aucun dessein

dessein d'offenser Dieu. Mais depuis que j'eus le bonheur de voir cette supreme beauté de JESUS-CHRIST, tout ce qui est ici bas me paroît si méprisable en comparaison de ses perfections infinies que nul autre objet ne me touche : & si une seule de ses paroles peut donner du dégoût des plus grands de tous les plaisirs d'ici-bas, quel doit être le mien d'avoir entendu tant de paroles sorties de sa divine bouche ? Ainsi je ne croi pas possible, à moins que Dieu pour punition de mes pechez effaçât ce souvenir de mon esprit, que rien soit capable de m'occuper de telle sorte que je ne me trouve aussitôt dans la liberté de ne penser qu'à lui seul. La même chose m'est arrivée avec quelques-uns de mes Confesseurs, parce que regardant ceux qui prennent soin de mon ame comme tenant à mon égard la place de Dieu je m'affectionne extrêmement à eux : ce qui fait que dans la creance que j'ai de ne rien hazarder en leur parlant avec une entiere ouverture de cœur, je ne fais point difficulté de leur rendre compte des graces dont nôtre Seigneur me favorise : mais comme ils sont éminens en vertu, la crainte qu'ils ont que je ne m'attache trop à eux, quoi que d'une affection sainte, les porte à me traiter assez durement. Cela n'est arrivé que depuis que je leur suis extrêmement soumis : car auparavant mon affection pour eux n'étoit pas si grande : je me riois en moi-même de voir combien ils étoient trompez & ne leur disois pas toujours le peu d'attache que j'avois aux creatures : je me contentois de les rassurer ; & ce ne fut que dans la suite des communications que j'avois avec eux qu'ils perdirent cette crainte.

A mesure que nôtre Seigneur se montroit à moi mon amour pour lui & ma confiance en sa bonté augmentoit toujours : & dans les frequens entretiens dont il m'honoroit je connoissois qu'étant homme & Dieu tout ensemble il ne s'étonnoit pas de mes foiblesses, parce qu'il sçait à combien de chûtes le peché de nos premiers parens qu'il est venu reparer, rend nôtre miserable nature sujette. Je voiois que je pouvois traiter com-

me

me avec mon ami avec ce Souverain des souverains ; puis qu'il ne ressemble pas à ceux de la terre qui établissent leur grandeur sur une vaine autorité. On ne leur parle qu'à certaines heures : il n'y a que des personnes qualifiées qui les approchent : & si des gens de petite condition se trouvent obligez d'implorer leur assistance, que de peine leur faut-il prendre, & de combien de faveur ont-ils besoin pour en avoir audience ? Que si c'est au Roi même qu'ils ont affaire, quel moien de l'aborder ? Il faut qu'ils aient recours aux favoris : & ces favoris sont-ils assez desintéressés pour ne penser qu'à appuyer la justice ? Ceux qui ne craignent & ne doivent point craindre de dire la vérité ne sont pas propres pour la cour : il faut dissimuler le mal ; & à peine ose-t-on seulement penser à y trouver à redire de peur d'être disgracié.

O glorieux Monarque & le Roi des Rois, vôtre empire n'est pas établi sur des fondemens fragiles : sa durée est éternelle, & l'on n'a pas besoin d'intercesseur auprès de vous. Il suffit de vous voir pour connoître que vous seul méritez de porter le nom de Seigneur : & vous éclatez d'une telle Majesté que vous n'avez point besoin de suite & de gardes pour vous faire reverer ainsi que les Princes en ont besoin pour les faire distinguer des autres hommes, parce que la nature ne leur aiant donné aucunes qualitez différentes des autres qui marquent leur autorité, il faut qu'ils les tirent d'ailleurs. Mais qui pourroit, mon Dieu & mon Createur, représenter l'éclat de la gloire qui vous environne ? Elle est telle qu'il est impossible de ne pas voir que la source de cette suprême puissance qui vous fait regner sur tout l'univers est dans vous-même : & quoi que l'excès de cette gloire m'épouvante, j'avouë que vôtre humilité & vôtre amour qui permettent à une creature aussi misérable que je suis de vous parler, m'étonnent encore davantage. Mais après être revenuë de cette fraieur que donne d'abord une si grande Majesté, ma crainte de vous offenser s'augmente : & ce n'est pas par l'apprehension du châti-

ment ;

ment; car on ne le considere point en comparaison de celle de tomber dans votre disgrâce.

Voilà les avantages, outre tant d'autres, que l'on tire de ces visions, & les effets font connoître qu'elles viennent de Dieu lors qu'il lui plaît d'éclairer l'ame : mais souvent, comme je l'ai dit, il la laisse dans l'obscurcissement & les tenebres, & ainsi on ne doit pas trouver étrange qu'une creature aussi imparfaite que moi soit dans la crainte.

Il n'y a pas encore long-temps qu'il m'est arrivé de demeurer durant huit jours avec si peu de lumiere de ce que je dois à Dieu, & un tel oubli des graces que j'en ai receuës, que j'étois comme stupide & toute hebetées. Je n'avois néanmoins aucune mauvaise pensée : mais je me trouvois si incapable d'en avoir de bonnes que je me moquois de moi même, non sans quelque plaisir de voir combien grande est la misere de la creature si Dieu ne l'assiste sans cesse. L'ame connoît toutefois qu'il ne l'abandonne pas : car ce n'est pas comme dans ces grands travaux dont j'ai parlé & que je souffre quelquefois ; mais c'est qu'encore qu'elle mette du bois dans le feu de son amour, qu'elle l'attise, qu'elle le souffle, & qu'elle fasse ce qu'elle peut pour le faire brûler, elle ne sçauroit en venir à bout, & il semble que cela ne serve qu'à l'étouffer davantage. Elle s'estime alors trop heureuse de voir par la fumée qui en sort qu'il n'est pas entièrement éteint, & qu'elle peut esperer que Dieu le rallumera. Le mieux qu'elle puisse faire en cet état est de s'abandonner à sa conduite, de reconnoître qu'elle ne peut rien par elle-même, & de s'appliquer, comme je l'ai dit ailleurs, à de bonnes œuvres, puis que Dieu ne la prive peut-être de la douceur de l'oraison que pour lui donner le temps de les pratiquer, & lui apprendre par sa propre experience quelle est sa foiblesse.

Ce n'a été qu'aujourd'hui que nôtre Seigneur m'a consolée, & que j'ai pris la hardiessé de lui faire cette plainte : *Ne suffit-il pas, mon Dieu, que vous me laissez dans cette miserable vie ? Ne suffit-il pas que je*

souffre pour v^otre amour d'y demeurer au milieu de tant d'embarras tels que sont ceux de manger, de dormir, & de m'employer à des occupations temporelles qui m'empêchent de jouir pleinement de vous & qui me sont si penibles ? Faut-il encore que vous vous cachiez aux yeux de mon ame durant ces momens qui me restent pour jouir de vous ? Comment cela peut-il s'accorder avec v^otre bonté & l'amour que vous me portez ? Et si je pouvois me cacher de vous comme vous vous cachez de moi, le souffririez-vous, mon Sauveur ? Vous êtes toujours avec moi, & vous me voyez toujours. Je vous conjure, Seigneur de ne pas traiter avec une si grande rigueur une personne qui vous aime tant.

Voilà qu'elles sont mes plaintes après avoir confidéré, comme je l'ai dit ailleurs, que la peine que j'aurois dû souffrir dans l'enfer quelque rude qu'elle fût, eût été encore trop douce en comparaison de mes offenses ; & quelquefois mon amour pour Dieu me fait extravaguer de telle sorte que je ne sçai ce que je dis. Il est néanmoins si bon qu'il l'endure, & je ne içaurois trop lui en rendre graces. Oserions-nous parler avec cette hardiesse aux Rois de la terre ? Je ne m'étonne pas qu'on les craigne & que l'on revere cette puissance qui les élève si fort au dessus du reste des hommes : mais les choses en sont venues à tels termes qu'à peine la plus longue vie suffiroit pour apprendre toutes les deferences, toutes les soumissions & tous les respects que l'usage a introduit qu'on leur rende, & trouver avec cela quelque temps pour servir Dieu. J'avoué ne pouvoir y faire attention sans étonnement, & que je ne sçavois pour cette raison comment traiter avec les Grands. Pour peu que l'on rende à d'autres sans y penser plus d'honneur qu'ils ne croient qu'on leur en doit, ils s'en offensent tellement qu'il faut s'en justifier & leur en faire satisfaction : & encore Dieu veuille qu'ils s'en contentent. Ainsi une personne qui veut servir Dieu ne sçait que faire & est geinée de toutes parts : car on lui dit d'un côté que pour se delivrer des perils qui l'environnent elle doit continuelle-

ment élever les pensées vers Dieu : & on veut de l'autre qu'elle ne manque à aucun de ces devoirs de civilité qui se pratiquent dans le monde, afin de ne point méconter ceux qui font un point d'honneur de ces bagatelles. Cela étoit cause que je me trouvois sans cesse obligée à faire des satisfactions, parce que quelque soin que j'y apportasse je ne pouvois m'empêcher de tomber dans ces fautes qui passent pour si considérables dans le monde. Il me semble que l'on devroit au moins dans les Religions n'avoir point à se justifier de semblables choses : mais on n'en demeure pas d'accord : & l'on dit au contraire que les monasteres doivent être des maisons de civilité. Je confesse ne pouvoir comprendre de telles maximes ; & si quelque Saint a dit que la Religion doit être une cour, je croi qu'il faut qu'il ait entendu pour former des courtisans pour le Ciel, & non pas des courtisans pour la terre : car comment ceux qui sont obligez de ne penser continuellement qu'à plaire à Dieu & à renoncer à tous les contentemens du monde peuvent-ils s'occuper avec tant de soin à contenter les gens du monde en des choses si sujettes à changer ? Encore si pour entendre parler une seule fois on pouvoit les apprendre, patience : mais il faudroit faire une étude toute particulière pour sçavoir quelle distance on doit laisser après le nom de ceux à qui on écrit : & si au lieu que l'on ne donnoit auparavant que le titre de magnifique il faut donner celui d'illustre. Je ne sçai à la fin où l'on en viendra : car bien que je n'aie pas encore cinquante ans j'ai veu changer cela tant de fois que je ne sçai plus où j'en suis.

Que feront donc ceux qui ne viennent que de naître, & à qui Dieu donnera une longue vie ? En verité j'ai compassion des personnes de pieté qui étant engagées à traiter avec le monde pour de bonnes raisons & pour le service de Dieu se trouvent obligées de porter une si pesante croix, & elles se delivreroient d'une grande peine si elles se resoluoient d'un commun accord à vouloir bien passer pour ignorantes dans une science si frivole, & d'être bien aisés que le monde les tint pour telles.

Mais à quelles niaïeries & à quelles bagatelles me suis-je laissée emporter ? Je suis tombée insensiblement en parlant des grandeurs de Dieu dans le discours des bassesses dont le monde est plein, & dans lesquelles je ne dois jamais rentrer après que nôtre Seigneur par un effet de sa miséricorde m'en a retirée. Il les faut laisser à ceux qui se donnent tant de peine pour des choses si méprisables ; & Dieu veuille que pour nous y être trop amusées nous n'en soions pas punis dans cette autre vie où il n'y aura plus de changement.

CHAPITRE XXXVIII.

Secrets que Dieu découvre à la Sainte dans ses visions, & ses revelations, & effets qu'elles produisent. Grâces accordées de Dieu aux prieres de la Sainte.

ETANT une nuit dans un oratoire & assez recueillie, mais si malade que je croiois ne pouvoir faire oraison, je me contentai de prendre mon chapelet pour prier vocalement. Il parut bien alors que nos pensées sont fort inutiles quand Dieu veut operer quelque chose en nous : car je tombai dans un si grand ravissement que je me trouvai comme hors de moi-même. Il me sembla que j'étois dans le Ciel & que les premières personnes que j'y rencontrai furent mon Pere & ma Mere. J'y vis aussi des choses merveilleuses dans le peu de temps que dura cette faveur, qui ne fut pas à mon avis plus d'un *Ave Maria*. Lors que je fus revenuë à moi j'apprehendai que ce ne fût une illusion, quoi qu'il ne me parût pas que c'en fût une, & je ne sçavois que faire tant j'avois de honte d'en parler à mon Confesseur, non pas ce me semble par humilité, mais de peur qu'il ne se moquât de moi, & ne me demandât si j'étois Saint Paul ou Saint Jérôme, pour sçavoir ce qui se passe dans le Ciel : car les visions qu'ont eu ces grands Saints augmentoient encore ma crainte, parce que je me trouvois indigne de recevoir de telles faveurs, & je ne faisois que pleurer. Enfin malgré ma repugnance la crainte d'être trompée me

fit aller trouver mon Confesseur à qui je n'osois rien cacher. Il fut touché de me voir si affligée, me consola beaucoup, & me mit l'esprit en repos.

Il m'est arrivé depuis & il m'arrive encore quelquefois que nôtre Seigneur me montre de grands secrets sans que je puisse en voir davantage que ce qu'il lui plaît de m'en découvrir. Le moindre suffit pour ravir l'ame en admiration & lui donner du mépris de toutes les choses de la terre, & je voudrois pouvoir rapporter quelque partie de ce qu'il lui a plu de me faire voir. Mais cela est impossible, parce qu'il y a tant de difference entre ces celestes lumieres qui sont comme des raions de la lumiere eternelle, & les lumieres d'ici-bas, que celle du soleil leur étant comparée ne peut passer que pour des tenebres. Nôtre imagination quelque vive & penetrante qu'elle soit est incapable de s'en figurer l'éclat, ni de se représenter aucune des choses que nôtre Seigneur me faisoit alors connoître avec un tel excès de plaisir que tous mes sens en étoient ravis. Et ainsi je suis contrainte de demeurer sur cela dans le silence.

Je passai une fois plus d'une heure en cet état, nôtre Seigneur me montrant toujours sans s'éloigner de moi des choses merueilleuses & inconcevables, & il me dit : *Considérez, ma fille, ce que perdent ceux qui ne se conforment pas à mes volontez, & ne manquez pas de le leur dire. Helas ! mon Dieu, que servira que je parle à ces aveugles s'il ne vous plaît d'ouvrir leurs yeux pour leur faire voir la lumiere ? Vous l'avez donnée à quelques-uns qui ont employé utilement pour l'avantage des autres cette connoissance de vos grandeurs. Mais pourra-t-on croire que vous en aiez favorisé une personne aussi méchante & aussi miserable que je suis ? Que soiez-vous beni à jamais & que je ne cesse point de vous rendre graces de la misericorde que je ne puis ignorer que vous m'avez faite parce que je sens le changement qu'elle a operé dans mon ame. Je voudrois depuis ce temps-là ne vous perdre jamais de veüe, & j'ai peine à souffrir la vie, à cause qu'il m'est resté un si grand*

mépris de tout ce qu'il y a sur la terre que j'ai honte de voir que des choses si basses soient capables de nous occuper.

Lors que j'étois avec cette Dame dont j'ai parlé il arriva que me trouvant travaillée de ce grand mal de cœur auquel j'étois si sujette & qui est maintenant fort tolérable, son affection pour moi fit qu'elle m'apporta quantité de pierreries, & entre autres un diamant de fort grand prix, croiant que cela me réjouiroit. Alors me représentant les richesses infinies que Dieu nous réserve dans le Ciel, je ne pûs m'empêcher de rire en moi-même & de voir avec compassion que les hommes fissent cas de semblables choses; dont il me seroit impossible d'avoir la moindre estime, à moins que Dieu n'eût effacé de ma memoire le souvenir de celles qui sont véritablement dignes d'être admirées.

Mais pour connoître quel est le bonheur de cet entier détachement qui fait que l'ame sans avoir besoin de faire aucun effort s'éleve au dessus de toutes les choses créées, il faut l'éprouver & le posséder. En cela c'est Dieu qui fait tout: c'est lui qui nous découvre ces vérités; c'est lui qui les imprime dans nôtre esprit; & c'est lui qui nous fait connoître qu'il nous seroit impossible par nous-mêmes d'arriver si promptement à un état si sublime.

Je perdis aussi la crainte de la mort que j'avois auparavant tant appréhendée: & il me semble que ceux qui servent Dieu n'ont pour s'y résoudre sans peine qu'à considérer qu'elle les délivre en un moment de la prison de ce corps pour les faire jouir avec leur Sauveur d'un repos éternel & inconcevable. Ces ravissements dans lesquels Dieu fait voir à l'ame tant de choses merveilleuses me paroissent avoir un grand rapport avec sa séparation d'avec le corps quand elle est en grace, parce que dans l'un & dans l'autre elle voit en un instant ce qui lui étoit auparavant incompréhensible: & quand les douleurs de la mort ne seroient pas beaucoup plus faciles à souffrir à ceux qui ont renoncé à tous les plaisirs de

la vie que non pas aux autres, leur amour pour Dieu ne doit-il pas les leur rendre méprisables ?

Ces ravissémens servirent aussi beaucoup à me faire connoître les beautés & les richesses de nôtre véritable patrie, & que nous devons ne nous considérer sur la terre que comme des voyageurs; rien ne pouvant nous faire souffrir avec plus de patience les travaux d'un long voiage que d'être assuré de jouir d'un profond repos dans le lieu où nous allons. Ces mêmes ravissémens qui sont des graces surnaturelles font aussi par la connoissance qu'elles nous donnent des choses divines que nous y attachons nôtre cœur avec plaisir, & que l'on peut dire en certaine maniere que des cette vie nôtre conversation est dans le Ciel: Car ceux à qui Dieu a fait la faveur de montrer quelque chose de ce qui se passe dans ce séjour éternel de félicité & de gloire ne sçauroient regarder seulement le Ciel sans se recueillir pour n'envisager que cet objet; & il m'arrive quelquefois de m'imaginer d'être avec les saints habitans de cette heureuse patrie que je considère seuls comme véritablement vivans, tous ceux qui sont encore engagez dans les liens de cette misérable vie ne me paroissant que des morts qui ne me peuvent tenir compagnie; & lors que ces ravissémens sont grands, tout ce monde & tout ce que je voi des yeux du corps ne me paroît être qu'une illusion & un songe. Mais au contraire ce que je voi des yeux de l'ame est le but où tendent tous mes souhaits, & je ne puis penser qu'avec une sensible douleur que j'en suis encore si éloignée.

Enfin outre les avantages que reçoivent de ces visions & de ces ravissémens ceux que Dieu en favorise, ils leur aident aussi à soutenir une croix aussi pesante qu'est celle de ne trouver que du dégoût dans toutes les choses d'ici-bas; puis que s'il ne les leur faisoit quelquefois oublier par ce moien, quoi qu'ils ne s'en souviennent ensuite que trop, je ne sçai comment la vie pourroit être supportable. Qu'il soit beni & loüé à jamais: & je le conjure par le sang que son Fils a répandu pour moi de

ne pas permettre qu'après m'avoir fait la grace de me donner quelque connoissance de ces biens infinis je tombe comme Lucifer, & les perde par ma faute. *Ne le souffrez pas s'il vous plaît, mon Dieu, je vous en conjure encore par vous-même. Car je tremble quelquefois je l'avouë : mais vôtre misericorde me rassure lors que je considere qu'après m'avoir tirée d'un abime de malheur en me pardonnant tant de pechez, il n'y a point d'apparence que vous m'abandonniez pour me laisser courir à ma perte ; & je vous prie, mon Pere, de joindre pour ce sujet vos prieres aux miennes.*

Bien que les faveurs que j'ai dit avoir receuës de Dieu soient si grandes, celles dont je vai parler me paroissent les surpasser encore par diverses raisons, & particulièrement à cause de la force qu'elles m'ont donnée, quoi qu'à les considerer chacune en particulier elles soient toutes d'un tel prix qu'il ne les faut point comparer ensemble.

Après avoir entendu la Messe une veille de Pentecôte m'étant retirée dans un lieu fort écarté où j'allois prier souvent, je me mis à lire un traité fait par un Chartreux sur le mystere de cette fête. Il traite des marques auxquelles ceux qui commencent à marcher dans le chemin de la vertu, qui s'y avancent & qui y font un grand progrès peuvent connoître si le S. Esprit est avec eux : & aiant attentivement consideré ces trois états, il me sembla que par la misericorde de Dieu il étoit avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de graces, & me souvenant d'avoir leu autrefois les mêmes choses dans ce livre, je vis que j'étois en ce temps-là bien éloignée de l'état où je me trouvois alors. Ainsi je connus l'extrême obligation que j'avois à Dieu, & me representai le châtimement que mes pechez m'avoient fait meriter de recevoir dans l'enfer : je remerciai Dieu de tout mon cœur d'avoir operé en moi un tel changement.

Comme j'étois dans ces pensées je tombai dans un si grand ravissement que mon ame n'étant pas capable de supporter dans un corps mortel l'excès d'une telle fa-
veur,

veur, elle sembloit en vouloir sortir : car ce ravissement étoit si différent des autres que je ne sçavois du tout ni ce que je faisois, ni ce que je voulois ; & toutes les forces me manquant & ne pouvant me soutenir quoi que je fusse assise je m'appuai contre la muraille : alors je vis au dessus de ma tête une colombe plus grande qu'à l'ordinaire & fort dissemblable de celles d'ici-bas : car ses ailes au lieu de plumes n'étoient formées que de petites écailles tout éclatantes de lumière. J'entendis le bruits qu'elles faisoient, & après qu'elle eut volé à l'entour de moi durant l'espace d'un *Ave Maria*, mon ame qui se trouvoit comme perdue dans l'étonnement que lui donnoit une vision si admirable, perdit de veüe cette colombe.

Une faveur si merveilleuse me persuada que je me devois mettre l'esprit en repos, & ce ravissement accompagné de tant de gloire continuant encore, la tranquillité & la joie succederent à mes apprehensions & à mes craintes. Mais je demurai si interdite durant la plus grande partie des fêtes que j'étois comme hors de moi-même, sans pouvoir comprendre comment je pourrois recevoir une si grande grace : je ne voiois & n'entendois presque rien, étant toute occupée de la grande joie interieure dont j'étois remplie, & j'ai reconnu depuis ce jour-là que Dieu m'a élevée à un beaucoup plus haut degré d'amour pour lui, & a de beaucoup accru les vertus qu'il m'avoit données. Qu'il soit beni & loué éternellement. Ainsi soit-il.

Une autre fois je vis sur la tête d'un Pere de l'ordre de Saint Dominique la même colombe : mais il me sembla que l'éclat des rayons de ses ailes s'étendoit beaucoup plus loin : & il me fut dit que c'étoit parce que ce Religieux devoit attirer un grand nombre d'ames au service de Dieu.

Une autre fois je vis la Sainte Vierge qui couvroit d'un manteau blanc le Pere Presenté Religieux de ce même ordre dont j'ai déjà parlé. Elle me dit que c'étoit pour le récompenser de l'assistance que nous avions re-

ceue de lui dans l'établissement de cette maison, & une marque du soin qu'elle prendroit de conserver son ame pure. Je ne puis douter qu'elle ne l'ait fait: car étant mort peu d'années après il passa tout ce temps dans une grande penitence, une grande sainteté, & finit sa vie avec une grande joie de sortir de cet exil. Un Religieux qui se trouva à sa mort m'a assuré qu'il avoit dit un peu avant que de rendre l'esprit, que Saint Thomas étoit auprès de lui. Il m'a depuis apparu diverses fois plein de gloire, & m'a dit des choses fort particulieres. C'étoit un homme si appliqué à l'oraïson qu'encore que dans l'extremité de sa maladie il tâchât de s'en divertir à cause de sa foiblesse, il ne le pouvoit, tant ses ravissements étoient frequens, & il m'écrivit un peu auparavant pour me demander de quel remede il pourroit se servir dans ces rencontres, parce qu'il lui arrivoit en achevant de dire la Messe de demeurer long-temps en cet état sans pouvoir s'en empêcher. Mais enfin nôtre Seigneur le récompensa des services qu'il lui avoit rendus avec tant de fidelité.

Quant au Recteur de la compagnie de JESUS dont j'ai souvent fait mention, j'ai veu quelque chose des graces extraordinaires que nôtre Seigneur lui faisoit, dont pour ne m'étendre pas davantage je ne parlerai point ici.

Etant une fois extrêmement touchée d'une grande perfecution qu'on lui faisoit, je vis en entendant la Messe lors qu'on leva la Sainte Hostie JESUS-CHRIST m'y paroître Crucifié & me dire entre autres choses pour le lui rapporter quelques paroles de consolation, afin de le préparer à souffrir ce qui devoit encore arriver. Cela le consola & l'encouragea beaucoup, & les effets en confirmèrent la verité.

J'ai veu des choses admirables des Religieux d'un certain ordre qui me paroïssent, sans parler du reste du même ordre, porter en leurs mains dans le Ciel des Etandarts blancs: & comme j'ai une grande communication avec ceux de cet ordre & que je reconnois que leur

leur vie est conforme à ce que nôtre Seigneur m'a dit d'eux , j'ai une grande veneration pour cette Sainte compagnie.

Etant une nuit en oraison nôtre Seigneur me representa toutes les fautes de ma vie passée. Ma fraieur fut tres-grande, parce qu'encore qu'il ne me parlât pas avec severité cette veüe me fit une si forte impression que je ne sçavois que devenir : mais une seule de ces paroles nous profite plus que des journées entieres que nous emploierions à pleurer nôtre misere, parce qu'elles portent avec elles un certain caractere de verité qui nous convainc de telle sorte que nous ne sçavons que répondre. Ce divin Sauveur me representa alors toutes mes vanitez passées, & me dit : *Que je ne pouvois assez reconnoître l'obligation que je lui avois d'avoir bien voulu recevoir une volonté dont j'avois fait un mauvais usage.* Il me dit une autre fois : *De me souvenir du temps qu'il sembloit que je fisse gloire de ne lui pas rendre l'honneur qu'on lui doit :* & une autre fois il me commanda : *De me remettre devant les yeux les graces qu'il m'avoit faites lors même que je l'offensois davantage.* Il exposoit aussi à ma veüe avec une telle evidence tous mes defauts que je ne sçavois où me mettre : & comme le nombre en est si grand cela arrive souvent. Ainsi voulant me consoler dans l'oraison des fautes dont mon Confesseur me reprochoit, je m'y trouvois encore plus severement traitée qu'il ne me traitoit.

Ce souvenir de mes pechez que Dieu rappelloit à ma memoire me faisoit répandre quantité de larmes dans la creance que je n'avois point encore commencé à le servir. Mais au milieu de ma douleur il me vint en la pensée qu'il vouloit peut-être me preparer par là à recevoir quelque grande grace, parce qu'il en use d'ordinaire de la sorte pour me faire connoître plus clairement combien je suis indigne qu'il m'en accorde. Un peu après je tombai dans un tel ravissement qu'il me sembloit que si mon ame n'avoit pas entierement abandonné mon corps, au moins ne vivoit-elle plus en lui :

& je vis alors la très-sainte humanité de JESUS CHRIST dans un excès de Majesté & de gloire où je ne l'avois point encore veü. Car je l'apperceus clairement & d'une maniere admirable dans le sein de son Pere eternel, sans pouvoir neanmons dire de quelle sorte il y est. Il me parut seulement que perdant toute connoissance de moi-même je me trouvois devant cette suprême divinité. Je demurai si épouventée qu'il se passa quelques jours sans que je revinsse à moi. Il me sembloit que je continuois d'être sans cesse en la presence de ce Fils unique de Dieu ; mais non pas comme la premiere fois : car je connoissois bien que c'étoit seulement par l'impression qui en étoit demeurée si forte dans mon esprit, qu'encore que cela se fût passé tres-promptement la veü m'en étoit toujours presente, & ne me donnoit pas seulement beaucoup de consolation, mais m'étoit aussi tres-utile.

J'ai eu trois autres fois une semblable vision : & c'est à mon avis la plus sublime de toutes celles dont nôtre Seigneur m'a favorisée, tant on en tire de grands avantages. Elle purifie tellement l'ame qu'elle amortit presque toute la cupidité : c'est comme un grand feu qui consume tous les vains desirs que l'on peut avoir en cette vie : & ainsi quoi que je n'en eusse plus alors pour les choses vaines, je connus beaucoup plus clairement que je n'avois pas encore fait le mépris que l'on doit avoir de toutes les grandeurs & les richesses d'ici-bas, pour n'aspirer qu'à la connoissance de l'éternelle verité. Cela m'imprima un respect pour Dieu si extraordinaire, que tout ce que j'en puis dire est qu'il est fort different de celui que nous pouvons avoir par nous-mêmes, & que je ne pûs voir sans un étrange étonnement que l'on ait la hardiesse d'offenser une si puissante & si redoutable Majesté.

J'ai déjà dit en parlant des effets de ces visions que l'on retire de plus grands avantages des unes que des autres, & j'ai éprouvé que celles-ci en produisent de merveilleux : car lors que j'allois communier me souvenant
d'avoir

d'avoir veu cette suprême Majesté toute éclatante de gloire, & considerant qu'elle étoit toute entiere dans la Sainte Hostie où nôtre Seigneur m'a souvent fait la faveur de le voir, les cheveux me dressoient à la tête & je me trouvois toute aneantie. *O mon Sauveur & mon Dieu, si vous ne voiliez point vôtre grandeur dans cet adorable Sacrement, qui oseroit si souvent s'en approcher pour recevoir dans une ame impure celui qui est la pureté même? Que les Anges & toutes les creatures vous loient à jamais, Seigneur, de ce que vous voulez bien vous accommoder ainsi à nôtre foiblesse pour nous faire de si extrêmes faveurs, puis que si vous vous montriez à nous dans toute l'étendue de vôtre infini pouvoir, nôtre étonnement ne nous pourroit permettre d'approcher de vous.*

Il peut nous arriver en cela ce que je sçai être arrivé à un laboureur, qui aiant trouvé un tresor qui le rendit beaucoup plus riche qu'il n'avoit osé l'esperer ni même le souhaiter, conçut tant de tristesse & de chagrin que lui donna le soin de le garder & de ne sçavoir à quoi l'employer, qu'il en mourut. Que s'il n'eût trouvé que peu à peu tantôt une partie de ce tresor & tantôt une autre il se seroit estimé heureux & il ne lui en auroit pas coûté la vie. *Mais vous, Seigneur, qui êtes le tresor & la richesse des pauvres vous sçavez admirablement leur faire sentir les effets de vôtre liberalité, en ne leur découvrant que peu à peu le prix de ces graces sans prix dont il vous plaît de les enrichir.* Mon étonnement est si grand de voir un Dieu tout-puissant & infini se cacher par un effet de son admirable sagesse dans une chose aussi petite qu'est la Sainte Hostie, que je n'aurois jamais la hardiesse de m'en approcher s'il ne me la donnoit: & tout ce que je puis faire est de m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles.

Quels sentimens doivent être ceux d'une miserable creature comme moi coupable de tant de pechez & qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, de se trouver en la presence de sa souveraine Majesté lors que par

une faveur si particuliere il se rend visible à mon ame ? Comment osai-je avec une bouche qui a proferé tant de paroles qui l'ont offensé, toucher son corps glorieux qui est la pureté & la bonté même ; & l'amour & la tendresse qu'il me témoigne ne doit-il pas rendre ma douleur de l'avoir si mal servi plus grande que l'appréhension du châtiment que meritent mes pechez ?

Que dirai-je davantage sur le sujet de ces deux visions dont je viens de parler ? Oserai-je ô mon Sauveur, qui êtes toute ma gloire, assurer comme j'en suis presque tentée, que je vous ai témoigné en quelque maniere ma fidelité & mon respect pour vôtre souveraine grandeur par les sentimens si douloureux qu'elles me causerent ? Mais hélas ! que dis-je ? J'écris ceci sans sçavoir ce que je fais, parce que je ne puis rappeler le souvenir de ces visions sans me trouver toute troublée & comme hors de moi-même. J'aurois néanmoins raison de parler de la sorte puis que j'aurois, mon Dieu, fait en cela quelque chose pour vous, si ces sentimens venoient de moi : au lieu que ne pouvant avoir seulement une bonne pensée si vous ne me la donnez je ne puis m'en rien attribuer. Vous êtes l'offensé, Seigneur, & je suis le coupable.

Une fois lors que j'allois communier je vis des yeux de l'ame plus clairement que je ne l'aurois pû voir des yeux du corps deux demons d'une figure horrible qui enfermoient avec leurs cornes la gorge du prêtre, & vis en même temps dans ses mains JESUS-CHRIST tout éclatant de la gloire dont j'ai parlé : ce qui me fit connoître que ce misérable étoit en peché mortel. Quel spectacle, ô mon Sauveur, de voir vôtre souveraine beauté au milieu de ces épouvantables figures, & vôtre divine presence remplir ces demons d'un tel effroi qu'ils ne cherchoient qu'à s'enfuir si vous leur eussiez permis. Je demeurai si troublée que je ne sçai comment j'eus la force de communier, parce qu'il me sembloit que si cette vision venoit de Dieu il n'auroit pas permis que j'eusse connu le peché de ce prêtre. Mais nôtre Seigneur me dit :

dit : De prier pour lui, & qu'il avoit permis que je l'eusse veu pour m'apprendre quelle est la force des paroles de la consecration qui le rendent present dans ce grand Sacrement quelque méchant que soit le prêtre qui les profere, & nous obligent d'admirer l'extrême bonté qui le porte à se mettre ainsi pour l'amour de nous entre les mains de son ennemi.

Cette vision me fit comprendre l'obligation qu'ont les Prêtres d'être plus vertueux que ceux qui ne sont pas honorez de ce sacré caractère ; quel horrible peché c'est que de recevoir indignement cet adorable Sacrement ; que les demons regnent dans les ames qui sont en peché mortel, & m'augmenta encore la connoissance de ce que je dois à Dieu. Qu'il soit beni à jamais.

Il arriva une autre fois une chose qui m'épouvanta d'une étrange sorte. Il mourut sans Confession au lieu où j'étois une personne qui avoit durant plusieurs années fort mal vécu : mais qui aiant depuis deux ans toujours été malade étoit changée en quelque sorte ; & ainsi je ne croiois pas qu'elle dût être damnée. Mais lors qu'on l'ensevelissoit je vis une grande multitude de demons qui prirent ce corps, qui s'en joüoient, & qui le tiroient deçà delà avec de grands crocs. Lors qu'on le portoit en terre avec les ceremonies accoutumées je confiderois en moi-même quelle est la bonté de Dieu, de n'avoir pas voulu deshonorer devant le monde cette personne quoi qu'elle fût son ennemie ; & ce que j'avois vû me rendit toute interdite. Je ne vis aucun demon durant l'office : mais quand on mit le corps dans la fosse j'en apperçûs une si grande multitude qui y étoient pour le recevoir, & la fraieur que j'en eus fut telle que je ne pûs la dissimuler sans me faire beaucoup de violence. Je confiderois en moi-même de quelle maniere ces malheureux esprits traiteroient l'ame dont ils traitoient ainsi le corps : & plût à Dieu que ceux qui sont en mauvais état pussent voir comme je l'ai vû une chose si épouvantable, puis qu'elle pourroit à mon avis servir à les convertir.

Je connus alors de plus en plus l'obligation que j'ai à Dieu de m'avoir délivrée des peines que j'avois si justement méritées. Ma fraieur continua jusques à ce que j'en eusse parlé à mon Confesseur. Je songeois en moi-même si ce n'étoit point une illusion du diable pour deshonorer cette personne, quoi qu'elle ne passât pas pour être trop bonne, & quand ce n'auroit point été une illusion je ne scaurois m'en souvenir sans en être encore épouventée.

Puis que je me suis engagée à parler de quelques visions touchant les morts je rapporterai certaines choses que Dieu a voulu me faire voir de quelques ames; mais j'en dirai peu, tant pour abreger, qu'à cause que cela n'étant pas nécessaire il ne pourroit être fort utile.

Aiant appris la mort d'un Pere Provincial qui l'avoit été de cette province & l'étoit alors d'une autre, à qui j'avois de l'obligation, j'en fus troublée, parce qu'encore qu'il fût vertueux j'apprehendois pour son salut, à cause qu'il avoit durant vingt ans exercé cette charge, & que je crains toujours beaucoup pour ceux qui ont à répondre de la conduite des ames. Je courus à l'oratoire & priai nôtre Seigneur que si j'avois en toute ma vie fait quelque bien, de le lui vouloir imputer, & de suppléer au reste par le mérite de sa passion afin de tirer son ame du purgatoire.

Lors que je demandois cela à Dieu avec grande affection, il me sembla que je voiois à mon côté droit sortir cette ame du fond de la terre & monter au Ciel avec une grande joie; & quoi que ce Pere fût fort âgé il me parut sous la figure d'un homme qui n'avoit pas encore trente ans, & avec un visage réplendissant de lumiere. Cette vision passa fort vite: mais elle me consola de telle sorte, parce que je ne pouvois douter de la verité de ce que j'avois vû, que je n'ai jamais sceu depuis être affligée de sa mort comme l'étoient plusieurs autres personnes dont il étoit beaucoup aimé. Il n'y avoit pas alors plus de quinze jours qu'il étoit mort, & je ne laissois pas de demander des prieres pour lui & d'en offrir aussi

aussi à Dieu ; mais non pas avec la même chaleur que si je n'eusse point vû ce que j'avois vû, parce que lors qu'il a plû à Dieu me faire connoître de semblables choses, il me paroît que de prier pour des ames qui sont dans la gloire c'est comme vouloir donner l'aumône à un riche. Celui-ci finit ses jours en un lieu fort éloigné d'ici ; & j'appris depuis que sa mort a été accompagnée de tant de larmes, d'une si profonde humilité, & d'une telle connoissance de ses obligations vers Dieu, qu'elle édifia extrêmement tous ceux qui y assisterent.

Une Religieuse de cette maison grande servante de Dieu étant morte il n'y avoit pas encore deux jours ; comme j'étois debout pour aider à dire le Répons à une de nos Sœurs qui chantoit une leçon de l'office des Morts dans le cœur, lors qu'elle fut à la moitié de la leçon, je vis l'ame de cette bonne Religieuse sortir comme celle dont je viens de parler du fond de la terre, & s'en aller dans le Ciel. Cette vision ne se passa pas dans mon imagination comme la précédente ; mais comme d'autres que j'ai rapportées & qui sont également assurées.

Une autre Religieuse de cette même maison âgée de dix-huit ou vingt ans tres-vertueuse, tres-exacte dans ses devoirs, & qui étoit continuellement malade étant aussi morte, je crûs qu'ayant mené une vie si Sainte elle ne passeroit point par le purgatoire. Quatre heures après sa mort assistant à l'office avant qu'on la portât en terre, je vis son ame comme les autres dont j'ai parlé sortir de la terre & aller au Ciel.

Etant dans un College de la compagnie de J E S U S & souffrant de grands travaux de corps & d'esprit comme j'en souffre encore quelquefois, je me trouvois réduite à ne pouvoir ce me sembloit avoir seulement la moindre bonne pensée. Un Frere de cette maison mourut la même nuit, & je priois pour lui comme je pouvois ; mais lors que j'entendois une Messe que l'on disoit aussi pour le repos de son ame je me trouvai dans un fort grand recueillement, & vis nôtre Seigneur le conduire dans le Ciel avec beaucoup de gloire. Un

Un tres-vertueux Religieux de nôtre ordre étant malade & me trouvant fort recueillie durant la Messé je le vis rendre l'esprit & monter dans le Ciel sans entrer dans le purgatoire ; & j'ai appris depuis qu'il étoit mort à la même heure que j'avois eu cette vision. Sur quoi m'étonnant de ce qu'il n'avoit point passé par le purgatoire il me fut dit, que c'étoit parce qu'ayant exactement observé sa regle il avoit jouï de la grace accordée à l'ordre par des bulles particulieres touchant les peines du purgatoire. Je ne sçai pourquoi cela me fut dit, si ce n'est pour me faire connoître que pour tirer de l'avantage d'avoir embrassé une Sainte Profession il ne suffit pas de porter l'habit de Religieux ; mais qu'il faut que la vertu y réponde.

Je pourrois rapporter plusieurs visions semblables dont Dieu m'a favorisée : mais en voilà assez, & je me contenterai d'ajouter que je n'ai vû nulle de ces ames avoir été exemptes de passer par le purgatoire sinon celles de ces deux Religieux dont je viens de parler, & du Saint Pere Pierre d'Alcantara. Nôtre Seigneur m'a fait aussi la faveur de voir les degrez de gloire que quelques-unes de ces ames possèdent dans le Ciel, & dont la difference est fort grande.

C H A P I T R E X X X I X.

La Sainte continuë à parler des graces accordées de Dieu à ses prieres. Qu'il ne faut pas mesurer son avancement spirituel par le temps qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison ; mais par les effets. Qu'on doit adorer avec humilité la grace que Dieu fait à d'autres de s'avancer plus que nous. Le bref de Rome arrive pour fonder le monastere sans revenu. Admirables visions qu'eut la Sainte.

UN E personne à qui j'avois beaucoup d'obligation aiant presque entierement perdu la veuë, j'en fus si affligée que je priai Dieu avec ardeur de la lui rendre, & j'apprehendois extrêmement que mes pechez ne me rendissent

rendissent indigne d'être exaucée. Alors nôtre Seigneur m'apparut comme il avoit fait autrefois, me montra la plaie de sa main gauche, & en tira avec sa main droite un clou dont elle étoit percée & la chair qui y tenoit. Il est facile de juger combien grande étoit cette douleur, & de quelle forte j'en étois touchée. Il me dit : *Que puis qu'il avoit bien voulu la souffrir pour l'amour de moi, je ne devois point douter qu'il ne m'accordât ce que je lui demanderois, étant assuré que je ne lui demanderois rien qui ne fût pour sa gloire, & qu'ayant plus fait pour moi que je n'avois désiré de lui dans les temps même que je ne le servois pas encore, je pouvois m'assurer qu'il m'y auroit rien qu'il ne m'accordât maintenant qu'il sçavoit que je l'aimois.* A peine huit jours étoient passés que cette personne recouvra entierement la veüe, & mon Confesseur eut connoissance de tout ce que je viens de rapporter. Il se peut faire que cette guerison n'a pas été un effet de mes prieres & ne leur doit point être attribuée ; mais cette vision ne laissa pas de me faire croire avec tant de certitude que c'étoit une grace que nôtre Seigneur m'avoit faite que je l'en remerciai de tout mon cœur.

Une autre personne étant tres-malade d'un mal que je ne spécifie point ici, parce que je n'y connoissois rien, & qui lui causa durant deux mois des douleurs si insupportables qu'elle se déchiroit elle-même, le Pere Recteur dont j'ai parlé, & qui me confessoit alors en eut tant de compassion qu'il me commanda de l'aller voir, & je le pouvois à cause qu'il étoit mon parent. J'y fus donc, & demurai si touchée de le voir en cet état que je demandai instamment à Dieu de lui vouloir rendre la santé. En quoi je ne pûs douter qu'il ne m'eût exaucée, puis que dès le lendemain il ne sentit plus aucune douleur.

Une personne de qui j'avois reçu de tres-bons offices s'étant resoluë de faire une chose fort contraire au service de Dieu & qui lui auroit été tres-préjudiciable à elle-même, j'en fus d'autant plus affligée que je n'y

vois

voiois point de remede. J'eus recours à Dieu, le priaï avec grande instance d'y en vouloir apporter, & me retirai dans un hermitage de ce monastere fort reculé des autres où il y avoit une image de JESUS-CHRIST attaché à la colomne. Là lui demandant avec ardeur de m'accorder cette grace j'entendis une voix fort douce, mais qui n'étoit pas distincte & qui dura peu. Je fus d'abord fort effraïée, & me trouvai aussi-tôt après dans un tel repos & une telle joie, que je ne pouvois assez admirer qu'une voix que j'étois assurée d'avoir ouïe de mes oreilles corporelles, mais sans en pouvoir entendre une seule parole, eût été capable de produire en moi un si grand effet. Je connus par là que ma priere étoit exaucée, & ainsi je fus délivrée de la peine que donnoit cette affaire. Elle fut rompuë sur le point qu'elle passoit pour faite, & j'en rendis compte à mes Confesseurs: car alors j'en avois deux, tous deux fort sçavans & grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui étoit resoluë à servir Dieu fidèlement, & qui durant quelque temps qu'elle s'étoit appliquée à l'oraison avoit reçu de grandes graces, la quitta par de certaines occasions dont elle ne travailloit point à se dégager, quoi qu'elles fussent fort perilleuses. J'en fus tres-affligée parce que je l'aimois beaucoup & lui avois de particulieres obligations. Je demandai à Dieu durant plus d'un mois de vouloir remettre cette ame dans le chemin où je l'avois veuë: & étant un jour en oraison je vis un diable auprès de moi qui déchiroit avec grand dépit des papiers qu'il avoit entre les mains. Je jugeai par là que Dieu m'avoit accordé ma demande, & en eus une extrême joie. L'effet fit voir que je ne me trompois pas: car j'appris ensuite que cette homme après s'être Confessé avec beaucoup de contrition s'étoit converti véritablement à Dieu, & j'espere de son infinie bonté qu'il lui fera la grace de s'avancer toujours de plus en plus dans son service. Qu'il soit beni à jamais. Ainsi soit-il.

Les graces que Dieu m'a faites de délivrer à ma priere

des

des ames des pechez où elles étoient engagées, d'en faire avancer d'autres dans le chemin de la perfection, d'en tirer du purgatoire, & les autres faveurs signalées que j'ai receuës de lui font en si grand nombre que je n'aurois jamais fait & ennuirois ceux qui liront ceci si je les rapportois toutes. Elles ont été encore plus grandes à l'égard du salut des ames que dans la guerison des corps; & c'est une chose si connue que plusieurs personnes peuvent en rendre témoignage. Cela n'arrivoit jamais sans que j'en eusse beaucoup de scrupule, parce qu'encore qu'il soit certain que la seule bonté de Dieu en étoit la principale cause, je ne pouvois m'empêcher de croire qu'il accordoit ces faveurs à mes prieres. Mais maintenant tant de personnes en sont persuadées comme moi, que cela ne me donne plus de peine: & dans la confusion que j'ai de voir que sa divine Majesté me rend de plus en plus sa redevable, je la louë, mon desir de la servir s'augmente, & mon amour se redouble. Mais ce qui m'étonne le plus est, que lors que je veux demander à Dieu des choses qui ne me seroient pas avantageuses, il m'est impossible quelque violence que je me fasse, de le prier que tres-foiblement & tres-lâchement: Et qu'au contraire celles qui lui sont agreables & que je lui puis demander avec instance sans craindre de l'importuner, se presentent à moi comme d'elles-mêmes sans qu'il soit besoin que je travaille pour m'en souvenir. La différence qui se rencontre entre ces deux manieres de demander est si grande que je ne sçai comment l'exprimer. Car quand je demande les unes, quoi qu'elles me touchent beaucoup & que j'y emploie tous mes efforts, ce n'est point avec ferveur; mais comme une personne qui aiant la langue liée ne peut parler encore qu'elle le desire, ou qui parle de telle sorte qu'elle connoît bien qu'on ne l'entend pas: au lieu que dans les autres on parle si nettement que l'on n'a point de peine à juger que l'on est entendu de celui à qui l'on parle. L'une de ces manieres se peut comparer à l'oraison vocale; & l'autre à cette contemplation si élevée dans laquelle

Dieu fait connoître qu'il nous entend, & qu'il prend plaisir à nous accorder ce que nous lui demandons. Qu'il soit beni éternellement, lui qui me donne tant, & à qui je donne si peu. *Car que vous donne, Seigneur, une personne qui ne renonce pas à tout pour l'amour de vous ? & ne suis-je pas infiniment éloignée de l'avoir fait ? Quand je n'aurois point d'autre raison de haïr la vie, celle-là seule suffiroit, puis que je m'acquitte si mal de ce que je vous dois. Je ne voi en moi qu'imperfection : je n'y voi que lâcheté pour votre service ; & je voudrois quelquefois avoir perdu le sentiment afin de ne point connoître jusques à quel excès va ma misere. Vous seul êtes capable, Seigneur, d'y apporter le remede, & je vous conjure de ne me pas refuser cette grace.*

Lors que j'étois chez cette Dame dont j'ai parlé j'avois besoin de me tenir continuellement sur mes gardes pour remarquer la vanité qui se rencontre dans toutes les choses de cette vie, parce que l'estime que l'on témoignoit avoir pour moi & les loüanges que l'on me donnoit m'étoient de grands sujets de complaisance si je me fusse seulement regardée moi-même. Mais je considérois celui dont la veuë qui ne peut être trompée penetre la verité de toutes choses, & je le priois de me soutenir de sa main toute-puissante. Cela me fait souvenir des peines que ceux à qui Dieu fait connoître la verité souffrent à traiter des choses d'ici-bas dans lesquelles elle est si cachée. Lui-même me l'a dit ainsi que la pluspart de ce que j'écris & que j'ai appris de ce divin maître. Sur quoi il faut remarquer que toutes les fois que je dis : J'entendis cela, ou, Nôtre Seigneur me dit ceci, je ferois un tres-grand scrupule d'y ajoûter ou d'en retrancher une seule syllabe. Mais lors que je ne me souviens pas précisément de ce qu'il m'a dit je parle comme de moi-même, parce qu'il peut y avoir quelque chose du mien ; quoi que dans la verité il n'y a rien de bon que je doive appeller mien, puis que j'en suis redevable à la seule bonté de Dieu sans l'avoir pû meriter. J'appelle donc mien ce qui ne m'a pas été revelé.

Helas !

Helas ! il n'arrive que trop souvent dans les choies spirituelles aussi bien que dans les temporelles que nous en jugeons selon nôtre peu de lumiere & tout au contraire de la verité, & qu'ainsi nous mesurons nôtre avancement spirituel par le temps qu'il y a que nous nous occupons à l'oraison, comme si nous voulions renfermer dans certaines bornes le pouvoir & la liberalite de celui qui peut répandre ses faveurs en la maniere qu'il lui plait, & faire faire en six mois à une ame plus de progrès dans la vertu qu'à une autre en plusieurs années. J'en ai vû des preuves en tant de personnes que je ne comprends pas comment on peut en douter. Ceux qui ont reçu de Dieu le don du discernement des esprits & une humilité veritable n'ont pas peine à le connoître, parce qu'ils jugent de cet avancement des ames par les effets, par leur résolution de servir Dieu, & par leur amour pour lui, qui peuvent comme je l'ai dit leur faire faire plus de chemin en six mois qu'à d'autres en vingt années, cela dépendant de sa pure volonté & des bonnes dispositions qu'il leur donne. Ainsi je voi venir dans ce monastere de jeunes filles de qualité, qui étant appellées de Dieu n'ont pas plutôt été éclairées de sa lumiere & touchées de son amour, que sans differer davantage elles ont tout abandonné pour s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenu que l'on peut considerer comme une étroite prison : qu'elles ont méprisé leur vie pour l'amour de cet Epoux eternel dont elles sçavant qu'elles sont aimées : qu'elles ont renoncé à leur propre volonté ; & qu'enfin elles lui ont sacrifié toutes choses. Quelle confusion n'ai-je point, mon Dieu, quand je pense à l'extrême avantage qu'elles ont sur moi de s'être plus avancées en trois mois, & quelque une même en trois jours, que je n'ai fait depuis plusieurs années que j'ai commencé de m'exercer à l'oraison, quoi qu'encore que vous les aiez si liberalement recompensées de leur fidelité pour vous, vous m'aiez fait plus de graces qu'à elles ? Et comment pourroient-elles donc avoir regret d'avoir tout abandonné pour ne penser qu'à vous servir & à vous plaire ?

Je

Je desirerois que nous nous missions devant les yeux le nombre des années qui se sont passées depuis le jour de nôtre Profession, & le temps qu'il y a que quelques-uns de nous s'exercent à l'oraison ; non pour inquieter celles qui y ont fait en peu de temps un grand progrès en les obligeant de retourner en arriere pour n'avancer pas plus que nous, ni pretendre que ces ames que les faveurs qu'elles recoivent de Dieu font voler comme des aigles, n'aillent pas plus vite qu'un petit oiseau qui auroit les pieds liez. Mais je voudrois qu'en adorant avec humilité la maniere dont Dieu les conduit nous les vissions aller à tire-d'aisle où leur amour les emporte, sans craindre que celui qui leur fait tant de graces les laisse tomber dans le precipice. La confiance que leur donnent les veritez que la foi leur fait connoître les soutient : & comment n'ayant pas cette même confiance pretendrions-nous de les pouvoir suivre & de comparer nôtre foiblesse à leur force ? On ne peut sans se tromper se flater de cette pensée. Il faudroit pour juger d'un état aussi élevé qu'est celui où il a plû à Dieu de les mettre avoir un aussi grand zele pour son service, & un aussi grand amour qu'est celui dont elles brûlent pour lui. Nous devons nous humilier au lieu de les condamner, & considerer que tant s'en faut que leur avantage nous porte du préjudice : c'est au contraire une occasion que Dieu nous presente pour reconnoître nos defauts, en considerant combien des ames à qui il fait tant de graces sont plus que nous attachées à lui, & plus détachées de l'affection de toutes les choses du monde.

Comme il n'y a qu'un violent amour de Dieu qui soit capable de nous faire tout abandonner pour nous consacrer entierement à son service, & que l'oraison dont je viens de parler produit cet effet, j'en prefererois une de cette sorte, quoi qu'elle durât fort peu, à celles de plusieurs années qui ne nous portent à faire pour lui que des actions si peu considerables, que quand même elles seroient en grand nombre on ne pourroit les comparer qu'à des pailles qu'un petit oiseau emporte, & que l'on doit

doit aussi avoir honte de considerer & de leur donner comme font quelques-uns le nom de mortifications. Helas ! je suis de ce nombre , puis que j'oublie à tous momens les faveurs que j'ai reçues de Dieu. Je sçai néanmoins que sa bonté est si grande qu'il compte pour beaucoup le bien que sa grace me fait faire : mais je voudrois que la connoissance de mon neant m'empêchât d'en porter un semblable jugement , & me fit même ignorer que j'y aie part. *Pardonnez-moi s'il vous plaît , Seigneur , & ne m'imputez pas à peché que je me console un peu par là de la douleur de ne vous pas servir en des occasions importantes, dans lesquelles il ne faut point de meilleure preuve de mon incapacité que de voir que de si petites tiennent lieu de quelque chose dans mon esprit. Qu'heureuses sont les personnes qui vous rendent des services considerables ! Si pour leur ressembler il suffisoit de le desirer avec ardeur & de leur porter envie , je marcherois sur leurs pas : mais je suis inutile à tout. Ayez compassion de moi, mon Sauveur ; & puis que vous m'aimez tant , rendez-moi propre à des actions qui puissent vous être agreables.*

En ce même temps le bref de Rome pour établir nôtre monastere sans revenu étant arrivé , on l'acheva : & lors que dans la joie que j'en eus je pensois aux travaux que j'avois soufferts pour ce sujet & remerciois Dieu de la grace qu'il m'avoit faite de daigner en cela se servir de moi , je me remis devant les yeux tout ce qui s'étoit passé dans cette affaire , & trouvai que ce que je paroiffois y avoir fait de bien étoit meslé de beaucoup d'imperfection par mon peu de courage & mon peu de foi : car jusques à cette heure que je la voi entierement terminée , quoi que nôtre Seigneur m'eût dit que cela seroit , & qu'ainsi je n'en pûsse douter, je ne l'avois jamais crû avec une certitude pleine & entiere ; & je ne sçai comment allier ces deux contraires de tenir une chose impossible , & de s'assurer en même temps qu'elle reüssira. Mais considerant que tout ce qu'il y avoit eu en cela de bon venoit de Dieu , & que tout ce qu'il y avoit eu

de mal venoit de moi, je n'y pensai pas davantage & je ferai bien aise de ne m'en souvenir jamais, afin que tant de fautes que j'ai commises ne me soient pas comme autant de pierres d'achopement qui m'en fassent commettre de nouvelles. Beni soit celui qui tire quand il lui plaît du bien de tout.

Je reviens à ce que je disois, qu'il est dangereux de compter les années qu'il y a que l'on s'occupe à l'oraison, parce qu'encore que l'on soit humble il y a toujours sujet de craindre que l'on ne se flate de la creance d'avoir mérité quelque chose. Ce n'est pas que je veuille dire que l'on n'ait rien mérité, & que l'on n'en soit bien recompensé : mais quiconque pour spirituel qu'il soit s'imaginera que plusieurs années d'oraison lui ont fait mériter les faveurs dont j'ai parlé, je tiens pour certain qu'il n'arrivera point au comble de la perfection. Ne lui suffit-il pas de s'être rendu digne que Dieu le tienne par la main pour l'empêcher de tomber dans les pechez qu'il commettoit avant qu'il se fût appliqué à l'oraison, sans vouloir comme l'on dit, lui faire un procès pour le paier de ce qu'il pretend lui être dû ? Il se peut faire que cela n'est pas incompatible avec une grande humilité : mais j'avoué ne le comprendre pas, & ne pouvoir au contraire le considerer que comme une grande hardiesse, parce qu'encore que j'aie peu d'humilité je n'ai jamais osé en venir là : mais c'est peut-être à cause que je n'ai rendu à Dieu aucun service, & que si je lui en avois rendu j'aurois possible creu plus que nulle autre en devoir être païée.

Je ne dis pas aussi qu'une ame ne s'avance & que Dieu ne lui accorde des faveurs si son oraison a été humble : je dis seulement qu'elle ne doit point se souvenir du nombre des années qu'il y a qu'elle s'y exerce, puis que tout ce que nous pouvons faire pour Dieu est plutôt digne d'horreur que d'estime en comparaison de la moindre des gouttes du sang qu'il a répandu pour nous sur la Croix, & que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables. Quelle folie peut égaler celle d'entrer

en compte avec lui, puis que sa liberalité est si grande que pour une obole que nous lui paions il nous donne mille ducats ? Laissons-là je vous prie ce calcul qu'il n'appartient qu'à lui de faire : les comparaisons sont odieuses même dans les choses d'ici bas ; & à combien plus forte raison dans celles dont lui seul peut être juge ? Ne l'a-t-il pas assez fait connoître par cette parabole de l'Évangile qui nous apprend qu'il traite de la même forte ceux qui sont venus à la dernière heure que ceux qui ont travaillé dès le matin & porté le poids de la plus grande chaleur du jour ?

J'ai écrit cestrois feüillets en tant de jours differens & de diverses reprises à cause de mon peu de loisir, que j'ai perdu la suite de ce que j'avois commencé à dire de cette vision. Il me sembla qu'étant seule dans une vaste campagne je me trouvai environnée d'une grande multitude de gens armez de lances, d'épées, de poignards, & quelques-uns d'estocs fort larges, sans que je pûsse ni m'enfuir pour éviter la mort qu'ils se preparoient à me donner, ni esperer aucun secours : qu'alors ne sachant que devenir je levai les yeux vers le Ciel & vis J E S U S - C H R I S T élevé bien haut dans l'air au dessus de moi qui me tendoit la main & me rassuroit de telle sorte, que je ne pouvois plus rien apprehender. Encore que cette vision paroisse d'abord assez inutile elle me fut tres-avantageuse, en ce qu'elle me fit connoître ce qui me devoit arriver. Car m'étant ensuite presque veüe en cet état, ce me fut une image de ce qui se passe dans le monde où tout semble être armé contre nôtre ame, puis que sans parler de ceux qui ne sont pas fidelles à Dieu, ni des honneurs, des biens, des plaisirs, & autres choses semblables qui sont comme autant de pieges où l'on ne peut éviter de tomber si l'on ne se tient extrêmement sur ses gardes, nous avons sujet de craindre du côté de nos parens & de nos amis, & ce qui est encore beaucoup plus étrange, des personnes même de piété comme je l'ai éprouvé, m'étant trouvée par eux en tel état qu'ils ne crüssent pas mal faire, que je ne sça-

vois comment m'en défendre, ni que devenir.

Que si je rapportois en particulier tout ce que j'endurai, quelle horreur, mon Dieu, cela ne devoit-il point donner du monde, puis que tous les travaux que j'ai déjà dit avoir soufferts n'étoient point comparables à cette dernière persécution? Elle me reduisit en tel état que je n'y trouvois point d'autre remede que d'appeller Dieu à mon secours en me souvenant de la vision dont je viens de parler, qui m'avoit fait connoître que me devant défier de tout ce qui est dans le monde je ne pouvois en esperer que de lui, qui est seul immuable & toujours le même. Il me fit bien voir que j'avois raison: car il fûscitoit de temps en temps quelqu'un qui en la maniere qu'il me l'avoit montré dans cette vision venoit comme de sa part me donner la main pour m'aider, me soutenir, & me fortifier dans la resolution de ne m'appuier sur aucune creature, & de ne penser qu'à employer pour le servir ce peu de vertu qu'il lui a plu de me donner. Qu'il soit beni eternellement.

Etant un jour si troublée & dans une telle inquietude qu'au lieu de me trouver dans mon détachement ordinaire je ne pouvois me recueillir, il me vint durant ce combat qui se passoit en moi-même mille pensées extravagantes: & dans cet obscurcissement de mon esprit j'apprehendois que les faveurs que j'avois receuës de Dieu ne fussent des illusions. Lors que j'étois en cette peine nôtre Seigneur me dit: *De ne me point affliger: que je devois connoître par là combien grand seroit mon malheur s'ils s'éloignoit de moi, & que nous ne pouvons être en assurance tant que nous vivons dans un corps mortel.* Ces paroles me firent voir qu'heureux sont les combats qui font meriter de si grandes recompenses: que ce divin Sauveur a compassion de nous dans tant de perils où nous nous trouvons exposez durant cette vie, & qu'il ne manque jamais de m'assister; mais qu'il veut que je fasse de mon côté tout ce qui peut dépendre de moi.

Nôtre Seigneur me parla dans cet entretien avec une

si extrême bonté, tant de douceur, & tant de tendresse que je n'entreprends pas de le rapporter. Il me dit aussi quelquefois ces propres mots : *Vous êtes à moi, & je suis à vous* : & je lui dis presque toujours avec vérité ce me semble : *C'est de vous seul, mon Dieu, & non pas de moi que je me soucie*. Mais lors que je me représente quel est mon neant, des faveurs aussi extraordinaires que celles dont je viens de parler me donnent tant de confusion, que comme je l'ai déjà remarqué & le dis quelquefois à mon Confesseur, il me paroît qu'on a besoin en les recevant de plus de force que pour souffrir les plus grands travaux. Si j'ai fait quelque chose de bon, je l'oublie alors : il ne se présente à moi que le souvenir de mes pechez : mon esprit n'agit plus, & il me semble seulement que tout ce qui se passe en cela est surnaturel.

Il me prenoit quelquefois un si violent desir de communier que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ainsi un jour qu'il tomboit une pluie si extraordinaire que l'eau avoit comme assiégré la maison, n'ayant pas laissé de sortir, je me trouvai tellement hors de moi-même, que quand on m'auroit porté le poignard à la gorge l'apprehension de la mort n'auroit pû m'empêcher de passer outre. Je ne fus pas plutôt dans l'Eglise que j'entrai dans un grand ravissement. Il me sembla que je vis les cieux ouverts, non seulement comme autrefois par une petite ouverture, mais par une fort grande, & qu'en même temps j'apperçûs le trône dont j'ai parlé à vôtre Reverence, & au dessus de ce trône encore un autre, où par une connoissance que je ne puis expliquer je compris que Dieu étoit, quoique je ne le visse point. Ce trône étoit soutenu par des animaux, & je m'imaginai que c'étoient les Evangelistes; mais je ne pûs voir ni comment il étoit fait, ni qui étoit assis dessus. J'apperçûs seulement une grande multitude d'AnGES qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avois auparavant vûs dans le Ciel; & je crus que c'étoient des Cherubins & des Seraphins, parce que leur gloire, comme je l'ai dit, est fort différente de celle

des autres, & qu'ils paroissent tout enflammez. Je me sentis moi-même remplie d'une telle gloire qu'on ne sçauroit ni la représenter ni se la figurer à moins que de l'avoir éprouvée, & je connus bien, quoi que sans rien voir, que tout ce que l'on sçauroit souhaiter se rencontre là. Il me fut dit, je ne sçai par qui, que tout ce que j'en pouvois comprendre étoit que je ne pouvois en rien comprendre, & que tout le reste lui étant comparé étoit moins que rien : & il est vrai que je n'ai pû voir depuis qu'avec étonnement & confusion, que l'on soit capable de s'arrêter & encore moins de s'affectionner à quelque chose de créé, le monde ne me paroissant qu'une fourmillière. J'entendis la Messe, je communiai, & je ne sçauois dire comment je fus durant tout ce temps. Il me sembla si court que je fus surprise de voir quand l'horloge sonna qu'il avoit duré deux heures. Je n'ai sceu depuis trop admirer que me trouvant si proche de ce feu qui ne peut proceder que d'un véritable amour de Dieu, il m'est impossible quelques efforts que je fasse d'en tirer une seule étincelle si lui-même ne me fait cette grace ; & ce feu merveilleux consume de telle sorte le vieil homme avec toutes ses imperfections & ses miseres ; qu'il semble comme je l'ai lû du phenix, qu'il renaît de ses cendres un nouvel homme, tant l'ame change de desirs & acquiert une telle force que ne paroissant plus la même elle commence à marcher dans le chemin du Ciel avec une pureté toute nouvelle. Je prie sa divine Majesté que cela se trouve véritable en moi, & que je profite de ces paroles qu'elle me dit : *Cette comparaison est forte bonne ; prenez garde de ne la jamais oublier, afin qu'elle vous serve à devenir toujours meilleure.*

Etant une fois dans le même doute dont j'ai parlé si ces visions venoient de Dieu, nôtre Seigneur m'apparut & me dit d'un ton de voix fort sévere : *Enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur endurci ?* Il ajouta : *Que si après m'être bien examinée je trouvois que je m'étois entierement donnée à lui, je ne devois*

point

point apprehender qu'il m'abandonnât. Cette exclamation par la quelle avoit commencé à me parler m'ayant extrêmement touchée, il me dit avec beaucoup de douceur & de bonté: *De ne me point affliger : Qu'il sçavoit qu'il n'y avoit rien que je ne fusse disposée à faire pour son service, & qu'il m'accorderoit tout ce que je lui demanderois : comme en effet il m'accorda ce que je lui demandois alors : Que je n'avois qu'à considérer que mon amour pour lui augmentoit toujours pour connoître que cela ne pouvoit venir du demon : Que je ne devois pas croire qu'il donnât tant de puissance sur ses serviteurs à ces esprits de tenebres, ni que je tinsse d'eux la lumiere dont mon esprit étoit éclairé & la tranquillité dont je jouïssois : mais que tant de personnes si considerables m'ayant assurée que ces faveurs venoient de Dieu j'étois obligée de les croire.*

Recitant un jour le simbole de Saint Athanase qui commence par ces mots *Quicumque vult salvus esse* : nôtre Seigneur me fit comprendre en quelle maniere un seul Dieu est en trois personnes, & me le fit voir si clairement que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela me servit beaucoup pour mieux connoître sa grandeur & ses merveilles : & lors que je pense à ce mystere ou que j'en entens parler, il me semble que je conçois bien la maniere dont cela se fait, & j'en ai une grande joie.

Un jour de l'Assomption de la tres-sainte Vierge Dieu me fit la faveur dans un ravissement de me représenter sa glorieuse entrée dans le Ciel, avec quelle joie & quelle solemnité elle y avoit été receüe, & la place qu'elle y tient : mais de pouvoir exprimer cela en particulier c'est ce qui m'est impossible. Tout ce que j'en puis dire est que la veüe d'une telle gloire en répandit une dans mon ame qui opera de grands effets, & augmenta avec mon desir de souffrir de grands travaux ma passion pour le service de cette Reine des Anges que l'on ne peut trop reverer.

Etant dans l'Eglise d'un college de la compagnie de

JESUS je vis deux fois un fort riche dais paroître sur la tête des Religieux lors qu'ils communioient, & ne le voiois point sur celle des autres.

C H A P I T R E X L.

Suite des admirables visions & revelations dont Dieu favorise la Sainte, & sentimens qu'elle avoit dans ces occasions.

UN jour faisant oraison je me trouvai dans un tel plaisir & une telle joie, que me reconnoissant indigne d'une si grande faveur, je me representai le lieu que Dieu m'avoit fait voir autrefois que j'avois merité par mes pechez d'avoir dans l'enfer, & qui ne s'est jamais depuis effacé de ma memoire. Cette pensée me fit une impressiion incroyable, & j'entrai ensuite dans un plus grand ravissement que je ne le puis exprimer. Il me sembla que j'étois comme abîmée dans cette suprême Majesté que j'avois veüe autrefois, & qu'elle me fit connoître une verité qui enferme toutes les autres. Je ne sçaurois dire comment cela se fit : car je ne vis personne. J'entendis seulement que l'on me parloit & que c'étoit la verité même qui me disoit : *La faveur que je vous fais maintenant est l'une des plus grandes dont vous m'êtes redevable, parce que tous les malheurs qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'y connoît que confusément les veritez de l'Ecriture, qui jusques au moindre iota ne manqueront pas de s'accomplir.* Et sur ce qu'il me sembla que j'avois toujours crû cela & que l'on ne peut être fidelle sans le croire, il me fut encore dit : *Ha ma fille qu'il y en a peu qui m'aiment veritablement : & s'ils m'aimoient autant qu'ils doivent je ne leur cacherois pas mes secrets. Mais sçavez-vous ce que c'est que m'aimer veritablement ? c'est de croire que tout ce qui ne m'est pas agreable n'est que mensonge. Que si vous ne le comprenez pas à cette heure, vous le connoîtrez clairement un jour par l'avantage que vous recevrez d'en être bien persuadée.*

Les effets m'ont confirmé la vérité de ces paroles ; & je ne sçauois trop en rendre graces à Dieu. Car depuis ce temps tout ce qui n'a point de rapport à son service me paroît si évidemment n'être que vanité & que mensonge, que je ne puis exprimer jusques à quel point il me semble digne de mépris ; & quelle est ma compassion de ceux qui ignorent cette vérité. J'en ai tiré d'autres avantages dont il y en a que je dirai, & d'autres que je ne sçauois dire. Nôtre Seigneur me dit aussi une certaine parole tres-favorable, & je ne sçai non plus comment cela se passa, car je ne vis rien : mais elle fit d'une maniere inexplicable un tel effet dans mon ame & me donna tant de force, que je me trouuai dans une ferme résolution de n'épargner aucun travail pour accomplir de tout mon pouvoir jusques aux moindres choses de ce que l'Ecriture Sainte nous ordonne, & il me semble qu'il n'y a rien au monde que je ne sois prête de faire pour n'y pas manquer.

Une véritable connoissance de cette divine vérité qui me fut représentée sans sçavoir de quelle maniere, fit une si forte impression dans mon ame qu'elle me donna un nouveau respect pour Dieu par une si claire vûe de sa Majesté & de son pouvoir, qu'elle ne se peut exprimer & que l'on comprend seulement que c'est une chose merveilleuse. Je demurai dans un grand desir de ne plus parler que de ces veritez si élevées au dessus de ce qui passe dans le monde pour des veritez : je commençai à souffrir avec peine de continuer à vivre ici-bas, quoi que je m'estimasse heureuse de goûter avec humilité & un sentiment plein de tendresse la douceur des faveurs que Dieu me faisoit ; & quelque extraordinaires qu'elles fussent je ne pouvois être touchée de la moindre crainte qu'il y entrât de l'illusion. Je ne vis rien : mais je compris le grand bien que c'est de ne faire cas que de ce qui nous peut approcher de Dieu, & ce que c'est de marcher en vérité en présence de la vérité que Dieu me fit connoître être lui-même.

J'ai appris tout ce que j'ai rapporté jusques ici tantôt

par des paroles que j'ai distinctement entendues, & d'autres fois d'une maniere inexplicable, qui sans que l'on me parlât me faisoit comprendre les choses plus clairement que si on me les eût dites de vive voix : & j'ai connu de beaucoup plus grandes veritez touchant cette verité que je n'aurois pû en être instruite par plusieurs personnes tres-sçavantes, puis qu'elles n'auroient sceu me les imprimer de telle sorte dans l'esprit, ni me faire connoître si évidemment quelle est la vanité du monde. J'appris par ces divines instructions que cette verité dont je parle est la verité même : qu'elle est sans commencement & sans fin : que toutes les autres veritez en procedent comme de leur source, toutes les autres grandeurs comme de leur origine, & tous les autres amours comme de leur souverain principe. Sur quoi tout ce que j'en dis ici n'est qu'obscurité en comparaison de la clarté & de la lumiere avec laquelle Dieu me le fit voir. On peut juger par là quelle est la puissance de cette suprême Majesté qui opere de si grands effets dans les ames, & les enrichit presque en un moment par une telle effusion de ses graces.

O grandeur infinie, ô suprême Majesté, ô Dieu tout-puissant, à quoi pensez-vous ? à quoi pensez-vous, mon sauveur, lors que vous me comblez de tant de faveurs ? Avez-vous oublié que j'ai été un déluge de vanité & un abime de mensonge : & cela purement par ma faute, puis que vous m'avez donné par mon naturel tant d'aversion pour le mensonge ? Comment donc, Seigneur, avez-vous pû accorder tant de graces à une personne qui s'en étoit renduë si indigne ?

Recitant un jour l'office dans le cœur avec les autres Religieuses je me trouvai dans un grand recueillement. & il me sembla que mon ame étoit toute entiere comme un clair miroir, & que JESUS-CHRIST nôtre Seigneur n'étoit pas seulement au milieu d'elle comme j'ai coûtume de le voir, mais aussi en chacune de ses parties ; & que toutes ces mêmes parties étoient aussi comme imprimées en lui par une communication pleine
d'amour

d'amour & de tendresse que je ne sçauois exprimer. Ce que j'en puis dire est que cette vision me fut très-avantageuse, & me l'est encore toutes les fois que je m'en souviens, principalement après la communion. On m'y fit entendre que commettre un peche mortel est couvrir ce miroir d'un obscur nuage qui empêche de voir nôtre Seigneur, quoi qu'il soit toujours present & le conservateur de nôtre être; & que tomber dans l'heresie n'est pas seulement obscurcir ce miroir par un nuage, c'est le casser & le mettre en pieces. Mais il y a tant de difference entre avoir vû cela & le rapporter, que l'on ne doit pas s'étonner que je l'explique si mal. J'en ai tiré un grand profit, quoi que je ne puisse me souvenir sans douleur que mes offenses m'ont tant de fois empêchée de voir mon Sauveur par ces nuages dont ils ont obscurci mon ame.

Cette vision peut apprendre à des personnes de recueillement l'avantage qu'il y a de considerer nôtre Seigneur dans la plus interieure partie de nôtre ame, en leur faisant voir qu'on en peut tirer beaucoup plus d'utilité que de le considerer hors de nous-mêmes. Je l'ai déjà dit ailleurs, & on le peut remarquer en des livres d'oraison qui traitent de la maniere de chercher Dieu, & particulierement en ce qu'en a écrit le glorieux S. Augustin, qui rapporte en quelque lieu cherchant Dieu il ne pouvoit si bien le trouver que dans lui-même. Cette verité est si évidente que c'est se tourmenter en vain & laisser inutilement nôtre esprit que d'aller chercher dans le Ciel ou ailleurs ce que nous pouvons trouver dans nous-mêmes.

Je veux donner ici un avis à ceux qui peuvent en avoir besoin. C'est qu'il arrive dans les grands ravissements qu'ensuite de cette union avec Dieu qui dure peu & dans laquelle toutes les puissances sont suspendues & comme absorbées, l'ame demeure dans un tel recueillement, même en l'exterieur, qu'elle a peine de retourner à ses fonctions ordinaires; & la memoire & l'entendement sont si égarez qu'ils sont presque en frenesie: ce

qui arrive principalement dans les commencemens. J'ai quelquefois considéré en moi-même si cela ne procede point de ce que la foiblesse de nôtre nature ne pouvant soutenir de si grands efforts d'esprit, nôtre imagination en est troublée, ainsi que je sçai que cela est arrivé à plusieurs personnes. J'estimerois à propos dans ces occasions de se faire violence pour cesser durant quelque temps de faire oraison, avec dessein de la reprendre après, parce qu'autrement la santé pourroit en être altérée, & que j'ai éprouvé combien il importe de la ménager en n'allant pas au delà de nos forces.

Mais on a besoin en cela d'experience & de conduite, à cause que lors qu'on est arrivé à cet état il se rencontre diverses choses que l'on est obligé de communiquer à un Directeur. Que si après en avoir cherché un bon avec grand soin on n'en trouve point nôtre Seigneur ne manquera pas de suppléer à ce défaut, puis que quelque imparfaite que je sois il n'a pas laissé de m'assister en de semblables occasions. Il est vrai que je suis persuadée qu'il se trouvera peu de Directeurs qui connoissant par leur propre experience des choses élevées, & qui n'inquietent & n'affligent plutôt les ames que de leur donner des remedes pour les soulager : mais Dieu leur tiendra sans doute compte de ce surcroît de leurs peines. Ainsi le meilleur à mon avis est de les leur communiquer. Quoi que je pense l'avoir déjà dit ailleurs je n'ai point craint à tout hazard de le repeter, parce que cela est fort important, principalement pour des femmes dont le nombre est plus grand que des hommes à qui Dieu fait de semblables faveurs. Je le sçai par experience : & le Saint Pere Pierre d'Alcantara m'a confirmé par des raisons tres-fortes qu'il seroit inutile de rapporter, qu'elles avancent plus qu'eux dans ce chemin.

Etant une fois en oraison Dieu me fit comprendre comme en un instant & par une vûë tres-claire, quoi que sans appercevoir aucune forme ni figure, de quelle sorte il est en toutes choses, & toutes choses en lui. Je ne sçauois bien exprimer cela ; mais il est demeuré gravé dans

dans mon ame, & c'est l'une des plus grandes graces qu'il m'ait faites & qui me donne le plus de confusion quand je me souviens de mes pechez. Je croi que si nôtre Seigneur m'eût fait voir cela plutôt, & l'eût fait voir aussi à d'autres pecheurs, ni eux ni moi n'aurions pas eu la hardiesse de l'offenser. Il me semble comme je l'ai dit, que je ne vis rien, & je ne voudrois pas neanmoins l'assurer, parce qu'il y a de l'apparence que je vis quelque chose, puis que j'ai pû en dire ce que j'en ai dit. Mais si l'on voit alors quelque chose, c'est d'une maniere si subtile que l'entendement ne le peut comprendre : ou bien c'est qu'il est difficile d'exprimer de quelle sorte se passent ces visions qui ne sont pas imaginaires, parce que n'arrivant que dans un ravissement dans lequel les puissances sont suspenduës, elles ne peuvent hors de la représenter les choses telles que Dieu a fait la grace à l'ame de les connoître.

Je dis donc que la Divinité est comme un diamant d'une beauté incomparable & beaucoup plus grand que n'est le monde, ou comme un miroir tel que j'ai représenté que l'ame me paroïsoit dans une autre vision, excepté que la matiere en est plus precieuse & plus transparente que l'on ne se peut imaginer, & que toutes mes actions se voient clairement dans ce miroir, parce que surpassant en grandeur comme je l'ai dit, tout ce qui est dans le monde, nul objet ne lui scauroit être caché.

Je ne pûs sans un grand étonnement voir en cet instant tant de choses représentées dans ce diamant admirable, & ne scaurois me souvenir sans une extrême douleur des horribles taches que mes pechez imprimoient dans cette glace si pure & si claire. La confusion que j'en eus me mit en tel état que je ne scavois que devenir, & je ne comprends pas comment je la pouvois supporter. O combien je souhaiterois de pouvoir faire connoître cela à ceux qui commettent des pechez infames sans craindre de manquer de respect à cette eternelle Majesté à qui ils ne peuvent les cacher, puis qu'étant présente par tout c'est devant ses yeux qu'ils les commettent.

Je connus dans cette vision, que par la même raison du profond respect que l'on doit à Dieu que l'on ne peut rien faire qu'il ne voie, un seul peché mortel merite l'enfer; & que rien ne fait paroître davantage sa miséricorde qu'encore qu'il sçache que nous n'ignorons pas ces veritez il ne laisse pas de nous souffrir. J'ai quelquefois considéré que si cette vision me remplit alors d'un si grand étonnement, que sera-ce dans ce dernier jour auquel Dieu se montrant à nous dans toute sa Majesté & toute sa gloire, nous verrons d'une seule vûe toutes les offenses que nous aurons commises contre lui? Hélas! jusques à quel point, Seigneur, a donc été mon aveuglement? & faut-il s'étonner que je tremble souvent quand j'écris ceci? Vôtre Reverence, mon Pere, doit bien plutôt trouver étrange qu'ayant vû des choses si extraordinaires & faisant reflexion sur moi-même, je puisse être encore en vie. Que celui qui a eu la bonté de me souffrir si long-temps soit beni dans tous les siècles.

Un jour faisant oraison avec beaucoup de recueillement, de douceur, & de quietude, il me sembla que j'étois environnée d'AnGES & fort proche de Dieu. Je les priai pour les besoins de l'Eglise, & il me fut dit qu'un certain Ordre lui rendroit dans les derniers temps de grands services, & défendrait la foi avec beaucoup de force & de courage.

Une autre fois étant en priere proche du tres-saint Sacrement, un Saint dont l'ordre s'étoit un peu relâché m'apparut avec un grand livre en sa main, me dit d'y lire certaines paroles écrites en fort grosse lettre, & j'y lus ces mots: Cet Ordre fleurira un jour & aura beaucoup de Martirs.

Une autre fois étant au cœur à matines six ou sept Religieux qui me parurent être du même ordre se presenterent à moi ayant l'épée à la main: ce qui signifioit à mon avis qu'ils défendroient la foi, parce qu'un autre jour il me sembla dans un grand ravissement que j'étois dans une campagne où se donnoit un sanglant combat,

& que ceux de cet ordre avec un visage éclatant & qui paroïssoit tout en feu, combattoient si vaillamment qu'ils portoient plusieurs des ennemis par terre, en tuoient un grand nombre, & que ces ennemis étoient des heretiques. Ce glorieux Saint m'est apparu diverses fois, m'a dit plusieurs choses importantes; m'a témoigné me sçavoir gré des prieres que je fais pour son ordre; & m'a promis de me recommander à nôtre Seigneur. Je ne nomme point cet ordre de peur d'offenser les autres. Dieu le fera connoître s'il veut qu'on le sçache: mais je dis hardiment qu'il n'y a point d'ordre ni de Religieux de chaque ordre qui ne doivent par leurs actions & par leurs prieres tâcher d'obtenir de Dieu la grace de le servir dans un aussi grand besoin qu'est maintenant celui de l'Eglise: & bienheureux ceux qui donneront leur vie pour un tel sujet.

Une personne m'ayant priée de demander à Dieu s'il auroit agreable qu'il acceptât un évêché, nôtre Seigneur me dit au sortir de la communion: *Que lors que cet Ecclesiastique connoitroit tres-évidemment que le seul véritable & solide bien est de ne rien posséder, il pourroit en ce cas l'accepter*: me faisant voir ainsi que ceux qui entrent dans les grandes charges de l'Eglise doivent être tres-éloignés de les desirer, ou au moins de les rechercher.

Nôtre Seigneur continuë de faire souvent à cette pechereffe de semblables faveurs qu'il ne me paroît point nécessaire de rapporter, puis que ce que j'en ai dit suffit pour faire connoître ce qu'il lui a plu d'operer en moi. Qu'il soit beni à jamais d'avoir pris tant de soin de mon ame.

Une fois pour me consoler il met dit avec de grands témoignages d'affection: *Que je ne m'affligeasse point: Que nous ne pouvons dans cette vie être toujours en même état; & qu'ainsi au lieu de m'étonner de voir que le découragement succede à la ferveur, le trouble à la quietude, & la tentation au repos, je devois esperer en lui & ne rien craindre.*

Penfant un jour en moi-même s'il n'y avoit point de l'attache dans le plaisir & la consolation que je recevois de communiquer avec les personnes à qui je rendois compte de ce qui se passoit en moi, & de les aimer & ceux que je voiois servir Dieu fidèlement, nôtre Seigneur me dit : *Que si un malade en peril de mort connoissoit qu'un medecin lui pût rendre la santé, ce ne seroit pas en lui une vertu de ne le point aimer & de ne lui pas témoigner sa reconnoissance : Que je considerasse ce que j'aurois fait si je n'avois été assistée par de semblables personnes : Que la conversation des bons au lieu de me nuire ne pouvoit que me profiter ; & qu'ainsi je ne craignisse point de traiter avec eux : mais que je prisse garde à regler de telle sorte mes paroles & mes discours qu'il n'y entrât rien que de saint & d'utile.* Cet éclaircissement qu'il plût à nôtre Seigneur de me donner me consola beaucoup, parce que l'apprehension d'une attache qui auroit pû lui être defagreable me causoit quelquefois tant de peine que j'aurois voulu ne communiquer plus avec personne. C'est ainsi que nôtre Seigneur m'assistoit en toutes rencontres, & jusques à me dire de quelle sorte je me devois conduire envers les foibles & quelques autres personnes. Il n'a jamais manqué de prendre soin de moi ; mais il y a des temps que je ne puis sans douleur me voir si inutile pour son service, & contrainte de prendre plus de soin que je ne voudrois de ce miserable corps.

Un jour que j'étois en oraison l'heure d'aller dormir étant venuë je me trouvai travaillée de grandes douleurs, & le temps de mon vomissement ordinaire s'approchoit. Me voiant dans une telle foiblesse de corps, & mon esprit d'un autre côté voulant s'occuper de Dieu, je sentis dans ce combat une telle affliction que je me mis à pleurer. Cela m'est arrivé diverses fois, & me donne tant de tourmens qu'il me semble que je me hai alors moi-même, quoi qu'il me paroisse quand cela est passé que je ne me hai pas trop, ni ne manque guere à prendre soin de ce qui m'est nécessaire : & Dieu veuille mē-

me

me que je n'aïlle pas au delà de mes besoins. Etant donc dans la peine que je viens de dire nôtre Seigneur m'apparut & me consola beaucoup en me disant : *Que je souffrisse pour l'amour de lui ces infirmités attachées à la fragilité humaine, parce que la conservation de ma vie étoit encore nécessaire pour son service.* Cela fit en moi un si grand effet que depuis m'être ensuite résoluë de m'employer de tout mon pouvoir à servir Dieu je ne me suis plus trouvée en de semblables peines : car encore qu'il me laisse un peu souffrir il me console après de telle sorte que je ne mérite pas beaucoup lors que je desire d'endurer pour l'amour de lui, qui est tout ce que je croi devoir désormais faire en ce monde, & dont je le prie le plus ardemment, en lui disant quelquefois de tout mon cœur : Seigneur, ou mourir, ou souffrir. C'est la seule chose que je vous demande. Et je n'entens point sonner l'horloge que je n'en aie de la joie, parce qu'il me semble que cette heure de ma vie qui est passée m'approche un peu de ce temps heureux auquel j'espère que Dieu me fera la grace de le voir sans pouvoir plus être séparée de lui.

D'autres fois je ne me sens avoir ni envie de mourir, ni desir de vivre ; mais je me trouve dans une certaine tiedeur & un obscurcissement si general à l'égard de toutes choses, que cela me fait beaucoup souffrir. J'ai aussi une grande peine de ce que nôtre Seigneur a voulu que les faveurs qu'il me fait fussent sçûës de tout le monde, comme il m'avoit dit il y a quelques années qu'elles le seroient. Et vôtre Reverence sçait combien je l'apprehendois, à cause que chacun en juge selon sa fantaisie. Mais ma consolation est qu'il n'y a point eu du tout de ma faute : car je n'en ai parlé qu'à mes Confesseurs, ou à ceux à qui eux-même l'avoient dit ; & l'on ne peut être plus retenuë que je l'ai été en cela, non tant par humilité que par la repugnance que j'y avois, & qui étoit telle que j'avois peine à me résoudre d'en parler même à mes Confesseurs. Maintenant, graces à Dieu, quoi que quelques-uns murmurent contre moi par un
 bon

bon zele, que d'autres apprehendent de me parler, d'autres de me Confesser, & que d'autres disent mille choses de moi : neanmoins voiant tres-clairement que nôtre Seigneur veut se servir de ce moien pour l'avantage de plusieurs ames, & me representant ce qu'il a souffert pour chacune d'elles, je me mets fort peu en peine de tout ce que l'on peut dire & penser sur ce sujet. Lors qu'il lui plût de me renfermer dans ce petit coin de terre si étroit & si resserré, j'avois crû qu'y étant comme morte, on ne se souviendroit plus de moi : mais j'ai été contrainte contre mon desir de parler à quelques personnes. Toutefois comme elles ne me voient point, & que j'y suis si retirée avec une si petite & si sainte compagnie, j'espere que nôtre Seigneur me fera la grace d'y trouver un port assuré, & que considerant ainsi que d'un lieu élevé ce qui se passe dans le monde, je ne serai point touchée de l'opinion qu'on aura de moi. Mais je le ferai toujours extrêmement du moindre petit avantage que je pourrai procurer à une ame, & c'est le but où tendent tous mes desirs depuis que je suis dans cette maison. Cette disposition où je me trouve me fait comme songer en veillant ; tout ce que je voi ne me paroissant qu'un songe, & ne me donnant ni plaisir ni peine. Que si j'en ai dans quelques rencontres cela passe si promptement que j'en suis toute étonnée ; & il ne m'en reste autre impression que comme d'une chose que j'aurois seulement songée : ce qui est si vrai que si je voulois après me réjouir du plaisir que j'aurois eu, ou m'attrister de la peine que j'aurois ressentie, il ne seroit pas en mon pouvoir, non plus qu'une personne sage ne pourroit se réjouir ou s'affliger d'un songe qu'elle auroit eu, parce qu'il a plû à Dieu de réveiller mon ame de ce songe qu'elle n'avoit fait qu'à cause qu'elle n'étoit pas morte à toutes les choses d'ici bas ; & je le prie de tout mon cœur de ne pas permettre qu'elle retombe dans un pareil assoupissement.

Voilà, mon Pere, l'état où je suis, & je vous prie de demander à Dieu pour moi, ou qu'il me retire à lui, ou
qu'il

qu'il me fasse la grace de le servir. Je souhaite que ce que j'ai écrit vous soit utile en quelque chose. Je ne l'ai pas fait sans peine à cause de mon peu de loisir : mais j'estimerai cette peine heureuse & me tiendrai bien recompensée si j'ai rencontré à dire quelque chose qui donne sujet de louer Dieu, quand même vous jetteriez cet écrit dans le feu aussi-tôt après l'avoir lû. Je serois néanmoins bien aise que vous l'eussiez montré auparavant aux trois personnes que vous sçavez, parce qu'étant ou aiant été mes Confesseurs s'ils n'en sont pas satisfaits il leur fera perdre la bonne opinion qu'ils ont de moi : & que s'ils en sont contens ils sont trop éclairés pour ne pas connoître que tout ce qu'il y a de bon vient de Dieu, & trop charitables pour ne lui pas rendre grâces de ce qu'il lui a plu se servir de moi pour le dire. Je prie sa divine Majesté de vous conduire toujours par la main, & de vous rendre un si grand Saint que vous puissiez soutenir par vôtre vertu, & éclairer par vôtre lumière cette misérable creature qui a osé entreprendre d'écrire des choses si élevées. Que si je me suis trompée en beaucoup ; au moins n'ai-je eu autre dessein que de dire la vérité, d'obeir à ce qui m'a été commandé, & de tâcher de porter ceux qui le liront à louer Dieu. Je lui demande cette grace depuis plusieurs années : & comme les œuvres me manquent, c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse de rapporter le mieux que j'ai pû les particularitez d'une vie aussi imparfaite qu'a été la mienne. Je n'y ai employé qu'autant de temps & d'application qu'il en a été besoin pour l'écrire avec une entière sincérité. Dieu qui peut faire tout ce qu'il lui plaît veuille me donner par son assistance une si ferme résolution d'accomplir sa volonté en toutes choses, qu'après avoir par tant d'effets de son amour & en tant de diverses manières retiré mon ame du peril d'être précipitée dans l'enfer, il ne permette pas qu'elle se perde. Ainsi soit-il.

Le Saint Esprit soit toujours avec vous. Amen.

JE croi, mon Pere, ne devoir point faire difficulté de témoigner à vôtre Reverence la peine que j'ai eüe à écrire cette relation de ma vie, afin de vous engager à me recommander à Dieu avec encore plus d'affection quand vous sçaurez combien j'ai souffert en me remettant ainsi devant les yeux toutes mes misères, quoi que je puisse dire avec verité que j'ai été touchée du souvenir des faveurs que j'ai receuës de Dieu, que des offenses que j'ai commises contre lui. J'ai obeï à ce que vous m'avez commandé en m'étendant assez sur le divers sujets que j'ai traitez : & vous me tiendrez s'il vous plaît la parole que vous m'avez donnée d'en retrancher tout ce que vous y trouverez à redire. Je n'avois pas achevé de relire cette relation lors que vôtre Reverence l'a envoïé querir: ainsi il se pourra faire qu'il y aura des choses mal expliquées, & d'autres repetées, parce que j'ai eu si peu de temps pour emploier à ce travail que je n'avois pas le loisir de revoir ce que j'écrivois. Je vous supplie de le corriger, & de le faire transcrire si vous le voulez envoier au Pere Maître Avila, à cause qu'il pourroit reconnoître mon écriture. Comme lors que j'ai commencé cette relation dans laquelle je me suis acquittée de tout ce qui peut dépendre de moi, j'ai eu intention qu'il la vît, je souhaite qu'on la lui montre, parce que ce me fera une grande consolation s'il en est content. Vous en userez néanmoins, mon Pere, comme il vous plaira, & j'espere que vous me sçaurez quelque gré de ce que je vous confie ainsi sans reserve les plus intimes sentimens de mon ame. Je recommanderai la vôtre à nôtre Seigneur durant tout le reste de ma vie : & je desire de tout mon cœur que vous ne perdiez pas un moment pour vous avancer de plus en plus dans son service, & vous rendre encore plus capable de m'assister. Cette relation vous fera voir combien il importe de se donner tout entier comme vous avez commencé de faire, à ce divin Redempteur qui s'est donné tout entier pour nous. Qu'il soit beni à ja-
mais

mais. J'espere, mon Pere, de sa misericorde que nous nous trouverons ensemble dans cette heureuse eternité où toutes les ombres étant dissipées & tous les voiles levés, nous connoîtrons clairement combien grandes sont les graces qu'il nous a faites, & ne cesserons jamais de le louer. Ainsi soit-il.

Ce livre fut achevé par la Sainte au mois de Juin 1562. sans distinction de Chapitres : Mais l'ayant depuis transcrit elle le divisa par Chapitres & y ajouta diverses choses arrivées depuis, dont l'une est la fondation du monastere de S. Joseph.

Le Pere Maître Louïs de Leon Au Lecteur.

M'étant tombé entre les mains avec l'original de ce livre quelques memoires de la Sainte, dans lesquels, soit pour s'en souvenir, ou pour en rendre compte à ses Confesseurs, elle a écrit des choses que Dieu lui a dites, & des faveurs qu'il lui a faites dont elle n'avoit point parlé dans sa vie, je les ai trouvées si pleines d'édification que j'ai crû les y devoir ajouter sans y rien changer. Les voici donc mot à mot.

NOTRE Seigneur me dit un jour : Pensez-vous ma fille que le merite se trouve dans la joie & le repos ? nullement : mais il consiste à agir, à souffrir, & à aimer. Ne sçavez-vous pas que S. Paul ayant tant souffert il n'a goûté qu'une seule fois la douceur de ces joies ineffables qui ne se rencontrent que dans le Ciel ? N'avez-vous pas remarqué qu'ayant passé ma vie dans des souffrances continuelles, mon bonheur n'a paru que sur la montagne de Thabor ? & ne considerez-vous point de combien de peines & de travaux a été traversée la joie que ma Mere a eue de me tenir entre ses bras ? Simeon ne les lui eut pas plutôt prédits que mon Pere lui fit clairement connoitre ce que j'avois à endurer : & ces grands Saints qui étant conduits par lui dans les deserts & les solitudes ont passé leur vie en des austeritez

Et des penitences continuelles, & qui ont soûtenu tant de combats contre le demon & contre eux-mêmes, n'ont-ils pas été quelquefois durant un long-temps sans recevoir aucune consolation spirituelle ? Croiez-moi, ma fille, que ceux que mon Pere aime le plus sont ceux qu'il fait souffrir davantage, & son amour correspond à ces souffrances. En quoi puis-je mieux témoigner que je vous aime qu'en vous desirant ce que j'ai desiré pour moi-même ? Considerez mes plaies, & voyez si vos douleurs peuvent jamais approcher de celles que j'ai endurées pour l'amour de vous. C'est là le chemin de la verité : & lors que vous l'aurez bien connu vous m'aidez à pleurer la perte de ceux qui n'ont pour but de tous leurs desirs, de tous leurs soins, & de toutes leurs pensées que de suivre une voie toute contraire.

Quant je commençai ce jour-là à faire oraison j'avois un si furieux mal de tête, qu'il me paroissoit presque impossible de m'y occuper. Alors nôtre Seigneur me dit : *Vous connoîtrez par là l'avantage qu'il y a de souffrir, puis qu'en l'état où vous êtes ne me pouvant rien dire je veux bien pour vous consoler vous faire la faveur de vous parler.* Je demurai près d'une heure & demie tres-recueillie, & ce fut durant une partie de ce temps que nôtre Seigneur me dit ce que je viens de rapporter. Je n'eus donc point de distraction : mais sans sçavoir où j'étois, je me trouvois dans un contentement indicible : je vis avec étonnement que mon mal de tête se passa, & je demurai dans un grand desir de souffrir. Nôtre Seigneur me dit aussi de graver dans ma memoire ces paroles qu'il avoit dites à ies Apôtres : *Qu'il n'étoit pas juste que les serviteurs fussent mieux traités que leurs maîtres.*

Un jour d'un dimanche des Rameaux après avoir communiqué je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit que je ne pouvois avaller la Sainte Hostie : & lors que je fus un peu revenue à moi il me sembla que j'avois la bouche toute pleine de sang ; que ce sang couloit sur mon visage & sur mon corps avec la chaleur qu'il

qu'il devoit avoir quand nôtre Seigneur le répandit au milieu de ses douleurs, & que dans la joie que je ressentois il me dit : *Ma fille, je veux que mon sang vous profite, & ne craignez point que ma misericorde vous manque. J'ai souffert en le répandant d'extrêmes douleurs : vous en recevez avec joie maintenant le fruit, & voyez de quelle sorte je vous recompense du plaisir que vous m'avez fait aujourd'hui.* Ce qui le faisoit parler de la sorte étoit qu'il y a plus de trente ans que je n'ai jamais manqué quand je l'ai pû de communier ce jour-là, & de tâcher à me préparer à le loger dans mon ame après l'y avoir reçu, parce que je ne pouvois souffrir que les Juifs après lui avoir fait une entrée si magnifique l'eussent laissé aller si loin chercher à manger, & qu'ainsi je desirois de l'avoir pour hôte, quoi que dans une demeure que je connois maintenant être si indigne de lui. Telles étoient ces grossieres considerations qui me venoient dans l'esprit : & il parut néanmoins que nôtre Seigneur les eut agreables, puis que cette vision est l'une de celles que je tiens la plus assurée, & qu'elle m'a servi pour me mieux préparer à la Sainte Communion.

Aiant lû dans un certain livre qu'il y a de l'imperfection à garder des images curieuses, & croiant dès auparavant que la pauvreté obligeoit à n'en avoir que de papier, cela m'avoit confirmé dans cette opinion, & j'en voulois ôter une qui étoit dans ma cellule. Mais nôtre Seigneur me dit lors que je ne pensois point à cela : *Que cette mortification n'étoit pas bonne, parce que l'amour de Dieu étant préférable à la pauvreté, je ne devois point me priver, ni mes Religieuses, de ce qui pouvoit nous y exciter : Que ce livre que j'avois lû n'entendoit parler par ces mots de choses curieuses que des ornemens dont on enrichit des images, & non pas des images : Que s'avoit été un artifice du demon d'inspirer aux Luthériens pour leur perte de retrancher tous les moiens qui peuvent porter à la pieté : Et ma fille, ajoûta-t-il, ceux qui me sont demeurez fidelles doivent maintenant plus que jamais s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font.*

Confli-

Considerant la difference que j'éprouve entre vivre séparée des affaires & des occupations temporelles, ou de m'y trouver engagée ; l'un conseruant mon ame beaucoup plus tranquille & plus pure, & l'autre me faisant commettre plusieurs fautes, j'entendis une voix qui me dit : *Il faut de necessité, ma fille, que cela soit ainsi. C'est pourquoy efforcez-vous en toutes choses d'auoir une droite intention, de vous détacher de tout, & de jetter continuellement les yeux sur moi afin de rendre vos actions conformes aux miennes.*

Pensant une autre fois d'où pouvoit venir que je n'auois plus de ravissmens en public, j'entendis encore une voix qui me dit : *Cela n'est plus necessaire : la bonne opinion que je voulois que l'on eût de vous est assez établie, & il faut maintenant auoir égard à la foiblesse de ceux qui jugent mal des choses les plus parfaites.*

Me trouuant un jour touchée de crainte dans l'incertitude de sçauoir si j'étois en grace, nôtre Seigneur me dit : *Ma fille, la lumiere est bien differente des tenebres : je suis fidelle en mes promesses, & personne ne se perd sans le connoître. C'est se tromper que de s'assurer sur des douceurs spirituelles. La veritable assurance consiste dans le témoignage que rend à chacun sa propre conscience. Nul ne peut non plus par lui-même demeurer dans la lumiere qu'empêcher la nuit de venir, parce que cela dépend de ma grace. Ainsi le meilleur moien de demeurer dans la lumiere est de connoître que l'on n'y sçauroit rien contribuer, mais qu'elle procede de moi seul, & qu'encore que l'on y soit la nuit vient aussi-tôt que je me retire & l'on se trouue dans les tenebres. Ce qui montre que la veritable humilité d'une ame consiste à connoître qu'elle ne peut rien, & que je puis tout. Ecrivez ces avis que je vous donne puisque vous écrivez ceux que vous recevez des hommes afin de ne les point oublier.*

En la premiere année que je fus Prieure du monastere de l'Incarnation, lors que la veille de Saint Sebastien on commençoit à chanter le *Salve Regina*, je vis la tres-sainte

sainte Vierge accompagnée d'une grande multitude d'Anges descendre & se mettre sur le siege destiné pour la Prieure au dessus duquel il y avoit une image de cette glorieuse Mere de Dieu. Il me sembla que je ne vis plus alors l'image, mais seulement elle-même qui me parut avoir quelque ressemblance avec l'image que la Comtesse m'avoit donnée : & cela se passa si promptement que je n'en sçauois parler avec certitude, parce que j'entraï aussi-tôt en suspension. Il me sembla que je voiois plus haut & sur les bras des sieges plusieurs Anges, quoi que ce ne fût pas sous une forme corporelle, à cause que cette vision étoit intellectuelle. Cela dura pendant tout le *Salve*, & la Sainte Vierge me dit : *Vous avez bien fait de mettre ici mon image : je serai presente aux loüanges que vous donnerez à mon Fils, & je les lui offrirai.*

Mon Confesseur s'étant un soir retiré fort promptement à cause que des occupations plus pressées l'appelloient ailleurs, cela m'attrista un peu ; & comme il me semble que je ne suis attachée à aucune creature, l'apprehension de perdre cette liberté d'esprit me donna quelque scrupule. Le lendemain au matin nôtre Seigneur répondant à ma pensée me dit : *Que je ne devois pas m'étonner si de même que les hommes desirent de trouver avec qui s'entretenir des plaisirs & des joies sensibles qu'ils goûtent, l'ame desire de rencontrer quelqu'un qui entende son langage, à qui elle puisse communiquer ses contentemens & ses peines, & s'attriste de n'en point trouver.* Nôtre Seigneur étant demeuré quelque temps avec moi il me iouvint que j'avois dit à mon Confesseur que ces visions passioient bien vite : & alors ce divin Sauveur me dit : *Qu'il y avoit de la difference entre ces visions & celles qui ne sont que representatives, & qu'il n'y a point de regle certaine dans ces faveurs, parce qu'il importe qu'elles ne soient pas toutes semblables.*

Un jour après avoir communié il me parut tres-clairement que nôtre Seigneur se mit auprès de moi pour me consoler, & qu'il me dit entre autres choses avec beaucoup de tendresse : *Me voilà, ma fille, c'est moi-*

même : qu'en suite il me prit les mains, les porta sur son côté, & ajouta : *Considérez mes plaies : cette vie passe : mais je ne vous abandonnerai point.* * Je compris par certaines paroles qu'il me dit aussi, que depuis qu'il est monté dans le Ciel il n'est descendu sur la terre pour se communiquer aux hommes que dans le tres-saint Sacrement. Il me dit aussi : *Qu'après être ressuscité il s'étoit montré à sa Sainte Mere, & avoit demeuré assez long-temps avec elle pour la consoler dans l'extrême affliction où elle étoit ; sa douleur étant si grande qu'elle avoit eu besoin de temps pour reprendre ses esprits afin d'être capable de goûter une telle joie.*

* La
Sainte
ne dit
pas ici
comme
quelques
uns l'ont
mal en-
tendu
que l'hu-
manité
de Jésus
Christ

soit alors descendue du Ciel pour parler à elle, ce qu'il n'avoit point fait depuis l'Ascension. Mais comme elle venoit de communier, Jésus Christ qui étoit présent dans les espèces Sacramentales lui dit ce qu'elle rapporte en ce lieu. Ce qu'elle dit aussi, que Jésus-Christ n'est point descendu en terre depuis son Ascension dans le Ciel n'empêche pas qu'il ne se soit montré à plusieurs de ses serviteurs, & qu'il n'ait parlé à eux, non en descendant sur la terre, mais en élevant leurs âmes à lui pour le voir & pour l'entendre, comme les Actes des Apôtres nous apprennent qu'il est arrivé à S. Estienne & à S. Paul.

Un matin étant en oraison j'eus un grand ravissement, & il me sembla que nôtre Seigneur m'enlevant en esprit m'approcha de son Pere & lui dit : *Voici celle que vous m'avez donnée : je vous la rends : & je vis qu'il me receut.* Ce ne fut point une imagination ; mais une chose tres-réelle & si spirituelle qu'elle ne se peut exprimer. Il me dit certaines paroles dont je ne me souviens point. Je sçai seulement qu'elles étoient d'affection & de tendresse, & que Dieu me tint durant quelque temps auprès de lui.

Le second jour de carême après avoir communiqué dans le monastere de Saint Joseph de Malagon, nôtre Seigneur se presenta à moi ainsi qu'il a accoutumé dans les visions qui se passent en mon esprit ; & en le considérant je vis qu'au lieu d'une Couronne d'épines il en avoit une resplendissante, & qui brilloit d'autant de raisons que les pointes de ces cruelles épines dont cette autre Couronne étoit formée lui avoient autrefois fait de plaies. Comme j'ai une devotion particuliere pour ce

mistere

mistère cela me consola beaucoup. Mais me représentant en même temps ce que tant de blessures lui avoient fait souffrir je sentis mon cœur percé de douleur. Sur quoi il me dit : *Que ce n'étoit pas ces blessures qui me devoient affliger ; mais celles qu'on lui faisoit presently.* Je lui demandai ce que je pouvois faire pour y apporter quelque remède, n'y ayant rien à quoi je ne fusse resoluë : & il me répondit : *Qu'il n'étoit pas temps de se reposer ; mais de se hâter de travailler à fonder des monasteres : Qu'il se plaisoit avec ces ames qui lui étoient consacrées ; Que j'en receusse autant qu'il s'en presenteroit, parce qu'il y en avoit plusieurs qui ne manquoient à le servir qu'à cause qu'ils n'étoient pas en lieu propre pour cela : Que ceux que j'établirais dans de petites villes devoient être semblables à celui où j'étois alors, & que l'on y pouvoit autant meriter que dans les grands, pourveu que l'on y portât la même zele : Que je fisse en sorte que toutes ces maisons n'eussent qu'un même Supérieur : Que je prisse bien garde à empêcher que le soin du temporel ne troublât la paix intérieure des ames : Qu'il nous assisteroit afin que le nécessaire ne nous pût manquer : Que l'on eût un soin particulier des malades, puis que la Prieure qui n'en a pas de les soulager en tout ce qui lui est possible ressemble aux amis de Job qui le mettoient en danger de perdre la patience s'il ne l'eût soutenu dans une si grande épreuve de sa vertu ; & que j'écrivisse de quelle sorte se seroient passées les fondations de ces monasteres.* Sur quoi pensant en moi-même que je n'avois rien remarqué d'extraordinaire dans celle de Medine qui meritât d'être écrit, il me demanda : ce que j'y desirois davantage que de sçavoir qu'elle avoit été miraculeuse, & il étoit vrai que lui seul l'avoit fait réüssir contre toute sorte d'apparence. Ainsi je me resolus à écrire ces fondations.

Le Mardi d'après l'Ascension étant en oraison après avoir communié, je me trouvai si distraite que mon esprit passoit continuellement d'une chose à une autre sans pouvoir s'arrêter à aucune ; & dans la peine que j'en

avois je me plaignois à nôtre Seigneur de la misere de nôtre nature : mais je sentis alors mon esprit s'échauer : Il me sembla voir clairement que la tres-sainte Trinité étoit presente ; & cela dans une vision intellectuelle qui me fit connoître par une maniere de representation qui étoit comme une figure de la verité, qu'elle n'auroit pas été capable de voir à découvert & sans cette espee de voile, de quelle sorte un seul Dieu est en trois personnes. Il me parut ensuite que ces trois personnes se representoient distinctement à moi dans le fond de mon ame ; qu'elles me parloient , & qu'elles me dirent : *Qu'à commencer des ce jour chacune d'elles me feroit une faveur particuliere : Que ma charite s'augmenteroit ; que je m'en sentirois toute embrasée : & que je souffrirois avec plaisir.* Je compris aussi le sens de ces paroles de nôtre Seigneur, que les trois personnes divines sont dans l'ame qui est en grace. En le remerciant d'une si grande faveur, & dont j'étois si indigne, je lui demandai avec beaucoup de sentiment comment il se pouvoit faire que dans le même temps qu'il m'accordoit des graces si particulieres, il sembloit m'abandonner en permettant que je fusse si mauvaise : ce que je disois parce que le jour precedent m'étant représenté le grand nombre de mes pechez j'en avois été toute troublée. Je vis clairement les extrêmes obligations que j'avois à Dieu d'avoir employé tant de divers moiens pour m'attirer dès mon enfance à son service sans que j'en eusse profité. Je connus quel est l'excès de son amour de nous pardonner tant de pechez lors que nous voulons nous convertir à lui, & comme par diverses raisons il m'en a plus pardonné qu'à nulle autre. Ces trois divines Personnes que je compris n'être qu'un seul Dieu demeurèrent si imprimées dans mon ame, que si cela continuoit il me feroit impossible de n'être pas toujours reçu. illie.

Etant un peu auparavant dans le monastere de S. Joseph d'Avila & allant communier, je vis avant que d'avoir reçu la Sainte Hostie qui étoit encore dans le Ciboire, une colombe qui battoit des ailes avec bruit ; & j'en

j'en fus si troublée que je pûs à peine recevoir la Sainte Hostie.

En l'année 1571. j'entendis dans ce même monastere une voix qui me dit : *Un temps viendra qu'il se fera plusieurs miracles dans cette Eglise : & on la nommera l'Eglise Sainte.*

Pensant un jour en moi-même si c'étoit avec raison que quelques-uns me blâmoient de sortir de mon convent pour fonder des monasteres, & disoient que je ferois mieux de m'ocuper à l'oraison, j'entendis une voix qui me dit : *La perfection ne consiste pas en cette vie, à jouir du bonheur de ma presence : mais à faire ma volonté.*

Ce que l'on m'avoit rapporté autrefois de S. Paul touchant l'esprit de retraite dans lequel les femmes doivent être, & que l'on m'avoit redit encore depuis peu, me faisant croire que Dieu vouloit que je le pratiquasse, il me dit : *Dites leur qu'ils ne s'arrêtent pas à un seul passage de l'Ecriture : mais qu'ils considerent les autres, & voient s'ils peuvent me lier les mains.*

Un jour qu'après l'octave de la Visitation de la Sainte Vierge j'étois dans un hermitage du Mont Carmel, recommandant à Dieu un de mes freres, je lui dis, Seigneur, pourquoi permettez-vous que mon frere soit en un lieu où il court fortune de se perdre ? Il me semble que si un de vos freres se trouvoit dans un semblable peril il n'y auroit rien que je ne fisse pour tâcher à l'en tirer : & alors il me dit : *Ma fille, ma fille, ce sont les Religieuses de l'Incarnation qui sont mes sœurs. A quoi vous arrêtez-vous ? prenez courage, & ne pensez qu'à accomplir ma volonté : cela n'est pas si difficile qu'il vous semble ; & ce que vous vous imaginez devoir causer la perte des autres maisons tournera à leur avantage & à celui des vôtres. Mon pouvoir est grand : n'y résistez pas.*

Considerant un jour la grande Penitence que faisoit une personne fort pieuse, & que j'aurois pû en faire davantage que je n'en faisois si j'eusse suivi le desir que Dieu m'en donnoit quelquefois sans m'arrêter à ce que mes Confesseurs m'ordonnoient, je pensai en moi-même

me si peut-être il ne vaudroit pas mieux ne leur pas obéir en cela. Nôtre Seigneur me dit : *Non ma fille, vous ne sçauriez vous égarer dans le chemin que vous tenez : marchez-y en assurance. Quelques grandes que soient les penitences que vous voiez faire à cette personne j'estime davantage vôtre obéissance.*

Etant un jour en oraison Dieu me fit voir par une vision intellectuelle que l'ame qui est en grace se trouve en la compagnie de la tres-sainte Trinité, qui l'éleve au dessus de tout ce qui est sur la terre : & l'on me fit comprendre ces paroles du Cantique : *Dilectus meus descendit in hortum suum.* Je vis aussi qu'au contraire l'ame engagée dans le peché est comme une personne qui étant liée, & aiant les yeux bandez, & les oreilles bouchées, ne peut ni marcher, ni voir, ni entendre ; mais se trouve toute environnée de tenebres & dans une grande obscurité : ce qui me donna une telle compassion des ames qui sont en cet état, qu'il n'y a rien que je ne souffrissè avec joie pour en délivrer une seule. Je ne sçauois bien représenter cette vision ; mais je suis persuadée qu'il seroit impossible à ceux qui la verroient telle que je la vis, de se résoudre à perdre un si grand bonheur pour tomber dans un si grand malheur.

En la seconde année que je fus Prieure du monastere de l'Incarnation, le Pere Jean de la Croix me communiant un jour de l'octave de Saint Martin il partagea la Sainte Hostie pour en donner une moitié à l'une de mes Sœurs. Je crus que ce n'étoit pas qu'il en manquât, mais qu'il le faisoit pour me mortifier à cause que je lui avois dit que j'étois bien aise de recevoir de grandes Hosties, quoi que je sçussè que cela n'importe pas, puis que JESUS-CHRIST est tout entier dans la moindre particule : & alors nôtre Seigneur pour me faire connoître qu'en effet cela n'importe pas, me dit : *Ne craignez point, ma fille, que qui que ce soit puisse vous séparer de moi.* Il se montra ensuite à moi comme il avoit fait autrefois par une vision imaginaire, mais tres-interieure, & me dit en étendant vers moi sa main droite : *Regar-*

dez ce clou comme une marque, qu'à commencer dès ce moment je vous prens pour mon épouse : Vous n'avez pas été digne jusques ici de recevoir une si grande faveur : mais desormais vous ne me regarderez plus seulement comme vôtre Createur, vôtre Roi, & vôtre Dieu : vous me considerez aussi comme vôtre véritable Epoux. Mon honneur sera le vôtre ; & le vôtre sera le mien.

Ces paroles firent une telle impression dans mon ame qu'elle étoit comme hors d'elle-même & comme toute égarée : & dans ce transport je priai nôtre Seigneur, ou de relever ma bassesse pour me rendre capable de recevoir une excessive faveur, ou de ne me la pas accorder, parce que n'y ayant point de proportion entre l'infirmité de la nature & l'éminence d'une telle grace, je ne pouvois la supporter s'il ne m'en donnoit la force. Je passai le reste du jour de la sorte, & j'ai reçu depuis de grands avantages de cette vision : mais avec beaucoup de confusion & avec douleur de voir que je travaille si peu pour les meriter.

Lors que j'étois dans le monastere de Toledé on me conseilla de ne pas permettre qu'on y enterrât d'autres personnes que des gens de qualité : & alors nôtre Seigneur me dit : *Ce seroit bien vous abuser, ma fille, de vous arrêter aux loix du monde ; au lieu de considerer que j'y ai été pauvre & méprisé. Croiez-vous donc que ceux qui y passent pour grands se trouveront grands devant mes yeux, & que la noblesse soit plus estimable que la vertu ?*

Environ le 14. jour de Février de l'an 1571. nôtre Seigneur me dit : *Vous desirez les travaux, & en même temps les apprehendez. Mais je dispose les choses selon que la partie supérieure de vôtre ame le souhaite, non pas selon l'infirmité & la foiblesse de l'inférieure. Efforcez-vous donc de vous rendre digne de mon assistance qui veut vous rendre victorieuse de vous-même. Vous ne mourrez point que vous ne voiez l'ordre de ma Sainte Mere faire un grand progrès.*

Lors qu'en l'année 1579. j'étois dans le monastere de

392 LA VIE DE SAINTE THERESE.
Saint Joseph d'Avila la veille de la Pentecôte & dans l'hermitage de Nazareth , me souvenant d'une tres-grande grace que Dieu m'avoit faite à pareil jour il y avoit environ vingt ans, j'entrai dans une telle ferveur d'esprit que mes puissances demeurèrent suspendues : & dans ce grand recueillement nôtre Seigneur me dit :
De commander de sa part aux Peres Carmes Déchaufsez d'observer quatre choses d'où dépendoit l'accroissement ou la décadence de leur ordre. La premiere , que les Superieurs s'accordassent dans leurs sentimens. La seconde , qu'ayant plusieurs maisons il n'y eût que peu de Religieux en chacune. La troisiéme , d'avoir peu de communication avec les seculiers , & ce peu pour le bien de leurs ames. Et la quatriéme , d'enseigner plus par actions que par paroles. Comme il n'y a rien de plus vrai je l'ai signé de ma main. Therese de J E S U S.

RELATIONS

Que la sainte écrivoit pour un de ses Confesseurs , où l'on voit les vertus admirables & le don de priere dont Dieu l'avoit favorisée.

PREMIERE RELATION.

VOICI quelle est ma maniere d'oraison dans le temps que j'écris ceci. Il m'arrive rarement de pouvoir discourir avec l'entendement, parce qu'aussitôt que je commence à me recueillir j'entre dans la quietude ou le ravissement, & qu'ainsi je ne puis faire aucun usage de mes sens. J'entens seulement que l'on me parle, mais sans rien comprendre à ce que l'on me dit.

Il m'arrive souvent qu'encore que je ne pense point alors à Dieu, mais à d'autres choses, & qu'il me semble que quelque desir que j'en eusse je ne pourrois faire oraison tant je suis dans une grande secheresse & travaillée de douleurs corporelles, je me trouve tout d'un coup dans un tel recueillement & élévation d'esprit que je suis comme hors de moi-même, & j'en reçois en un moment les avantages que je dirai, sans que j'aie eu
nean-

neanmoins aucune vision ni rien entendu, & sans sçavoir où je suis. Il me paroît seulement que mon ame est comme perduë, & qu'elle profite plus en un moment qu'elle ne pourroit avec tous les efforts faire en une année.

D'autres fois je me sens dans un tel transport & un si grand desir de mourir pour Dieu que je ne sçai que devenir. Il me semble que je vai rendre l'esprit : je jette des cris : j'ai recours à Dieu & le prie avec grande ardeur de ne me pas abandonner. En d'autres temps je ne puis demeurer assis tant mes inquietudes sont grandes ; & cette peine que je sens sans y rien contribuer est d'une telle nature que je ne voudrois jamais la voir cesser. Elle procede du dégoût de la vie que le desir de voir Dieu me cause, & de ce que mon mal est sans remede, parce qu'il n'y en auroit point d'autre que la mort, & qu'il ne m'est pas permis de me la donner. Ainsi il me paroît que les autres trouvant de la consolation dans leurs maux il n'y a que les miens qui durent toujours : & la douleur que j'en souffre est si grande qu'il me seroit impossible de la supporter si nôtre Seigneur ne la soulageoit de temps en temps par ces ravissemens qui font cesser mes inquietudes, rendent le calme à mon ame, lui donnent quelquefois la joie de voir une partie de ce qu'elle desire, & en d'autres temps celle de connoître des veritez merveilleses qui lui paroïssent incomprehensibles.

Je me sens d'autres fois pressée par de si violens & ardens desirs de servir Dieu, & dans un si extrême déplaisir de lui être inutile, que je ne puis assez dire combien cela me fait souffrir. Il me paroît alors qu'il n'y a ni peines, ni travaux, ni martire que je n'endurasse avec joie : ce qui m'arrive en un moment quoi que je n'y pense point, & avec une telle impetuosité qu'il me renverse l'esprit sans que j'en puisse comprendre la cause. Je voudrois élever ma voix pour faire entendre à tout le monde combien il importe de ne se pas contenter de faire de petites choses pour Dieu, & ce que nous pouvons esperer de sa bonté si nous nous y disposons. Ces desirs si violens & cette douleur de ne pouvoir ce que je voudrois

m'agitent d'une maniere incroyable. Il me semble que si j'étois libre je ferois des choses extraordinaires pour le service de Dieu, & je me trouve comme liée d'une telle sorte que je lui suis entierement inutile. Ainsi ma peine est si grande qu'elle ne se peut exprimer : mais enfin Dieu la fait cesser, & le recueillement, la consolation, & la joie prennent sa place.

Il m'est arrivé d'autres fois dans ces mêmes frardens desirs de servir Dieu de vouloir faire des penitences qui m'auroient sans doute beaucoup soulagée & donné une grande joie : mais on m'en a empêchée à cause de mes infirmités corporelles, & je croi que si on me les eût permises elles auroient pû quoi que mediocres, être excessives.

Je sens quelquefois une si grande peine d'avoir à converser avec quelqu'un qu'elle me fait répandre des larmes. Tout mon plaisir est d'être seule : & lors même que je ne prie ni ne lis point je ne laisse pas de trouver de la consolation dans la solitude. L'entretien de mes parens m'est particulièrement ennuieux, & je n'y suis qu'avec contrainte, excepté ceux avec qui je puis traiter de l'oraison & d'autres discours de piété : car je suis bien aise de les voir ; mais non pas toujours, y aiant des temps où leur compagnie me seroit à charge parce que je voudrois être seule. Mais cela arrive rarement, principalement à l'égard de ceux à qui je parle des choses de ma conscience ; car ils me consolent toujours. Ce m'est aussi une grande peine de me trouver dans la nécessité de manger & de dormir, & d'y être encore plus obligée que les autres à cause de mes infirmités. Mais le faisant dans la veüe de Dieu & à dessein de le servir, je lui offre cette peine.

Comme je ne me lasserois jamais d'être seule, le temps me paroît passer trop vite & n'en avoir pas assez pour prier. J'ai aussi tant d'affection pour la lecture que je suis dans un continuel desir de m'y occuper. Je lis peu néanmoins, parce que je n'ai pas plûtôt pris un livre que je me trouve recueillie, & qu'ainsi ma lecture se chan-

ge en oraison. Cela même dure trop peu à mon gré à cause de mes grandes occupations, qui encore qu'elles soient bonnes ne me donnent pas le même contentement que je recevois dans la lecture & dans l'oraison. Ainsi je ne puis ce me semble voir sans quelque déplaisir que c'est en vain que je desire toujours d'avoir plus de temps que je n'en ai.

Dieu m'a donné ces desirs & plus de vertu que je n'en avois depuis qu'il m'a favorisée de l'oraison de quietude & de ces ravissémens dont j'ai parlé, & je me trouve si changée en mieux que je ne puis considérer sans horreur l'état où j'étois auparavant.

Ces ravissémens & ces visions ont produit en moi les avantages dont je parlerai : & je me contente maintenant de dire que si j'ai quelque chose de bon ils en sont la cause.

J'ai fait une telle résolution de ne point offenser Dieu, même veniellement, que j'aimerois mieux mourir mille fois que d'y contrevenir de propos délibéré.

Cette résolution est telle que pour faire une chose que je croirois agreable à Dieu & tourner à sa gloire & que mon Directeur approuveroit, il n'y a point de biens que je ne méprisasse, ni point de travaux que je ne voulusse souffrir pour l'exécuter. Et si je n'étois dans ce sentiment je n'aurois pas ce me semble la hardiesse de rien demander à Dieu, ni même de faire oraison. Mais je ne laisse pas d'être fort imparfaite & de commettre beaucoup de fautes.

Dans l'obeissance que je rens, quoi qu'imparfaitement, à mon Confesseur, il me semble que je suis incapable de vouloir manquer à faire ce qu'il m'ordonne, & je me croirois en mauvais état si j'étois dans une autre disposition.

J'aime la pauvreté, quoi que non pas tant que je devrois : & il me semble que quand je serois tres-riche je ne desirerois de me conserver aucun revenu ni garder de l'argent pour mon usage particulier ; mais me contenterois du nécessaire. Je sens bien néanmoins que je

ne possède qu'imparfaitement cette vertu, parce qu'encore que je ne souhaite rien pour moi, je ne serois point fâchée d'avoir du bien pour le donner.

Je n'ai presque point eu de vision qui ne m'ait servi : & je me remets à mes Confesseurs de juger si quelques-unes ont été des illusions.

Les eaux, les campagnes, les fleurs, les excellentes odeurs, la musique, & tant d'autres objets qui passent dans le monde pour si agreables, me paroissent l'être si peu en comparaison de ceux qui se présentent à mon esprit dans les visions que j'ai d'ordinaire, que je voudrois n'avoir point d'yeux pour les voir ni d'oreilles pour les entendre. Ainsi ils me touchent si peu que je ne les ai pas plutôt apperçûs qu'ils s'effacent de mon imagination tant ils me paroissent méprisables.

Lors que je ne puis me dispenser de traiter avec quelques personnes du monde, quoi que ce ne soit que de choses de pieté & d'oraison, si cela dure long-temps sans nécessité j'en ai tant de peine, qu'il faut que je me fasse violence.

Ces conversations & ces entretiens des choses du siecle qui m'étoient autrefois si agreables me donnent maintenant tant de dégoût que je ne sçauois les souffrir.

Ces desirs que j'ai d'aimer, de servir, & de voir Dieu ne sont plus accompagnez comme autrefois dans le temps que je croiois être si devote, de meditations & de quantité de larmes ; mais de mouvemens d'amour de Dieu si vifs & si violens, que s'il ne les temperoit par ces ravissémens qui mettent mon ame dans la tranquillité, & dans le calme, je croi qu'elle cesseroit bien-tôt d'animer mon corps.

Je ne sçauois voir des personnes marcher à grands pas dans la pieté, détachées de tout, & qui ne trouvent rien de difficile pour servir Dieu, que je ne desiré de communiquer avec elles, parce qu'il me semble que leur exemple me fortifie.

Je ne puis sans quelque douleur en voir d'autres qui sont timides, & qui ne vont que comme à tâtons dans ce
qu'elles

qu'elles pourroient raisonnablement entreprendre de faire pour Dieu. J'implore en leur faveur son secours & celui de ces grands Saints dont les admirables actions donnent de l'étonnement, non que je me croie capable de faire rien de bon; mais parce que je ne doute point que Dieu n'assiste ceux qui s'engagent dans de grands desseins pour lui plaire, & ne les abandonne jamais lors qu'ils mettent leur confiance en lui seul. Je souhaite de rencontrer des personnes qui me confirment dans cette opinion, & de me reposer ainsi sur son éternelle providence du soin de la nourriture & du vestement.

Les paroles suivantes étoient ajoutées de la main de la Sainte.

Ce que je dis que nous devons laisser à Dieu le soin de nos besoins temporels ne doit pas s'entendre de telle sorte que je prétende par là me pouvoir dispenser de les procurer. Mais il signifie seulement que ce doit être sans inquiétude; & je me trouve si bien de n'en point avoir que je tâche autant que je puis de m'oublier moi-même. Il me semble qu'il y a environ un an que Dieu m'a donné ce sentiment.

Pour ce qui est de la vaine gloire, Dieu me fait la grâce d'être très-persuadée que je n'ai aucun sujet d'en avoir, parce que je connois clairement que je ne contribue rien à tant de faveurs que je reçois de sa bonté. Il me fait voir au contraire que ma misère est si grande que ce que je pourrois penser en toute ma vie ne seroit pas capable de me faire comprendre la moindre de tant de grandes veritez dont il m'instruit en un moment.

Il me sembloit autrefois que je devois avoir honte de parler ainsi des choses qui me regardent: mais depuis quelques jours je n'en ai point, parce que je ne me trouve pas meilleure qu'auparavant que j'eusse reçu tant de graces, & au contraire encore pire puis que je n'en profite pas. Je trouve que bien que je reçoive continuellement des faveurs de Dieu, les autres sont plus vertueuses que moi & s'avancent davantage dans son service: ce qui me fait croire qu'il leur donnera tout d'un coup les graces

graces qu'il m'a faites à diverses fois, & je crains que me voiant si foible & si mauvaise il ne m'ait conduite par ce chemin. Je le prie de tout mon cœur que ce ne soit point dans cette vie qu'il me recompense.

Lors qu'étant en oraison je me trouve dans la liberté de mediter je ne pourrois quoi qu'il me vint dans la pensée demander à nôtre Seigneur de me donner du repos, & desirer qu'il m'accordât cette priere, parce que je voi qu'il n'en a jamais eu quand il étoit sur la terre, mais a passé sa vie en des travaux continuels. Ainsi je le prie de ne me les point épargner, & de me faire la grace de les pouvoir supporter.

Toutes les choses de cette nature & qui sont les plus parfaites s'offrent à moi dans l'oraison, & font impression sur mon esprit. Je ne sçauois sans étonnement voir de si grandes veritez; & elles me paroissent si claires que je trouve que tout ce qui est dans le monde leur étant comparé n'est que folie. Ainsi j'aurois besoin de me contraindre pour y penser comme je faisois autrefois, tant il me semble que c'est une resverie de compter pour quelque chose les maux & les travaux de cette vie, & de ne moderer pas même par cette consideration la douleur de la mort de nos plus proches parens, de nos plus chers amis, & des autres choses qui nous sont les plus sensibles. N'ai-je donc pas raison de dire que considerant quelle j'étois, & quels étoient alors mes sentimens, je dois veiller avec soin sur ma conduite?

Quoi que je remarque en quelques personnes des choses qui paroissent visiblement être des pechez, je ne puis me résoudre à croire qu'elles aient offensé Dieu, parce que je suis persuadée que chacun desire comme moi de le servir. Il m'a fait cette grace dont je ne sçauois trop le remercier, de ne me jamais arrêter à penser aux defauts d'autrui: & quand ils se presentent à ma memoire, au lieu de m'y arrêter je considere ce qu'il y a de bon en ces personnes. Ainsi rien ne me donne peine que les pechez publics & les heresies; mais j'en suis souvent fort affligée, & il me semble presque toutes les fois que

que j'y pense que cette peine est la seule que l'on doit sentir. Ce m'en est néanmoins une de voir des personnes d'oraison tourner en arriere ; mais non pas si grande , parce que je tâche d'en détourner mon esprit.

Je ne suis plus si curieuse que je l'étois , quoi que je ne sois pas toujours en cela entierement mortifiée ; mais seulement quelquefois.

Ce que je viens de rapporter, & une attention presque continuelle à Dieu est pour l'ordinaire , selon ce que j'en puis juger, l'état de mon ame. Ainsi quand je m'occupe d'autre chose je me sens comme réveiller sans sçavoir par qui , pour reprendre cette attention ; mais non pas toujours, & seulement assez souvent lors que ce dont il s'agit est important.

Je me trouve quelquefois durant trois ou quatre jours non seulement sans ferveur & sans aucune vision ; mais elles sont si effacées de ma memoire que quand je le voudrois je ne pourrois me souvenir d'aucun bien que j'aie fait. Tout me paroît un songe : mes maux corporels m'accablent : mon entendement se trouble : je n'ai nulle pensée de Dieu ; & je ne sçai du tout où j'en suis. Si je prens un livre je ne comprends rien à ce que je lis : je me voi pleine d'imperfections , sans amour pour la vertu ; & cette grande ardeur de souffrir disparoît de telle sorte qu'il me semble que je serois incapable de résister à la moindre tentation ; que je ne me trouve propre à rien ; que je ne pourrois voir sans peine que l'on me commandât quelque chose d'extraordinaire, & que je trompe tous ceux qui ont bonne opinion de moi. Je voudrois alors pouvoir me cacher en lieu où personne ne me vît, & ce n'est pas par vertu, mais par lâcheté que je cherche la solitude. Je me sens disposée à contester contre ceux qui me voudroient contredire, & mon seul soulagement au milieu de tant de peines est la grace que Dieu me fait de ne l'offenser pas plus qu'à l'ordinaire, & qu'au lieu de lui demander de me délivrer de ce tourment je suis prête de souffrir jusques à la fin de ma vie si telle est sa volonté. Je m'y soumets de tout mon cœur, je

je le prie seulement de m'assister afin que je ne l'offense point, & confidere comme une tres-grande grace de n'être pas toujours dans l'état que je viens de dire.

Je ne sçauois voir sans étonnement qu'étant dans une si grande peine une seule des paroles que nôtre Seigneur a accoutumé de me faire entendre, une vision, un recueillement qui ne dure pas plus qu'un *Ave Maria*, ou une approche de la Sainte Table pour communier, rend une entiere tranquillité à mon ame & à mon corps, & éclaire de telle sorte mon entendement qu'il recouvre toute sa force & rentre dans ses dispositions ordinaires. Je l'ai éprouvé diverses fois, & toujours quand je communie. Il y a plus de six mois que je me sens notablement soulagée de mes infirmités corporelles, particulièrement dans les ravissements. Je me suis vûe quelquefois durant plus de trois heures, & d'autres fois durant tout le jour dans un tel amendement que cela n'est pas croiable, sans que l'on puisse dire que c'est une imagination, parce que je l'ai particulièrement remarqué. Ainsi lors que je suis dans ce grand recueillement je n'apprehende rien pour ma santé, & je ne remarquois point cet amendement extraordinaire dans la maniere d'oraison que je faisois auparavant.

Tout ce que je viens de rapporter me fait croire que ces paroles, ces visions, & ces relevations procedent de Dieu, parce qu'étant en chemin de me perdre elles m'ont mis en peu de temps dans l'état où je me trouve aujourd'hui, & donné des vertus qui m'étonnent ne sçachant comment je les ai acquises. Je ne me connois plus moi-même, & sçai que ce changement ne s'est pas fait par mon travail, mais que je le tiens d'ailleurs. En quoi je suis tres-assurée que je ne me trompe point, & que Dieu ne s'est pas seulement servi de ce moien pour m'attirer à lui; mais pour me tirer de l'enfer: & ceux de mes Confesseurs à qui j'ai fait des Confessions generales ne l'ignorent pas.

Quand je rencontre des personnes qui sçavent quelques particularitez de ce qui me regarde je voudrois
leur

leur pouvoir raconter toute ma vie, parce que la seule chose que je desire est que l'on donne à Dieu les loüanges qui lui sont dûës. Comme il connoît le fond de mon cœur il sçait que je parle sincerement, & que sans me souvenir ni des biens, ni des honneurs, ni de la vie, tous mes desirs se renferment à souhaiter ce qui regarde sa gloire. Je ne puis croire que le diable m'ait procuré tant d'avantages pour m'attirer à lui & me perdre ensuite. Il est trop habile pour avoir recours à des moiens si contraires à son dessein; & je ne sçauois non plus me persuader qu'encore que mes pechez meritassent que je fusse trompée, Dieu ait rejetté les instantes prieres qu'on lui fait depuis deux ans pour lui demander de me faire connoître si j'étois dans un bon chemin, afin que si je m'égarois il lui plût de me conduire par une autre voie. Quelle apparence que si ce qui se passoit en moi ne venoit point de lui, il eût permis que mon égarement augmentât toujours? Ces raisons & l'exemple de tant de Saints m'encouragent lors que ma méchanceté me fait craindre d'être dans l'illusion. Mais dans l'oraison & dans les temps où mon ame se trouve tranquille & que je ne pense qu'à Dieu, quand tous les plus sçavans & les plus saints hommes du monde emploieroient tous leurs efforts pour me faire croire que le demon y avoit part, il seroit hors de leur pouvoir de me le persuader quelque deference que j'eusse pour eux. Je l'ai éprouvé: car quoi que l'on m'ait pû dire, & que mon estime de la vertu & de la sincerité de ceux qui me parloient jointe à la connoissance que j'avois de ma misere, me fissent entrer dans la creance qu'il se pouvoit bien faire que j'étois trompée, une seule de ces paroles surnaturelles, ou de ces visions, ou le moindre recueillement, effaçoit de mon esprit tout ce qu'ils m'avoient dit, & je me trouvois plus confirmée que jamais dans l'opinion que cela venoit de Dieu.

Ce n'est pas que je ne croie qu'il peut s'y mesler quelque chose du demon comme je l'ai vû arriver: mais ses illusions produisent des effets si differens de ceux qui

procedent des graces que l'on reçoit de Dieu, que je ne sçaurois m'imaginer qu'une personne qui en a quelque experience s'y puisse tromper.

Encore que je sçûsse certainement que ces choses viennent de Dieu je ne voudrois pour rien du monde m'engager à quoi que ce soit que mon Directeur n'approuvât & ne jugeât être de son service: & j'y ai été confirmée par ces visions qui m'ont toujourns recommandé l'obeissance que je dois à ceux qui prennent le soin de ma conduite. Je m'y trouve souvent si severement reprise de mes fautes que j'en suis penetrée jusques dans le cœur: & d'autres fois j'y reçois des avis importans & tres-utiles touchant les affaires que j'ai à traiter.

Je me suis beaucoup étenduë sur ce sujet: mais quand je pense aux avantages que je tire de l'oraison il me semble que je n'en dis pas assez; & cela n'empêche pas que je ne me trouve ensuite fort imparfaite & fort mauvaise. Peut-être que je me trompe manque de sçavoir discerner le bien du mal, & que je n'en juge que par la difference si visible qui se rencontre dans les divers temps de ma vie.

On peut voir dans ce que je viens de rapporter mes veritables sentimens & les dispositions qu'il a plû à Dieu de me donner quoi que si imparfaite & si méchante. Je soumetts le tout, mon Pere, à vôtre jugement: Vous connoissez tous les plis & les replis de mon ame.

Cette Relation n'est pas écrite de la main de la Sainte mais elle dit comme on le verra ensuite qu'elle est telle qu'elle l'a écrite: & la Relation suivante est toute écrite de sa main.

SECONDE RELATION.

IL y a ce me semble plus d'un an que j'écrivis ce que l'on peut voir ci-dessus: & depuis ce temps Dieu m'a fait la grace d'avancer au lieu de reculer dans son service. Qu'il en soit loüé à jamais. Non seulement il n'a point discontinué à me favoriser de visions & de revelations, mais il m'en donne de beaucoup plus élevés. Il m'a enseigné une maniere d'oraison qui m'est encore plus utile, qui me met dans un plus grand détachement de

de toutes les choses de la terre, & qui me donne plus de courage & plus de liberté d'esprit. Mes ravissmens augmentent, & sont quelquefois si extraordinaires qu'il m'est impossible de les cacher : tout ce que je puis est de tâcher à faire croire que ce sont ces grands maux de cœur auxquels je suis sujette qui me font tomber en foiblesse, & je m'efforce avec grand soin d'y résister lors qu'ils me prennent : mais quelquefois je ne le puis.

Quant à la pauvreté, il me paroît que Dieu me fait en cela beaucoup de grace, parce que non seulement je ne voudrois pas avoir le nécessaire s'il ne venoit d'aumône; mais je desirerois de tout mon cœur d'être en un lieu où l'on ne vécût que de charitez. Car il me semble que je ne pratique point si parfaitement le vœu de pauvreté ni les conseils de JESUS-CHRIST dans un lieu où je suis assurée qu'il ne me manquera rien pour la nourriture & le vestement, que dans un monastere sans rentes où quelque chose me pourroit manquer. Les biens que la véritable pauvreté nous fait acquérir sont si grands que je souhaiterois beaucoup de ne les pas perdre; & je me trouve quelquefois avec une si grande foi que Dieu n'abandonnera jamais ceux qui le servent, qu'il n'y a jamais eu & qu'il n'y aura jamais de temps où ses paroles ne s'accomplissent, que je ne puis me persuader autre chose ni rien craindre. C'est pourquoi j'ai une extrême peine quand on me conseille de prendre des rentes, & alors j'ai recours à Dieu.

Il me semble que j'ai beaucoup plus de compassion des pauvres que je n'en avois : & j'ai un si grand desir de les assister que si je suivois mon inclination je me dépouillerois pour les revêtir. Leur saleté ne me cause aucun dégoût quoi que je m'approche d'eux & que je les touche. En quoi je voi que Dieu me fait une grace particulière, parce qu'encore qu'auparavant je leur fîsse l'aumône pour l'amour de lui je n'avois pas par mon naturel cette grande compassion d'eux; & qu'ainsi je ne puis douter qu'il ne me l'ait donnée.

Je me sens aussi moins imparfaite au regard des mur-

mures qui s'élevent contre moi : car bien qu'ils soient en grand nombre il me semble que je n'en suis non plus touchée que si j'étois insensible. Il me paroît presque toujours que l'on a raison de me blâmer, & je croi n'avoir rien en cela à offrir à Dieu, à cause que je connois par experience que j'en profite. Ainsi depuis le temps que j'ai commencé à faire oraison je ne veux point de mal à ces personnes : je sens seulement d'abord que leur injustice me choque un peu ; mais sans me donner ni alteration ni inquietude : & quand je voi que l'on me plaint je ne sçaurois m'empêcher d'en rire en moi-même, parce que toutes les injustices que l'on nous fait en ce monde me paroissent si méprisables qu'elles ne méritent pas que l'on y pense : je les considere comme un songe qui s'évanoüit aussi-tôt que l'on s'éveille.

Je me sens par la misericordé de Dieu dans un plus ardent desir de le servir, dans un plus grand amour de la solitude, & dans un plus entier détachement, à cause que les visions dont j'ai parlé m'ont fait connoître le neant de toutes les choses d'ici-bas. Ainsi je compte pour peu de me séparer de mes proches & de mes amis afin de me rendre plus agreable à Dieu lors que son service m'y oblige, parce que m'étant à charge quand ils m'empêchent de lui rendre ce que je lui dois je les quitte avec plaisir, & trouve ainsi du repos en toutes choses.

J'ai reçu des avis dans l'oraison que l'experience m'a fait voir être tres-utiles, & j'ai tiré un grand profit de ces faveurs de Dieu. Mais j'ai commis en cela même de grand manquemens, parce que j'ai été trop sensible à la consolation que j'en recevois, quoi que souvent le peu de penitence que je fais & l'honneur que l'on me rend me donnent beaucoup de peine.

Il y avoit en cet endroit une ligne marquée comme elle est ici.

Il y a environ neuf mois que j'ai écrit ce que dessus, & depuis ce temps Dieu m'ayant fait la grace de ne point tourner la tête en arriere ensuite de tant de faveurs que j'ai reçues de sa bonté, il me semble que je me trouve
dans

dans une liberté d'esprit encore beaucoup plus grande. J'avois crû jusques ici avoir besoin de l'assistance des creatures & m'y confiois : mais je voi bien maintenant qu'on ne les doit considerer que comme de petits scions de Romarin sec, qui lors que l'on veut s'y appuier plient & se rompent sous le poids du moindre murmure & de la moindre contradiction. Ainsi je connois par experience que le seul moien de ne point tomber est de n'avoir autre soutien que la croix, & de se confier en celui qui a bien voulu pour nôtre salut y être attaché. C'est en lui que je trouve un ami tres-veritable, & c'est par lui que je me voi élevée à un tel pouvoir & un tel empire, que pourveu qu'il ne m'abandonne point je me croi capable de resister à toutes les puissances de la terre.

Quoi qu'avant que de connoitre clairement cette verité je prisse grand plaisir de voir que l'on eût de l'affection pour moi : non seulement je ne m'en soucie plus ; mais il me semble que j'en souffre quelque peine, excepté pour les personnes à qui je parle de ce qui regarde ma conscience, ou que je croi pouvoir me servir. Car je suis bien-aïse d'être aimée des uns afin qu'ils me souffrent, & des autres afin qu'ils se laissent plus aisément persuader de ce que je leur dis du neant & de la vanité du monde.

Dieu m'a tellement fortifiée dans les contradictions, les persecutions & les travaux que j'ai eus à soutenir depuis quelques mois, que plus ils étoient grands plus mon courage s'augmentoït, sans que je me fois lassée de souffrir. Non seulement je n'ai point hai les personnes qui disoient du mal de moi ; mais il me semble que je les aimois plus qu'auparavant, sans que je sçache de quelle sorte nôtre Seigneur me faisoit cette grace.

Etant de mon naturel tres-violente dans mes desirs, ils sont maintenant si moderez & je me trouve si tranquille, que je ne me sens point touchée de déplaisir lors qu'ils ne s'accomplissent pas ; & excepté en ce qui regarde l'oraison je suis si peu sensible à l'ennui & à la joie, que je paroïs toute stupide, & demeure durant quelques jours en cet état.

Il me prend quelquefois de si violens desirs de faire penitence que lors que j'en fais quelque'une j'y trouve presque toujours du plaisir & des délices : mais mes grandes infirmités corporelles font cause que je n'en fais gueres.

La nécessité de manger me donne souvent une tres-grande peine. Maintenant elle est excessive, principalement quand je suis en oraison : car alors elle est telle qu'elle me fait répandre quantité de larmes & témoigner ma douleur par mes plaintes sans sçavoir presque ce que je dis ; & je ne me souviens point que cela me soit arrivé dans les plus grands travaux que j'aie soufferts, pouvant dire qu'en ces occasions j'ai un cœur d'homme & non pas de femme.

Je souhaite plus ardemment que jamais que Dieu ait des serviteurs qui le servent avec un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas qui ne sont que vanité, & que ces personnes soient sçavantes, parce que je voi l'extrême besoin qu'en a l'Eglise, & j'en suis si vivement pénétrée qu'il me semble que c'est se moquer de s'affliger d'autre chose. Je recommande continuellement cette affaire à Dieu dans la creance que j'ai qu'un de ces hommes parfaits, & véritablement touché de son amour fera plus qu'un grand nombre d'autres qui n'agiroient que foiblement & avec tiédeur.

Il me paroît que je suis plus ferme que jamais en ce qui regarde la foi : & il me semble que je ne craindrois point de disputer contre tous les Lutheriens pour leur faire connoître leur erreur. Je ne sçauois sans en être extrêmement affligé penser à la perte de tant d'ames.

Dieu me fait connoître clairement qu'il lui a plû se servir de moi pour l'avancement de plusieurs ames, & qu'il fait par sa bonté que mon amour pour lui s'augmente de jour en jour.

Il me semble que quand je voudrois m'efforcer d'avoir de la vanité je ne le pourrois, ni ne voi pas comment je pourrois non plus m'imaginer que l'on me dût attribuer aucune des vertus que j'ai, après m'être vûe

durant tant d'années sans en avoir une seule, & ne faisant maintenant que recevoir des faveurs de Dieu sans que je lui rende aucun service, au lieu que je voi toutes les autres s'avancer de plus en plus. Cet aveu sincere que j'en fais ne doit pas passer pour humilité; mais pour une verité qui me fait trembler quelquefois par l'apprehension d'être trompée. Ce qui me rassure est l'avantage que je tire de ces revelations & de ces ravissements dans lesquels je suis assurée que je ne contribuë rien, & que je n'y ai non plus de part que si je n'étois qu'une foughe. Cela me met l'esprit en repos: je me jette entre les bras de Dieu, & me confie en la certitude que j'ai que je ne desire rien tant que de mourir pour lui, & qu'il n'y a pas de contentement & de repos que je ne lui veuille sacrifier de tout mon cœur pour lui témoigner mon amour.

Il y a des jours que ce que dit S. Paul me vient souvent dans l'esprit, quoi que je ne sois pas sans doute dans une disposition approchante de la sienne. C'est ce me semble que je ne vis point, que je ne parle point, & que je n'ai point de volonté; mais qu'il y a au dedans de moi un esprit qui m'anime, me conduit, & me fortifie. Ainsi me trouvant comme hors de moi-même, la vie me devient ennuyeuse. Le plus grand sacrifice que je puisse faire à Dieu dans un état qui m'est si penible pour me voir éloignée de lui est de vouloir bien vivre pour l'amour de lui: mais je souhaiterois que ce fût avec de grands travaux & de grandes persécutions, puis qu'étant inutile à tout je ne suis propre qu'à souffrir, & qu'il n'y a rien que je ne voulusse endurer pour meriter quelque chose en accomplissant sa volonté.

Il ne m'a rien été dit dans l'oraison que je n'aie vû s'accomplir: mais quelquefois plusieurs années après.

Ce que je connois des grandeurs de Dieu & de son adorable conduite éclate de tant de merveilles, que je n'y pense presque jamais sans tomber dans la défaillance, parce que mon esprit voit des choses qui surpassent de beaucoup sa capacité. Mais ensuite je demeure dans un grand recueillement.

Je m'étonne quelquefois du soin qu'il plaît à Dieu de prendre pour m'empêcher de l'offenser ians que j'y contribué presque rien, n'étant par moi-même qu'une source inépuisable de pechez & un abime de mières. Je voudrois que tout le monde le sçût, afin que l'on con-nût encore mieux quel est le pouvoir infini de Dieu. Qu'il soit loué & glorifié à jamais. Ainsi soit-il.

La Sainte écrit au bas de cette Relation ce qui s'en-suit après avoir mis en tête le nom de JESUS comme elle faisoit toujors.

†
IHS

LA premiere Relation qui n'est pas écrite de ma main est celle que je donnai à mon Confesseur qui l'a transcrite ians y rien ajouter ni diminuer. C'est un homme fort spirituel & grand Theologien. Je ne lui cachois rien de tout ce qui se passoit en moi. Il le commuquoit à d'autres personnes fort sçavantes, & particulièrement au Pere Mancio. Ils n'y ont rien trouvé qui ne soit conforme à l'Ecriture Sainte; & cela m'a mis l'esprit en grand repos, quoi que je n'ignore pas que tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par ce chemin je dois me défier de moi-même. C'est aussi ce que je fais toujors; & je vous prie, mon Pere, de vous souvenir que tout ce que je vous ai dit a été sous le secret de la Confession.

Ici finissent les paroles de la Sainte. Elle fit cette Relation étant encore dans le monastere de l'Incarnation & avant que d'en être sortie pour aller fonder ceux de la nouvelle reforme. Mais quant à la premiere Relation elle l'avoit faite dès le temps qu'elle avoit commencé de se donner entierement à Dieu & qu'il la favorisoit de tant de graces naturelles.

Elle n'écrivit la seconde Relation qu'un an apres la premiere ainsi qu'elle le dit en la commençant; & l'on y peut voir avec étonnement à quelle haute perfection elle arriva en si peu de temps. Que si elle a commencé d'une maniere si admirable qu'elle a surpassé d'abord plusieurs personnes fort parfaites: jusques à quel point de perfection doit on croire qu'elle est arrivée augmentant de jour en jour en vertu durant vingt deux ou vingt-trois ans qu'elle a encore vécu depuis, recevant continuellement de nouvelles graces de Dieu, faisant tant de penitences, supportant tant de travaux, foudant tant de monastres, gagnant tant d'ames à Dieu, passant une partie des jours & des nuits dans une oraison si élevée, se mortifiant sans cesse, & amassant ainsi un tresor incomparable de bonnes œuvres?

FONDATIONS

FAITES PAR SAINTE

THERESE

PAR

PLUSIEURS MONASTERES

D E

CARMELITES,

ET D E

CARMES DESCHAUSSEZ.

Avant-propos de la Sainte.

LE n'ai pas seulement lû en divers traitez ;
mais j'ai éprouvé combien il importe de
pratiquer l'obeissance. C'est par elle que
l'on s'avance dans le service de Dieu , que
l'on acquiert l'humilité , & que l'on se guerit de l'ap-
prehension que nous devons toujours avoir en cette vie
de nous égarer dans le chemin du Ciel : car ceux qui
ont un veritable dessein de plaire à Dieu entrent par ce
moien dans la tranquillité & le repos , à cause qu'étant
soumis s'ils sont seculiers , à leurs Confesseurs , & s'ils
sont Religieux , à leurs superieurs , le demon n'ose s'ef-
forcer de jeter dans leur esprit le trouble & l'inquietu-
de après avoir éprouvé qu'il y perdrait plus qu'il n'y ga-
gneroit. Cette même vertu de l'obeissance reprime aussi
les mouvemens impetueux qui nous portent naturelle-
ment à préférer nôtre plaisir à nôtre devoir , & à faire
nôtre volonté , en nous remettant devant les yeux la re-
solution que nous ayons prise de la soumettre absolu-
ment

ment à celle de Dieu en la personne de celui que nous avons choisi pour tenir sa place.

Nôtre Seigneur m'ayant par sa bonté fait connoître le prix de cette grande vertu, j'ai tâché toute imparfaite que je suis, de la pratiquer malgré la repugnance que j'y ai souvent trouvée dans certaines occasions qui m'ont fait voir quelle est en cela ma foiblesse; & je le prie de tout mon cœur de me donner la force qui m'est nécessaire pour ne point tomber en de semblables défauts.

Etant dans le monastere de Saint Joseph d'Avila en 1562. qui est l'année qu'il fut fondé, le Pere François Garcia de Toledé Dominiquain m'ordonna d'écrire de quelle sorte cet établissement s'étoit fait, & plusieurs autres choses que l'on pourra lire dans cette relation si elle voit jamais le jour.

Onze ans après étant en l'année 1573. dans le monastere de Salamanque, le Pere Ripalde Recteur de la compagnie de J E S U S mon Confesseur aiant vû ce traité de la premiere fondation, crût qu'il seroit du service de Dieu d'écrire de même les sept autres, comme aussi le commencement de quelques monasteres des Peres Carmes Déchauffez, & me commanda d'y travailler. Mes grandes occupations, tant à écrire des lettres qu'à satisfaire à d'autres choses dont je ne pouvois pas me dispenser parce qu'elles m'étoient ordonnées par mes supérieurs, jointes à mon peu de santé, me faisant juger cela impossible, je me trouvai dans une grande peine, & me recommandai beaucoup à Dieu. Alors il me dit : *Ma fille, l'obeissance donne des forces.* Je souhaite que selon ces divines paroles il m'ait fait la grace de bien rapporter pour sa gloire les faveurs qu'il a faites à cet ordre dans ces fondations. Au moins peut-on s'assurer de n'y rien trouver qui ne soit tres-veritable, puis que nulle consideration n'étant capable de me porter à mentir dans les choses même peu importantes, j'en ferois grande conscience dans un sujet qui regarde le service de Dieu, & ne croirois pas seulement perdre le temps, mais l'offen-

l'offenser au lieu de le louer, ce qui seroit une espece de trahison que je lui ferois, & tromper ceux qui le liroient. Je prie sa divine Majesté de m'empêcher par son assistance de tomber dans un tel malheur.

Je parlerai de chaque fondation en particulier, & le plus brevement que je pourrai, parce que mon stile est si long, que quelque soin que je prenne de ne me pas trop étendre j'ai sujet de craindre d'ennuyer les autres & moi-même : mais cet écrit devant demeurer après ma mort entre les mains de mes filles, je sçai qu'elles m'aiment assez pour en excuser les defauts. Comme je n'ai en cela autre dessein que la gloire de Dieu & le profit de celles qui le liront, il ne permettra pas s'il lui plaît qu'elles m'attribuent rien de ce qu'elles y trouveront de bon. Je les prie de demander à nôtre Seigneur de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait de tant de graces dont il m'a favorisée, & dont elles doivent beaucoup plutôt m'aider à le remercier, que me sçavoir gré de ce que j'écris.

Mon peu de memoire, mon peu d'esprit, & mon peu de loisir pourront me faire oublier plusieurs choses importantes, & en rapporter d'autres qu'il seroit plus à propos de supprimer. Et pour obeir à ce que l'on m'a ordonné je dirai quand l'occasion s'en offrira quelque chose de l'oraison, & de la tromperie dans laquelle ceux qui s'y exercent peuvent tomber, afin qu'ils y prennent garde. Je me soumets en tout, mes cheres sœurs & mes filles, à la creance de la Sainte Eglise Romaine, & desire avant que ce papier tombe entre vos mains qu'il soit veu par des personnes sçavantes & spirituelles.

Je commence cet ouvrage le 25. jour d'Août de l'année 1573. que l'on celebre la Fête de S. Louïs Roi de France : & je le commence en invoquant le nom de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, & en implorant l'assistance de la Sainte Vierge sa Mere dont j'ai l'honneur quoi qu'indigue de porter l'habit, & le secours de mon glorieux Pere S. Joseph qui ne m'a jamais manqué & dans une des maisons duquel je suis; ce monastere de

Carmelites déchauffées portant son nom. Je demande à chacun de ceux qui liront ceci de dire pour moi un *Ave Maria*, afin d'aider mon ame à sortir du purgatoire, & à jouir de la presence de nôtre divin Redempteur qui vit & regne avec son Pere & le S. Esprit dans tous les siècles des siècles.

FONDATION DU MONASTERE DE CARME-
lites de Médine du Champ.

CHAPITRE PREMIER.

Perfection dans laquelle vivoient les Religieuses Carmelites du monastere de Saint Joseph d'Avila. Combien ardent étoit le desir que Dieu donnoit à la Sainte pour le salut des ames.

LA fondation du monastere de Saint Joseph d'Avila ayant été achevée je passai cinq années dans cette maison ; & je pense pouvoir dire qu'elles ont été les plus tranquilles de ma vie, n'ayant point goûté auparavant ni depuis tant de douceur & tant de repos. Durant ce tems quelques Demoiselles encore fort jeunes que le monde sembloit avoir engagées dans ses filets tant elles paroissoient vaines & curieuses, vinrent s'y rendre Religieuses. Dieu les arracha par une espece de violence du milieu des vanitez du siècle pour les faire entrer dans cette sainte maison consacré à son service, & les rendit si parfaites que je ne pouvois voir sans confusion l'avantage qu'elles avoient sur moi. Lors que le nombre de treize que nous avions resolu de ne point passer fut rempli, je sentis une extrême joie de me trouver en la compagnie de ces ames dont la pureté & la sainteté étoient si grandes, que leur unique soin consistoit à servir & à louer nôtre Seigneur. Son adorable providence nous envoioit sans le demander ce qui nous étoit nécessaire : & quand il nous manquoit quelque chose, ce qui arrivoit rarement, c'étoit alors que ces servantes de Dieu étoient les plus satisfaites & les plus contentes. Je ne pouvois me lasser de lui rendre graces du plaisir qu'il prenoit à les

com-

combler de tant de vertus, & particulièrement de ce que méprisant tout le reste elles ne pensoient qu'à le servir.

Quoi que je fusse supérieure je ne me souviens point de m'être jamais occupée du soin de ces biens temporels, parce que je croiois fermement que rien ne manqueroit à celles qui n'avoient autre delir que de plaire à Dieu. Que s'il arrivoit quelquefois que ce que l'on nous donnoit ne suffist pas pour nôtre nourriture, j'ordonnois qu'on le distribuât à celles qui pouvoient le moins s'en passer : mais chacune disant qu'elle n'étoit pas de ce nombre, on n'y touchoit point jusques à ce que Dieu nous eût envoie de quoi en donner assez à toutes.

Quant à l'obeissance qui est celle des vertus que j'affectionne d'avantage, quoi que je l'aie mal pratiquée jusques à ce que ces saintes filles me l'aient si bien enseignée par leur exemple que si j'étois meilleure que je ne suis je ne pourrois l'ignorer, il me seroit facile d'en rapporter plusieurs choses que j'ai remarquées en elles. En voici quelques-unes dont je me souviens. On nous servit un jour au refectoir des portions de concombre : celle qui me fut donnée étoit petite, & se trouva pourrie au dedans : j'appellai une de celles de toutes les sœurs qui avoit le plus d'esprit, & lui dis pour éprouver son obeissance, qu'elle allât planter ce concombre dans un petit jardin que nous avions, elle me demanda si elle le planteroit debout ou tout plat : je lui dis de le mettre tout plat : & elle le fit sans qu'il lui vint seulement en la pensée qu'étant de la sorte il secheroit aussi-tôt : elle crût au contraire que cela seroit fort bien, parce que son desir de plaire à Dieu lui faisoit renoncer à sa raison pour pratiquer l'obeissance.

Je commandai une autre fois à l'une des Sœurs six ou sept choses contraires, & elle se mit en devoir de les faire toutes sans repliquer, parce que sa foi & son amour pour l'obeissance lui faisoient croire que cela n'étoit pas impossible.

Nous avions un puits dont l'eau paroissoit mau vaise à

ceux qui s'y connoissoient, & il sembloit impossible de lui donner quelque cours, à cause qu'il étoit fort profond. Je fis néanmoins venir des ouvriers pour y travailler, & ils se mocquerent de moi disant que c'étoit dépenser de l'argent inutilement. Je proposai la chose aux Sœurs : l'une d'elle fut d'avis de l'entreprendre, & une autre ajouta : Dieu ne manquera pas sans doute de susciter quelques personnes qui nous apporteront de l'eau pour ne nous laisser pas mourir de soif : mais puis-qu'étant tout-puissant il ne lui sera pas plus difficile de nous en donner dans cette maison sans qu'il soit besoin d'en avoir d'ailleurs ; je ne doute point qu'il ne le fasse. Une foi si vive me toucha de telle sorte que contre l'avis des fonteniers je fis travailler à cet ouvrage ; & Dieu y donnant sa benediction on tira de ce puits un filet d'eau fort bonne à boire, & qui nous suffit.

Je ne rapporte point ceci comme un miracle dont il y auroit tant de semblables exemples ; mais seulement pour faire voir quelle est la foi de ses saintes filles ; mon dessein n'étant pas de les louer ni celles des autres monasteres de ce que par l'assistance de Dieu elles marchent si fidèlement dans ses saintes voies ; & je n'aurois jamais fait si je voulois écrire particulièrement tout ce que j'en sçai. Cela ne seroit pas néanmoins peut-être inutile, parce qu'il arrive souvent que de tels exemples portent d'autres personnes à les imiter. Mais si Dieu veut qu'il soit sçu, nos Superieurs pourront ordonner aux Prieures des monasteres d'écrire les choses plus remarquables qui seront venues à leur connoissance.

Ainsi je me trouvois avec des ames toutes angeliques : car dois-je craindre de leur donner ce nom, puis que ne m'ayant jamais rien caché de ce qui se passé en elles ; mais découvert jusques aux choses les plus interieures, je sçai combien grandes sont les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu ; combien ardents sont les desirs qu'il leur donne de le servir, & jusques à quel point va leur détachement de toutes les choses de la terre. Elles trouvoient tant de consolation dans la retraite qu'elles ne se lassent

lassoient jamais d'être seules : elles n'apprehendoient rien tant que les visites, même de leurs propres freres; & celles-là s'estimoient les plus heureuses qui avoient le plus de loisir de demeurer dans un hermitage. Les voyant si vertueuses & le courage que Dieu leur donnoit de vouloir souffrir pour lui aller au delà de ce que l'on pouvoit attendre de leur sexe, il me venoit souvent en l'esprit que c'étoit pour quelque grand dessein qu'il les favorisoit de tant de graces. Je ne prévoiois rien néanmoins de ce qui arriva dans la suite, parce que je ne pouvois m'imaginer que ce fût une chose possible. Je sentoient seulement que plus j'allois en avant, & plus mon desir croissoit de contribuer quelque chose au bien des ames. Il me sembloit que j'étois comme uné personne qui aiant en garde un grand tresor desireroit d'en faire part à tout le monde, mais à qui on lioit les mains pour l'empêcher de le distribuer & d'en faire des largesses : car mon ame étoit comme liée de la sorte, & les faveurs que Dieu me faisoit alors & qui étoient fort grandes demeurant renfermées en moi, me paroissent mal employées. Tout ce que je pouvois en cet état & que je faisois avec affection étoit d'offrir à Dieu mes foibles prieres, & d'exhorter mes sœurs à faire la même chose, à souhaiter avec ardeur le bien des ames & l'augmentation de la foi, & a ne rien oublier de ce qui dépendoit d'elles pour édifier les personnes avec qui elles se trouvoient obligées de traiter.

Environ quatre ans après, le Pere Alphonse Maldonat Religieux de l'Ordre de S. François me vint voir. C'étoit un grand serviteur de Dieu, & qui avoit la même ardeur que moi pour le bien des ames : mais avec cette difference qu'il le témoignoit par des effets, au lieu que je n'avois que des desirs. Il étoit depuis peu revenu des Indes, & après nous avoir raconté combien de millions d'ames se perdent dans ce nouveau monde manque d'être éclairées de la lumiere de l'Evangile, il nous fit une excellente exhortation pour nous animer à la penitence, & se retira ensuite. Je fus touchée d'une si vive

douleur de la perte de tant d'ames, qu'étant comme hors de moi-même je m'en allai dans un hermitage, où meslant mes soupirs avec mes larmes je demandai instamment à nôtre Seigneur, que puis que les démons entraînoient tant d'ames dans l'enfer, & que je me trouvois reduite à n'avoir que des prieres pour les assister, il lui plût de les exaucer afin d'en sauver au moins quelqu'une. J'avouë qu'en l'état où j'étois je portois beaucoup d'envie à ceux qui avoient le bonheur de pouvoir par leur amour pour Dieu secourir ces ames, quand ils auroient même pour ce sujet souffert mille morts, s'il étoit possible; & Dieu m'a donné une si violente inclination pour ce grand œuvre de charité que je ne sçauois lire les vies des Saints qui ont fait de grandes conversions sans en être plus attendrie & en vier davantage leur bonheur que celui de tous les martyrs, parce qu'il me semble que de tous les services que nous pouvons rendre à Dieu il n'y en a point qu'il estime tant que de lui acquérir des ames par l'ardeur des prieres qu'il nous inspire de lui adresser pour obtenir leur conversion.

Lors que j'étois pressée de cette peine étant une nuit en oraison nôtre Seigneur m'apparut en la maniere qu'il a accoutumé, & me témoignant beaucoup de tendresse, me dit comme pour me consoler: *Aiez un peu de patience, ma fille, & vous verrez de grandes choses.* Ces paroles firent une telle impression dans mon cœur qu'elles m'étoient toujours presentes: mais quelques efforts que je fisse pour m'imaginer ce qu'elles signifioient, il me fut impossible d'y rien comprendre. Je demurai néanmoins fort consolée & avec une grande certitude que les effets en feroient connoître la verité: & six mois après il arriva ce que je vai dire.



CHAPITRE II.

Le General de l'ordre des Carmes vient en Espagne. Il approuve l'établissement du monastere de S. Joseph d'Avila fondé par la Sainte, & lui donne pouvoir d'en fonder d'autres. Il lui permet ensuite de fonder aussi deux monasteres de Carmes déchaussez.

LEs Generaux de nôtre ordre demeurant toujours à Rome, & nul n'étant auparavant venu en Espagne je n'aurois jamais crû d'y en voir quelqu'un : mais comme tout est possible à Dieu il voulut que ce qui n'étoit point encore arrivé arrivât alors. Cela me fit peine, parce que la maison de S. Joseph d'Avila n'étant point sujette à l'ordre pour les raisons que j'en ai touchées dans la fondation de ce monastere j'apprehendois deux choses : L'une que nôtre General ne sçachant pas de quelle sorte tout s'étoit passé il fût avec sujet mécontent de moi : & l'autre qu'il me commandât de retourner dans le monastere de l'Incarnation dont la regle est mitigée, ce qui m'auroit donné une grande affliction pour diverses causes que je pourrois rapporter ; mais je me contenterai de dire, qu'outre qu'on ne garde pas dans cette maison la premiere rigueur de la regle, il y a cent cinquante Religieuses: ce qui montre assez que l'on n'y peut être avec le même repos & la même tranquillité que dans une maison où il n'y en a que treize. Dieu par sa bonté en ordonna mieux que je n'aurois osé l'esperer: car ce General étant fort sage, fort vertueux, & fort sçavant, il trouva qu'il ne s'étoit rien fait en cela que de louïable, & n'en temoigna aucun mécontentement. Il se nommoit le Pere Jean Baptiste Rubeo de Ravenne, & étoit avec sujet tres-estimé dans tout l'ordre.

Lors qu'il vint à Avila je fis en sorte qu'il alla au monastere de S. Joseph, & que l'Evêque donna ordre de l'y recevoir comme on l'auroit reçu lui-même. Je lui dis avec une entiere sincerité tout ce qui s'étoit passé, & je suis naturellement si portée à en user de la sorte, que

quoi qui en puisse arriver je ne sçauois agir autrement envers mes superieurs & mes Confesseurs, parce que les considerant comme tenant à mon égard la place de Dieu je n'aurois pas autrement l'esprit en repos. Ainsi je lui rendis compte de toutes mes dispositions, & presque de toute ma vie quoi que si pleine d'imperfection & de défauts. Il me consola beaucoup : il m'assura qu'il ne m'obligeroit point à sortir de cette maison : il me témoigna de voir avec plaisir dans la conduite que l'on y tenoit une image bien qu'imparfaite, du commencement de nôtre ordre, par l'exacte observation de nôtre premiere regle qui ne se pratiquoit plus en aucun monastere, & dans la passion qu'il avoit pour l'augmentation d'un si grand bien, il me donna des patentes telles que je les pouvois desirer pour fonder d'autres monasteres, avec des défenses expresses au Provincial de s'y opposer. Je ne les lui demandai point : mais il comprit par ma maniere d'oraison combien j'aurois souhaité de pouvoir servir à l'avancement des ames.

Quelque grand que fût ce desir je ne recherchois point les moiens de l'executer, parce que je ne pouvois considerer que comme une resverie qu'une femme aussi incapable que j'étois pût y réussir : mais quand on est touché de semblables sentimens on ne sçauoit les rejeter; & Dieu qui voit qu'ils ne procedent que de la passion de le servir & de la confiance que l'on a en son secours, rend possible par sa grace ce qui à n'en juger qu'humainement paroît impossible. Ainsi voiant avec quelle affection nôtre Reverendissime Pere General se portoit à la fondation de ces monasteres, je les considerois comme déjà établis, & me souvenant alors de ce que nôtre Seigneur m'avoit dit, je commençai d'entendre aucunement le sens des paroles auxquelles je n'avois auparavant pû rien comprendre.

Le retour à Rome de ce bon Pere me fut fort-sensible, parce qu'outre l'extrême affection que je lui portois, je croiois perdre en lui un tres-puissant protecteur, ne se pouvant rien ajoûter à la bonté qu'il avoit pour moi,

moi, & aux témoignages que j'en recevois en toutes rencontres. Lors que ses grandes occupations lui donnoient un peu de relâche il me venoit voir pour m'entretenir de discours de pieté; & Dieu lui faisoit de si grandes graces que je ne pouvois l'entendre parler sans en recevoir beaucoup de consolation.

Comme Monseigneur Dom Alvarez de Mendoza mon Evêque est tres-favorable à tous ceux qu'il voit se porter à servir Dieu avec le plus de perfection, il desira de lui avant son départ la permission de fonder dans son Evêché quelques monasteres de Carmes déchauffez qui véussent dans l'observance de la premiere regle; & d'autres personnes lui demanderent la même chose. Ce vertueux General étoit tres-disposé à l'accorder; mais la contradiction qu'il rencontra dans l'Ordre l'empêcha pour lors de le faire, de peur de troubler la paix de la province.

✱ Quelques jours après considerant le besoin qu'il y avoit en fondant des monasteres de filles qu'il y eût aussi des Religieux qui gardassent la même regle, & voiant qu'il y en avoit si peu dans cette province qui en fussent capables, qu'il pourroit bien-tôt n'y en rester pas un seul, je priai beaucoup pour cette affaire, & écrivis à nôtre General le mieux que je pus pour lui représenter que ce seroit rendre un si grand service à Dieu, que les difficultez qui s'y rencontroient ne devoient pas empêcher une si bonne œuvre, & que ce seroit aussi une chose tres-agreable à la Sainte Vierge pour laquelle il avoit une particuliere devotion. Je ne doute point que ce ne fut cette Mere de Dieu qui fit réussir l'affaire: car ce bon Pere n'eut pas plutôt reçu ma lettre à Valence, que touché du desir de procurer la plus grande perfection de l'ordre, il m'envoia un pouvoir de fonder deux monasteres de Carmes déchauffez; & pour éviter les oppositions qui s'y pourroient faire, il en remit l'execution au Provincial qui étoit alors en charge & à celui qui en étoit sorti. La difficulté d'obtenir leur consentement ne paroïssoit pas petite: mais voiant que le principal étoit

desja fait, j'esperai que nôtre Seigneur feroit le reste : & cela arriva de la sorte par le moien de Monseig. l'Evêque qui prit cette affaire tellement à cœur qu'il obtint de ces deux Religieux d'y donner leur consentement.

Cette permission me causa beaucoup de joie, & en même temps augmenta ma peine, parce que je ne vois point dans la province de Religieux capable d'exécuter un si bon dessein, n'y d'Ecclésiastique séculier qui s'y voulût engager : ainsi je priois continuellement nôtre Seigneur que s'il vouloit que l'affaire réussit il fuscitât quelqu'un pour y travailler. D'ailleurs je n'avois point de maison ni de quoi en acheter : tellement que tout se trouvoit réduit à une pauvre Carmelite déchaussée chargée de patentes & pleine de bon desirs, mais sans moien de les exécuter & sans aucune assistance que de Dieu seul. Néanmoins le courage ne me manquoit pas : j'esperois toujours que nôtre Seigneur acheveroit ce qu'il avoit commencé : tout me paroïssoit possible ; & ainsi je mis la main à l'œuvre.

O grandeur incompréhensible de mon Dieu ! Que vous montrez bien, Seigneur, que vôtre puissance n'a point de bornes lors que vous donnez tant de hardiesse à une creature, ou pour mieux dire à une fourmi telle que je suis. Qu'il paroît bien qu'il ne tient pas à vous que ceux qui vous aiment n'exécutent de grandes choses ; mais seulement à nôtre lâcheté & à nôtre peu de courage. Comme nous n'entreprenons rien qui ne soit mesté de mille craintes & de considerations humaines, il semble, Seigneur, que nous vous lions les mains pour vous empêcher d'operer les merveilles que vous êtes disposé de faire en nôtre faveur : car qui prend tant de plaisir à donner que vous, ô mon Dieu, & à recompenser avec une liberalité digne de vôtre grandeur les services que l'on vous rend lors que vous trouvez sur qui répandre vos grâces & vos faveurs ? Que je m'estimerois heureuse si je vous en avois rendu quelqu'un, & si les extremes obligations que je vous ai ne me rendoient pas encore plus coupable par le mauvais usage que j'en ai fait.

CHAPITRE III.

La Sainte se rend à Medine du Champ pour y fonder un monasteres de Carmelites. Difficultez qu'elle y rencontre, & assistance qu'elle reçoit de quelques personnes de pieté. Elle communique à deux Religieux son dessein d'établir des monasteres de Carmes déchaufsez, & ils lui promettent d'y entrer.

ME trouvant dans la peine que j'ai dit, il me vint en l'esprit d'employer les Peres de la compagnie de **JESUS** qui sont fort aimez à Medine, & avec qui, comme on l'a vû dans la premiere fondation, j'ai traité durant plusieurs années des affaires de ma conscience, dont je me suis fort bien trouvée, & les ai toujourns depuis extrêmement affectionnez. Il se rencontra que le Pere Baltazar Alvarez maintenant Provincial & qui durant plusieurs années a été mon Confesseur comme je l'ai rapporté sans l'avoir nommé, étoit alors Recteur. Je lui écrivis & lui mandai ce que nôtre Pere General m'avoit ordonné. Il me répondit & les autres Peres de cette maison, qu'ils m'assisteroient autant qu'ils le pourroient: & en effet ils travaillerent beaucoup pour obtenir le consentement de la ville & de l'Evêque; & cette negociation dura quelque temps à cause de la difficulté qui se trouve toujourns à l'établissement des monasteres qui n'ont point de revenu.

Un Prêtre nommé Julien d'Avila qui étoit Chapelain du monastere où j'étois m'aida beaucoup, car c'étoit un veritable serviteur de Dieu, tres-détaché de toutes les choses de la terre, homme de grande oraison, & à qui nôtre Seigneur donnoit les mêmes sentimens qu'à moi. J'avois donc comme je l'ai dit la permission de fonder des monasteres; mais point de maison ni d'argent pour en acheter: & l'on peut juger quel credit pouvoit avoir une personne qui ne possédoit rien dans le monde. Dieu y pourvût: car les choses étant en ces termes une Demoiselle tres-vertueuse qui n'avoit pû être reçue dans le

mona-

monastere de Saint Joseph à cause que le nombre des Religieuses étoit rempli, aiant appris que l'on vouloit en fonder un autre, vint me prier de lui donner place. Elle n'avoit pas assez de bien pour acheter une maison, mais seulement pour en louer une & pour faire les frais de nôtre voiage. Ain si nous partîmes d'Avila sans autre

*La suite
fait voir
que cela
doit être
ainsi,
quoi que
l'Espa-
gnol ne
le dise
pas.*

assistance, avec quatre Religieuses du monastere de S. Joseph, & deux de celui de l'Incarnation où je demourois auparavant, & accompagnées de Julien d'Avila nôtre Chapelain de qui je viens de parler. Le bruit s'en étant répandu dans la ville, les uns disoient que j'étois folle; & les autres attendoient de voir à quoi cette folie se termineroit. L'Evêque, à ce qu'il m'a dit depuis, la trouvoit fort grande, & ne voulut pas néanmoins me le témoigner de peur de me faire de la peine, à cause qu'il m'affectionnoit beaucoup. Mes amis au contraire ne me le dissimuloient pas; mais cela ne me touchoit guere, parce que ce qui leur paroissoit si difficile me sembloit si facile que je ne pouvois douter qu'il me réussist.

J'avois en partant d'Avila écrit au Pere Antoine de Heredia Prieur d'un monastere de nôtre Ordre qui est dans Medine nommé Sainte Anne, pour le prier de m'acheter une maison. Il se rencontra qu'une Dame qui avoit beaucoup d'affection pour lui en avoit une en fort belle assiete, mais presque entierement ruinée. Il en traita avec elle sans autre assurance que sa parole dont elle eut la bonté de se contenter, & sans cela le marché n'auroit pû se faire, parce que nous n'avions point de caution que nous pussions lui donner: ce qui montre que nôtre Seigneur dispose ainsi les choses. Ne pouvant donc loger dans cette maison nous fûmes obligées d'en louer une autre pendant qu'on la repareroit, à quoi il n'y avoit pas peu à faire.

Nous ne pûmes la premiere journée arriver que de nuit à Aréval à cause du mauvais chemin & que nous estions extrêmement lassés. Un Prêtre de nos amis nous y avoit préparé un logement chez des femmes devotes,

&

& il me dit en secret que nous n'avions point de maison, parce que les Augustins auprès du monastere desquels on croioit nous en loier une s'opposoient à nôtre établissement, & qu'ainsi il faudroit avoir un procès. *Je connus alors, mon Dieu, combien la resistance des hommes est vaine lors que vous nous soutenez : car au lieu de m'étonner de cette nouvelle elle m'encouragea encore davantage : je considerai ce trouble que le demon suscitoit comme une marque de la fidelité avec laquelle on vous serviroit dans cette maison ; & je priai cet Ecclesiastique de n'en point parler de peur d'étonner mes compagnes, & particulierement celles qui étoient du monastere de l'Incarnation, car quant aux autres il n'y avoit point de travaux qui leur parussent doux en les supportant avec moi.*

L'une de ces deux premieres étoit Souprieure de ce monastere de l'Incarnation d'où l'on avoit tâché par toute sorte de moiens de l'empêcher de sortir : elle étoit aussi-bien que sa compagne de bonne famille, & elles avoient entrepris ce voiage contre la volonté de leurs parens, chacun croiant qu'il y avoit de la folie à l'entreprendre : en quoi l'on n'avoit que trop de raison : car lors que Dieu veut que je travaille à ces fondations il ne me vient dans l'esprit aucune difficulté qui puisse s'y opposer, & elles ne se presentent en foule à moi qu'après que j'ai commencé d'en venir à l'execution, comme on le verra dans la suite.

Etant arrivée à ce logis j'appris qu'il y avoit en ce lieu un Religieux de Saint Dominique de tres-grande pieté, à qui je m'étois confessée lors que j'étois au monastere de S. Joseph d'Avila : & parce que j'ai beaucoup parlé de sa vertu dans ce que j'ai écrit de cette fondation, je me contenterai de dire ici qu'il se nommoit le Pere Dominique Bagnez. Comme il n'étoit pas moins prudent que sçavant je suivois volontiers ses avis, & il ne croioit pas comme les autres qu'il y eût tant de difficulté à faire réussir mon dessein, d'autant que plus on connoît Dieu, & moins on en trouve dans ce que l'on entreprend pour
son

son service : outre qu'il n'ignoroit pas quelques-unes des graces que nôtre Seigneur me faisoit, & se souvenoit de ce qu'il avoit vû arriver dans la fondation de S. Joseph. Ainsi il me consola beaucoup, & je lui dis en secret l'avis que l'on m'avoit donné. Il crut que cela pourroit bien-tôt s'accommoder : mais le moi adre retardement m'étoit penible à cause des Religieuses qui m'accompagnoient, & le bruit de cet obstacle qui se rencontroit dans nôtre dessein s'étant répandu dans la maison nous passâmes mal cette nuit.

Le lendemain dès le matin le Pere Antoine Religieux de nôtre Ordre & Prieur du monastere de Medine me vint trouver & me dit, que la maison que nous avions resolu d'acheter suffiroit pour nous loger, & qu'il y avoit un portail dont on pourroit faire une Chapelle en l'accommodant avec quelques tapisseries. Nous approuvâmes son avis ; & il me parut d'autant meilleur qu'étant hors de nos monasteres je n'appréhendois rien davantage que les retardemens, outre qu'il s'étoit déjà élevé quelque murmure comme au commencement de la fondation de nôtre premiere maison, ce qui me faisoit desirer de prendre possession avant que l'affaire fût plus divulguée. Le Pere Dominique Bagnez fut du même avis : & ensuite de cette resolution nous partîmes la veille de l'Assomption de la Sainte Vierge. Nous arrivâmes à minuit à Medine du Champ ; & pour ne point faire de bruit nous descendîmes au monastere de Sainte Anne d'où nous allâmes à pied à ce logis dont j'ai parlé. Dieu qui prend soin de ceux qui desirerent de le servir permit que nous ne rencontrâmes personne en chemin, quoi que ceux qui avoient soin de renfermer les taureaux que l'on devoit courir le lendemain fussent alors par les rues pour les assembler ; & nous estions si attentives à l'execution de nôtre dessein que nous ne pensions à autre chose. Etant entrée dans la cour de la maison, les murailles ne m'en parurent pas si ruinées que je connus le lendemain quand il fut jour qu'elles l'étoient ; & il sembloit que nôtre Seigneur eût aveuglé ce bon Pere pour

ne pas voir qu'il n'y avoit point de lieu propre à mettre le tres-saint Sacrement.

Il se trouva auprès du portail quantité de terre à ôter : les murs étoient entr'ouverts & point enduits : la nuit étoit déjà fort avancée, & nous n'avions que trois tapis, qui ne suffisoient pas à beaucoup près pour couvrir ce portail. Ainli je ne vois point d'apparence d'y dresser un Autel, & je ne sçavois que faire : mais nôtre Seigneur nous secourut dans ce besoin. Cette Dame dont j'ai parlé avoit eu la bonté de commander à son Maître-d'hôtel de nous assister de tout ce qui nous seroit necessaire ; & il nous offrit quantité de tapisseries & un lit de damas bleu. Nous en rendîmes grâces à Dieu mes compagnes & moi ; & dans la difficulté d'avoir des cloux pour les attacher à cause qu'il n'étoit pas heuré d'en aller chercher nous en arrachâmes des murailles, & enfin on trouva du remede à tout, quoi qu'avec beaucoup de peine. Les hommes tendirent le lit & les tapisseries : nous balaiâmes la place ; & l'on fit tant de diligence que dès la pointe du jour l'Autel étoit déjà dressé. On sonna ensuite une cloche que l'on avoit attachée à un corridor : on commença la Messe, & cela suffisoit pour prendre possession. Mais on fit encore davantage : car on mit le tres-saint Sacrement ; & nous nous plaçâmes vis à vis l'Autel derrière une porte à travers les fentes de laquelle nous voyions celebrer la Messe, n'ayant pû trouver un lieu plus commode. Comme le nombre des Eglises ne sçauroit augmenter sans que j'en ressentisse beaucoup de joie, ce m'en fut une fort grande de voir ce nouveau monastere consacré à Dieu : mais elle ne dura guère : car la Messe étant achevée j'apperçus d'une fenêtre qui regardoit sur la cour, qu'une partie des murs étoit par terre & qu'il falloit plusieurs jours pour les relever.

Quelle douleur ne me fut-ce point de voir cette suprême Majesté ainsi exposée dans la rue, & dans un temps tel que celui de l'heresie des Lutheriens ? Pour surcroît d'affliction toutes les difficultez qu'il y avoit sujet de craindre de la part de ceux qui avoient muré

muré de nôtre dessein me vinrent aussi-tôt en l'esprit, & je trouvois qu'ils avoient raison des'y opposer. Ainsi au lieu qu'auparavant tout me sembloit facile dans une entreprise qui regardoit le service de Dieu, il me paroiffoit alors impossible d'achever de l'executer; & je tombai dans une tentation si violente, que sans considerer que son pouvoir est infini, & sans me souvenir de tant de graces qu'il m'avoit faites, je n'avois devant mes yeux que ma foiblesse & mon impuissance, & ne vois plus aucun lieu de bien esperer. Que si j'eusse été seule je l'aurois souffert plus patiemment: mais je ne pouvois me consoler de penser que mes compagnes après être sorties avec tant de contradictions de leur monastere se trouveroient contraintes d'y retourner avec une mortification si sensible. Je m'imaginai que ce commencement aiant si mal réüssi je n'avois plus lieu de me promettre que Dieu feroit que le reste de ce qui m'avoit été dit s'accompliroit: & pour comble de déplaisir j'entraï dans une tres-grande apprehension que le demon ne m'eût trompée, & que ce que j'avois entendu dans l'oraison ne fût une illusion.

Seigneur en quel état se trouve reduit une ame que vous voulez laisser dans la peine? Il me semble quand je me souviens de celle que j'eus alors & des autres que j'ai éprouvées ensuite de ces fondations, que les souffrances corporelles ne sont rien en comparaison, quoi que j'en aie eu de tres-grandes. Voulant épargner mes compagnes je leur dissimulai ma douleur, & passai ainsi le reste du jour jusques au soir que le Pere Recteur de la Compagnie de J E S U S suivi d'un autre Pere me vint voir, me consola & me redonna du courage. Je ne lui dis pas toutes mes peines; mais seulement celle que j'avois de nous voir sur le pavé. Je donnai ordre de chercher à quelque prix que ce fût une maison à loïer en attendant que l'on eût réparé la nôtre, & me consolai en voiant le monde aborder chez nous sans qu'on nous blâmât de rien. Ce fut pour nous une grande misericorde de Dieu, puis que tout bien consideré on auroit pu
avec

avec justice nous ôter le tres-saint Sacrement. J'admire maintenant ma simplicité & le peu de reflexion que l'on y fit, car je croi que si on l'eût ôté, tout auroit été ruiné.

Quelque diligence que l'on fit on ne pût dans toute la ville trouver de maison à loier; & ainsi je passois les jours & les nuits dans une grande tristesse, parce qu'en core que j'eusse donné ordre qu'il y eût des gens qui veillassent auprès du Saint Sacrement, j'apprehendois si fort qu'ils ne s'endormissent que je me relevois la nuit pour y prendre garde au clair de la lune à travers une fenêtre. Pendant ce temps le monde continuoit plus qu'auparavant de venir, & non seulement ne se scandalisoit point de voir nôtre Seigneur ainsi exposé dans une rue, mais il étoit touché de devotion de ce que son extrême amour pour nous le portoit à s'humilier de telle sorte qu'il vouloit bien une seconde fois se trouver pres que en même état qu'il avoit été dans la creche de Bethleem, & qu'il sembloit qu'il n'en voulût pas sortir.

Huit jours s'étant ainsi écoulés, un marchand qui avoit une fort belle maison voiant la peine où nous estions nous offrit tout l'appartement d'en haut pour en disposer comme nous voudrions. Il y avoit une grande sale bien dorée dont nous fîmes une Eglise, & une Dame tres-vertueuse nommée Helene de Quiroga qui logeoit auprès de la maison que nous avions achetée, me promit de m'assister pour faire promptement une Chapelle où l'on pût mettre le tres-saint Sacrement, & d'accommoder le logis en sorte que nous pussions y être en clôture. D'autres personnes nous donnoient de quoi vivre: mais nul ne nous fit tant de bien qu'elle.

Nous nous trouvâmes assez en repos chez ce charitable marchand: car nous y estions en clôture & commençâmes d'y reciter l'office aux heures ordonnées par l'Eglise. Cependant ce bon Prieur travailloit avec un extrême soin à raccommo-der nôtre maison: mais avec toute la peine qu'il y prit elle ne put que deux mois après être en état de nous recevoir; & nous y passâmes deux

deux années étant assez raisonnablement logées ; mais depuis par l'assistance de nôtre Seigneur elle a été renduë plus habitable & plus commode.

Quoi que ce que je viens de dire me donnât beaucoup de consolation , je ne laissois pas d'être en peine touchant les monasteres de Religieux de nôtre ordre dont je desirois avec ardeur la reforme , & n'avois personne pour m'aider dans ce dessein. Ainsi ne sçachant que faire je me resolus de confier ce secret à ce Pere Prieur du monastere de Sainte Anne pour voir ce qu'il me conseilleroit. Il m'en témoigna beaucoup de joie, & me promit d'être le premier qui embrasseroit cette reforme. Je crus qu'il se mocquoit , parce qu'encore qu'il eût toujourns été un bon Religieux , recueilli , studieux, & ami de la retraite, il me sembloit qu'étant d'une complexion delicate & peu accoutumé aux austeritez , il n'étoit pas propre pour jetter les fondemens d'une maniere de vie si rude. Je lui dis tout franchement ma pensée ; & il me rassura en me répondant qu'il y avoit déjà long-temps que nôtre Seigneur l'appelloit à une vie plus laborieuse ; qu'il avoit resolu de se faire Chartreux, & qu'on lui avoit promis de le recevoir. Cette réponse me donna de la joie ; mais ne m'assura pas entierement : je le priai de differer l'execution de son dessein , & de s'exercer cependant dans les austeritez auxquelles il vouloit s'engager. Il le fit , & il se passa ainsi une année. Il eut durant ce temps tant à souffrir , & même par de faux témoignages , qu'il parut que Dieu vouloit l'éprouver. Il endura ces persecutions avec beaucoup de vertu , & s'avança de telle sorte que j'eus grand sujet d'en remercier Dieu ; & de croire qu'il le dispoit pour une si sainte entreprise.

Peu de temps après il arriva un jeune Religieux de nôtre ordre nommé le Pere Jean de la Croix qui étudioit à Salamanque , & son compagnon me dit des particularitez si édifiantes de sa maniere de vivre que j'eus aussi beaucoup de sujet d'en louer Dieu. Je lui parlai ; & appris qu'il vouloit comme le Pere Prieur de Sainte

Anne se faire Chartreux. Je lui communiquai alors mon dessein, & le priaï instamment de differer jusques à ce que Dieu nous eût donné un monastere, lui representant que puis qu'il vouloit embrasser une regle si étroite, il lui rendroit un plus grand service de la garder dans son ordre que dans un autre. Il me le promit, pourveu que le retardement ne fût pas grand. Me trouvant ainsi assurée de deux Religieux pour commencer cette reforme il me sembloit que tout étoit déjà fait. Mais comme je n'étois pas entierement contente du Prieur, & que je n'avois point encore de maison pour ce nouvel établissement, je resolus d'attendre quelque temps.

Cependant l'estime & l'affection du peuple de Medine pour nos Religieuses augmentoient toujours, & certes avec raison, puis qu'elles ne pensoient qu'à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu, en observant la même regle & les mêmes constitutions que celles de Saint Joseph d'Avila. Nôtre Seigneur commença ensuite d'inspirer à quelques autres de prendre l'habit, & les graces qu'il leur faisoit étoient si grandes que je ne les pouvois voir sans étonnement. Qu'il soit benî à jamais de ce qu'il paroît bien que pour nous aimer il ne demande autre chose de nous que d'en être aimé.

CHAPITRE IV.

La Sainte parle dans ce Chapitre des graces si particulieres que Dieu faisoit alors aux monasteres de son ordre, & les exhorte à l'exacte observation de leur regle.

COMME je ne sçai combien de temps il me reste encore à vivre, ni quel loisir je pourrai avoir, & que j'en ai un peu maintenant, je croi à propos avant que de passer outre de donner ici quelques avis aux Prieures touchant l'avancement des ames soumises à leur conduite, sans m'arrêter à ce qui sembleroit les satisfaire davantage.

J'écrivis la fondation du monastere de S. Joseph d'Avila

vila aussi-tôt après qu'elle fut achevée : & celles qui se font faites depuis & que l'on me commande d'écrire sont au nombre de sept, dont celle d'Albe de Tormés est la dernière. Il s'en seroit fait davantage si nos Supérieurs ne m'avoient comme lié les mains en m'occupant à d'autres choses, ainsi qu'on le verra par la suite. Ce que j'ai remarqué dans ces fondations touchant le spirituel m'a fait connoître la nécessité de ces avis : & je prie Dieu qu'ils soient tels qu'ils puissent remédier aux besoins qui m'obligent de les donner.

Puis que les choses dont j'ai parlé ne sont pas des illusions & des tromperies du diable, il ne faut point s'en épouventer : mais comme je l'ai dit en de petits avis que j'ai donnez pour mes Sœurs, on doit croire que marchant avec pureté de conscience & pratiquant l'obéissance, Dieu ne permettra jamais que le démon nous puisse tenter en telle sorte qu'il cause la perte de nôtre salut : mais qu'au contraire il se trouvera trompé. La connoissance que j'en ai me persuade qu'il ne nous fait pas tant de mal que nous nous en faisons nous-mêmes par nos mauvaises inclinations, & particulièrement s'il y entre de la mélancolie : car les femmes sont naturellement foibles, & l'amour propre qui regne en elles se glisse aisément dans leurs actions. Ainsi j'ai connu plusieurs personnes tant hommes que femmes & des Religieuses de nos maisons se tromper sans y penser, & il se peut faire que le démon s'y mesloit & y contribuoit : mais parmi ce grand nombre je n'ai point vû que Dieu en ait abandonné aucune ; & il veut peut-être les exercer par ces épreuves afin de les rendre plus fortes, & leur apprendre à se tenir toujours sur leur garde.

L'état déplorable où nos pechez ont maintenant réduit ce qui regarde l'oraison & la perfection m'oblige à parler de la sorte. Car si encore que l'on ne voie point de peril à s'engager dans le chemin qui conduit au Ciel on apprehende si fort d'y entrer : que seroit-ce si je disois qu'il y a du peril ? Mais n'y en a-t-il pas par tout, & ne devons-nous pas toujours marcher avec crainte, implorer

plorer l'assistance de Dieu, & le prier de ne nous point abandonner ? Que si, comme je pense l'avoir dit ailleurs, quelque chose peut nous assurer, c'est de nous tenir proches de lui, en le prenant pour l'objet de nos pensées, & en nous efforçant de nous avancer de plus en plus.

Quoi, mon Sauveur, nous voions que vous nous délivrez des perils où nous nous précipitons nous-mêmes contre votre volonté ; & nous croirions que vous ne nous délivrerez pas de ceux qui se rencontrent dans les choses où nous n'avons autre dessein que de vous servir & de vous plaire ? Cela ne me sçauroit entrer dans l'esprit, quoi qu'il puisse arriver par un effet des secrets jugemens de Dieu qu'il perméttroit certaines choses qui donneroient sujet de le penser ; mais jamais une bonne cause ne produit du mal.

Que ce que je viens de dire, mes Filles, serve donc non pas à nous étonner ; mais à nous faire marcher avec courage & humilité dans le chemin si aspre & si difficile de cette vie pour plaire à nôtre divin Epoux, pour le trouver plutôt, & pour arriver enfin avec son assistance dans cette ville Sainte, cette Jerusalem celeste, où tout ce que nous aurons souffert ici-bas nous paroîtra n'être rien en comparaison du bonheur dont nous jouirons durant toute une éternité.

La tres sainte Vierge commença à faire connoître son pouvoir dans ce petit nombre de filles assemblées en son nom. Quoi que foibles par elles-mêmes elles étoient fortes dans leurs desirs & leur détachement des choses créées : ce qui joint à la pureté de la conscience est ce qui unit l'ame à son Createur. Je n'avois point besoin d'ajouter ces derniers mots, parce que si ce détachement est véritable je ne voi pas comment on peut offenser Dieu, puisqu'il est sans apparence qu'il abandonne celles dont tous les discours & toutes les actions n'ont pour objet que lui seul. C'est l'état où par sa miséricorde je voi que sont maintenant nos monasteres. Que si celles qui viendront après nous & qui liront ceci ne se trouvent pas dans ces dispositions, elles ne devront pas l'attribuer

432 VI. FONDATION
tribuer au temps, sçachant comme elles le sçavent que Dieu est toujours prêt à repandre ses faveurs sur ceux qui le servent fidèlement : mais elles devront s'examiner pour voir s'il ne tient pas à elles, & se corriger de leur défauts,

J'entens quelquefois des personnes Religieuses dire que Dieu faisoit des graces extraordinaires aux Saints Fondateurs de leurs Ordres parçe que leurs vertus en devoient être comme les fondemens, & cela est véritable : mais ces personnes ne devoient-elles pas confiderer que l'exemple qu'elles sont obligées de donner aussi par leur vertu doit de même servir de fondement à celles qui viendront après elles ? Que si nous qui sommes encore en vie ne tombions point dans le relâchement ; & que celles qui nous succederont se maintinssent aussi dans l'étrôite observance de la regle, cet édifice spirituel ne subsisteroit-il pas ? Mais quel avantage puis-je tirer de ce que ces Saints qui m'ont précédé l'ont établi & sôûtenu avec tant de travaux & de courage, si par ma faute & par mon peu de vertu je le laissè tomber en ruine ? N'est-il pas visible que ceux qui entrent en Religion au lieu de porter leurs pensées à un souvenir aussi éloigné que celui des Fondateurs des Ordres ils les arrêtent sur les superieurs & les autres Religieux qui leur sont presens ? En verité c'est une chose plaisante de rejeter la cause de nos imperfections sur ce que nous ne nous sommes pas rencontrés dans ces temps passez ; au lieu de considerer la difference qu'il y a entre nos défauts & les vertus de ceux à qui Dieu a fait de si grandes graces.

O mon Sauveur, que ces excuses sont vaines & déraisonnables, & n'est-il pas évident que c'est se tromper soi-même ? F'ai honte, mon Dieu, d'être si mauvaise & si inutile pour votre service : mais je voi bien que je ne dois attribuer qu'à mes imperfections & à mes pechez ce que vous ne m'avez pas favorisée des mêmes graces que vous avez faites à celles qui étoient avant moi. Je ne puis voir sans douleur que ma vie est différente

rente de la leur, ni en parler sans verser des larmes. Je reconnois qu'au lieu de profiter de leurs travaux je les ai rendus inutiles par le mauvais usage que j'en ai fait, sans m'en pouvoir prendre qu'à moi-même & non pas à vous de qui personne ne sçaurait avoir sujet de se plaindre. Chacun doit seulement lors que son ordre se relâche en quelque chose s'efforcer par sa vertu d'être comme une pierre dont la solidité aide à soutenir ce saint édifice, & ne point douter que vous ne l'assistiez dans une résolution si louable.

Pour revenir à mon sujet dont je me suis beaucoup éloignée, je me trouve obligée de dire que les graces que nôtre Seigneur fait à ces nouveaux monasteres sont si grandes qu'il n'y en a point où toutes les Religieuses ne meditent. Quelques-unes arrivent même à la contemplation parfaite : & d'autres passant plus avant vont jusques à avoir des ravissèmens. Nôtre Seigneur fait à d'autres des faveurs encore plus grandes en leur donnant des revelations & des visions qui paroissent manifestement venir de lui : & il n'y a présentement un seul de ces monasteres où il n'y ait une ou deux Religieuses qui reçoivent des graces extraordinaires. Je sçai que la sainteté ne consiste pas en cela, & je ne le rapporte pas aussi pour les en louer ; mais seulement pour faire voir que ce n'est pas sans raison que je veux donner les avis que l'on verra dans la suite.



CHAPITRE V.

A quel point de perfection l'obeissance & la charité peuvent élever les ames : Que ces deux vertus sont préférables aux plus grandes consolations interieures, aux ravissemens, aux visions, & au don de Prophetie, puis que c'est le moien de rendre par une admirable union nôtre volonté conforme à la volonté de Dieu : & qu'ainsi il faut quitter la retraite & la solitude lors que les occasions de pratiquer ces vertus y obligent. Exemples que la Sainte en rapporte.

JE ne pretens pas que l'on doive confiderer ce que je vai dire comme une regle infailible, & l'on ne pourroit sans folie avoir cette pensée en des choses si difficiles. Comme dans la vie spirituelle il y a plusieurs chemins, il se pourra faire que je dirai quelque chose d'utile touchant l'une de ces différentes voies : & si quelques uns n'y comprennent rien, ce sera à cause qu'ils marchent par une autre. Mais quand même ce que je dirai ne serviroit à personne, nôtre Seigneur aura s'il lui plaît ma bonne volonté agreable, puis qu'il sçait que je n'avancerai rien que je n'aie éprouvé en moi-même, ou remarqué en d'autres.

Je commencerai à parler selon mon peu de capacité de ce en quoi consiste la perfection de l'oraison, parce que j'ai vû des personnes qui s'imaginent qu'elle dépend de l'entendement. Ainsi lors qu'en faisant de grands efforts il leur vient beaucoup de pensées de Dieu, elles se croient aussi-tôt fort spirituelles ; & si on les divertit de leur oraison, quoi que pour les occuper à des choses utiles, elles s'affligent & pensent être perduës. Les hommes sçavans ne tombent pas dans cette erreur, quoi que j'en aie rencontré un qui n'en étoit pas exempt ; mais nous autres femmes avons besoin de recevoir des instructions sur tout. Je ne dis pas que ce ne soit une grace de Dieu de penser toujourns à lui & de méditer sur les merveilles de ses œuvres, ni qu'il ne soit bon de tâcher

de l'acquérir : je dis seulement que tous les esprits n'y sont pas propres, & qu'au contraire il n'y a personne qui ne soit capable de l'aimer. J'ai écrit ailleurs une partie des causes de l'égarement de nôtre imagination, étant impossible de les rapporter toutes : c'est pourquoi je n'en parlerai point ici : je me contenterai de dire que la pensée n'étant pas l'ame, la volonté seroit bien malheureuse si elle étoit conduite par elle ; & qu'ainsi l'avancement de l'ame ne consiste pas à beaucoup penser, mais à beaucoup aimer. Que si l'on me demande ce qu'il faut faire pour acquérir cet amour, je répons que c'est de se résoudre d'agir & de souffrir pour Dieu & de le faire en effet lors que les occasions s'en offrent.

Ce n'est pas que la pensée de ce que nous devons à Dieu, de ce qu'il est, & de ce que nous sommes, ne soit d'un grand mérite, ne serve à prendre la résolution que je viens de dire, & ne soit fort utile dans les commencemens, pourveu que cela n'empêche pas que l'on ne satisfasse à l'obéissance & à la charité envers le prochain, qui nous obligent à quitter le plaisir si doux de s'entretenir seul à seul avec Dieu & de recevoir des faveurs de lui. Car se priver de ce contentement pour de tels sujets c'est demeurer avec lui, c'est agir pour lui, puis qu'au regard de la charité il a dit de sa propre bouche. *Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour l'un de ces petits que sont à moi* : & que pour ce qui est de l'obéissance, il ne veut pas que nous marchions par un autre chemin que celui par lequel il a marché quand il a été obéissant jusques à la mort. Que si cela est tres-veritable, d'où procede donc la peine que l'on ressent lors que pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité on se voit privé du plaisir de passer un grande partie du jour dans la retraite & dans l'oubli de soi-même pour ne s'occuper que de Dieu seul ? Elle procede à mon avis de deux causes, dont la principale est l'amour propre, qui est si subtil qu'il nous empêche de nous apercevoir que nous preferons nôtre contentement à celui de Dieu ; car il est facile de juger que lors qu'une

ame commence à goûter combien le Seigneur est doux, elle n'a point de si grand contentement que de jouir de ses faveurs sans en être distraite par des occupations corporelles. Mais peut-on avoir de la charité, aimer Dieu véritablement, & connoître ce qu'il desire de nous, & demeurer en repos dans le temps que l'on se voit utile à une ame, soit pour augmenter son amour pour lui, ou la consoler, ou la tirer de quelque peril? Combien dangereux seroit ce repos dans lequel on ne considereroit que soi-même? Et lors que nous ne pouvons point servir le prochain par des actions, ne devons-nous pas au moins par la compassion de voir tant d'ames qui se perdent demander continuellement à Dieu par nos prieres d'avoir pieté d'elles, & nous tenir heureuses de renoncer à nôtre satisfaction particulière pour faire une chose qui lui est si agreable?

De l'obeissance.

On peut dire le même de l'obeissance: car seroit-il supportable que Dieu nous commandant précisément par nos superieurs & nos superieures une action importante pour son service, nous ne voulussions pas interrompre nôtre meditation parce que nous prendrions plus de plaisir à considerer sa grandeur & les merveilles de ses œuvres, qu'à faire ce qu'ils nous ordonneroient? Ce seroit en verité un plaissant moien de s'avancer dans son amour que de vouloir ainsi lui lier les mains en prétendant qu'il ne peut nous conduire que par le chemin qui nous plaît & nous contente davantage.

Ce que j'ai éprouvé en moi-même, & remarqué en quelques personnes m'a fait connoître cette verité, lors que dans la peine que je souffrois de n'avoir presque pas le loisir de mediter j'avois compassion de les voir aussi dans une occupation continuelle pour satisfaire à l'obeissance. Je pensois & leur disois même quelquefois que je ne voiois pas comment elles pouvoient devenir fort spirituelles parmi de tels embarras, comme en effet elles ne l'étoient pas alors beaucoup. *O mon Seigneur & mon Dieu, que vos voies sont differentes de nos pensées! Vous ne desirez autre chose d'une ame resoluë à vous*
aimer

aimer & à vous suivre sinon son obeissance ; & elle n'a pour vous plaire qu'à s'informer de ce qui importe le plus à votre service, & desirer de l'exécuter : il lui suffit de n'avoir point d'autre volonté que la vôtre sans s'enquerir s'il y a divers chemins pour aller à vous, & vouloir choisir celui qui revient le plus à son humeur : elle doit s'abandonner à vous pour la conduire en la maniere que vous sçavez lui être la plus avantageuse : & bien que le Supérieur ne pense pas à la mettre dans la voie qui pourroit la rendre plus spirituelle, mais seulement à l'employer à ce qu'il croit le plus utile pour la communauté, vous disposez, mon Dieu, les choses en sorte, que sans que l'on comprenne comment cela s'est pû faire, ces ames se trouvent si avancées dans la vie spirituelle par le merite de leur obeissance, qu'on ne sçauroit le voir sans étonnement.

J'ai parlé depuis peu de jours à une personne la plus affectionnée à l'obeissance que j'aie veüe en toute ma vie, & sa conversation est capable d'inspirer l'amour de cette vertu. Elle a passé près de quinze ans dans des occupations continuelles de divers offices sans avoir pû durant tout ce temps avoir une seule journée à elle quelque desir qu'elle en eût : & tout ce qu'elle pouvoit faire étoit de dérober quelque moment pour prier & conserver sa conscience toujourn pure. Dieu l'en a bien recompensée : car sans qu'elle sçache comment cela s'est pû faire elle se trouve dans cette liberté d'esprit si desirable & si précieuse qui se recontre dans les plus parfaits. Ainsi aiant tout acquis en ne voulant rien, elle jouit du plus grand bonheur que l'on puisse souhaiter en cette vie. Ces ames n'apprehendent rien, parce qu'elles ne desirerent rien de tout ce qui est dans le monde; elles ne fuient point les travaux ni ne recherchent point les contentemens, & rien ne peut troubler leur paix, parce que c'est Dieu qui en est l'Auteur, & qu'on ne sçauroit les séparer de lui ; ce qui est la seule chose qu'elles sont capables de craindre; tout le reste ne pouvant ni les réjouir ni les affliger, parce qu'elles le considerent comme n'étant point.

Qu'heureuse est donc l'obeïſſance, & qu'heureuſes ſont les diſtractions qu'elle cauſe puis que l'on peut arriver par elles à une ſi grande perfection ! La perſonne dont je viens de parler n'eſt pas la ſeule en qui je l'ai remarquée : j'en ai auſſi connu d'autres à qui après pluſieurs années que je ne les avois vûes, aiant demandé à quoi elles s'étoient occupées durant tout ce temps, & ſçû que c'étoit en des actions d'obeïſſance & de charité, je les trouvois ſi ſpirituelles que j'en étois étonnée. Apprenez donc ; mes filles, qu'il vous doit être indifférent en quelles œuvres l'obeïſſance vous oblige de vous employer : & que ſi par exemple c'eſt à la cuiſine, nôtre Seigneur ne vous y aſſiſtera pas moins qu'ailleurs, tant intérieurement qu'extérieurement.

Il me ſouvient qu'un Religieux me raconta qu'étant reſolu d'obeïr ponctuellement à tout ce que ſon Supérieur lui ordonneroit, il arriva qu'après avoir travaillé avec excès, étant déjà tard & n'en pouvant plus il ſ'afſit pour ſe reposer un peu : mais que ſon Supérieur l'aiant rencontré il lui ordonna de prendre une bêche & d'aller travailler au jardin : qu'il obeït malgré la repugnance de la nature, & que traversant un petit paſſage que j'ai veu pluſieurs années depuis en un voyage que je fis pour aller fonder un monaſtere en ce lieu-là, nôtre Seigneur lui apparut chargé de ſa croix & réduit en tel état, qu'il n'eut pas peine à connoître que ce travail qu'on lui avoit commandé & qu'il croioit exceſſif n'étoit rien en comparaison d'une ſi grande ſouffrance. Je croi que comme le diable voit que rien n'eſt ſi capable que l'obeïſſance de nous faire bien-tôt arriver au comble de la perfection, il n'y a point d'efforts qu'il ne faſſe ſous divers prétextes pour nous dégôûter de cette vertu ; & nous faire trouver de la difficulté à la pratiquer. Si l'on remarque bien ceci l'expérience fera connoître que rien n'eſt plus véritable : car n'eſt-il pas évident que la haute perfection ne conſiſte pas en des conſolations intérieures, en de grands raviſſemens, en des viſions, & au don de Prophetie, mais à rendre nôtre volonté ſi conforme

& si soumise à celle de Dieu que nous embrassions de tout nôtre cœur ce qu'il veut, & ne mettions point de difference entre ce qui est amer & ce qui est doux lors qu'il nous est présenté de sa main. J'avoué que c'est une chose tres-difficile de faire non seulement des choses si contraires à nôtre naturel : mais de les faire avec plaisir : & c'est aussi en cela que paroît la force de cet amour parfait qui est seul capable de nous faire oublier ce qui nous contente pour ne penser qu'à contenter celui qu'il fait regner dans nôtre cœur : car il est certain que quelque grands que soient les travaux ils nous paroissent doux lors que nous considerons qu'ils sont agreables à Dieu : & c'est de cette maniere qu'aiment ceux qui sont arrivez jusques à ce point de perfection de souffrir avec joie les persecutions, les injustices, & les atteintes que l'on donne à leur honneur.

Cela est si constant qu'il seroit inutile de m'y arrêter davantage : & ce que je pretens est de faire voir que l'obeissance est le meilleur de tous les moiens pour arriver à cet heureux état : en voici la preuve. Comme nous ne sommes point maîtres de nôtre volonté pour l'employer toute entiere & sans reserve à accomplir celle de Dieu jusques à ce que nous l'aions soumise à la raison, nul chemin n'est si court & si seur pour y arriver que celui de l'obeissance : & non seulement nous n'y arriverons jamais par nos lumieres particulieres ; mais nous ne le pourrions tenter sans peril, à cause que nôtre amour propre ne nous proposant que ce qui le flatte, nous rejettons souvent ce qui est le plus conforme à la raison par la repugnance qu'il y trouve.

Il y auroit tant de choses à dire sur ce sujet que je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de parler à fond de ce combat qui se passe en nous, & de ce que le demon, le monde, & nôtre sensualité nous representent pour offusquer de telle sorte nôtre raison qu'elle nous devienne inutile. Ainsi au lieu d'entrer plus avant dans ce discours il vaut mieux venir aux remedes que l'on peut apporter à un si grand mal. Je n'y en voi point de meilleur

leur que de faire comme ceux qui après avoir long-temps plaidé & employé inutilement beaucoup d'argent & beaucoup de peine pour voir la fin de leur procès, s'en remettent à des arbitres. Nous devons de même choisir un Supérieur ou un Confesseur à qui nous rapportions sincèrement cette contestation qui se passe en nous sans nous en inquieter davantage suivant ces paroles de nôtre Seigneur : *Qui vous écoute, m'écoute.* Comme c'est le rendre maître du libre arbitre qu'il nous a donné, cette soumission lui est si agreable que lors qu'après avoir soutenu mille combats avant que de nous rendre à ce que l'on nous commande parce qu'il nous paroïsoit injuste, nous avons enfin pour plaire à Dieu assujetti nôtre volonté sous la loi de l'obeïssance, il nous donne un si grand pouvoir sur nous-mêmes que nous en devenons les maîtres. Alors il purifie tellement nôtre volonté en la rendant conforme à la sienne, que nous pouvons l'employer pour son service d'une manière parfaite ; après avoir travaillé avec tant de peine pour mettre du bois sur l'Autel en renonçant à tout ce qui pouvoit déplaire à nôtre Seigneur, le prier de faire descendre le feu du Ciel pour consumer le Sacrifice que nous lui avons fait de nous-mêmes.

Puisqu'on ne peut donner que ce que l'on a, & que cette soumission de nôtre volonté à celle de Dieu est un trésor qui ne se trouve que dans l'obeïssance, il faut comme on fouille dans les mines pour en tirer l'or, & que plus on fouille plus on en trouve, s'exercer toujours davantage à cette vertu, afin que plus nous nous assujettissons aux hommes en les rendant maîtres de nôtre volonté, nous en devenions nous-mêmes les maîtres, pour la pouvoir conformer à celle de Dieu. Jugez donc, mes Sœurs, si vous ne serez pas bien recompensées de la peine d'être privées de la douleur que vous trouviez dans la solitude. Je vous assure que cela ne vous empêchera pas d'arriver à cette véritable union dont j'ai parlé qui consiste à n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu. C'est là l'union que je souhaite pour moi-même,

& que je vous souhaite à toutes plutôt que ces transports d'esprit si délicieux auxquels on donne le nom d'union, & qui le sont en effet lors qu'ils sont suivis de l'obeissance dont j'ai parlé. Mais si cela n'est pas, ces ames ne se trouveront à mon avis unies qu'à leur amour propre, & non pas à la volonté de Dieu. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grace de rendre en cela mes actions conformes à ma connoissance.

La seconde cause du dégoût dont j'ai parlé vient à mon avis de ce que se rencontrant dans la solitude moins d'occasions d'offenser Dieu, quoi qu'il y en ait toujours quelques-unes puis que les demons y sont & nous-mêmes, l'ame s'y trouve plus pure, & qu'ainsi dans sa crainte d'offenser Dieu ce lui est une tres-grande consolation d'y rencontrer moins d'obstacles; & cette raison me paroît encore plus forte pour nous faire desirer d'être séparées du commun des creatures, que celle du plaisir de recevoir de Dieu des consolations & des faveurs.

C'est dans ces occasions où nous avons besoin de nous tenir toujours sur nos gardes, que nous pouvons beaucoup mieux faire paroître si nôtre amour pour Dieu est veritable que dans les recoins d'une solitude, & que selon mon sens nous faisons un plus grand progrès dans la vertu, quoi que nous commettions plus de fautes & faisons même de petites chûtes. Mais il faut remarquer que je suppose toujours que ce n'est que lors que l'obeissance ou la charité nous y engage: car à moins que cela je demeure d'accord que la solitude vaut mieux; que nous devons continuellement la desirer lors même que nous sommes dans l'action, & qu'ainsi les ames qui aiment veritablement Dieu ne cessent jamais de la souhaiter. Quant à ce que j'ai dit qu'il y a plus à profiter dans l'action, c'est parce qu'elle nous fait connoître à nous-mêmes & voir jusques où va nôtre vertu, puis que quelque Sainte qu'une personne qui est toujours dans la solitude ait sujet de se croire, elle ne sçait ni ne peut sça-

voir si elle a de la patience & de l'humilité: de même que pour sçavoir si un homme est fort vaillant il faut l'avoir vû dans les occasions. S. Pierre témoignoit ne rien craindre; & le contraire parut lors qu'il falut venir à l'épreuve: mais il se releva de sa chute, & ne mettant plus sa confiance qu'en Dieu on vit avec quel courage & quelle générosité il endura le martyre.

Helas, Seigneur, qu'il nous importe de connoître nôtre misère! sans cela nous nous trouvons par tout en péril; & ainsi il nous est avantageux que l'on nous commande des choses qui nous fassent voir nôtre foiblesse. J'estime pour cette raison que Dieu nous favorise plus en un seul jour qu'il nous humilie & nous donne la connoissance de nous-mêmes quoi qu'elle nous coûte de grandes peines & de grands travaux, qu'en plusieurs journées d'oraison. Qui doute qu'un ami véritable n'aime en tout temps & en tous lieux son ami? & quelle apparence que l'on ne pût faire oraison que dans le secret de la solitude? J'avouë que les personnes qui sont dans l'action n'ont pas grand loisir pour prier: mais, mon Sauveur, quelle force n'a point auprès de vous un soupîr qui procède du fond du cœur par la peine de voir qu'outre le déplaisir de demeurer en cet exil on ne nous donne pas le temps de jouir dans la retraite de vos célestes consolations? Il paroît, Seigneur, par ce que je viens de dire que nous nous sommes renduës pour l'amour de vous esclaves de l'obéissance, puis qu'elle nous fait en quelque sorte renoncer au plaisir d'être avec vous: & il n'y a pas sujet de s'en étonner lors que nous considérons que par une faveur que nul ressentiment ne peut égaler, elle vous a fait aussi en quelque maniere sortir du sein de vôtre Pere éternel pour vous rendre esclave des hommes.

Mais il faut bien prendre garde à n'oublier jamais dans l'action, quoi que faite par obéissance & par charité, d'élever souvent son esprit à Dieu. Croiez-moi, mes filles, l'ame ne tire point d'avantage des longues oraisons lors que l'obéissance & la charité l'appellent ailleurs:

leurs : & au contraire les bonnes œuvres la rendent en peu de temps beaucoup plus capable d'être embrasée de l'amour de Dieu que plusieurs heures de meditation. C'est de lui seul que nous devons attendre tout nôtre bonheur. Qu'il soit beni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Avis admirable de la Sainte pour distinguer les faux ravissmens d'avec les veritables, & empêcher que l'on ne se laisse aller à ces défaillances qui ne procedent que d'une foiblesse de la nature, ou d'imagination, ou de melancolie. Exemples que rapporte la Sainte sur ce sujet, & entre autres de deux Religieuses qui croioient ne pouvoir sans mourir manquer de communier tous les jours.

J'A y fait ce que j'ai pû pour connoître d'où procedent ces grands transports dans l'oraison que j'ai remarquez en certaines personnes que nôtre Seigneur favorise de ses graces lors qu'elles font ce qu'elles peuvent pour se disposer à les recevoir : mais je ne veux pas traiter maintenant de ces suspensions & de ces ravissmens. J'en ai assez parlé ailleurs, & il seroit inutile d'en rien dire, parce que s'ils sont veritables nous ne sçaurions ne les point avoir quelques efforts que nous faisons pour y resister. Mais il faut remarquer que cette force qui vient d'enhaut & qui fait que nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes, dure peu, & qu'il arrive souvent qu'ayant commencé par l'oraison de quietude qui est comme un sommeil spirituel, l'ame entre dans un transport qui fait que si elle ignore comment elle s'y doit conduire, elle perd avec peu de merite beaucoup de temps, & épuise ses forces par sa faute.

Des faux ravissmens qui ne sont en effet que des défaillances,

Je voudrois pouvoir bien m'expliquer : mais cela est si difficile que je doute d'y réussir. Je tiens pour certain que les ames qui se trouvent engagées dans cette erreur m'entendront si elles me veulent croire. J'en connois

qui demeuroient durant sept & huit heures en l'état que je viens de dire, & le prenoient pour un ravissement. Quelque bonne que fût l'occupation à quoi on les emploioit, elles se laissoient aussi-tôt aller dans une sorte de recueillement qui les tiroit comme hors d'elles-mêmes, leur paroissant qu'il ne falloit pas résister à nôtre Seigneur. Ainsi elles auroient peu à peu pû perdre l'esprit ou la vie si on n'y eût remédié. Ce que je puis dire sur ce sujet est, qu'étant naturellement si portez à aimer ce qui nous contente, Dieu ne favorise pas plutôt une ame de ces douceurs spirituelles, que la crainte d'en être privée fait qu'elle voudroit ne s'occuper d'autre chose, parce qu'il est vrai qu'il n'y a rien dans le monde qui en approche: & cela arrive principalement aux personnes foibles, dont l'esprit, ou pour mieux dire l'imagination, s'attache si fortement à un objet qu'elles ne voudroient jamais s'en divertir, ainsi que l'on en voit d'autres faire la même chose en des sujets qui ne regardent point la pieté. Et s'il y entre de la mélancolie, elle leur fera prendre pour des veritez des illusions agréables.

Je dirai dans la suite quelque chose de cette humeur mélancolique: mais quand une personne n'y feroit point sujette, ce que je viens de remarquer ne laisseroit pas de lui arriver, principalement à celles dont l'esprit s'est affoibli par des penitences excessives lors que leur amour pour Dieu commençant à leur donner un plaisir sensible elles s'y abandonnent en la maniere que je l'ai dit. Comme l'on peut résister à cette sorte d'oraison j'aurois donc mieux qu'elles ne s'y laissassent point aller jusques à en être par maniere de dire tout enivrées. Car ainsi que lors qu'une personne de foible complexion tombe en défaillance elle ne peut ni parler ni se mouvoir, ceux dont l'esprit est naturellement foible succombent sous l'effort des mouvemens d'une devotion mal réglée, s'ils ne tâchent de les moderer.

On pourra me demander si cette maniere d'oraison n'est pas une même chose que le ravissement puis qu'il
semble

semble n'y avoir point de difference. Je répons qu'il y en a une tres-grande, parce que le ravissement où l'union de toutes les puissances dure peu, illumine l'ame, & produit en elle plusieurs autres grands effets sans que l'entendement agisse en aucune sorte, Dieu seul operant dans la volonté: au lieu qu'ici c'est tout le contraire, parce qu'encore que le corps soit comme lié, la volonté, la memoire, ni l'entendement ne le sont pas, mais agissent inconsiderement & semblent voltiger de çà & de là sans s'arrêter à aucun objet.

J'avouë ne trouver rien de bon dans la peine que donne cette debilité corporelle, si ce n'est qu'elle vint d'un bon principe: car pourquoy y consumer tant de temps? & ne peut-on pas meriter davantage en l'employant à ce que l'obeissance oblige de faire, sans s'en rendre incapable en se laissant emporter à cette sorte de recueillement qui nous tue? C'est pourquoy je conseilerois aux Prieures de travailler de tout leur pouvoir à retrancher ces longues défaillances qui ne servent à mon avis qu'à rendre les puissances incapables de satisfaire à l'obeissance, & privent ainsi l'ame de l'avantage qu'elle tiroit de travailler avec soin à contenter nôtre Seigneur. Que si l'on remarque que cela procede de la debilité de la nature, il faut retrancher à ces personnes les jeûnes & les penitences qui ne sont point d'obligation. Leur foiblesse pourroit même être telle que l'on devroit les leur retrancher toutes pour les employer en des offices qui les divertissent de cette occupation d'esprit qui leur est si préjudiciable.

Mais quand même ces personnes ne tomberoient point en défaillance, si elles occupent trop fortement leur imagination en des sujets d'oraison fort sublimes, il faut se conduire envers elles de la même sorte, parce qu'il arrive souvent qu'elles ne se possèdent plus elles-mêmes, principalement si elles ont reçu de Dieu quelque faveur extraordinaire, ou qu'elles aient eu quelque vision qui leur ait tellement rempli l'esprit, qu'encore qu'elle n'ait duré que peu elles se l'imaginent toujours présente.

presente. Quand on se voit en cet état durant quelques jours il faut tâcher de détourner son esprit de cet objet pour s'occuper de quelque autre : en quoi l'on ne sçau- roit faillir, pourveu que ce soit toujourns en des choses qui regardent le service de Dieu : & cela lui est si agreable qu'il ne prend pas moins de plaisir à voir que l'on ar- rête en certain temps sa pensée sur les merveilles de ses creatures & sur le pouvoir de celui de qui elles tiennent l'être, que de les arrêter sur lui-même.

Que déplorable est le malheur où nous sommes tom- bez par le peché, puis que même dans les choses qui sont bonnes nous nous trouvons obligez de marcher avec tant de retenuë pour ne point hazarder nôtre salut ! C'est une verité qu'il importe extrêmement de confide- rer, principalement pour ceux dont l'esprit est foible. Ainsi lors que nôtre imagination se sent si frappée de la consideration d'un même mistere, soit de la passion, ou de la gloire du Ciel, ou de quelque autre, qu'elle ne sçau- roit durant plusieurs jours penser à autre chose, elle doit tâcher de s'en divertir. Que si elle ne le fait pas, elle connoitra avec le temps le mal qui lui en arrivera, & qu'il procede comme je l'ai dit, ou d'une grande débi- lité corporelle, ou de ce que l'imagination est blessée : ce qui seroit encore beaucoup plus à craindre, à cause qu'on seroit alors semblable à un fou qui se plaisant dans sa folie en est si occupé qu'il ne peut penser à autre chose ni considerer les raisons qui l'obligent de s'en dé- tourner, parce qu'ayant perdu la raison il n'est plus maî- tre de lui-même. Que si cette personne est melancoli- que, le mal peut aller plus avant, & je voi d'autant moins d'apparence de la laisser en cet état, qu'outre ce que j'ai déjà dit, Dieu étant infini une ame peut en diverses ma- nières s'employer à son service. Et ne seroit-ce pas la tenir captive & comme enchainée que de ne lui per- mettre de penser qu'à une seule de ses grandeurs ou à un seul de ses misteres, puis qu'ils sont en si grand nombre que plus on les considere, & plus on trouve qu'il en reste encore à considerer ?

Ce n'est pas qu'en parlant ainsi je prétende que l'on puisse en une heure ni en un jour mediter profondément sur plusieurs de ces misteres, puis que ce seroit le moien de n'en comprendre bien aucun, tant ils sont sublimes & élevez : ainsi il ne faut pas se méprendre en donnant à mes paroles un sens contraire à ma pensée. Ceci est si important que je serois fort fâchée que celles qui ne l'entendront pas la première fois quelque peine que j'aie prise à m'expliquer, ne voulussent pas se donner celle de le relire, principalement les Prieures & les maîtresses des Novices qui doivent instruire les Sœurs en ce qui est de l'oraison. Que si elles le negligent dans les commencemens, elles connoîtront par le long-temps dont elles auront besoin pour reparer de semblables defauts, le soin qu'elles doivent prendre d'y remédier dès leur naissance. Si j'écrivois tous les maux que j'ai vû arriver manque de tenir cette conduite on ne s'étonneroit pas que j'insiste tant sur ce point. Je me contenterai d'en rapporter un exemple qui pourra faire juger du reste. Il y a dans l'un de ces monasteres une Religieuse du cœur, & une converse toutes deux personnes de tres-grande oraison, fort mortifiées, fort humbles, fort vertueuses, si favorisées de nôtre Seigneur qu'il leur donne la connoissance de ses grandeurs, & si détachées de tout & si remplies de son amour, qu'encore qu'il ne se pût rien ajoûter au soin que nous prenions de les observer, nous ne remarquions rien en elles en quoi elles manquaissent de répondre aux graces qu'elles recevoient de Dieu : ce que je rapporte particulièrement, afin que celles qui n'ont pas tant de vertu comprennent mieux le sujet qu'elles ont de craindre. Ces deux Religieuses entrèrent dans un si ardent desir de jouir de la presence de nôtre Seigneur, que ne pouvant trouver de soulagement que dans la communion elles n'oublieroient rien pour obtenir des Confesseurs la permission d'approcher souvent de la Sainte Table. Ces dispositions augmentant toujous elles croioient ne pouvoir vivre si elles demeuroient un jour sans communier. Cela alla
jusques

jusques un tel excès que les Confesseurs, dont l'un étoit fort spirituel, jugeoient qu'il n'y avoit point d'autre remede pour adoucir une peine si excetlive. Cette peine passa encore plus avant : car l'une d'elles se trouvoit si extrêmement pressée de ce desir de communier, que pour ne pas mettre sa vie en danger il falloit la communier de grand matin ; & il ne pouvoit y avoir de fiction, puis que ni l'une ni l'autre de ces deux filles n'auroit pas voulu pour tous les biens du monde dire un mesonge. Je n'étois pas alors dans cette maison ; mais la Prieure m'en écrivit & me manda qu'elle ne sçavoit de quelle sorte se conduire voiant que des hommes si capables croioient ne pouvoir agir d'une autre maniere. Dieu permit que je compris aussi-tôt le mal qui en pouvoit arriver, & voulus néanmoins n'en rien témoigner que lors que je serois sur les lieux, tant parce que je craignois de me tromper, qu'à cause qu'il y auroit eu de l'imprudence de blâmer cette conduite jusques à ce que je pûsse dire les raisons qui m'empêchoient de l'approuver.

Lors que je fus arrivée dans ce monastere celui de ces deux Confesseurs qui n'étoit pas moins humble qu'habile, entra aussi-tôt dans mon sentiment : & l'autre au contraire qui n'étoit pas à beaucoup près si spirituel ni si capable, ne voulut jamais s'y rendre. Mais je ne m'en mis guere en peine, parce que je n'étois pas obligée de déferer à ses avis. Je parlai ensuite à ces filles, & leur dis des raisons qui me paroissoient assez fortes pour leur persuader que la creance qu'elles avoient de ne pouvoir vivre si elles ne communioient tous les jours n'étoit qu'une imagination. Mais voiant qu'il étoit impossible de leur faire changer de sentiment je leur dis, qu'encore que je ne fusse pas pressée d'un moindre desir qu'elles de recevoir si souvent nôtre Seigneur, je ne communierois néanmoins que quand toutes les Sœurs communieroient, afin qu'elles s'en abstinssent aussi : & que si cela ne se pouvoit faire sans mourir, nous mourrions toutes trois ensemble, n'y trouvant pas tant de peril qu'à souffrir qu'un tel usage s'introduisist dans des maisons, où
tant

tant de filles qui n'aimoient pas moins Dieu qu'elles l'aimoient, voudroient faire la même chose.

Cette coûtume que ces deux Religieuses avoient prise de communier tous les jours & dans laquelle le diable s'étoit sans doute meslé, avoit déjà fait tant de mal, qu'il sembloit que l'on ne pouvoit les en empêcher sans les faire mourir : mais je demeurai inflexible, parce que plus je voiois qu'elles ne se soumettoient point à l'obeissance à cause qu'elles croioient ne le pouvoir faire, plus je connoissois évidemment que c'étoit une tentation. Elle passerent cette premiere journée avec beaucoup de peine : elles en eurent un peu moins le lendemain ; & enfin elle diminua de telle sorte, qu'encore que je communiaffe parce qu'on me l'avoit commandé, sans quoi ma compassion pour leur foiblesse m'en auroit encore empêchée, elles n'en furent point troublées. Quelque temps après elles & toutes les autres connurent que ç'avoit été une tentation, & combien il étoit important d'y remedier de bonne heure : car il arriva certaines choses dans cette maison, dont je pourrai parler en un autre lieu, qui les mirent mal avec leurs Superieurs sans qu'il y eût de leur faute ; & s'il y en avoit eu je n'aurois eu garde d'approuver leur conduite, ni de la souffrir.

Quels autres exemples ne pourrois-je point alleguer sur ce sujet ? Je me contenterai d'en rapporter encore un de ce qui se passa dans un monastere, non pas de nôtre ordre, mais de Bernardines. Il y avoit une Religieuse fort vertueuse qui jeûnoit & se donnoit la discipline avec tant d'excès, qu'elle tomba dans une telle foiblesse que toutes les fois qu'elle communioit ou entroit dans une ferveur encore plus grande qu'à l'ordinaire, elle s'évanoüissoit & demeuroit durant huit ou neuf heures en cet état. Toutes les autres & elle-même croioient que c'étoit un ravissement : & cela arrivoit si souvent qu'il auroit pû causer un fort grand mal si l'on n'y eût remedié. Le bruit se répandit aussi tôt que c'étoient des ravissements ; & je ne pouvois voir sans peine que l'on eût cette creance, parce que Dieu m'avoit fait connoître

tre que ce n'en étoit pas, & que j'en apprehendois les suites. Son Confesseur qui étoit fort de mes amis me raconta ce qui se passoit, & je lui dis que je croiois que cela ne procedoit que de foiblesse; que je n'y voiois aucune marque de veritables ravissemens, & qu'ainsi, au lieu de la laisser en cet état j'estimois à propos de retrancher ses jeûnes & ses disciplines, & de penser à la divertir. Il l'approuva : & comme cette Religieuse étoit fort obeissante elle n'eut point de peine à se soumettre. Ses forces revinrent peu à peu, & elle ne se souvint plus de ces ravissemens qu'elle s'étoit imaginée d'avoir. Que s'ils eussent été veritables Dieu seul auroit pû les faire cesser, tous les efforts des hommes étant inutiles pour résister à l'impetuositè avec laquelle ils emportent le corps, & le laissent dans une aussi grande lassitude qu'ils produisent de grands effets dans l'ame : au lieu que ces ravissemens imaginaires passent sans qu'il en reste aucune de ces marques.

On peut connoître par ce que je viens de dire que tout ce qui lie l'ame de telle sorte qu'il lui ôte l'usage de la raison doit être suspect, & que l'on ne sçauroit jamais arriver par ce moien à la liberté de l'esprit, dont l'un des effets est de trouver Dieu en toutes choses, & de pouvoir en prendre un sujet d'élever sa pensée & son cœur vers lui. Le reste est un assujettissement de l'esprit, qui outre le mal qu'il fait au corps est un obstacle à l'ame pour s'avancer. C'est comme si l'on rencontroit dans son chemin un marais ou un borbier qui empêche d'aller plus avant; au lieu que l'on a besoin pour faire un grand progrès dans l'esprit, non seulement de marcher, mais de voler.

Si l'on me demande ce qu'il faut faire lors que ces personnes disent & croient en effet ne pouvoir résister à ces mouvemens qui les occupent tellement de Dieu que toutes leurs puissances sont suspenduës : Je répons qu'il n'y a pas sujet de craindre, pourveu que cela ne dure pas plus de huit jours, parce qu'une personne d'un naturel foible a besoin d'un peu de temps pour revenir
de

de son étonnement : mais s'il continuë davantage il faut y remedier. Ce qu'il y a de bon en cela est qu'il n'y a point de peché, & qu'on ne laisse pas de meriter. Les inconveniens dont j'ai parlé s'y rencontrent neanmoins & beaucoup d'autres, particulierement en ce qui regarde la communion, où ç'en seroit un fort grand si l'ardent desir qu'auroit une personne de recevoir son Createur, & la solitude où elle se croiroit être étant privée de ce bonheur, l'empêchoit d'obeir à son Confesseur ou à sa Prieure lors qu'ils jugeroient à propos qu'elle s'en abstint. Ainsi il faut dans ces rencontres comme en d'autres mortifier ces personnes, & leur faire comprendre qu'il leur est beaucoup plus avantageux de renoncer à leur volonté que de rechercher leur consolation.

J'ai éprouvé que l'amour propre peut aussi avoir grande part à ce que je viens de dire: car il m'est souvent arrivé après avoir reçu la Sainte Hostie & l'ayant presque encore toute entiere dans ma bouche, que voiant communier les autres j'aurois desiré de n'avoir pas communié afin de la pouvoir recevoir, & je ne m'apercevois point alors de mon erreur. Mais j'ai reconnu depuis que cela ne provenoit pas tant de l'amour de Dieu que de ce que je recherchois ma satisfaction, à cause qu'il arrive d'ordinaire qu'en approchant de la Sainte Table on sent un plaisir plein de tendresse qui nous attire: car si je n'eusse été touchée de ce desir que pour recevoir mon Sauveur, ne l'avois-je pas reçu dans mon ame? Si ce n'eût été que pour obeir au commandement que l'on m'avoit fait de communier, n'avois-je pas desja communié? Et si ce n'eût été que pour recevoir les graces & les faveurs que le tres-saint Sacrement nous communique, ne les avois-je pas desja receuës? Ainsi je vis clairement que je ne recherchois qu'un plaisir sensible.

J'ai connu dans un lieu où nous avons un monastere une femme qui passoit pour une grande servante de Dieu, & qui auroit dû l'être puis qu'elle communioit tous les jours: mais comme elle choisissoit pour ce sujet tantôt

tantôt une Eglise, tantôt une autre, & n'avoit point de Confesseur arrêté, j'aurois mieux aimé la voir obeir à un Directeur que de communier si souvent. Elle demouroit dans sa maison en particulier, où je pense qu'elle ne s'occupoit que de ce qui lui étoit le plus agreable : & parce qu'elle étoit bonne je veux croire que tout ce qu'elle faisoit étoit bon. Je le lui disois quelquefois : elle n'en tenoit pas grand compte, & je ne l'en pouvois blâmer à cause qu'elle étoit meilleure que moi en tout le reste, quoi qu'il me parût qu'elle avoit tort en cela. Le Saint Pere Pierre d'Alcantara arriva alors, & je ne demurai pas satisfaite de la relation qu'elle lui fit : ce qui venoit sans doute de ce que nous sommes si misérables que nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par un même chemin que nous : car je croi qu'elle avoit plus servi Dieu & fait plus de penitence en un an que moi en plusieurs années. Elle tomba malade de la maladie dont elle mourut, & n'eut point de repos jusques à ce que l'on dit la Messe chez elle, & qu'on la communia tous les jours. Comme cette maladie dura longtemps, un Prêtre de grande pieté qui lui disoit souvent la Messe eut peine de la voir ainsi communier tous les jours chez elle : & ce fut peut-être une tentation du diable, parce que cela se rencontra au dernier jour de sa vie. Ce bon Ecclesiastique ne consacra donc point d'Hostie pour elle : & lors que la Messe étant achevée elle vit qu'il ne la communioit pas, elle se mit en telle colere contre lui qu'il en fut fort scandalisé & me le vint dire. J'en fus aussi extrêmement touchée ; & comme je croi qu'elle mourut incontinent après, je doute qu'elle se soit reconciliée avec ce bon Prêtre. Je connus par là combien il est dangereux de faire en quoi que ce soit nôtre volonté, & particulièrement dans les choses importantes : car ceux qui ont l'honneur de recevoir si souvent nôtre Seigneur doivent s'en reconnoître si indignes, que ce ne soit point par eux-mêmes qu'ils l'entreprennent, mais par l'avis de leur Directeur, afin que l'obeissance supplée à ce qui leur manque pour être en état de s'approcher de cette

suprême

suprême Majesté. Ce qui je viens de raconter étoit à cette devote femme une occasion de s'humilier qui lui auroit peut-être fait meriter davantage que ces communions si fréquentes, en lui faisant voir que ce Prêtre n'avoit point de tort, & que Dieu qui connoissoit sa misère & son indignité l'avoit ordonné de la sorte. C'est comme en usoit une personne que ses Confesseurs par prudence privoient quelquefois de la communion, parce qu'ils voioient qu'elle s'y presentoit fort souvent : car encore qu'elle en fût tres-sensiblement touchée, l'honneur de Dieu lui étoit plus cher que sa propre satisfaction ; & elle lui rendoit graces de ce qu'il avoit fait connoître à son Confesseur que la maison de son ame n'étoit pas une demeure digne d'un si grand Seigneur. Ainsi elle obeïssoit tranquillement & humblement, quoi que la tendresse de son amour pour son Sauveur lui fit souffrir beaucoup de peine, & rien n'auroit été capable de la porter à desobeir à son Confesseur.

Quand nôtre amour pour Dieu n'empêche pas nos passions de nous porter à l'offenser, & que nous rendant incapables d'écouter la raison elles troublent la tranquillité de nôtre ame ; il est évident ce me semble que nous nous recherchons nous-mêmes, & que le diable ne manque pas de se servir de ces occasions pour nous nuire autant qu'il le peut. C'est pourquoi je ne sçaurois penser sans fraieur à ce qui arriva à cette femme. Car bien que je ne veuille pas croire que cela ait causé sa perte, la miséricorde de Dieu étant si grande, je ne sçaurois m'empêcher de trembler lors que je pense qu'il arriva dans un temps si dangereux.

J'ai rapporté cet exemple pour faire connoître aux Superieures, & aux Sœurs le sujet qu'elles ont de craindre, & de se bien examiner sur les dispositions où elles doivent être pour recevoir ce grand Sacrement. Car si leur intention n'est que de plaire à Dieu ; ne sçavent-elles pas que l'obeïssance lui est plus agreable que le sacrifice ? Et si elles meritent davantage en ne communiant point qu'en communiant, quel sujet ont-elles de se
troubler ?

troubler ? Ce n'est pas que je trouve étrange que n'étant pas toutes arrivées à une si grande perfection que de ne rien vouloir que ce que Dieu veut, elles sentent quelque peine dans ces rencontres : mais je dis que cette peine doit être accompagnée d'humilité. Que si elles étoient entièrement dégagées de tout intérêt & de tout amour propre, elles se rejoüiroient même au lieu de s'attrister de rencontrer cette occasion de plaire à Dieu dans une chose qui lui est si sensible : elles s'humilieroient & seroient assez contentes de communier spirituellement. Mais parce que ce grand desir de recevoir nôtre Seigneur est, principalement dans les commencemens, une grace qu'il nous fait, je ne scaurois, comme je l'ai dit, m'étonner que l'on sente la peine d'en être privée. Je desire seulement que l'on ne s'en trouble point, & que l'on tire de là des sujets de s'humilier. Car si on s'en inquiete, si on s'en altere, & si on s'en émeut contre la Prieure ou le Confesseur; qui peut douter que ce ne soit une tentation manifeste ? Que si contre l'ordre du Confesseur quelqu'une avoit la hardiesse de communier, je ne voudrois nullement participer au mérite qu'elle prétendrait tirer de sa communion, puis que nous ne devons pas en de semblables rencontres être juges de nous-mêmes : cela n'appartenant qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier & de délier. Je prie Dieu de tout mon cœur de nous donner la lumière qui nous est nécessaire & de nous assister de son secours; afin que nous n'abusions point de ses faveurs en des occasions si importantes.

CHAPITRE VII.

Des effets de la melancolie, & des moiens dont on peut user pour remedier à un si grand mal & si dangereux dans les monasteres.

De la maniere dont il faut traiter les melancoliques.

MES sœurs du monastere de S. Joseph de Salamanque où j'écris ceci m'ont priée avec instance de leur dire quelque chose de la maniere dont elles se doivent conduire envers celles qui sont d'un naturel melancolique.

lancolique. Car encore que nous évitions avec grand soin d'en recevoir de cette sorte, cette humeur est si subtile, si cachée, & si difficile à découvrir, que nous ne nous en appercevons que lors que nous ne pouvons plus renvoyer celles qui y sont sujettes. Il me semble que j'en ai dit quelque chose dans un petit traité. Mais quand il se rencontreroit que je le repeterois ici je n'y devrois pas avoir regret, ni même à le redire cent fois s'il plaisoit à Dieu qu'il fût utile.

Les inventions que cette humeur melancolique trouve pour porter les personnes à faire leur volonté sont en si grand nombre, qu'il faut les observer avec un extrême soin de peur qu'elles ne nuisent aux autres.

On doit remarquer que ces personnes melancoliques ne donnent pas toutes de la peine. Celles qui sont naturellement humbles, de douce humeur, & qui ont bon esprit renferment en elles-mêmes ce qu'elles souffrent, sans nuire aux autres. Et il se trouve aussi du plus & du moins dans celles qui n'ont pas ces conditions. Je ne doute point que le diable ne fasse tous ses efforts pour les gagner, afin d'en gagner d'autres par leur moien : & si elles ne se tiennent sur leurs gardes il pourra y réussir, parce que l'effet de la melancolie étant d'obscurcir & de troubler la raison, à quoi ne peut-elle point porter nos passions ? & quelle difference y a-t-il entre perdre la raison & tomber dans la folie ? Quant aux personnes dont je parle elles ne vont pas jusques-là ; & il vaudroit mieux qu'elles y allassent, n'y ayant rien plus fâcheux que de se voir obligé de traiter comme des creatures raisonnables celles qui ne le sont pas. Il est vrai que ceux qui ont entierement perdu l'esprit sont dignes d'une grande compassion : mais au moins ne nuisent-ils point aux autres, & le meilleur moien pour en venir à bout est de les tenir dans la crainte.

Quand les autres remedes ne suffisent pas il faut aussi user de celui-là envers les personnes qui ne font que commencer d'être frappées de ce mal, puis qu'encore qu'il ne soit pas si grand il tire son origine de la même source.

source. Et les Superieurs doivent se servir des penitences ordonnées par nos constitutions, & traiter ces personnes de telle sorte qu'elles perdent toute esperance qu'on leur permette de faire leur volonté en quoi que ce soit, parce que si elles croient pouvoir quelquefois obtenir cette liberté par les cris & les témoignages de desespoir que le demon leur inspire pour les perdre, leur mal seroit sans remede, & une seule d'elles seroit capable de troubler tout un monastere. Comme une personne reduite dans un état si déplorable ne trouve point en elle-même de quoi se défendre des artifices du demon, la Superieure doit veiller sur elle avec un extrême soin, non seulement pour ce qui regarde l'exterieur, mais aussi l'interieur, à cause que plus la raison est foible & obscurcie dans une ame, plus la conduite de la Superieure doit être pleine de force & de lumiere, afin d'empêcher que le demon ne se serve de cette dangereuse melancolie pour se rendre maître de cette ame comme il y auroit grand sujet de le craindre, parce qu'il y a certains temps dans lesquels cette humeur domine de telle sorte qu'elle étouffe entierement la raison: & alors à quelque extravagance qu'une personne se porte elle ne peche point non plus que les fous.

Mais quant à celles dont la raison n'est qu'affoiblie & qui ont de bons intervalles, il se faut bien garder de leur rien souffrir dans les temps où leur melancolie paroît davantage, de peur que lors qu'elles seroient plus raisonnables elles ne prissent la liberté de se conduire à leur fantaisie: ce qui est un si grand artifice du diable que si l'on n'y fait beaucoup d'attention ces personnes ne pensent qu'à faire leur volonté, à dire tout ce qui leur vient en la bouche, à remarquer les fautes des autres, à cacher les leurs, & à se satisfaire en toutes choses. Ainsi comme elles ne peuvent par elles-mêmes se retenir à cause que leurs passions ne sont point mortifiées, mais vont où leur impetuositè les porte; que seroit-ce si on ne leur resistoit point?

Ce que j'ai vû plusieurs personnes travaillées de ce
mal

mal me fait encore redire que je n'y sçai point d'autre remede que de ne negliger aucun moien pour le domter. Si les paroles ne suffisent, il faut employer les châtimens: & si les petits châtimens sont inutiles, en venir aux grands, & au lieu de les tenir un mois en prison les y tenir quatre, puis qu'on ne sçauroit leur faire une plus grande charité que d'user envers elles de cette rigueur. Cet avis est si important que je ne sçauois trop le repeter. Car bien que quelquefois ces personnes ne soient pas maîtresses d'elles-mêmes, néanmoins parce qu'elles n'ont pas toujours de telle sorte perdu la raison qu'elles ne puissent pecher, elles sont en grand peril, rien ne pouvant les en preserver lors qu'elle se trouve étouffée par la folie. Ainsi c'est une grande misericorde que Dieu fait à celles qui tombent par sa permission dans cette dangereuse maladie, de se soumettre à ceux qui les gouvernent; puis que c'est le seul moien de les garentir du peril où elles sont. Que si quelqu'une d'elles vient à lire ceci, je la conjure au nom de Dieu de considerer qu'il lui importe peut-être de son salut de profiter de cet avis.

Je connois des personnes tellement persecutées de cette malheureuse humeur melancolique, que peu s'en faut qu'elles ne perdent l'esprit; mais qui ont tant d'humilité & tant de crainte de Dieu, qu'encore que la peine qu'elles souffrent leur fasse répandre des ruisseaux de larmes, elles la supportent avec patience & obeissent aussi exactement qu'aucune des autres: ce qui est un si grand martire qu'il les élèvera sans doute à un plus haut degré de gloire; & l'on peut croire ce me semble que faisant leur Purgatoire en ce monde elles ne le feront point en l'autre. Que si quelques unes ne veulent pas se soumettre de leur bon gré il faut que les Superieurs les y contraignent, sans se laisser toucher d'une compassion indiscrete qui pourroit être cause de troubler tout le monastere. Car outre le prejudice qu'en recevroit cette personne, nous sommes naturellement si miserables que les autres la croiant bonne, parce qu'elles ignoreroient ce qui se passeroit en elle, elles se persuade-

suaderoient d'être melancoliques afin qu'on les supportât aussi, & le demon feroit qu'en effet elles le deviendroient, & causeroient un tel ravage dans toute la communauté qu'il seroit difficile d'y remedier lors qu'on viendroit à le connoître. Cela est si important qu'il ne faut en nulle maniere le souffrir, & l'on ne sçauroit y veiller avec trop de soin. Que si la melancolique resiste à ce qui lui sera ordonné, la Superieure ne lui pardonnera rien, & sans avoir aucun égard à son infirmité elle usera de la même rigueur si elle dit quelque mauuaise parole à ses sœurs, & ainsi en tout le reste.

Il pourra sembler à quelques-uns qu'il y a de l'injustice de traiter aussi rudement une personne malade que si elle étoit saine. Mais si cela étoit veritable il y en auroit donc à lier les fous & à les foïetter, & il faudroit leur permettre de battre & d'assommer tout le monde. On me doit croire en ceci, puis que j'en ai fait l'épreuve, & qu'après avoir employé à mon avis toutes sortes de remedes je n'y en ai point trouvé d'autres.

Que si la Superieure par une dangereuse compassion n'use d'abord de cette rigueur envers ces personnes melancoliques, elles deviendront bien tôt insupportables, & auront déjà beaucoup nui aux autres lors qu'elle voudra y remedier. Mais si comme je l'ai dit, il y a de la charité & non pas de la cruauté à lier & à châtier les fous pour empêcher les effets de leur fureur, n'y en a-t-il pas encore davantage à prévenir le mal que ces personnes causeroient aux ames si l'on n'usoit envers elles de sévérité? Je suis tres-persuadée qu'à l'égard de quelques-unes on en doit plutôt attribuer la faute à ce qu'elles sont d'un naturel libre, indocile, & peu humble, que non pas à la melancolie, parce que j'ai remarqué qu'elles ont le pouvoir de se retenir en la presence de ceux qu'elles craignent. Et pourquoi ne le feroient-elles donc pas par la crainte de déplaire à Dieu? En verité j'apprehende fort que le demon pour gagner plusieurs ames ne se serve du prétexte de cette humeur. Car je voi qu'on l'allegue plus que l'on ne faisoit, & que l'on nomme melancolie

coliee qui n'est en effet que le desir de faire sa propre volonté. Ainsi je croi que l'on ne doit plus souffrir ni dans nos monasteres ni dans tous les autres que l'on y nomme seulement ce nom de melancolie, qui entraine avec lui une certaine liberté si contraire à la soumission & à l'obeissance que demande la vie Religieuse. Il faut donner à cette fâcheuse humeur le nom de maladie, & d'une maladie tres-dangereuse puis qu'elle l'est en effet, & la traiter comme telle. Il est à propos aussi & même nécessaire de purger de temps en temps ces personnes dans l'infirmerie; & que lors qu'elles en sortiront pour retourner à la communauté elles ne soient pas moins humbles & obeissantes que les autres, sans pouvoir pour s'en exempter alleguer leurs indispositions. J'en ai dit les raisons, & je pourrois en ajoûter encore d'autres. Mais la Superieure ne doit pas laisser d'avoir pour elles la compassion d'une veritable Mere, & d'employer toutes sortes de moiens pour les guerir de cette infirmité.

Il semble que ceci soit contraire à ce que j'avois dit qu'il les faut traiter avec rigueur. Il ne l'est pas néanmoins, puis que cette rigueur consiste à leur faire connoître qu'elles ne doivent point prétendre qu'on leur permette de se dispenser de l'obeissance pour faire leur volonté, rien n'étant si dangereux que de leur donner sujet de le croire. Mais la prudence oblige la Superieure à ne leur pas commander des choses auxquelles elle jugera qu'elles auroient de la repugnance & ne pourroient gagner sur elles de se contraindre à les faire. Elle doit au contraire user de douceur pour les porter s'il est possible à obeir par amour. C'est sans doute la meilleure de toutes les voies, & elle réussit d'ordinaire, en faisant connoître à ces personnes tant par paroles que par actions que l'on a pour elles beaucoup d'affection & de tendresse. Il faut aussi remarquer que le plus utile de tous les remedes est de fort occuper ces personnes dans les offices de la maison, afin qu'elles n'aient pas le loisir de s'entretenir de ces imaginations qui sont la cause de leur mal, & qu'encore qu'elles ne s'acquittent pas trop

bien de ces emplois on souffre les fautes qu'elles y feront, pour n'être pas obligé d'en souffrir de plus grandes si l'esprit leur tournoit tout-à-fait. Je ne sçai point de meilleur remede pour cette maladie, & de prendre garde aussi qu'elles n'emploient pas trop de temps à l'oraison, ni même aux prieres ordinaires. Car cela leur seroit tres-préjudiciable, parce que la plupart aiant l'esprit fort foible elles ne s'entretiendroient que d'imaginacions creuses & extravagantes.

Il ne faut point leur laisser manger du poisson que tres-rarement, & ne les pas tant faire jeûner que les autres. Que si l'on s'étonne de me voir donner tant d'avis sur ce sujet, & que je ne parle point des autres, quoi qu'il se rencontre un si grand nombre de maux en cette miserable vie, principalement dans un sexe aussi fragile qu'est le nôtre, je le fais pour deux raisons. La premiere parce que les personnes frappées de cette maladie de la melancolie si contraire à la perfection & plus dangereuse que celles où il y va de la vie, ne voulant pas en demeurer d'accord lors qu'on les oblige de garder le lit bien qu'elles n'aient point de fièvre, il faut au défaut du medecin que l'on n'oseroit appeller, que la Superieure y supplée. La seconde raison est, que les autres maladies finissent ou par la santé, ou par la mort; mais il est tres-rare que l'on guerisse, ou que l'on meure de celle-ci, si ce n'est que l'on perde entierement l'esprit, ce qui est une espece de mort, puis que l'on meurt par ce moien à toutes les choses du monde. Ne peut-on pas dire que ces ames éprouvent aussi une autre espece de mort par les peines que leur causent leurs imaginacions & leurs scrupules à qui ils donnent le nom de tentations, & dont elles peuvent tirer beaucoup de merite si elles les supportent avec patience? Que si elles pouvoient connoître que cela ne procede que de cette humeur melancolique, & qu'ainsi elles nes'en missent pas trop en peine, elles se trouveroient bien-tôt fort soulagées. J'avoué qu'elles me font beaucoup de compassion & chacune de nous considerant que la même chose lui peut arriver

n'en doit pas seulement avoir pitié, mais les supporter dans leur infirmité sans néanmoins le leur témoigner, Dieu veuille que j'aie bien rencontré dans ces ayis que j'ai donnez pour remedier à une si étrange maladie.

CHAPITRE VIII.

Ce Chapitre n'est qu'une suite du Chapitre précédent, & la Sainte y parle des visions qui peuvent aussi n'être qu'un effet de melancolie.

JE sçai que le seul nom de visions & de revelations épouvent certaines personnes, & j'avoué ne comprendre pas d'où leur vient cette fraieur, ni pourquoi elles trouvent tant de peril à être conduites de Dieu par ce chemin. Je ne veux point traiter maintenant des marques par lesquelles j'ai appris de personnes fort sçavantes que l'on peut connoître si ces visions & ces revelations sont bonnes ou mauvaises. Je me contenterai de dire ce que je croi que doivent faire ceux qui les auront, parce qu'il y a peu de Confesseurs qui rassurent ces ames dans leurs craintes: & ils s'étonnent moins qu'on leur dise que le demon a suggeré mille pensées de blasphème & de choses extravagantes & deshonnêtes, que lors qu'on leur dit qu'un Ange s'est présenté à nous, ou nous a parlé: ou que **JESUS-CHRIST** nôtre Seigneur nous a apparu crucifié.

Je ne dirai rien aussi des marques qui nous font voir que ces revelations viennent de Dieu, parce qu'on le connoît assez par les bons effets qu'elles produisent dans l'ame. Je parlerai seulement de ces représentations dont le diable se sert pour nous tromper en prenant la figure de **JESUS-CHRIST** ou des Saints: & je suis tres-persuadée que nôtre Seigneur ne permettra pas qu'il puisse tromper personne par ce moien si on ne se laisse surprendre; mais qu'au contraire cet ennemi de nôtre salut se trouvera lui-même trompé. Ainsi au lieu de nous épouventer nous devons mépriser ses artifices, mettre nôtre confiance en Dieu, & le louer toujourns de plus en plus.

J'ai vû une personne à qui ses Confesseurs donnerent d'étranges peines en une semblable rencontre ; & on connut dans la suite par les grands effets & les bonnes œuvres que ces visions produisirent en elle qu'elles venoient veritablement de Dieu. Neanmoins ces Confesseurs lui ordonnoient de s'en mocquer, & de faire le signe de la Croix. Mais depuis communiquant avec le Pere Dominique Yvagnés qui étoit un homme fort sçavant, il lui dit qu'il ne falloit jamais en user ainsi, parce que l'on doit respecter l'image de JESUS-CHRIST en quelque lieu qu'on la voie, fût-ce même un artifice du demon, à cause que contre son intention il nous fait du bien au lieu de nous nuire quand il nous represente si au naturel un Crucifix ou quelque autre objet de nôtre pieté qu'il demeure imprimé dans nôtre cœur. Cette raison me toucha fort, parce qu'il est vrai que lors que nous voions un excellent portrait, quoi que peint par un méchant homme, nous ne laissons pas de le beaucoup estimer ; ce qui se rencontre de défectueux dans le peintre ne diminuant rien de l'excellence de son ouvrage. Ainsi le bien ou le mal n'est pas dans la vision, mais dans celui qui la voit en fait ou n'en fait pas son profit. Car s'il en use comme il doit elle ne lui sçauroit nuire encore qu'elle vienne du demon ; ni au contraire lui servir quoi qu'elle vienne de Dieu, si au lieu de s'en humilier il s'en glorifie, parce que bien loin de faire comme l'abeille qui convertit en miel ce qu'elle tire des fleurs, il imite l'araignée qui le convertit en venin.

Pour m'expliquer davantage j'ajoute, que lors que nôtre Seigneur par un effet de sa bonté se montre à une ame pour se faire mieux connoître à elle & augmenter l'amour qu'elle lui porte, ou qu'il lui découvre quelque un de ses secrets, ou qu'il lui fait quelque autre faveur : si au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grace & de s'en juger indigne, elle s'imagine d'être une Sainte, & que c'est la recompense des services qu'elle lui rend ; il est évident qu'elle convertit en poison comme l'araignée l'avantage qu'elle en devoit recevoir.

Mais

Mais quand au contraire c'est le demon qui est l'Auteur de ces visions pour faire tomber l'ame dans l'orgueil : si dans la pensée qu'elle a qu'elles viennent de Dieu elle s'humilie, si elle reconnoît qu'elle n'a point mérité cette faveur, si elle s'efforce de le servir avec encore plus d'affection, si elle s'estime trop heureuse de ramasser les miettes qui tombent de la table de celles à qui Dieu fait de semblables graces, si elle fait penitence, si elle redouble ses prieres, si elle veille sur elle-même de peur d'offenser un Dieu à qui elle est si obligée, & si elle pratique plus parfaitement l'obeissance; je puis assurer hardiment que non seulement cet artifice du demon ne lui nuira point, mais qu'il demeurera confus. Que si dans ces apparitions il lui dit quelque chose de ce qui se passe en elle, ou lui découvre l'avenir, elle doit le rapporter à un Confesseur prudent & sçavant, & se conduire par ses avis. Elle peut aussi en parler à sa Superieure afin qu'elle lui donne pour Confesseur un homme qui ait les qualitez que je viens de dire. Mais si après en avoir usé de la sorte elle n'obeit pas à ce que lui dira son Confesseur, il est évident que ces visions viennent du demon, ou d'une profonde melancolie, puis qu'encore que le Confesseur se trompât, elle se tromperoit beaucoup davantage en manquant d'executer ce qu'il lui ordonne, quand ce seroit même un Ange du Ciel qui lui eût parlé. Car nôtre Seigneur ou lui donnera lumiere, ou disposera les choses de telle sorte qu'elle ne pourra faillir en lui obeissant; au lieu qu'elle ne sçauroit manquer à lui obeir sans s'engager dans un grand peril, ou au moins en de grands inconveniens.

On doit remarquer que la nature humaine est si foible, particulièrement dans les femmes, & plus qu'en toute autre chose dans l'exercice de l'oraison, qu'il ne faut pas prendre pour des visions tout ce qui se presente à nôtre imagination; mais croire que lors que c'en sont véritablement il est facile de le connoître: & pour peu que ces personnes soient melancoliques elles doivent encore beaucoup plus y prendre garde. Car j'ai vû des

effets de ces imaginations qui m'ont épouventée & fait admirer que ces personnes puissent si fortement se persuader d'avoir vû ce qu'elles n'ont point vû. Un Prêtre me dit un jour comme le croiant véritable, qu'une femme qu'il confessoit l'avoit assuré que la Sainte Vierge la visitoit fort souvent, s'asseoit sur son lit, lui parloit durant plus d'une heure, lui predisoit l'avenir, & l'instruisoit de plusieurs autres choses: & comme parmi tant de resveries quelqu'une se trouvoit conforme à la verité, elle ajoûtoit foi à tout le reste. Je connus aussi-tôt ce que c'étoit; mais je n'osai le lui dire, parce que nous vivons dans un siecle où la prudence oblige à beaucoup considérer ce que l'on peut penser de nous, afin que nos avis soient bien reçûs. Ainsi je me contentai de lui répondre que je croiois qu'il devoit attendre à porter jugement de ces visions jusques à ce qu'il eût vû par d'autres effets si ces Propheties se trouveroient véritables, & qu'il se fût informé de la vie de cette personne. Il approuva mon avis, & connut enfin que ce n'étoit qu'une resverie. Je pourrois rapporter divers exemples semblables qui feroient voir que je n'ai pas tort de dire qu'il ne faut pas facilement ajoûter foi à ces prétendûes visions; mais les bien examiner avant que d'en parler à son Confesseur, afin de ne le pas tromper quoi que sans dessein, parce que quelque sçavant qu'il soit il ne comprendra rien à de telles choses s'il n'en a de l'expérience. Il n'y a pas long-temps qu'un homme imposa par de semblables chimères à des gens fort doctes & fort spirituels. Mais en aiant parlé à une personne qui recevoit véritablement des grâces de Dieu, elle connut aussi-tôt que ce n'étoit que folie & illusion. Il se passa néanmoins quelque temps avant que l'on en fût persuadé: & enfin nôtre Seigneur rendit la chose si manifeste que l'on ne put plus en douter.

Il est fort important pour les raisons que je viens de dire & d'autres que j'y pourrois ajoûter, que chaque Religieuse rende un compte exact de son oraison à la Supérieure, & que cette Supérieure considère avec grand soin

soin le naturel & la vertu de cette sœur pour en informer le Confesseur, afin qu'il puisse mieux en juger; & que si le Confesseur ordinaire n'est pas intelligent en cela, elle en choisisse un autre qui le soit. Il importe aussi plus qu'on ne le sçauroit dire de ne point parler de semblables choses à des personnes de dehors, quoi que l'on soit assuré que ce sont de véritables faveurs de Dieu & toutes miraculeuses; & de n'en dire rien aussi au Confesseur s'il n'étoit pas assez prudent pour les taire. Mais il faut que la Supérieure les sçache toujours & les écoute avec grande application & dans la disposition de louer beaucoup plus celles des sœurs qui surpassent les autres en humilité, en mortification, & en obéissance, que non pas celles que Dieu conduit par ce chemin d'une oraison surnaturelle, quoi qu'elles aient aussi toutes ces vertus. Car si ces dernières n'agissent que par l'esprit de Dieu, au lieu des'en attrister elles s'humilieront & se réjouiront d'être méprisées: & les autres pour se consoler de ne pouvoir arriver à ces faveurs extraordinaires que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il lui plaît, redoubleront leurs efforts pour s'avancer de plus en plus dans les vertus d'humilité, & de mortification, & d'obéissance que nous pouvons, encore qu'elles viennent aussi de lui, contribuer à acquérir, & qui sont d'une utilité merveilleuse dans les monastères. Ce Dieu tout-puissant de qui seul dépend nôtre bonheur, veuille s'il lui plaît nous les accorder: & il ne nous les refusera pas sans doute, pourvû que nous les lui demandions par de bonnes œuvres, de ferventes prières, & une ferme confiance en sa bonté & en sa miséricorde.



FONDATION DU MONASTÈRE
des Carmelites de Malagon.

CHAPITRE IX.

De quelle sorte cette Fondation se fit sans y rencontrer aucune difficulté.

JE me suis beaucoup éloignée de mon sujet: mais il se pourra faire que les avis que je viens de donner seront plus utiles que le recit de nos fondations.

Etant donc dans le monastere de Medine du Champ ce m'étoit une grande consolation de voir que les sœurs marchoient sur les pas de celles de Saint Joicph d'Avila par leur amour pour l'observance, leur charité, & leurs dispositions interieures. Comme aussi de considerer le soin que nôtre Seigneur prenoit de cette maison consacrée à son service, tant pour ce qui regardoit nôtre Eglise que nôtre subsistance. Il y entra alors quelques filles qu'il paroissoit bien qu'il avoit choisies pour affermir cet édifice spirituel. Car ces commencemens importent de tout, parce que celles qui viennent ensuite n'ont qu'à marcher dans le chemin qu'elles trouvent déjà marqué.

Il y avoit à Tolde une sœur du Duc de Medina Celi auprès de laquelle j'avois demeuré quelque temps par l'ordre de mes Superieurs ainsi que je l'ai rapporté fort particulièrement en parlant de la fondation de Saint Joseph d'Avila. Lors que cette Dame scût que j'avois pouvoir de fonder des monasteres, elle me pressa extrêmement d'en établir un dans une petite ville qui lui appartenoit nommée Malagon. Mais je ne pouvois m'y résoudre, à cause que le lieu étoit si peu considerable, que pour y pouvoir vivre on seroit contraint d'avoir du revenu: à quoi j'avois une grande repugnance.

J'en communiquai avec des personnes sçavantes & avec mon Confesseur, & ils me dirent, que puis que le Concile permet d'avoir du revenu; je ferois mal pour suivre mon sentiment, de refuser d'établir un monastere

stere où Dieu pouvoit être beaucoup servi. Cette raison jointes aux pressantes & continuelles instances de cette Dame me contraignirent de me rendre à son desir ; & elle donna un revenu suffisant pour l'entretienement de ce monastere ; ce que je croiois nécessaire , parce que je suis persuadée qu'une maison Religieuse doit être ou dans une entiere pauvreté, ou avoir moien de subsister , afin que les Religieuses n'aient point besoin de rien demander à personne , & ainsi j'ai toujourns fait ce que j'ai pû pour empêcher que dans ces maisons aucune Religieuse n'eût rien en particulier , & pour y faire garder aussi exactement nos constitutions que dans celles où l'on ne peut rien posseder.

Après que l'on fut convenu de tout ce qui regardoit cette nouvelle fondation j'envoiai querir des Religieuses pour l'établir. Nous allâmes avec cette Dame à Malagon & y demeurâmes plus de huit jours dans une chambre du château , à caulé que la maison qui nous étoit destinée n'étoit pas encore en état de nous recevoir.

Le Dimanche des Rameaux de l'année 1568. nous accompagnâmes la Proceffion à l'Eglise avec nos voiles baïssés & nos manteaux blancs ; & ensuite de la Predication on apporta le tres-saint Sacrement dans nôtre monastere: ce qui donna de la devotion à tout le peuple.

Quelques jours après venant de communier , & étant en oraison nôtre Seigneur me dit : *Qu'il seroit bien servi dans ce monastere.* Il me semble que je n'y demurrai pas plus de deux mois , parce que je me trouvai pressée interieurement d'aller fonder celui de Vailladolid pour les raisons que je vai dire.



FONDATION DU MONASTERE
de Carmelites de Vailladolid.

CHAPITRE X.

*Fondation de ce monastere de Vailladolid faite
par la Sainte.*

QUATRE ou cinq mois avant la fondation du monastere de Malagon un Gentilhomme fort qualifié me dit, que si je voulois en fonder un à Vailladolid il me donneroit une maison où il y avoit un grand jardin fort beau avec une vigne ; & il me fit cette offre d'une maniere si obligeante qu'il vouloit dès l'heure même m'en mettre en possession. Ainsi quoi que je ne fusse pas trop portée à fonder en ce lieu-là, parce que cette maison étoit éloignée d'un quart de lieue de Vailladolid, je crus ne devoir pas refuser un present qu'il faisoit de si bon cœur, ni le priver du merite d'une si bonne œuvre, & je pensai qu'après nous être mises en possession nous pourrions trouver quelque moien de nous établir dans Vailladolid.

A deux mois de là ce Gentilhomme tomba assez loin du lieu où j'étois dans une maladie subite. Il perdit la parole : & ainsi ne put se confesser ; mais il témoigna par plusieurs signes qu'il demandoit pardon à Dieu, & ne vécut ensuite que peu de jours. Nôtre Seigneur me dit : *Qu'il lui avoit fait misericorde en consideration du service qu'il avoit rendu à sa Mere par le don de cette maison, & qu'il sortiroit du purgatoire lors qu'on y auroit dit la premiere Messe.* Je fus si touchée de la peine que souffroit cette ame, que quelque desir que j'eusse de faire la fondation de Toledé je quittai tout pour ne perdre pas un moment à travailler de tout mon pouvoir à celle de Vailladolid.

Je ne pus executer ce dessein aussi promptement que je le souhaitois, parce que je fus contrainte de m'arrêter durant quelques jours au monastere de S. Joseph d'Avila de la conduite duquel j'étois chargée, & ensuite à S.

Joseph

Joseph de Medine du champ qui se rencontra sur mon chemin. Y étant un jour en oraison nôtre Seigneur me dit : *Hâtez-vous ; car cette ame souffre beaucoup.* Ainsi quoi que je manquasse de plusieurs choses je me mis aussi-tôt en chemin, & arrivai à Vailladolid le jour de Saint Laurent. Je fus touchée d'un sensible déplaisir lors que je vis la maison, parce qu'encore que le jardin en fût tres-beau & tres-agreable, ce lieu étoit mal sain, à cause qu'il étoit assis le long de la Riviere, & qu'il étoit impossible de rendre la maison logeable pour des Religieuses sans une grande dépense.

Bien que je fusse fort lassé il me falut aller entendre la Messe dans un monastere de nôtre Ordre qui est à l'entrée de la ville, & j'en trouvai le chemin si long que cela redoubla ma peine. Je n'en témoignai rien à mes compagnes de peur de les décourager. Car quoi que foible, ce que Dieu m'avoit dit me soutenoit ; & ma confiance en lui me faisoit esperer qu'il y apporteroit du remede. J'envoiai secretement querir des ouvriers & leur fis faire quelques cloisons pour nous loger. Un des deux Religieux qui vouloient embrasser la reforme, & Julien d'Avila ce bon Prêtre dont j'ai parlé étoient avec nous. Le premier s'informoit de nôtre maniere de vivre : & l'autre travailloit à obtenir la permission de l'Ordinaire pour nôtre établissement que l'on ne mettoit point en doute avant que nous fussions arrivées. On ne put néanmoins l'avoir si-tôt ; & un Dimanche étant arrivé on nous permit seulement de faire dire la Messe dans le lieu que nous destinions pour en faire nôtre Eglise : & je l'y fis dire.

Cela ne me mit pas néanmoins l'esprit en repos touchant cette ame pour qui je la faisois celebrer, parce qu'encore qu'il m'eût été dit qu'elle seroit delivrée à la premiere Messe, je croiois que ces paroles s'entendoient de la Messe qui se diroit lors que l'on mettroit le Saint Sacrement dans nôtre Chapelle. Mais quand le Prêtre tenant entre ses mains la Sainte Hostie vint à moi pour me communier, j'apperçûs à côté de lui ce Gentilhomme,

me, qui les mains jointes & avec un visage gai & resplendissant me remercioit de ce que j'avois fait pour le tirer du purgatoire, & je le vis ensuite monter dans le Ciel. J'avoüé que la premiere fois que l'on me dit qu'il étoit en voie de salut j'eus de la peine à la croire, à cause qu'il étoit entre autres choses si attaché au monde, qu'il me sembloit que la vie qu'il avoit menée donnoit sujet d'apprehender pour lui une seconde mort. Mais il avoit assuré mes compagnes que cette pensée de la mort lui étoit toujours presente. On voit par un tel exemple combien nôtre Seigneur considere les services que l'on rend à sa Sainte Mère, & quelle est sa miséricorde. Qu'il soit beni & loué à jamais de recompenser ainsi par une vie & une gloire eternelle nos bonnes œuvres, qui étant si peu considerables par elles-mêmes n'ont autre prix que celui qu'il lui plaît de leur donner.

Le 15. d'Août de l'année 1568. jour de l'Assomption de la Sainte Vierge nous primes possession de ce monastere, & n'y demeurâmes pas long-temps parce que nous y tombâmes presque toutes malades. Il y avoit en ce lieu une Dame nommée Madame Marie de Mendogé femme du Commandeur Cobos, & Mere du Marquis de Camarasa, tres-vertueuse & tres-charitable ainsi que ses grandes aumônes le faisoient assez paroître. Comme elle étoit Sœur de l'Evêque d'Avila je l'avois connue dans le monastere que nous y avions, & reçû de grandes preuves de sa bonté pour moi & pour tout nôtre Ordre. Elle la témoigna bien encore alors. Car voiant qu'il paroïssoit impossible que nous demeurassions en ce lieu-là, tant à cause qu'il étoit si mal sain, que parce qu'il étoit trop éloigné de la ville pour y recevoir des aumônes, elle me dit de quitter cette maison, & qu'elle nous en acheteroit une autre beaucoup plus commode. Elle l'a executé avec tant de liberalité qu'elle ne nous a jusques ici laissé manquer de quoi que ce soit, & elle continuera sans doute toujours à nous assister de la même sorte.

Le jour de S. Blaise nous allâmes en Procession dans
cette

cette maison accompagnées de tout le peuple qui témoigne toujours d'y avoir une tres-grande devotion à cause des graces dont Dieu la favorise. Car nôtre Seigneur y a attiré des ames si parfaites que l'on pourra avec le temps écrire combien grande est leur sainteté, afin qu'on lui donne les loüanges qui lui sont dûes de se servir de moiens si foibles pour faire de si grandes choses, & répandre ses benedictions sur ses creatures.

CHAPITRE XI.

La Sainte ne parle dans ce Chapitre que de la vie & de la mort admirables d'une excellente Religieuse de ce monastere de Vailladolid nommée Beatrix Ognez.

UN E Demoiselle nommée Beatrix Ognez prit l'habit dans ce monastere. Sa vertu étoit si extraordinaire que l'on ne pouvoit voir sans étonnement les graces dont Dieu la combloit. La Prieure & toutes les Sœurs assürent que l'on n'a jamais pû remarquer en elle la moindre imperfection. Son humeur étoit toujours égale. Une joie modeste faisoit voir sur son visage le calme & la tranquillité de son ame: Son amour pour le silence étoit sans affectation & ne faisoit peine à personne. On n'entendoit jamais sortir de sa bouche une seule parole où l'on pût trouver à redire, ni qui témoignât qu'elle eût bonne opinion d'elle-même. Elle ne s'excusoit point quand la Prieure pour l'éprouver & la mortifier selon que nous avons accoutumé d'en user, la blâmoit de quelque chose qu'elle n'avoit pas faite. Elle ne se plaignoit de quoi que ce fût, ni d'aucune des Sœurs. Dans quelques offices qu'on l'occupât elle ne faisoit ni ne disoit pas la moindre chose qui pût déplaire à personne, ou donner lieu à la reprendre de quelque faute, ni même dans le Chapitre, quoi que les zelatrices soient tres-exactes à remarquer jusques aux moindres. Son interieur & son exterieur étoient également si reglez que rien n'étoit capable de la troubler: & tant de vertus jointes ensemble venoient de ce que la pensée de l'éternité

D'une
Religieuse
nommée
Beatrix
Ognez.

nité & la fin pour laquelle Dieu nous a créés lui étoient toujours présentes. Elle avoit sans cesse les loüanges de Dieu, dans la bouche, la reconnoissance de ses faveurs dans le cœur, & son ame élevée vers lui par une oraison continuelle.

Quant à ce qui regarde l'obeissance, non seulement elle n'y manqua jamais, mais elle exécutoit tout ce qu'on lui commandoit avec joie, avec promptitude, & parfaitement. Sa charité pour le prochain étoit si grande qu'elle disoit qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fût prête d'endurer pour empêcher la perte d'une ame, & la mettre en état de jouir de la présence de JESUS-CHRIST son frere. C'est ainsi que dans ses travaux elle nommoit nôtre Seigneur: & ces travaux étoient tres-grands comme on le verra dans la suite, parce que ses maladies étoient terribles. Mais elle en supportoit les excessives douleurs avec la même joie que donnent aux autres les plaisirs & les délices; & Dieu seul étoit capable de la mettre dans une disposition si admirable.

Cette Sainte Religieuse aiant appris qu'on alloit brûler deux hommes pour d'horribles crimes, & qu'ils étoient mal disposez à la mort, elle en fut si vivement touchée qu'elle pria instamment nôtre Seigneur d'avoir compassion de leurs ames, & de lui faire éprouver tous les tourmens qu'ils avoient meritez & qu'elle pourroit supporter. Cette même nuit elle tomba malade d'une fièvre qui lui dura jusques à la mort avec de continuelles souffrances; & ces deux hommes finirent leur vie Chrétienement: ce qui fit connoître que Dieu l'avoit exaucée. Car outre la fièvre, un apostume dans les entrailles lui causoit des douleurs si violentes qu'il ne falloit pas pour les souffrir moins de patience que celle que Dieu lui donnoit. Comme cet apoistume étoit intérieur on emploioit inutilement des remedes pour le guerir. Dieu permit qu'il perça, & qu'elle en fut un peu soulagée: mais entendant un jour un sermon sur le sujet de la Croix de nôtre Seigneur, l'extrême desir qu'elle avoit de souffrir s'augmenta de telle sorte, qu'après avoir

verie

versé des ruisseaux de larmes elle se jetta sur son lit : & quand on lui demanda ce qu'elle avoit elle répondit, que le plus grand plaisir qu'on lui pouvoit faire étoit de prier nôtre Seigneur de lui envoyer beaucoup de Croix.

Sa consolation étoit de rendre compte à la Mere Prieure de tout ce qui se passoit dans son ame. Durant toute sa maladie elle ne fit pas la moindre peine à personne, & elle obeissoit si ponctuellement à ce que l'infirmiere lui disoit, qu'elle n'auroit pas voulu boire seulement une goutte d'eau sans sa permission. C'est une chose assez ordinaire de voir des personnes d'oraison desirer des travaux quand ils n'en ont point : mais il y en a peu qui s'en réjouissent lors qu'ils les souffrent.

La maladie de cette excellente Religieuse croissant toujours elle ne put durer long-temps. Un autre apostume à la gorge accompagné de douleurs excessives la mit en état de ne pouvoir plus rien avaler. La prieure la voulant consoler en présence de quelques-unes des Sœurs & l'exhorter à prendre courage dans une si grande souffrance, elle lui répondit que ces douleurs ne lui donnoient point de peine, & qu'elle ne voudroit pas changer l'état où elle étoit contre la santé la plus parfaite.

Ce divin Sauveur pour l'amour duquel elle supportoit avec joie tant de douleurs lui étoit si present, qu'il n'y avoit rien qu'elle ne s'efforçât de faire pour les cacher : & ce n'étoit que lors que leur violence se redoubloit qu'on l'entendoit tant soit peu se plaindre. Elle étoit persuadée qu'il n'y avoit pas dans tout le monde une personne plus imparfaite qu'elle, & son humilité se remarquoit jusques dans ses moindres actions. Son plus grand plaisir étoit de parler des vertus des autres. Ses mortifications étoient extrêmes; & elle évitoit avec tant d'adresse tout ce qui lui pouvoit donner de la recreation, qu'il falloit y prendre garde de bien prés pour s'en appercevoir. Elle paroissoit ne vivre plus sur la terre ni parmi les creatures, tant toutes les choses d'ici-bas lui étoient indifferentes. Il n'y avoit point d'accidens qu'elle

le ne supportât avec une si grande paix que l'on ne voioit jamais son esprit changer d'affiète : sur quoi une Sœur lui dit un jour, qu'elle ressembloit à ces personnes qui se piquent tellement d'honneur qu'elles se laisseroient plutôt mourir de faim que de découvrir aux étrangers leur nécessité. Car ces bonnes filles ne pouvoient croire qu'elle ne sentît certaines choses auxquelles elle paroïssoit être insensible.

La fin qu'elle se propoisoit dans tous les offices où on l'emploioit étoit si pure qu'elle ne perdoit rien du mérite qu'elle pouvoit tirer de ce travail. Elle disoit aux sœurs sur ce sujet : Il n'y a point de si petite action qui ne soit d'un tres-grand prix lors qu'elle se fait dans la veüe & pour l'amour de Dieu; & que nous ne devons pas même tourner les yeux que pour lui plaire. Comme elle ne se mesloit jamais de rien si on ne le lui commandoit, elle ne voioit point les fautes des autres, mais seulement les siennes; & ce lui étoit une si grande peine d'entendre dire du bien d'elle que pour n'en donner pas une semblable à ses sœurs elle ne les louoit point en leur présence.

Elle ne prenoit aucun divertissement soit en allant au jardin ou autres choses semblables, à cause qu'elle n'en trouvoit point dans les creatures. Elle disoit ne comprendre pas comment elle auroit pû desirer d'être soulagée des douleurs que Dieu permettoit qu'elle souffrît. Ainsi elle ne demandoit rien & se contentoit de recevoir ce qu'on lui donnoit. Elle ajoûtoit que ne cherchant des consolations qu'en Dieu, elle consideroit les autres comme des croix. Je puis parler de ceci avec certitude, parce que m'étant informée tres-particulièrement de toutes les Sœurs de cette maison de ce qui regardoit cette Sainte Fille, il n'y en a eu une seule qui ne m'ait dit n'avoir jamais rien remarqué en elle qui ne témoignât une grande perfection.

Le terme prescrit de Dieu à la vie mortelle de sa servante étant arrivé, ses douleurs augmentèrent encore. Elle se trouva attaquée de tant de maux joints ensemble

ble que les Sœurs l'alloient voir de temps en temps pour louer Dieu de la joie avec laquelle il lui faisoit la grace de les souffrir. Nôtre Chapelain qui étoit aussi nôtre Confesseur & un homme de grande vertu souhaitoit extrêmement de se trouver à sa mort, parce que la connoissance que la Confession lui avoit donnée de ses plus intimes sentimens la lui faisoit considerer comme une Sainte. Son desir fut accompli : car après qu'elle eut reçu l'extrême-onction & qu'on vit qu'elle s'affoiblissoit on le fit venir, afin s'il en étoit besoin qu'il la reconciliât & l'assistât jusques au dernier moment. Un peu avant neuf heures & un quart d'heure avant qu'elle rendit l'esprit, toutes les Sœurs étant auprès d'elle avec ce bon Prêtre, ses douleurs cessèrent entierement. Elle se trouva dans une tres-grande paix. Son visage parut gai & tout éclatant de lumiere. Elle leva les yeux comme pour regarder quelque chose qui lui donnoit un extrême contentement, & elle sourit deux fois. La joie que ce Confesseur & toutes ces Religieuses en ressentirent fut si grande qu'ils consideroient cette bienheureuse fille comme étant desja dans le Ciel. Elle expira en cet état pour aller prendre place avec les Anges : car sa foi jointe à la maniere dont elle a passé sa vie ne nous donne t-elle pas sujet de croire que Dieu l'a retirée à lui pour la recompenser dans un repos eternel de l'ardent desir quelle avoit de souffrir pour lui témoigner son amour lors qu'elle étoit sur la terre ?

Ce bon Prêtre a dit à plusieurs personnes que lors qu'il mit le corps dans la sepulture il en sentit sortir une odeur tres-excellente. La Sacristine a assuré qu'elle n'avoit pas trouvé la moindre diminution aux cierges qui furent allumez à ses funeraillies, & il n'y a rien en cela que la bonté de Dieu ne rende croiable. L'ayant dit depuis à un Religieux de la compagnie de J E S U S qui avoit été son Confesseur durant plusieurs années, il me répondit qu'il ne s'en étonnoit point, parce qu'il sçavoit que Dieu lui faisoit des graces tres-particulieres. Je le prie, mes filles, de tout mon cœur de nous accorder
celle

celle de profiter d'un si grand exemple, & de plusieurs autres semblables qu'il nous propose dans ces maisons consacrées à son service. J'en rapporterai peut-être quelque chose, afin d'exciter à les imiter celles qui sont tièdes, & nous porter toutes à louer Dieu de ce qu'il lui plaît de faire ainsi éclater sa grandeur & son pouvoir dans un sexe si fragile.

FONDATION DU PREMIER MONASTERE
de Carmes déchauffez.

CHAPITRE XII.

Du commencement de cette fondation.

AVANT que de faire la fondation de Vailladolid dont je viens de parler, le Pere Antoine de JESUS Prieur des Carmes de Sainte Anne de Medine, le Pere Jean de la Croix & moi avions resolu, comme je l'ai dit, que s'il se faisoit un monastere de Carmes déchauffez où l'on observât la premiere regle, ils seroient les premiers qui y entreroient. Mais ne voiant point de moien d'avoir une maison, tout ce que je pouvois faire étoit de recommander cette affaire à Dieu. J'étois satisfaite de ces deux Religieux. Car quant au Pere Antoine de JESUS il avoit souffert avec grande patience les peines & les travaux dont il avoit été exercé depuis un an. Et pour le regard du Pere Jean de la Croix il n'avoit pas besoin d'une nouvelle épreuve, parce qu'encore qu'il n'eût fait profession que de l'observance mitigée, il avoit toujours vécu fort saintement & dans une grande regularité.

Dieu qui m'avoit desja accordé le principal en me donnant ces deux Religieux pour commencer ce nouvel établissement, pourvût au reste. Un Gentilhomme d'Avila nommé Dom Raphaël à qui je n'avois jamais parlé, aiant appris que je voulois fonder un monastere de Carmes déchauffez vint m'offrir une maison qu'il avoit dans un hameau d'environ vingt feux, où demouroit un receveur du bien qu'il avoit aux environs. Quoique

que je jugeassé assez quelle pouvoit être cette maison, je ne laissai pas d'en louer Dieu & de remercier ce Gentilhomme. Il me dit ensuite que se rencontant qu'elle étoit sur le chemin de Medine du Champ, & devant passer par là, lors que j'irois à la fondation de Vailladolid, je la pourrois voir. Je le lui promis, & l'exécutai.

Je partis d'Avila de grand matin au mois de Juin avec une Religieuse & le Pere Julien d'Avila Chapelain de Saint Joseph dont j'ai parlé qui m'accompagnoit dans tous ces voïages. Nous nous égarâmes en chemin, parce que le lieu où nous allions étoit si peu connu que personne ne pouvoit nous l'enseigner, & nous en estions encore fort éloignées lors que nous croyions en être proches. Le soleil étoit d'ailleurs si ardent qu'il me souviendra toute ma vie de la peine que nous eûmes ce jour-là. Enfin nous arrivâmes un peu avant la nuit, & trouvâmes la maison si sale à cause de la quantité de gens qui faisoient l'Août, que nous ne pûmes nous résoudre d'y coucher. Il y avoit un porche assez raisonnable, une chambre retranchée avec son galletas, & une petite cuisine. Voilà en quoi consistoit ce bel édifice. Après l'avoir considéré je crus que l'on pouvoit faire de ce porche une Chapelle, un cœur de ce galletas, & un dortoir de la chambre. Mais encore que ma compagne fût beaucoup meilleure que moi & une personne de grande penitence, elle ne pouvoit comprendre que je voulusse faire là un monastere. Elle me dit : En verité, ma Mere, quelque habile que vous soiez vous ne sçauriez en venir à bout. N'y pensez plus je vous prie. Quant au Pere Julien, bien qu'il fût du même sentiment il ne me contredit pas lors que je lui eus dit mes raisons. Nous allâmes à l'Eglise & y passâmes la nuit, quoi que si fatiguées que nous avions beaucoup plus besoin de dormir que de veiller.

Aussi-tôt que nous fûmes arrivées à Medine j'informai le Pere Antoinede l'état des choses, lui demandai s'il pourroit se résoudre de passer quelque temps en ce lieu-là, & lui dis que Dieu leveroit bien-tôt tous les obstacles.

stacles. Ce qui me faisoit parler si hardiment c'est que ce que nôtre Seigneur a fait depuis m'étoit dès lors si présent que je n'en doutois non plus qu'à cette heure que je le voi de mes yeux. Et il a fait même beaucoup davantage, puis que dans le temps que j'écris ceci il y a desja par sa bonté dix monasteres de Carmes déchauffez. J'ajoutai qu'il ne devoit pas se persuader que le Provincial qui fortoit de charge & celui qui y entroit du consentement desquels nous avions besoin, nous l'accordassent pour quelque bonne maison. Mais qu'ils ne nous refuseroient pas la permission de nous établir dans ce hameau. Joint qu'il ne dépendoit pas de nous de trouver un lieu qui nous fût plus propre. Comme Dieu avoit donné à ce bon Pere plus de courage qu'à moi il me répondit, qu'il étoit prêt non seulement d'y aller; mais s'il en étoit besoin d'y demeurer dans un toit à pourceaux. Le Pere Jean de la Croix fut du même sentiment. Ainsi il ne nous restoit que d'avoir la permission des Peres Provinciaux dont j'ai parlé, ce qui étoit une condition que le Pere General m'avoit imposée. Et comme j'esperois de l'obtenir avec l'assistance de nôtre Seigneur, je priai le Pere Antoine de faire ce qu'il pourroit pour recouvrer quelques aumônes afin de reparer la maison.

Je m'en allai ensuite avec le Pere Jean de la Croix à la fondation de Vailladolid: & comme nous y demeurâmes quelque temps sans clôture pendant qu'on travailloit à mettre ce monastere en état, j'eus le loisir d'informer ce Pere de toute nôtre maniere de vivre, tant pour ce qui regarde la mortification & la charité fraternelle, que nos recreations, qui sont réglées de telle sorte & avec une telle discretion qu'elles servent à nous faire remarquer les manquemens les unes des autres, & à trouver quelque soulagement dans les austeritez auxquelles la regle nous oblige. Ce Pere étoit si vertueux que je pouvois beaucoup plus apprendre de lui que de moi. Mais ce n'étoit pas à quoi je pensois alors, & mon dessein étoit seulement de l'instruire de tout ce qui se passoit parmi nous.

Dieu permit que le Pere Alphonse Gonzalés alors nôtre Provincial & de qui je devois obtenir cette permission, se trouva là. J'alleguai tant de raisons à ce vieillard qui étoit un fort bon homme, & lui representai si fortement le compte qu'il auroit à rendre s'il s'opposoit à une si bonne œuvre, que Dieu qui vouloit qu'elle reüssit le preparant en même temps à s'y rendre favorable, je le trouvai assez bien disposé. Madame Marie de Mendosé qui nous a toujours tant aimées & tant assistées, & l'Evêque d'Avila son frere acheverent de le déterminer, comme aussi le Pere Ange de Salazar auparavant Provincial qui étoit celui que j'apprehendois le plus. Car il se rencontra par bonheur qu'il eut besoin de la faveur de cette Dame, & je ne doute point que cette consideration ne servit beaucoup à le faire reloudre. Mais quand cela n'auroit pas été je ne doute point que Dieu ne lui eût touché le cœur comme il fit au Pere General lors qu'il n'y avoit aucun sujet de l'esperer.

Combien de choses ai-je vûes dans ces fondations qui paroissent impossibles, & que nôtre Seigneur par sa toute-puissance a renduës faciles : & quelle confusion ne dois-je point avoir de n'en être pas devenuë meilleure ? J'avouë qu'en écrivant ceci j'en demeure épouventée, & je souhaite que Dieu fasse connoître à tout le monde que la part que les creatures ont eüe à ces fondations est si petite qu'elle ne merite pas d'être considerée. C'est lui seul qui a tout fait, & par de si foibles commencemens qu'il n'y avoit que son infini pouvoir qui fût capable de mettre les choses au point où elles sont aujourd'hui. Qu'il soit beni & loué dans tous les siecles.

CHAPITRE XIII.

Suite de la fondation de ce monastere, & de la maniere de vie si austere & si pauvre de ces bons Peres.

LORS que je me vis assurée de ces deux Religieux il me sembla que tout étoit fait, & nous resolumes que le Pere Jean de la Croix iroit dans cette maison
pour

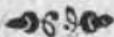
pour travailler le mieux qu'il pourroit à la rendre lo-geable. Car je ne voulois point perdre de temps à com-mencer cette fondation, tant je craignois d'y rencon-trer de l'obstacle. Le Pere Antoine de son côté avoit des-ja préparé quelque chose de ce qui étoit necessaire, & nous l'aidions en ce que nous pouvions : mais ce que nous pouvions étoit peu. Il vint me trouver à Vaillado-lid, & me dit avec grande joie ce qu'il avoit fait, que l'on pouvoit dire n'être presque rien, puis qu'il ne con-sistoit qu'en cinq horloges, & je ne laissai pas d'en être bien aisé. Il ajouta qu'il avoit desiré d'en avoir beaucoup afin que les heures fussent bien réglées, & je croi qu'il n'avoit pas seulement pourveu à avoir dequoi se cou-cher. Encore que le Pere Jean de la Croix & lui n'ou-bliassent rien de ce qui dépendoit d'eux, le manque d'argent fit que la maison ne pût être mise si-tôt en état. Lors qu'elle y fut le Pere Antoine se démit de sa charge de Prieur du monastere de Sainte Anne, fit avec grande ferveur profession de la premiere regle sans vouloir l'é-prouver auparavant comme je le lui conseillois, & s'en alla avec un extrême contentement dans cette petite maison, où le Pere Jean de la Croix étoit déjà. Il m'a dit depuis qu'en y arrivant il avoit senti une tres-grande joie dans la pensée qu'il avoit enfin entierement renon-cé au monde pour finir ses jours dans la solitude.

Contre
les
beaux
bâti-
mens.

Le Pere Jean de la Croix & lui, non seulement ne fu-
rent point touchez de la pauvreté de cette maison, mais
elle leur parut tres-agreable, & ils s'y trouvoient par-
faitement bien. Seigneur mon Dieu, que les superbes
bâtimens & les plaisirs extérieurs sont peu capables de
donner des consolations intérieures ! Je vous conjure,
mes Sœurs, & vous, mes Peres, pour l'amour que vous
portez à sa suprême Majesté de demeurer toujours dans
un grand détachement à l'égard de ces maisons magni-
fiques & somptueuses, & d'avoir sans cesse devant les
yeux ces Saints Fondateurs de nôtre Ordre qui sont nos
Peres, que nous sçavons être arrivez par la pauvreté &
l'humilité à la jouissance éternelle de la présence de
Dieu.

J'ai

J'ai éprouvé que quand le corps a moins ses commo-
ditez l'ame ressent plus de joie. Quel avantage pou-
vons-nous tirer de ces grands logemens, n'ayant l'usage
que d'une cellule? & que nous importe qu'elle soit belle
& spacieuse, puis que nous ne devons pas nous occuper
à en regarder les murailles? Considerons combien peu
de temps il nous reste à demeurer dans ces maisons ma-
teriellles. Il les faut quitter avec la vie, qui quelque lon-
gue qu'elle soit passera si vite. Tout ce qui paroît de plus
rude ne doit-il pas nous sembler doux lors que nous
pensons que moins nos sens auront eu de contentement
ici-bas, plus nos ames en recevront dans cette heureuse
éternité dont les divers degrez de gloire seront propor-
tionnez à l'amour qui nous aura fait imiter les actions
de nôtre divin Epoux? Puis que nous disons que ces
commencemens ne tendent qu'à rétablir la pureté de la
regle de la tres-sainte Vierge nôtre Patrone, témoig-
nons lui nôtre respect & aux Saints Peres nos Fonda-
teurs, en nous conformant à la vie qu'ils ont menée sur
la terre. Et si nôtre foiblesse nous rend incapables de
marcher en toutes choses sur leurs pas, faisons au moins
ce qui n'interesse pastellement nôtre santé qu'il y aille
de nôtre vie. Il ne s'agit que d'un peu de travail & d'un
travail agreable comme il l'étoit à ces grands Saints.
La resolution n'en est pas plutôt prise que la difficulté
que l'on y trouvoit s'évanouit, & la peine n'est que dans
le commencement.



Le premier ou second Dimanche de l'Avent de l'an-
née 1568. car je ne me souviens par précisément du
temps, on dit la premiere Messe dans le porche de cette
petite maison, qui ne me paroïsoit guere differente de
le creche de Bethléem, & le Carême suivant passant un
matin par là pour aller à la fondation de Toledo je trou-
vai le Pere Antoine de J E S U S qui balaioit devant la
porte de la Chapelle avec un visage guai, comme il l'a
toujours, & lui dis: Qu'est-ce que cela, mon Pere, &
qu'est devenu le point d'honneur? Je ne scaurois me

répondit-il en me témoignant la joie, penser sans horreur au temps que j'en étois touché. Quand je fus entrée dans la Chapelle j'admirai l'esprit de piété que nôtre Seigneur avoit répandu sur cette nouvelle maison, & je n'étois pas seule dans ce sentiment; deux marchands de Medine de mes amis qui étoient venus avec moi n'ayant pu voir sans répandre quantité de larmes que tout y étoit plein de croix & de têtes de morts.

Je me souviendrai toute ma vie d'une petite croix de bois qui étoit proche du benitier sur laquelle étoit collée une image en papier de JESUS-CHRIST qui donnoit plus de devotion que si elle eût été fort curieusement travaillée. Le galletas qui étoit au milieu du logis servoit de cœur, & l'on pouvoit y faire l'office; mais il falloit se baïsser bien bas pour y entrer & pour entendre la Messe. Il y avoit aux deux côtez de la Chapelle deux petits hermitages où on ne pouvoit demeurer qu'assis ou couché. Il y faisoit si froid qu'il avoit falu y mettre quantité de foin. Le plancher en étoit si bas qu'on y touchoit presque de la tête; & deux petites fenêtrés regardoient sur l'Autel. Ces bons Peres n'avoient pour chevet que des pierres au dessus desquelles étoient des croix & des têtes de morts. Depuis Matines juiques à Prime ils demeuroient en oraison; Dieu leur faisant la grace de s'y beaucoup occuper, & lors qu'ils alloient dire Prime leurs habits étoient souvent tout couverts de neige sans qu'ils s'en apperceussent. Ils recitoient l'office avec un Pere de l'observance mitigée qui s'étoit retiré auprès d'eux, mais sans changer d'habit, à cause qu'il étoit tort infirme, & avec un jeune frere qui n'avoit pas encore pris les ordres, & qui demouroit aussi avec eux.

Ils alloient prêcher dans les lieux circonvoisins qui manquoient d'instruction, & c'étoit une des raisons qui m'avoient fait desirer l'établissement de cette maison; parce que j'avois scû qu'il n'y avoit point de monastere proche d'où ce pauvre peuple pût recevoir de l'assistance; ce qui me touchoit tres-sensiblement. Ils acquirent en peu de temps une grande reputation; & je ne le pûs

apprendre sans en ressentir beaucoup de joie. Ils alloient jusques à deux lieues de là faire ces predications marchant les pieds nus sur la neige & sur la glace (car ce ne fut que depuis qu'on les obligea d'avoir des sandales) & après avoir passé presque tout le jour à prêcher & à Confesser ils s'en retournoient sans avoir mangé, & sans que ce travail quelque extraordinaire qu'il fût, leur parût considerable.

On leur apportoit des lieux d'alentour de quoi vivre plus qu'ils n'en avoient besoin ; & des Gentilshommes qui venoient à confesse à eux leur offroient des maisons plus commodes & mieux assises. L'un d'eux nommé Dom Louïs Seigneur des Cinq-villes avoit fait bâtir une Chapelle pour y mettre une image de la Sainte Vierge digne de veneration. Son Pere l'avoit envoyée de Flandres à sa Mere ou à son aieule, je ne me souviens pas bien laquelle, & il la réveroit tellement que l'ayant gardée durant plusieurs années il se la fit apporter à l'heure de la mort. C'est un tableau si excellent que je n'ai jamais rien vû de plus beau, & je ne suis pas seule de ce sentiment. Le Pere Antoine de J E S U S aiant été en ce lieu à la priere de ce Gentilhomme & aiant vû le tableau, il lui donna tant de devotion qu'il accepta l'offre d'y transférer le monastere. Ce lieu se nomme Mancera. Il crut y pouvoir demeurer, quoi qu'il n'y eût point de puits ni d'apparence d'y en faire. Ce Gentilhomme leur fit bâtir une petite maison propre pour la vie que menotent ces Religieux, & leur donna des ornemens fort honnêtes.

Je ne veux pas passer sous silence la maniere dont nôtre Seigneur les pourvût d'eau, & que l'on considéra comme un miracle. Un jour après souper le Pere Antoine qui étoit Prieur, étant dans le Cloître avec ses Religieux & parlant du besoin qu'ils avoient d'eau, il se leva, marqua une croix avec son bâton dans un endroit de ce Cloître, l'y planta, & dit : Fouillez ici. On lui obeit, & après que l'on eut un peu creusé il en sortit une si grande quantité d'eau excellente à boire que l'on a peine à la tarir lors que l'on veut curer le puits que l'on y a

fait. Aiant ensuite enfermé un jardin il ont fait tout ce qu'ils ont pu pour y trouver de l'eau, & employé même pour cela une machine; mais inutilement, quoi qu'ils y aient assez dépensé.

Après avoir remarqué dans cette première maison si peu habitable la dévotion qui y paroïssoit par tout, je fus extrêmement édifiée de leur manière de vivre, de leur mortification, de leur oraison, & du bon exemple qu'ils donnoient. Un Gentilhomme & sa femme que je connoïssois tous deux étant venus me trouver ne se pouvoient lasser de me parler de leur sainteté, & de l'avantage que ce pais en recevoit. Ainsi ne doutant point que ce ne fût le commencement d'un grand bien pour le service de Dieu & pour nôtre Ordre j'en rendois sans cesse grâces à nôtre Seigneur. Plaise à sa divine Majesté que cela aille toujours croissant comme il a fait jusques à cette heure. Ces marchands dont j'ai parlé disoient qu'ils n'auroient voulu pour rien du monde n'avoir point vû ce qu'ils avoient vû; & l'on peut juger par là quel est le pouvoir de la vertu, puis qu'ils estimoient plus cette pauvreté que leurs richesses.

Lors que j'eus communiqué avec ces Peres de certaines choses, ma foiblesse & mes imperfections me firent les beaucoup prier de moderer la rigueur de leur pénitence, parce qu'ayant demandé à Dieu avec tant d'ardeur & de prières de me vouloir donner des personnes capables d'entreprendre ce grand ouvrage, & le voiant si bien commencé, je craignois que le diable pour empêcher qu'il ne s'achevât, ne les portât à des austérités excessives qui ruineroient entièrement leur santé: au lieu que si j'avois eu plus de foi j'aurois dû considérer, que puisque c'étoit une œuvre de Dieu il la soutiendrait & la pousseroit encore plus avant. Mais comme ces bons Peres avoient les vertus qui me manquent, ils considererent peu ce que je leur dis. Je pris congé d'eux & partis extrêmement consolée. Néanmoins quelques actions de grâces que je rendisse à Dieu d'une faveur si singulière, ce n'étoit pas autant que je l'aurois dû & qu'elle

qu'elle le meritoit, puis que je vois bien qu'elle étoit plus grande que celle qu'il me faisoit de fonder des monasteres de Religieuses. Je le prie de tout mon cœur de me faire la grace de m'acquitter de quelques-unes de tant d'obligations dont je lui suis redevable. Ainsi soit-il.

FONDATION DU MONASTERE
des Carmelites de Toledé.

CHAPITRE XIV.

La Sainte commence de travailler à la fondation de ce monastere : & de quelle sorte elle obtint du Gouverneur de Toledé la permission de s'y établir.

IL y avoit à Toledé un fort honnête marchand nommé Martin Ramirez qui n'avoit jamais été marié. C'étoit un tres-homme de bien, & qui menoit une vie tres-exemplaire. Il étoit tres-veritable, tres-fidelle dans son commerce, & ne pensoit à augmenter son bien que pour en faire des œuvres agreables à Dieu. Etant tombé malade de la maladie dont il mourut, le Pere Paul Hernandez de la compagnie de JESUS, à qui j'étois confessée lors que j'étois à Toledé pour y resoudre la fondation de Malagon, desirant extrêmement que l'on en fist aussi une dans cette grande ville, lui representa le service qu'il rendroit en cela à Dieu, & que l'on pourroit faire dans ce monastere les mêmes devotions, & celebrer les mêmes fêtes en l'honneur desquelles il avoit resolu de faire des Chapelles & d'établir des Chapelains dans une paroisse. Le malade étoit si abattu & si près de sa fin qu'il ne lui restoit pas assez de temps pour executer cette proposition. Mais il en chargea Alphonse Alvarez Ramirez son frere qui étoit un homme fort raisonnable, fort sincere, fort sage, fort craignant Dieu, & fort aumônier, dont je puis rendre témoignage comme l'aiant vû & traité diverses fois avec lui.

J'étois encore occupée à la fondation de Vailladolid lors que Martin Ramirez mourut : & le Pere Herman-

dez & Alphonse Alvarez Ramirez m'ayant donné avis de ce qui s'étoit passé, me manderent que si je voulois accepter cette fondation il n'y avoit point de temps à perdre. Ainsi je partis aussi-tôt après que la maison de Vailladolid eut été accommodée. J'arrivai à Toledela veille de l'Annonciation, & descendis chez Madame Louïse où j'avois logé en allant à Malagon. Comme elle m'aime beaucoup elle me receut avec grande joie & mes deux compagnes qui étoient du monastere de Saint Joseph d'Avila personnes de grande pieté. Elle nous donna ensuite une chambre où nous n'estions pas moins retirées que dans un monastere. Je commençai à traiter de l'affaire avec Alphonse Alvarez & son gendre nommé Jacques Hortis, qui étoit un homme de bien & qui avoit étudié en Theologie, mais beaucoup plus arrêté à ses sentimens que son beaupere. Nous ne pûmes si-tôt convenir des conditions, parce qu'ils m'en demandoient que je ne croiois pas raisonnables d'accorder. Dans le même temps que nous agitions cette affaire on cherchoit par tout une maison à louer pour y pouvoir prendre possession. Mais quelque diligence que l'on y apportât il fut impossible d'en trouver qui nous fût propre. Je ne pouvois aussi obtenir du Gouverneur la permission necessaire pour nôtre établissement que c'étoit à lui de donner à cause que le siege Archiepiscopal vaquoit alors, quoi que cette Dame chez qui je logeois l'en sollicitât extrêmement, & avec elle un Gentilhomme Chanoine de cette Eglise nommé Dom Pierre Manriquez fils de Senechal de Castille, qui est un homme de si grande pieté, que bien qu'il soit mal sain il ne laissa pas quelques années après cette fondation d'entrer dans la compagnie de J E S U S où il est encore & tres-consideré pour son merite & pour sa vertu. Je ne pouvois néanmoins obtenir cette permission, parce que lors que le Gouverneur commençoit à se rendre plus favorable ceux du Conseil se trouvoient contraires; & que d'un autre côté il n'y avoit pas moien de conclure avec Alphonse Alvarez à cause de son gendre pour qui il avoit

voit une grande déference. Enfin nous rompîmes tout & je me trouvois fort empêchée, à cause que n'étant venue que pour cette seule affaire il nous auroit été davantage de ne le pas terminer. Mais ma plus grande peine étoit de n'avoir pas la permission, ne doutant point que pourvu que nous prissions possession nôtre Seigneur pourvoieroit au reste comme il avoit fait en d'autres rencontres. Deux mois s'étant passés de la sorte & les choses étant toujours en plus mauvais termes, je me résolus de parler au Gouverneur & le fis supplier de me faire la faveur de venir dans une Eglise proche de sa maison où je l'attendois. Il y vint & je lui dis: Qu'il étoit étrange, que des filles vinssent à Toledé pour y passer leur vie dans une étroite clôtüre, dans de tres-grandes austeritez, & d'une maniere toute parfaite: & que ceux qui au contraire passoient la leur dans les plaisirs & les delices voulussent s'opposer à un dessein si louable & si agreable à Dieu. J'ajoutai à cela d'autres raisons, & le touchai de telle sorte par la hardiesse avec laquelle nôtre Seigneur me fit lui parler, qu'il m'accorda la permission à l'heure même. Ainsi je m'en retournai bien contente & croiois desja tout fait, quoi que l'on pût dire qu'il n'y avoit encore rien de fait, puis que tout mon fond consistoit en trois ou quatre ducats. J'en achetai deux tableaux pour mettre sur l'Autel, deux paillasses, & une couverture: Quant à une maison on n'en parloit plus depuis que j'avois rompu avec Alphonse Alvarez. Mais un marchand de la ville nommé Alphonse d'Avila fort de mes amis, qui n'est point marié & ne s'occupe qu'à assister les prisonniers & à d'autres bonnes ceuvres, m'avoit dit de ne m'en mettre point en peine, qu'il m'en trouveroit une, & le malheur voulut qu'il tomba malade.

Le Pere Martin de la Croix Religieux de l'Ordre de Saint François personne de grande sainteté étoit un peu auparavant venu à Toledé, & y avoit demeuré quelques jours. Un jeune homme assez pauvre qu'il confessoit nommé Andrade vint suivant l'ordre qu'il lui en avoit

donné en partant, me trouver dans une Eglise où j'entendois la Messe pour s'offrir à me rendre tout le service qui seroit en son pouvoir, qui ne s'étendoit qu'à nous assister de sa personne. Je le remerciai : & mes compagnes & moi trouvâmes assez plaisant que ce saint personnage nous eût envoie un tel secours, parce que ce jeune homme ne paroissoit pas trop propre pour traiter avec des Carmelites déchauffées.

Lors que je me vis avec cette permission, mais sans aucune assistance, ne sçachant à quoi me résoudre, je me souvins de ce jeune homme & le dis à mes compagnes. Elles ne pûrent s'empêcher d'en rire, & me répondirent de me bien garder de me servir de lui : que cela ne seroit bon qu'à découvrir l'affaire. Neanmoins comme il m'avoit été envoie par un grand serviteur de Dieu & que je ne pouvois croire qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire, j'étois si persuadée qu'il nous pourroit être utile, que sans m'arrêter à ce qu'elles me disoient je l'envoiai querir. Après lui avoir extrêmement recommandé le secret je lui dis l'état de l'affaire, & le priai de nous chercher une maison à louer dont je donnerois un répondant : & ce répondant étoit Alphonse d'Avila que j'ai dit être tombé malade. Ce jeune homme me promit de faire avec grande joie ce que je desirois, & dès le lendemain au matin il me vint dire dans l'Eglise des Jesuites où j'entendois la Messe, qu'il avoit trouvé une maison fort proche de nous ; qu'il m'en apportoit les clefs, & que nous n'avions qu'à y aller voir. Nous y fûmes, & la trouvâmes si commode que nous y demeurâmes près d'un an. Peut-on trop en cette rencontre admirer la conduite de Dieu ? Des personnes riches s'étoient mises en peine durant deux ou trois mois de nous chercher une maison, & n'en avoient pu trouver dans tout Tolède. Et ce jeune homme qui n'avoit pour tout bien que sa bonne volonté nous en trouva une aussi-tôt. J'en dis de même quand je considère que ce monastere se pouvant établir tres-facilement par le moyen d'Alphonse Alvarez, Dieu permit que nous ne

pûmes tomber d'accord avec lui, afin que cette fondation se fît dans la pauvreté & avec travail.

Comme nous estions fatigues de la maison je me resoluois de ne point differer à nous en mettre en possession, de peur qu'il ne s'y rencontrât quelque obstacle, lors qu'Andrade vint me dire qu'on nous la rendoit libre dès le jour même, & que nous n'avions qu'à y faire porter nos meubles. Je lui répondis que cela seroit bientôt fait, puis qu'ils ne consistoient qu'en une couverture & deux paillasses. Ces paroles auroient dû l'étonner; & mes compagnes ne pouvoient approuver que je lui eusse parlé de la sorte, à cause que nous voiant si pauvres il pourroit cesser de nous assister. Mais je n'avois pas fait cette reflexion, & ma simplicité ne produisit point cet effet en lui, parce que Dieu qui lui donnoit la volonté de nous servir n'avoit garde de manquer de la lui continuer jusques à ce que son œuvre fût accomplie. Ainsi il ne travailla pas avec moins d'affection qu'au reste à faire venir des ouvriers & accommoder la maison. Nous empruntâmes des ornemens & les autres choses nécessaires pour célébrer la Sainte Messe: & à l'entrée de la nuit étant accompagnées d'un officier, nous fûmes en prendre possession au son d'une de ces clochettes dont on se sert à l'élevation de la Sainte Hostie, à cause que nous n'avions point de cloche.

Nous employâmes le reste de la nuit avec beaucoup de crainte à tout accommoder. Mais nous ne trouvions point de lieu propre pour une Chapelle, sinon dans une salle où l'on entroit par une petite maison proche de la grande & qui en dépendoit. Elle nous avoit aussi été louée: & elle étoit encore occupée par quelques femmes.

Tout fut en état au point du jour. Nous n'avions osé jusques là rien dire à ces femmes de peur qu'elles ne nous découvrirent; mais nous ouvrîmes alors la porte qui n'étoit que dans une cloison & répondoit sur une petite Cour. Mais ces femmes entendant les coups sortirent du lit fort effraïées, & nous n'eûmes pas peu de

peine à les appaiser. Neanmoins l'heure de dire la Messe étant venuë & leur aiant fait entendre ce qui nous avoit obligées d'en user ainsi, elles s'adoucirent, & cela ne passa pas plus avant.

Je connus depuis la faute que la passion d'achever cette œuvre de Dieu nous avoit fait faire de ne pas prévoir les inconveniens. Car la personne à qui le logis appartenoit aiant sceu que nous y avions fait une Chapelle nous donna beaucoup d'affaires, dans la créance que si nous estions contentes de l'état où nous avions mis cette maison nous ne voudrions pas l'acheter ce qu'elle valoit. Dieu permit neanmoins qu'elle s'appaisa. D'un autre côté ceux du Conseil aiant appris que j'avois établi le monastere dont ils m'avoient refusé la permission, en furent fort irrités, & le Gouverneur étoit absent. Ils allerent trouver un des Seigneur Ecclesiastiques pour se plaindre de ce qu'une fille avoit eu la hardiesse d'entreprendre de faire cette fondation contre leur volonté. Mais il se rencontra que je lui avois dit en confiance ce qui s'étoit passé. Il ne fit pas semblant de le sçavoir, & les adoucit le mieux qu'il put en leur disant que j'avois déjà fait de semblables établissemens, & que ce n'avoit pas été sans doute sans que j'en eusse le pouvoir.

Quelques jours après ces Messieurs nous firent signifier des défenses de continuer à faire dire la Messe dans nôtre monastere jusques à ce que nous eussions représenté les expéditions en vertu desquelles nous l'avions entrepris. Je répondis avec grande douceur que je leur obeirois quoi que je n'y fusse pas obligée; & je priai aussitôt Dom Pierre Manriquez ce Gentilhomme dont j'ai parlé de leur aller montrer nos patentes. Il y fut & les appaisa en leur représentant que c'étoit une chose déjà faite : sans quoi ils nous auroient donné de la peine.

De l'amour
de la
pauvre
te.

Nous passâmes quelque temps n'ayant pour tous meubles que nôtre couverture & nos deux paillasses : & il y eut tel jour que nous n'avions pas seulement autant de bois qu'il en faudroit pour faire rotir une sardine. Mais Dieu inspira à une personne de jeter un fagot dans nô-

tre Chapelle, ce qui nous vient bien à propos. Comme le froid étoit tres-grand nous le sentions fort durant la nuit, & nous y remedions le mieux que nous pouvions avec cette couverture & nos manteaux de gros drap qui nous rendoient souvent ainsi de grands services. On aura sans doute peine à comprendre que cette Dame qui m'aimoit tant nous laisât dans une si grande pauvreté. Je n'en sçai point d'autre raison sinon que Dieu le permettoit pour nous faire pratiquer cette vertu. Il est vrai aussi que je ne lui demandois rien, parce que je suis naturellement tres-éloignée de vouloir être à charge à personne, & qu'il se pouvoit faire aussi qu'elle n'y pensoit point. Car je lui suis obligée de choses beaucoup plus importantes que celles dont nous avons alors besoin.

Cette pauvreté dans laquelle nous nous trouvions nous remplissoit de tant de consolation & de joie, que je ne sçauois m'en souvenir sans admirer les tresors cachez que Dieu renferme dans les vertus. Mais ce contentement nous dura peu, parce qu'Alphonse Alvarez & d'autres nous donnerent bien-tôt après au delà de nos besoins. Je n'en sentis pas moins de peine que feroit un avaré à qui l'on raviroit quelque chose de grand prix: & celle de mes compagnes n'étoit pas moindre. Ainsi leur demandant ce qu'elles avoient d'être si tristes, elles me répondirent: Comment ne le serions-nous pas, ma Mere, puis qu'il nous semble que nous ne sommes plus pauvres? Depuis ce jour mon amour pour la pauvreté s'augmenta encore de telle sorte, & je me suis trouvée si élevée au dessus du desir de toutes les choses temporelles, qu'elles me paroissent indignes d'être considérées quand je pense que l'avantage d'en être privé met l'ame dans une telle tranquillité qu'elle n'a besoin de quoi que ce soit.

Lors que je traitois de la fondation avec Alphonse Alvarez plusieurs trouvoient à redire qu'il n'étoit pas d'assez grande condition, quoi qu'il fût de bonne famille d'une aussi grande ville qu'est Toledé, & qu'il ne

manquât pas de bien. Mais cela ne me faisoit point d'impression, parce que graces à Dieu j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse. On en avoit néanmoins tant rompu la tête au Gouverneur qu'il ne m'accorda la permission qu'à la charge de me conduire dans cette occasion comme j'avois fait dans les autres.

On recommença donc d'agiter l'affaire : & cela m'embarraisoit fort. Toutefois comme l'établissement étoit déjà fait je proposai de donner la grande Chapelle : & que quant au reste du monastere on le laissât en l'état où il étoit. Une personne de grande qualité desiroit avoir cette chapelle : mais y ayant divers avis sur ce sujet je ne sçavois à quoi me résoudre. Nôtre Seigneur m'ouvrit les yeux en me disant : *Croiez-vous donc que la noblesse & ces qualitez relevées que l'on estime tant dans le monde seront fort considérées au jour du dernier jugement ?* Il me reprit ensuite severement d'avoir écouté des discours qui doivent être méprisés par ceux qui ont renoncé au siecle.

Je demurai toute confuse, & résolu d'achever le traité en abandonnant cette Chapelle à Alphonse Alvarez. Jen'y ai point eu de regret : car l'on a veu que sans cela il nous auroit été impossible d'acheter la maison où nous sommes maintenant qui est l'une des plus belles de Toledé. Elle a coûté douze mille ducats : & la quantité de Messes qui s'y disent nous donne & au peuple une grande consolation. Que si je me fusse arrêtée à ces vains raisonnemens nous n'aurions pû nous établir si commodement, & aurions fait tort à celui qui nous a fait de si bon cœur une si grande charité.

CHAPITRE XV.

La Sainte parle dans ce Chapitre des excellentes vertus des Religieuses de ce nouveau monastere fondé dans Toledé.

J'A Y cru devoir rapporter ici certaines choses faites pour le service de Dieu par quelques Religieuses de

ce monastere, afin que celles qui viendront après nous s'efforcent de les imiter.

Une d'elles nommée Anne de la Mere de Dieu vint y prendre l'habit avant que la maison fût achetée. Elle étoit alors âgée de quarante ans, & avoit employé toute sa vie en de bonnes œuvres. Quoi qu'il ne lui manquât rien de toutes les commoditez qu'elle pouvoit desirer, parce qu'elle étoit seule & avoit du bien, elle résolut d'y renoncer pour embrasser la pauvreté & la soumission de l'esprit qui se rencontrent dans la vie Religieuse. Elle me vint voir, & encore qu'elle eût peu de santé je la trouvai si bien disposée & remarquai tant de pureté dans cette ame, que je crus ne pouvoir choisir un meilleur sujet pour commencer cette fondation; & ainsi je la reçus. Dieu lui donna plus de santé dans les austeritez & l'assujettissement auxquels l'obeissance oblige qu'elle n'en avoit dans l'aise & la liberté dont elle jouïssoit auparavant. Je ne le pus voir sans en être fort touchée: & ce qui m'oblige de parler d'elle est qu'avant que de faire profession elle donna en aumône à cette maison tout son bien qui étoit tres-considerable. Cela me fit tant de peine que ne me pouvant résoudre à l'accepter, je lui représentai que peut-être elle s'en repentiroit, parce que s'il arrivoit que ne pouvant la recevoir à profession nous la renvoïassions sans lui rendre ce qu'elle nous auroit donné, ce lui seroit une chose bien rude. J'insistai extrêmement sur ce point pour deux raisons. L'une afin que ce ne lui fût pas un sujet de tentation: & l'autre pour l'éprouver. Elle me répondit que quand ce que je lui disois arriveroit elle perdrait de bon cœur tout son bien pour l'amour de Dieu: & je ne pus lui faire changer de sentiment. Elle a vécu tres-contente & avec beaucoup plus de santé qu'elle n'en avoit auparavant.

La mortification & l'obeissance qui se pratiquoient dans cette maison étoient merveilleses. Et pendant le temps que j'y demurai je remarquai que la Superieure devoit bien prendre garde à ce qu'elle disoit. Car encore que ce fût sans dessein, ces excellentes Religieuses l'ex-

cutoient

ecutoient aussi-tôt. Regardant un jour une petite mare qui étoit dans le jardin je dis en jettant les yeux sur une Religieuse qui étoit proche de moi : Que feroit une telle si je lui disois de se jeter dans cette mare ? A peine avois-je achevé ces paroles qu'elle étoit desja dans l'eau : & elle fut si trempée qu'il lui falut changer d'habit.

Une autre fois, & j'étois présente, lors que les Sœurs alloient à confesse, une d'elles qui attendoit qu'une autre eût achevé de se confesser s'approcha de la Supérieure pour lui parler. Sur quoi cette Supérieure lui demanda si c'étoit là une bonne maniere de se recueillir, & ajouta qu'elle feroit mieux de mettre la tête dans un puits qui étoit proche pour penser à ses pechez. La Religieuse prit ces paroles pour un commandement de se jeter dans le puits, & courut si promptement pour l'exécuter, que si on ne l'en eût empêchée elle s'y feroit jetée, croiant en cela rendre un grand service à Dieu. J'ai vû dans ces bonnes Religieuses tant de semblables exemples de mortification qu'il a falu que des personnes doctes les aient instruites des regles que l'on doit observer en ce qui regarde l'obeissance, parce qu'elles la portoient jusques à un tel excès que si leur intention ne les eût rendues excusables, elles auroient plutôt démerité que mérité en la pratiquant en cette maniere. Mais ce n'est pas seulement dans ce monastere dont je me suis par occasion trouvée obligée de parler, que l'on agit de la sorte : On voit aussi dans tous les autres tant de choses extraordinaires que je voudrois n'y avoir point de part pour pouvoir en rapporter quelques-unes, afin de rendre à nôtre Seigneur les loüanges qui lui sont dûes des graces qu'il lui plaît de faire à ses servantes.

Lors que j'étois encore dans cette maison une Religieuse tomba malade d'une maladie dont elle ne releva point. Après qu'elle eut reçu le Saint Viatique & l'extrême-onction, elle se trouva dans un si grand repos & même dans une telle joie, que nous pouvions lui parler comme si elle eust été en pleine santé, & la prier quand elle seroit dans le Ciel de nous recommander à Dieu &

aux

aux Saints pour qui nous avions une devotion particuliere. Un peu avant qu'elle expirât j'allai prier pour elle devant le tres-saint Sacrement & demander à Dieu de l'assister à la mort. Comme j'en revenois je vis en entrant dans sa chambre JESUS-CHRIST nôtre Seigneur sur le milieu du chevet de son lit avec les bras un peu étendus comme pour la soutenir ; & il me dit : *Que je m'assurasse qu'il assisteroit de la même sorte toutes les Religieuses qui mourroient dans ce monastere ; & qu'ainsi elles ne devoient point apprehender en cette dernière heure les tentations du demon.* Ces paroles me consolèrent extrêmement : je m'approchai de la malade, & elle me dit : O ma Mere, que je vas voir de grandes choses ! Elle mourut aussi-tôt apres dans une disposition toute Angelique.

J'ai remarqué en d'autres qui sont aussi mortes, qu'elles étoient dans le même repos & la même tranquillité qu'elles auroient été dans le ravissement ou dans l'oraison de quietude, sans faire paroître en nulle maniere être tentées : ce qui me fait esperer que Dieu nous accordera une semblable grace par les merites de son Fils & de la glorieuse Vierge dont j'ai l'honneur de porter l'habit. C'est pourquoi, mes Filles, efforçons-nous de vivre comme de veritables Carmelites. Cette vie est courte : & si nous sçavions quelles sont les peines que plusieurs souffrent à l'heure de la mort & les artifices dont le diable se sert pour les tenter, nous ne pourrions trop estimer la grace que Dieu nous fait de nous assister dans ces momens si redoutables.

Je rapporterai sur ce sujet un autre exemple d'un de mes alliez. C'étoit un grand joüeur, & il avoit quelque teinture des lettres. Le diable se servit de ce moien pour le tenter, en lui faisant croire que le repentir étoit inutile à l'heure de la mort. Il étoit si persuadé de cette fausse opinion, qu'encore qu'il témoignât un fort grand regret de ses pechez on ne pouvoit le faire refoudre à se confesser, parce, disoit-il, qu'étant damné, cela seroit inutile. Un sçavant Religieux Dominiquain qui étoit
son

son Confesseur combattoit son erreur par plusieurs raisons tres-fortes ; mais en vain , tant le demon lui inspiroit de subtilitez pour y répondre. Quelques jours se passerent de la sorte durant lesquels ce Religieux & d'autres prièrent sans doute beaucoup pour ce pauvre homme, puis que Dieu lui fit misericorde. Son mal qui étoit un mal de côté le pressant extremement ce Confesseur employa pour le convaincre des raisons encore plus fortes que les premieres : mais elles auroient peu servi si Dieu ne l'eût regardé d'un œil de compassion, & ne lui eût touché le cœur. Alors ce bon Prêtre s'approchant pour lui parler , le malade se leva sur son lit comme s'il eût été en pleine santé, & lui dit : Puis que vous croiez que la Confession me peut servir je suis resolu de me confesser. Il envoya ensuite querir un Notaire , & prit pour témoins ceux qui se trouverent presens, qu'il s'engageoit par un serment solemnel à ne jouïr jamais & à changer de vie si Dieu vouloit la lui prolonger. Il se confessa ensuite tres-bien, & reçût les Sacremens avec tant de devotion qu'il y a sujet de croire qu'il est sauvé.

Dieu veuille, mes Sœurs, nous faire la grace d'observer si parfaitement nôtre regle que nous vivions comme de veritables filles de la Sainte Vierge, afin de nous rendre dignes de l'effet des promesses qu'il lui a plu de nous faire. Ainsi soit-il.

FONDATION DES MONASTERES DES CAR-
mes Déchauffez, & des Carmelites de Paltranc.

C H A P I T R E X V I.

La Sainte fonde ces deux monasteres à la priere du Prince Rui Gomez de Silva & de la Princesse d'Ebolisa femme, qui étant Veuve se rend Religieuse dans celui des Carmelites. Elle se retire ensuite d'avec elles ; & elles quittent cette maison pour s'aller établir à Segovie.

NOUS demeurâmes, comme je l'ai dit, près d'un an à Toledé : & lors que ce monastere eut été entièrement

tièrement établi j'employai quinze jours à faire accommoder l'Eglise, à mettre des grilles, & à d'autres choses nécessaires qui n'étoient pas en petit nombre. Tout fut achevé la veille de la Pentecôte, & j'étois si lassé d'avoir passé ce temps parmi des ouvriers, qu'étant au refectoir le jour de cette grande fête je me trouvai si consolée d'être délivrée de ces ennuyeuses occupations & de pouvoir passer quelques heures dans l'oraison avec notre Seigneur, que je ne pouvois presque manger. Mais cette joie ne dura gueres. On me vint dire qu'un officier de la Princesse d'Eboli femme du Prince Rui Gomez de Silva me demandoit. Je l'allai trouver, & appris que le sujet de son voiage étoit la fondation d'un monastere à Pastrane dont cette Princesse & moi avions autrefois traité ensemble; mais que je ne croiois pas devoir s'exécuter si promptement. Cela me donna de la peine, parce que le monastere de Toledo ne venant que d'être établi & avec tant de contradictions je vois de grands inconveniens à l'abandonner. Ainsi je refusai de ne point aller, & m'en excusai. Sur quoi cet officier me répondit que sa maîtresse s'étant déjà rendue à Pastrane pour ce sujet, ce seroit lui faire un affront. Cette considération ne me persuada pas: je lui en representai les raisons, & lui dis qu'après qu'il auroit dîné j'écrirais à la Princesse. Ma réponse ne put lui plaire: mais il étoit si sage qu'il fut touché de mes raisons.

Comme les Religieuses qui ne faisoient que d'être receues en ce nouveau monastere n'auroient sans doute pu comprendre qu'on l'abandonnât si promptement, j'allai dans une si fâcheuse rencontre me prosterner devant le Saint Sacrement, pour prier notre Seigneur de me faire la grace d'écrire de telle sorte à la Princesse que je ne la mécontentasse pas: & il importoit de l'éviter, parce que dans ce commencement d'établissement des monasteres de Carmes Déchaussés on avoit besoin de la faveur du Prince Rui Gomez qui étoit en tres-grand credit auprès du Roi. Je ne scaurois dire si cette dernière pensée me vint alors dans l'esprit: mais je scai bien

bien que je ne voulois pas desobliger la Princesse. Etant en cet état il me fut dit dans l'oraison de la part de Dieu: *Que je ne fisse point de difficulté d'aller: Qu'il s'agissoit de plus que de cette fondation; & que je portasse avec moi la regle & les constitutions.* Quelque raison que j'eusse de ne point aller, ce que je venois d'entendre m'obligea de suivre la conduite que j'avois accoutumé de tenir en de semblables occasions, qui étoit de ne rien faire que par l'avis de mon Confesseur. Ainsi je le fis prier de venir, & sans lui dire ce que j'avois entendu afin de m'assurer davantage sur l'avis qu'il me donneroit en le prévenant pas, je priai Dieu selon ma coutume de l'éclairer, & de l'inspirer pour me donner un Conseil conforme à sa sainte volonté.

Mon Confesseur après avoir tout examiné fut d'avis que j'allasse: & je partis de Toledé la seconde fête de la Pentecôte. En passant par Madrid qui se rencontroit sur nôtre chemin nous logeâmes mes compagnes & moi dans un monastere de Religieuses de Saint François, où Madame Leonor Mascaregnas qui avoit été Gouvernante du Roi & qui est une grande servante de Dieu, s'est retirée. Elle m'y avoit déjà receuë avec beaucoup de bonté lors que d'autres occasions m'avoient obligé de passer par là.

**Le Pere
Marian
de saint
Benoit.**

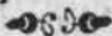
Cette Dame me dit qu'elle se réjoüissoit de ce que j'étois venuë dans une telle conjoncture, parce qu'il y avoit un bon Hermite qui desiroit extrêmement de me connoître, & qu'il lui sembloit que la vie que lui & ses compagnons menoient avoit une grande conformité avec la nôtre. Comme il n'y avoit encore que deux Religieux qui eussent embrassé nôtre reforme, cette proposition me parut fort avantageuse; & je la suppliai de me faire parler à cet Hermite. Il logeoit dans une chambre qu'elle lui avoit donnée, & avoit avec lui un jeune frere nommé Jean de la misere tres-vertueux & fort simple en ce qui regardoit les choses du monde. Dans les conferences que nous eûmes ensemble ce Pere me dit, qu'il avoit dessein d'aller à Rome. Mais avant que de
passer

passer outre je veux rapporter ce que je sçai de lui. Il se nommoit Marian de Saint Benoît, & étoit Italien de nation, Docteur, & très-habile. Il avoit été Intendant de la Reine de Pologne, n'avoit point voulu se marier, & avoit quitté une commanderie de Saint Jean pour vivre l'inspiration que Dieu lui donnoit de ne penser qu'à son salut. On l'accusa d'avoir été complice d'un meurtre dont il étoit très-innocent, & il demeura deux ans en prison sans vouloir prendre d'Avocat pour le défendre : remettant entre les mains de Dieu & des Juges la justice de sa cause. De faux témoins comme ceux qui accusèrent Suzanne, soutenoient qu'il les avoit engagez à faire cet assassinat. Mais leur ayant été demandé séparément en quel lieu, & comment il leur avoit parlé ; l'un dit qu'il étoit alors sur son lit : l'autre qu'il étoit assis sur une fenêtre ; & enfin ils confessèrent que leur déposition étoit fautive, & le déchargèrent entièrement. Il me dit qu'il lui avoit beaucoup coûté pour empêcher qu'ils ne fussent sévèrement punis, & que pouvant perdre son persecuteur il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour le sauver.

Comme il étoit extrêmement vertueux, sincère, & chaste, Dieu lui ouvrit l'esprit pour connoître le neant du monde, & lui inspira le desir de la retraite. Il jeta ensuite les yeux sur tous les ordres pour voir dans lequel il s'engageroit ; & il n'en trouvoit point où il ne remarquât quelque chose qui n'avoit aucun rapport à la disposition où Dieu le mettoit. Lors qu'il étoit dans ces pensées il apprit que quelques Hermites vivoient en communauté dans le désert de Tardon près de Seville sous la conduite d'un saint homme nommé le Pere Matthieu : que leurs cellules étoient séparées : qu'ils ne disoient point l'office ensemble, mais qu'ils s'assembloient seulement dans un Oratoire qu'ils avoient pour entendre la Messe ; & que sans avoir de revenu ni recevoir d'aumônes ils vivoient du travail de leurs mains dans une grande pauvreté, & mangeoient séparément : ce qui me parut un portrait de nos Saints Peres. Ce bon homme embrassa

embrassa cette maniere de vie, & la pratiqua durant huit ans. Mais le Saint Concile de Trente tenu en ce même temps aiant obligé les Hermites d'entrer dans les ordres de Religieux, il vouloit aller à Rome pour obtenir la permission de continuer sa maniere de vivre. Quand il m'eut raconté ce que je viens de rapporter je lui montrai nôtre ancienne regle & lui dis, qu'il pouvoit sans se donner tant de peine ne rien changer en ce qu'il avoit pratiqué jusques alors puis que c'étoit la même chose, & particulièrement pour ce qui regardoit le travail des mains qui étoit ce qu'il affectionnoit davantage, parce disoit-il, que l'amour du bien est ce qui perd tout le monde & fait mépriser les Religieux. Comme j'étois en cela de son sentiment nous entrâmes en discours sur tout le reste; & lui aiant représenté qu'il pouvoit sans changer d'habit rendre un grand service à Dieu, il me dit qu'il y penseroit la nuit. Je ne doutai point qu'il ne fût presque persuadé de mes raisons, & compris que c'étoit ce que Dieu m'avoit fait entendre dans l'oraison; que j'allois pour une affaire plus importante que celle de l'établissement d'un monastere de Religieuses. Ainsi je ressentis une extrême joie dans la creance que si ce bon Pere s'engageoit dans nôtre ordre il pourroit y servir Dieu tres-utilement. Nôtre Seigneur le toucha de telle sorte durant cette nuit qu'il me vint dire le lendemain qu'il étoit entièrement resolu, & qu'il ne pouvoit assez s'étonner de ce changement si prompt arrivé en lui, & encore par l'entremise d'une femme: ce qu'il me redit quelquefois comme si j'en avois été la cause; au lieu que c'est Dieu seul qui remuë & change les cœurs. Peut-on trop admirer sa conduite? Ce Saint Religieux avoit passé plusieurs années sans sçavoir à quoi se déterminer pour embrasser un état certain & arrêté; celui où il se trouvoit ne l'étant pas puis que lui & ses compagnons ne faisoient point de vœux, ni ne s'engageoient à rien qui les obligât pour toûjours; mais vivoient seulement dans la retraite. En tout d'un coup Dieu lui fit connoître le service qu'il lui pouvoit rendre en cet autre état pour

continuer & confirmer ce qui étoit déjà commencé. Car il a été tres-utile à nôtre ordre, & a souffert pour ce sujet de grands travaux. Il en souffrira sans doute encore jusques à ce que tout soit bien affermi selon qu'on en peut juger par les contradictions qui se rencontrent au rétablissement de nôtre premiere regle; & son esprit, son habileté, & sa bonne vie lui donnent beaucoup de credit auprès de plusieurs personnes qui nous favorisent & qui nous protegent. Il me dit ensuite, que le Prince Rui Gomez qu'il avoit vû à Pastrane où je m'en allois lui avoit donné en ce lieu-là une place pour y bâtir un hermitage : que son dessein étoit de le mettre de nôtre ordre, & qu'il en prendroit l'habit. Je lui en témoignai une grande joie, & en remerciai nôtre Seigneur, parce que des deux monasteres d'hommes que nôtre Reverendissime Pere General m'avoit permis d'établir il n'y en avoit encore qu'un qui le fût.



J'envoiai vers le Pere Provincial qui étoit sorti de charge, & vers celui qui y étoit entré pour obtenir leur consentement sans lequel je ne pouvois rien faire, & j'écrivis à Dom Alvarez de Mendoçe Evêque d'Avila qui nous affectionnoit beaucoup pour le supplier de les disposer à nous l'accorder. Dieu permit qu'ils n'en firent point de difficulté, parce qu'ils crurent que ce nouvel établissement dans un lieu si solitaire ne leur apporteroit point de préjudice: & le Pere Marian me donna parole de prendre l'habit aussi-tôt que ce consentement seroit arrivé. Ainsi je continuai mon voiage avec joie, & fus parfaitement bien receü à Pastrane de la Princesse & du Prince Rui Gomez. Ils nous donnerent un logement séparé, & nous y demeurâmes plus long-temps que nous ne pensions, à cause que la maison que la Princesse nous destinoit s'étant trouvée trop petite, elle l'avoit fait accroître de beaucoup, sans néanmoins rien abattre des gros murs.

Nous y passâmes trois mois, & y souffrîmes assez, parce que la Princesse desiroit de moi des choses contraires

traires à nos constitutions que je ne pouvois lui accorder, & que j'aimois mieux m'en retourner sans rien conclure. Mais le Prince son mari qui étoit tres-sage entra dans mes raisons & la rendit capable de les entendre. Je me relâchai seulement en certains articles, à cause que je desirois beaucoup plus d'établir un monastere de Religieux qu'une maison de Religieuses, parce que j'en connoissois l'importance : en quoi la suite fit voir que je n'avois pas tort.

Le consentement des Peres Provinciaux étant arrivé le Pere Marian & son compagnon vinrent aussi-tôt, & le Prince & la Princesse trouverent bon que l'hermitage qu'ils avoient donné fût changé en un monastere de Carmes déchauffez. J'envoiai querir à Mancera le Pere Antoine de J E S U S pour commencer cette fondation, je travaillai à leurs robes, à leurs manteaux ; & à tout ce qui pouvoit dépendre de moi pour mettre les choses en état qu'ils pussent bien-tôt prendre l'habit. Et comme je n'avois avec moi que deux Religieuses j'en fis venir quelques autres du monastere de Medine du Champ. Il s'y rencontra un Pere Carme nommé Baltazar de J E S U S qui étoit un fort bon Predicateur : & lors qu'il apprit le dessein de l'établissement de ce monastere de Carmes déchauffez il vint avec ces Religieuses dans la resolution d'embrasser cet institut, comme il fit ; & j'en loüai beaucoup Dieu quand il me le dit. Il donna l'habit de freres converts au Pere Marian & à son compagnon, m'ayant été impossible de faire refoudre le premier à être du cœur quelques instances que je lui en fisse, parce que son humilité étoit si grande qu'il ne vouloit occuper que le dernier lieu. Mais un commandement de nôtre Pere General l'obligea depuis à se faire prêtre.

Après que les deux monasteres, l'un d'hommes, & l'autre de filles furent fondez, & que le Pere Antoine de J E S U S fut arrivé, on commença à recevoir dans le premier des novices, dont les vertus de quelques-uns ont été si éminentes, que si Dieu veut qu'elles soient connues il suscitera des personnes qui les écriront beaucoup

mieux

mieux que je ne le pourrois faire, avoiant sincerement que cela passe ma capacité. Quant au monastere de filles il fut établi avec une grande satisfaction du Prince & de la Princesse sa femme, & il ne se pouvoit rien ajoûter aux témoignages qu'elle leur donna de son affection jusques à la mort de ce Prince. Mais le demon, on peut-estre Dieu pour des raisons qui nous sont cachées, fit changer les choses de face. Elle fut si vivement touchée de sa perte, que sans attendre que le temps moderât sa douleur, elle se rendit Religieuse par une resolution precipitée. Alors la clôture, & les austeritez auxquelles elle n'étoit point accoutumée se joignant à son affliction, & les ordonnances du Saint Concile de Trente ne permettant pas à la Superieure de lui accorder les adoucissements qu'elle desiroit, elle se dégoûta d'elle de telle sorte, & ensuite de toutes les autres Religieuses, que même après avoir quitté l'habit & s'être retirée dans sa maison, elle ne pouvoit les souffrir. Ces pauvres filles de leur côté ne pouvant plus vivre en repos, il n'y eut rien que je ne fisse auprès de nos Superieurs pour obtenir la permission d'abandonner ce monastere, & d'en établir un autre à Segovie. Elles s'y en allerent, comme on le verra dans la suite, & renoncerent non seulement à tout ce que la Princesse leur avoit donné, mais emmenèrent avec elles les Religieuses qu'elle avoit désiré qu'elles receussent sans dot : Elles n'emporterent que les lits & quelques petits meubles qu'elles avoient apportez, & laisserent les habitans de ce lieu dans un sensible déplaisir de leur retraite. Mais pour moi j'avois la plus grande joie du monde de les voir délivrées de cette peine, parce que je sçavois tres certainement qu'elles n'avoient donné aucun sujet à cette Princesse d'être mécontente d'elles. Elles la servoient même après qu'elle eut pris l'habit, comme elles faisoient auparavant : & outre les causes de ce changement que j'ai desja rapportées, on dit qu'une des femmes qu'elle avoit menées avec elle donna lieu à ce desordre. Enfin nôtre Seigneur le permit à cause qu'il voioit sans doute qu'il n'étoit

pas à propos de fonder un monastere en ce lieu-là, & ses jugemens sont grands & impenetrables. Je ne l'aurois aussi jamais entrepris de moi-même, & je n'avois rien fait dans cette affaire que par l'avis de personnes saintes & sçavantes.

FONDATION DU MONASTERE des Carmelites de Salamanque.

CHAPITRE XVII.

Avis important que la Sainte donne aux Superieures touchant la conduite qu'elles doivent tenir envers les Religieuses, & particulièrement en ce qui regarde l'obessance & la mortification.

ENSUITE de ces deux fondations je m'en retournai à Toledo où je demeurai quelques mois pour acheter la maison dont j'ai parlé, & y mettre toutes choses en bon état.

Durant ce temps je receus une lettre du Recteur de la compagnie de JESUS de Salamanque. Il me mandoit qu'il croioit fort à propos de fonder un monastere dans cette ville, & m'en alleguoit plusieurs raisons. J'en avois desja eu la pensée, & n'en avois été retenue que parce que je le voulois fonder pauvrement, & que ce lieu-là est pauvre. Mais considerant qu'encore qu'Avila ne le soit pas moins nous n'y manquons toutefois de rien, que Dieu assiste toujours ceux qui le servent: que nous sommes en tres-petit nombre; & que le travail de nos mains nous aide à vivre, je me resolus d'embrasser cette proposition. Ainsi je partis pour aller à Avila, d'où je demandai la permission de l'Evêque, & je n'eus point de peine à l'obtenir, à cause que le Pere Recteur l'avoit informé de nôtre maniere de vivre, & lui avoit fait comprendre qu'il y alloit du service de Dieu. Ainsi je regardois ce monastere comme desja établi, tant la chose me paroissoit facile; & je pensai à louer une maison. Une Dame que je connoissois nous en fit avoir une, quoi que cela fût assez difficile, parce que le terme n'etoit pas échu,

échû, & que des écoliers y logeoient. Ils promirent d'en sortir quand les personnes pour qui c'étoit seroient arrivées; & ils ne sçavoient qui elles étoient tant j'avois eu soin de tenir l'affaire secrète jusques à ce que nous eussions pris possession, sçachant par experience les efforts que fait le demon pour empêcher que de semblables desseins ne réussissent. Mais Dieu qui vouloit que la fondation se fît ne lui permit pas alors de la traverser. Elle receut néanmoins depuis de si grandes oppositions qu'elles ne sont pas encore entièrement cessées dans le temps que j'écris ceci, quoi qu'il y ait desjà quelques années que ce monastere est établi. Ces traverses me font croire que Dieu y sera bien servi; puis que le demon a tant de peine à le souffrir.

Après avoir donc obtenu la permission & été assurée d'une maison, je partis sans autre confiance qu'en la seule bonté de Dieu. Car je ne connoissois personne en ce lieu-là qui pût m'assister en tant de choses nécessaires pour mettre ce logis en état; & pour tenir la chose plus secrète je ne menai qu'une Religieuse; ce qui m'étoit arrivé à Medine du Champ me faisant juger à propos d'en user de la sorte jusques à ce que nous eussions pris possession, afin que si je rencontrois de semblables obstacles, j'en souffrisse seule le déplaisir avec cette personne dont je ne pouvois me dispenser de me faire accompagner. Nous arrivâmes la veille de la fête de tous les Saints après avoir passé la moitié de la nuit avec un grand froid, & m'être trouvée fort malade au lieu où nous avions couché.

Je ne rapporte point en parlant de ces fondations les grandes incommoditez que je souffris par les chemins, soit du soleil, du froid, de la neige qui duroit quelquefois tout le jour, de ce que nous nous égarions, de la fièvre, & autres maux dont j'étois fort travaillée, parce que graces à Dieu je n'ai jamais guères de santé, & que je ne pouvois douter qu'il ne me donnât de la force. Il se rencontroit même quelquefois dans ces fondations qu'ayant de si grandes douleurs qu'elles arrachioient des

plainte de ma bouche, & que je ne croiois pas pouvoir demeurer dans ma cellule sans m'appuyer, lors que je me plaignois à nôtre Seigneur de ce qu'il me commandoit des choses qu'il ſçavoit n'être pas en mon pouvoir d'exécuter, il me fortifioit & m'encourageoit de telle forte que j'oublois toutes mes peines, bien que je ne laiffaſſe pas de ſouffrir encore. Ainſi je ne me ſouviens point que la crainte du travail m'ait jamais empêchée d'entreprendre aucune fondation, quoi que j'apprehenſaſſe extrêmement les voiages, principalement quand ils étoient longs: mais je n'étois pas plutôt partie que je les comptois pour peu en conſiderant celui pour le ſervice duquel je m'y engageois, les louanges qu'on lui donneroit dans ces nouvelles maiſons qui lui ſeroient conſacrées, & le bonheur d'y avoir le tres-ſaint Sacrement. Car j'avouë que ce m'eſt une grande joie de voir augmenter le nombre des Eglifes, & quand je penſe à la quantité que les heretiques ruinent, il me ſemble qu'il n'y a rien que l'on ne doive faire pour procurer un ſi grand bien, & recevoir une auſſi grande conſolation qu'eſt celle d'avoir en pluſieurs lieux ſur nos Autels J E S U S - C H R I S T vrai Dieu & vrai homme tel qu'il eſt dans le tres-ſaint Sacrement, quoi que la pluſpart du monde n'y faiſſe point de reflexion.

Je ne puis aſſez dire quel étoit mon contentement de voir quand nous eſtions au cœur des ames ſi pures donner avec tant de ferveur des loiianges à Dieu, & témoigner leur vertu en tant d'autres manières, comme en ce qui regarde l'obeiſſance, l'amour de la clôture & de la ſolitude, & l'ardeur avec laquelle elles embrasſent les mortifications. Sur quoi j'ai remarqué que plus elles ſont grandes, plus elles les acceptent avec tant de joie, que leurs Superieures ſe laſſeroient plutôt de les leur propoſer, qu'elles de les pratiquer; leurs deſirs en cela n'ayant point de bornes.

Des
morti-
ficatiōs
indif-
cretēs.

Quoi que je me ſois éloignée de ce qui regarde la fondation dont j'ai commencé de parler j'ajouterai ici, mes Filles, de crainte de l'oublier, des choſes qui me vien-

ment en l'esprit touchant la mortification qui pourront servir aux Superieures. Comme leurs vertus & leurs talens sont differens, elles veulent d'ordinaire conduire les Religieuses qui leur sont soumises par le chemin qu'elles mêmes tiennent. Celles qui sont fort mortifiées trouvent facile tout ce qu'elles commandent pour assujettir la volonté, à cause qu'il leur semble qu'elles le feroient sans peine; quoi que si on le leur ordonnoit elles y seroient peut-être bien empêchées. C'est pourquoi il faut extrêmement prendre garde à ne rien commander aux autres de ce qui leur paroît rude à elles-mêmes. Car la discretion est tres-importante dans le gouvernement des ames, & non seulement necessaire en de semblables rencontres, mais j'ose dire beaucoup plus qu'en d'autres, parce qu'il n'y a point de plus grand compte que celui que nous rendrons des personnes dont nous avons la conduite, tant pour ce qui regarde l'exterieur que l'interieur. D'autres Superieures qui ont l'esprit fort élevé voudroient que l'on priât sans cesse. Sur quoi comme j'ai dit que Dieu conduit les ames par des chemins differens, ces Superieures doivent considerer qu'il ne les a pas établies en autorité pour choisir celui qui leur plaît le plus; mais pour suivre celui qui leur est prescrit par la regle & par nos constitutions, quoi qu'elles voulussent en tenir un autre. Je rencontrai dans l'un de nos monasteres une de ces Superieures si affectionnée à la penitence qu'elle conduisoit toutes les sœurs par cette voie, & obligeoit quelquefois la communauté à se donner la discipline durant l'espace des sept Pseaumes de la Penitence & de quelques oraisons, & de faire d'autres choses semblables. De même lors que la Prieure a une devotion extraordinaire pour l'oraison; au lieu de se contenter que les sœurs la fassent à l'heure ordonnée, elle veut qu'elles s'y occupent après matines, quoi qu'elle feroit beaucoup mieux de les envoyer dormir. Je le repete encore: si une Superieure est affectionnée à la mortification elle tourmente ces pauvres filles: & ces innocentes brebis de la Sainte Vierge obeissent sans dire mot: ce

qui ne me donne pas moins de confusion que de devotion, & me cause aussi quelquefois une tentation assez grande de voir que ces bonnes filles sont si occupées de Dieu qu'elles ne s'apperçoivent pas de la faute de leur Superieure qui me fait craindre pour leur santé. Je voudrois qu'on se contentât qu'elles accomplissent leur regle, en quoi il y a assez à travailler ; & que le reste se fît avec douceur, particulièrement en ce qui regarde la mortification. Cela est si important que je conjure au nom de Dieu les Superieures d'y prendre garde. Il n'y a rien en quoi la discretion & la connoissance des talens de chacune des sœurs soient plus nécessaires ; & si l'on ne se conduit dans ces occasions avec une grande prudence ; au lieu de leur profiter & de les faire avancer dans le service de Dieu, on leur nuira beaucoup, & on les jettera dans le trouble & l'inquietude.

Il faut considerer que ces mortifications ne sont pas d'obligation ni nécessaires pour élever l'ame à une haute perfection, qui est un ouvrage qui ne s'accomplit que peu à peu en aidant & en conduisant les personnes selon la capacité & l'esprit que Dieu leur donne. Et c'est se tromper de s'imaginer que l'on n'a pas pour cela besoin d'esprit, puis qu'il y en a qui demeurent long-temps avant que de pouvoir connoître ce que c'est que perfection & quel est l'esprit de nôtre regle. Mais celles-là se trouveront peut-être le plus saintes, parce qu'elles ne sçauront pas quand il est permis de s'excuser, & autres petites choses semblables à quoi elles se porteroient facilement si elles l'entendoient ; au lieu que n'y comprenant rien il leur paroît qu'il y a de la vertu à ne le pas faire.

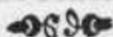
Je connois une de ces ames qui est à mon avis l'une de toutes celles de nos monasteres qui a le plus d'esprit & à qui Dieu fait de plus grandes graces, tant en ce qui regarde la penitence que l'humilité, & qui neanmoins n'a pû entrer dans certaines choses de nos constitutions ; comme par exemple d'accuser ses sœurs dans le Chapitre des fautes qu'elle a remarquées en elles. Il lui semble
que

que c'est manquer de charité : & elle demande comment il lui seroit possible de dire du mal de ses sœurs. Je pourrois rapporter d'autres exemples semblables de quelques-unes de celles qui servent Dieu le plus parfaitement , & qui sont dans le reste les plus éclairées.

Une Supérieure ne doit pas aussi se persuader de pouvoir bien-tôt acquérir la connoissance des ames : cela n'appartient qu'à Dieu qui seul penetre le fond des cœurs. Il faut qu'elle se contente de le suivre en travaillant de tout son pouvoir à conduire chacune d'elles dans le chemin où il lui plaît de la mettre , supposé toutefois qu'elle ne manque point à l'obeissance ni aux autres points essentiels de la regle & des constitutions. Celle des onze mille Vierges qui se cacha ne laissa pas d'être Sainte & Martire , & souffrit peut-être plus que les autres quand elle se presenta ensuite pour être martirisée.

Pour revenir à la mortification. Lors qu'une Supérieure pour mortifier une Religieuse lui commande une chose qui bien que petite en elle-même lui est fort penible ; si elle voit qu'en l'exécutant elle demeure si inquietée & si tentée qu'il lui seroit plus avantageux qu'on ne la lui eût point ordonnée , la prudence oblige cette Supérieure à ne tenir pas envers elle une conduite si rude ; mais à dissimuler & se contenter de la faire avancer peu à peu jusques à ce que nôtre Seigneur agisse lui-même en elle , afin que ce qu'elle feroit dans le dessein de servir cette ame qui ne laisseroit pas sans ces actions de mortification d'être une fort bonne Religieuse , ne lui soit pas un sujet de trouble & d'abattement d'esprit : ce qui seroit une chose terrible ; mais que cette sœur s'accoutume insensiblement à faire comme les autres ainsi que je l'ai vû arriver. Et quand même elle ne le feroit point , elle ne laisseroit pas de se sauver. Je connois une de ces personnes qui a toujours été tres vertueuse & qui depuis plusieurs années sert fidèlement nôtre Seigneur en diverses manieres , qui a néanmoins quelques imperfections , & souvent des sentimens qu'el-

le ne peut surmonter, quoi qu'elle les connoisse & me témoigne la peine qu'ils lui font souffrir. Je croi que Dieu permet qu'elle tombe dans ces fautes qui ne sont pas des pechez, afin de l'humilier & lui faire voir qu'elle n'est pas toute parfaite. Quelques-unes embrassent si volontiers les mortifications, que plus elles sont grandes, plus elles s'en réjouiissent, parce que la grace que nôtre Seigneur leur fait d'affujettir leur volonté leur donne cette force. D'autres au contraire ne sçauroient supporter de legeres mortifications : & leur en ordonner seroit comme mettre sur les épaules d'un enfant deux sacs de bled, que non seulement il ne pourroit porter ; mais dont le poids l'accableroit. Pardonnez-moi, je vous prie mes cheres Soeurs les Superieures, si ce que j'ai remarqué en diverses personnes m'a portée à m'étendre beaucoup sur ce sujet.



J'ai aussi un autre avis tres-important à vous donner. C'est qu'encore que ce ne soit que pour éprouver l'obeissance, vous n'ordonniez rien qui puisse être un peché, non pas même veniel : car j'en sçai qui auroient été mortels si on les eût accomplis, non pas peut-être à l'égard de celles qui n'auroient fait qu'obeir, parce que leur simplicité le auroit excusées ; mais à l'égard de la Superieure qui sçait qu'elle ne leur commande rien qu'elles n'exécutent, ce qu'elles ont leu ou entendu rapporter des actions extraordinaires des Saints Peres du desert leur persuadant que tout ce qu'on leur commande est juste, & que bien qu'il ne le fût pas elles ne sçauroient faillir en l'accomplissant.

Quant aux Religieuses soumises à l'obeissance, si on leur commandoit une chose qui de soi-même fût un peché mortel, elles ne la doivent pas faire, si ce n'est de ne point entendre la Messe, ou d'observer quelques jeûnes de l'Eglise, ou choses semblables dont la Superieure auroit des raisons legitimes de les dispenser, telle que seroit celle d'une maladie. Mais quant à des commandemens extravagans, comme de se jeter dans une mare ou
dans

dans un puits, ou autres, elles ne le pourroient faire sans offenser Dieu, parce qu'on ne doit pas se persuader qu'il fera des miracles pour nous préserver comme il en faisoit pour ces grands Saints: Mais j'approuve toutes les autres choses où l'on peut sans s'engager en de tels périls, pratiquer la parfaite obeissance.

Une Religieuse à Malagon aiant demandé la permission de se donner la discipline, la Superieure à qui d'autres l'avoient je croi aussi demandée, lui dit: Laissez-moi: & cette sœur l'en pressant encore elle ajoûta: Allez vous promener. Elle obeit avec grande simplicité: & se promena durant quelques heures. Une sœur lui demanda d'où venoit qu'elle se promenoit tant. C'est, dit-elle, que la Mere me l'a commandé. Cependant on dit matines: & la Superieure s'étant enquisse pourquoi cette sœur n'y avoit point assisté, on lui dit ce qui en avoit été cause. Cet exemple fait voir avec combien de circonspection les Superieures doivent agir envers celles qu'elles connoissent être si obeissantes.

Une autre Sœur aiant montré un grand ver à la Prieure & lui aiant demandé s'il n'étoit pas bien joli; elle lui répondit en riant: Oûi: mangez-le. Cette sœur alla aussitôt à la cuisine & le fit frire. La cuisiniere lui aiant demandé ce qu'elle en vouloit faire: C'est, lui répondit-elle, pour le manger comme la Mere Prieure me l'a commandé: & elle l'auroit fait si on ne l'en eût empêchée, quoi que cela lui eût pû causer beaucoup de mal, & que cette Superieure n'eût pas pensé à lui ordonner rien de semblable.

Je ne sçaurois voir sans m'en réjouir que ces bonnes filles excèdent ainsi dans l'obeissance, parce que j'ai une devotion si particuliere pour cette vertu qu'il n'y a rien que je n'aie toujours fait pour tâcher de les y porter. Mais mes soins auroient été fort inutiles si Dieu par sa grande misericorde ne leur avoit fait la grace de la leur inspirer; & je le prie de tout mon cœur de les y affermir de plus en plus.

CHAPITRE XVIII.

Difficultez que la Sainte rencontre dans la fondation de ce monastere de Salamanque, qui n'étoit pas encore bien affermie lors qu'elle écrivoit ceci.

J'A X fait une grande digression, parce que je ne scaurois me souvenir de quelque chose dont nôtre Seigneur m'a donné l'expérience sans la proposer pour en tirer le profit que l'on en peut faire.

Prenez toujourns conseil, mes Filles, de personnes capables & scavantes, puis que c'est d'elles que vous pouvez apprendre à marcher dans le chemin de la perfection avec discretion & verité. Ceti avis est fort important aux Superieures pour se bien acquitter de leur charge, parce qu'elles pourroient en pensant bien faire commettre de grandes fautes si elles n'avoient pour Confesseurs des hommes habiles : & elles ne doivent pas prendre moins de soin d'en procurer de tels à leurs Religieuses.

Pour reprendre donc ma narration. Nous arrivâmes à Salamanque sur le midi la veille de tous les Saints en l'année 1570. Je m'enquis aussitôt de l'état des choses d'un tres-homme de bien que j'avois prié de donner ordre que nous trouvassions la maison libre. Il se nommoit Nicolas Guttierrez. C'étoit une personne de grande vertu, & à qui Dieu par une grace extraordinaire avoit fait trouver la paix & la joie au milieu même des plus grands maux. Car de fort riche il étoit devenu fort pauvre, & se trouvoit plus content dans la pauvreté qu'il ne l'avoit été dans ses richesses. Ce bon homme avoit beaucoup travaillé pour nous & avec grande pieté dans cette nouvelle fondation ; & il me dit qu'il n'avoit encore pû faire sortir de la maison ces écoliers. Je lui répondis qu'il nous importoit extrêmement d'y entrer avant que l'on scût nôtre arrivée, parce que j'apprehendois toujours d'y rencontrer quelque obstacle. Il s'adressa ensuite au propriétaire, & pressa tant qu'elle se

trouva

trouva à l'entrée de la nuit en état de nous recevoir. Ce fut la première dont je pris possession sans que l'on y eût mis le très-saint Sacrement ; & je ne fus pas peu consolée d'apprendre que cela n'étoit pas nécessaire, à cause que ces écoliers qui ne sont pas des gens fort propres, l'avoient laissée en si mauvais ordre qu'il falut travailler durant toute la nuit à la nettoier.

Le lendemain au matin on y dit la première Messe. Et comme la nuit de cette grande fête nous n'estions encore que ma compagne & moi, j'envoiai querir des Religieuses à Medine du Champ. Mais je ne sçauois, mes Filles, sans avoir envie de rire me souvenir de la peur qu'eut cette bonne sœur nommée Marie du Saint Sacrement qui étoit plus âgée que moi & une excellente Religieuse. Cette maison étoit grande & vaste, & il y avoit tant de coins & de recoins, qu'elle ne pouvoit s'ôter de l'esprit que quelqu'un de ces écoliers, qui avoient eu tant de regret d'en déloger, ne s'y fût caché. Nous nous enfermâmes dans une chambre où il y avoit de la paille, qui étoit la première chose dont je faisois provision quand j'allois fonder un monastere afin d'avoir de quoi nous coucher : mais nous eûmes après deux couvertures que des Religieuses de Sainte Elizabeth nous prêterent, & nous firent aussi l'aumône avec beaucoup de charité durant tout le temps que nous demeurâmes dans ce logis qui étoit proche de leur maison ; au lieu qu'on nous avoit fait apprehender qu'elles ne fussent pas bien aises de nôtre établissement. Lors que nous nous fûmes ainsi enfermées, ma compagne parut n'être plus si inquietée touchant ces écoliers, quoi qu'elle ne laissât pas de regarder continuellement de tous côtez, ce qui témoignoit encore sa crainte ; & le demon l'augmentoit sans doute en lui représentant des perils imaginaires pour me troubler, comme il étoit facile à cause de ce mal de cœur auquel je suis si sujette. Je lui demandai ce qu'elle regardoit tant ; & elle me dit : Je pensois, ma Mere, si je venois à mourir ce que vous feriez étant ici toute seule. Ces paroles me fraperent l'esprit. Il me

sembra que si cela fût arrivé je me serois trouvée en grande peine : & la reflexion que j'y fis me donna même de l'apprehension , parce que j'en ai toujours des corps morts , quoi que je ne sois pas seule aux lieux où ils sont. Le son des cloches , car c'étoit la veille des morts , augmenta encore ma crainte ; & le demon ne manque pas à se servir de ces occasions pour nous troubler par de semblables chimeres lors qu'il voit que nous ne le craignons point. Apres y avoir un peu penié je répondis à cette bonne Religieuse : Ma Sœur , quand ce que vous dites arrivera je verrai ce que j'aurai à faire ; mais pour cette heure laissez-moi dormir. Et comme nous avions fort mal passé les nuits précédentes le sommeil nous fit oublier nos craintes ; & les Religieuses qui arriverent le lendemain nous en délivrerent entierement.

Ce logis nous servit de monastere durant trois ou quatre ans , & jusques à ce que l'on me commanda de retourner à celui de l'Incarnation d'Avila. Je n'en serois point sortie par mon propre mouvement avant que cette nouvelle maison fût en bon état. Je n'en ai jamais usé d'une autre sorte : & comme je n'ai point de plus grand plaisir que de voir ces bonnes filles en repos , Dieu me fait la grace d'être toujours , même dans les moindres choses , la premiere au travail & à tout ce qui peut procurer leur soulagement. Ainsi je sentis beaucoup les peines qu'elles souffrirent pendant mon absence , non manque de nourriture : j'y avois pourvû sçachant que ce lieu n'étoit pas propre pour recevoir des aumônes ; mais parce que la maison étoit fort humide & fort froide à cause de sa grandeur sans que l'on eût le moien d'y remédier : & sur tout à cause que l'on n'y avoit point encore mis le Saint Sacrement , ce qui est tres-pénible à des personnes qui vivent dans une étroite clôtüre. Quant à elles , elles ne sentoient point ces incommoditez , & les supportoient avec tant de joie qu'il y avoit sujet d'en louer Dieu. Quelques-unes m'ont dit qu'il leur sembloit que l'on ne pouvoit sans imperfection desirer une

une autre maison, & qu'il ne leur manquoit pour être entierement contentes que d'avoir le tres-saint Sacrement.

Nôtre Superieur voiant leur vertu fut touché de compassion de leurs peines, & me commanda de les aller trouver. Elles avoient desja traité d'une maison avec un Gentilhomme à qui elle appartenoit par droit d'aïnesse. Il consentit que nous y entraissions & que nous en élevassions les murailles, quoi qu'il n'eût pas encore obtenu du Roi la permission de la vendre, & il falut plus de mille ducats pour la mettre en bon état. Je fis en sorte que le Pere Julien d'Avila qui étoit venu avec moi dans toutes les fondations, m'accompagna. Nous visitâmes la maison pour voir ce qu'il y avoit à faire : & l'expérience que j'avois de semblables choses m'y rendoit assez intelligente. Nous estions alors au mois d'Août : & quelque diligence que l'on fist nous n'y pûmes entrer qu'à la S. Michel, qui est le temps qu'on louë les maisons, & il y manquoit encore beaucoup de choses, parce que celui qui avoit louë la maison que nous tenions auparavant nous pressa d'en sortir. L'Eglise n'étoit pas achevée d'enduire, & ce Gentilhomme qui nous avoit vendu la maison étoit absent. Plusieurs personnes qui nous affectionnoient fort nous blâmoient d'y aller si tôt. Mais dans les necessitez pressantes les conseils sont inutiles s'ils ne sont accompagnez de remedes.

Nous y entrâmes donc la veille de Saint Michel un peu avant le jour ; & on avoit desja publié que l'on y mettroit le lendemain le tres-saint Sacrement, & que l'on y prêcheroit. Le soir que nous y allâmes il tomba une pluie si furieuse que nous n'eûmes pas peu de peine d'y porter ce qui étoit necessaire. Comme la Chapelle étoit neuve & n'étoit pas encore entierement couverte, il y pleuvoit en divers endroits ; & je vous avouë, mes Filles, que je me trouvai ce jour-là fort imparfaite, parce que la chose étant divulguée je ne sçavois à quoi me résoudre. Je m'adressai dans ma douleur à nôtre Seigneur & lui dis presque en me plaignant : *Mon Dieu, ne*

me commandez point s'il vous plaît de semblables choses : on remédiez à nos besoins. Mais le bon Nicolas Gutierrez sans s'en émouvoir me disoit avec sa douceur & son égalité d'esprit ordinaire que Dieu pourvoiroit à tout : & cela arriva ainsi. Car le jour de Saint Michel à l'heure que le monde devoit venir à la ceremonie le soleil commença de se montrer. Je ne le pûs voir sans être touchée de devotion & je connus combien la confiance que ce bon homme avoit en nôtre Seigneur étoit preferable à mon inquietude.

Un tres-grand nombre de peuple vint à nôtre Eglise. Il y eut musique : on y posa le Saint Sacrement avec beaucoup de solemnité, & comme cette maison étoit dans un bon quartier on commença à la connoître & à l'aimer. Madame Marie Pimentel Comtesse de Monterei, & Madame Mariane femme du principal Magistrat de la ville me témoignoiert particulièrement une singuliere affection. Mais pour moderer nôtre joie d'avoir le tres-saint Sacrement, le Gentilhomme qui nous avoit vendu la maison arriva le lendemain en si mauvaise humeur que je ne sçavois comment traiter avec lui. Il ne vouloit entendre aucune raison, & je lui representois inutilement que nous avions satisfait à tout ce que nous avions promis. Quelques personnes lui parlerent, & il s'adoucit un peu : mais cet adoucissement ne dura guere. Ainsi je me resoluois à lui abandonner sa maison & cela même ne le contentoit pas. Il vouloit de l'argent comptant parce que sa femme à qui la maison appartenoit ne s'étoit portée à la vendre que pour marier deux de ses filles, & le prix en avoit été assigné entre les mains de celui que son mari avoit voulu. Quoi que depuis cet embarras plus de trois ans se soient écoulés, cette affaire n'est pas encore terminée, & je doute que le monastere subsiste en ce lieu-là. Ce que je sçai assurément est, que dans aucun autre de tous ceux de cette nouvelle reforme les Religieuses n'ont tant souffert. Mais par la misericorde de Dieu elles supportent ces travaux avec grande joie. Je prie sa divine Majesté de

les faire avancer de plus en plus dans son service. Il importe peu qu'une maison soit commode, ou incommode : & l'on doit se réjouir de se trouver en état d'être chassées de celles où l'on est, en se souvenant que nôtre Seigneur n'en a point eu lors qu'il étoit dans le monde. Il nous est arrivé en d'autres rencontres dans ces fondations de n'avoir point de maison à nous : & je puis dire avec vérité n'avoir vû une seule de nos sœurs en témoigner de la peine. Je prie nôtre divin Sauveur de nous établir par son infinie bonté & sa grande miséricorde dans une maison éternelle.

FONDATION DU MONASTERE des Carmelites d'Albe de Tormez.

CHAPITRE XIX.

De quelle maniere ce monastere fut fondé par le moyen d'une Dame de tres-grande vertu nommée Therese de Lays dont la Sainte rapporte presque toute la vie.

Lu'y avoit pas encore deux mois que j'avois le jour de la fête de tous les Saints pris possession de la maison de Salamanque, lors que je fus pressée de la part de l'Intendant du Duc d'Albe & de la femme de cet Intendant de fonder un monastere dans Albe. Je n'en avois pas grande envie, parce que la ville est si petite qu'on ne le pouvoit sans avoir du revenu, & que j'aurois desiré que nulle de nos maisons n'en eût. Mais le Pere Dominique Bagnez mon Confesseur dont j'ai parlé au commencement de ces fondations & qui se rencontra alors à Salamanque, m'en reprit, & me dit que puis que le Concile permettoit d'avoir du revenu je ne devois pas pour ce sujet refuser de fonder un monastere ; & que rien n'empêche des Religieuses d'être parfaites encore qu'elles aient du bien.

Avant que de passer dans le recit de l'établissement de ce monastere d'Albe de Tormez nommé de l'Annonciation de la Sainte Vierge, je veux parler de Therese de Lays sa fondatrice, & dire de quelle sorte cela se passa.

passa. Son Pere & sa Mere tiroient leur origine d'une tres-ancienne noblesse : mais parce qu'ils n'étoient pas riches ils demeuroient dans le village de Tordille distant de deux lieues d'Albe. Et je ne scaurois voir sans compassion que la vanité du monde est si grande, que plutôt que de s'abaisser en la moindre chose de ce qu'il nomme l'honneur, on aime mieux se retirer ainsi en des lieux où l'on est privé des instructions qui peuvent contribuer au salut. Ce Gentilhomme & sa femme avoient déjà quatre filles quand Therese nâquit, & ils ne pûrent sans peine en voir augmenter le nombre. Sur quoi ne peut-on pas dire que dans l'ignorance où sont les hommes de ce qui leur est avantageux ils ne comprennent point qu'il leur peut être fort utile d'avoir des filles, & fort préjudiciable d'avoir des fils ? Au lieu de soumettre aux ordres de leur Createur ils s'affligent de ce qui devoit les réjouir. Leur foi est si endormie qu'ils oublient que rien n'arrive sans sa permission. Et ils sont si aveugles qu'ils ne voient pas que leurs inquietudes & leurs chagrins leur sont inutiles, & que la seule véritable sagesse est de s'abandonner à sa conduite. *Helas, mon Dieu, que cette erreur se connoitra clairement dans ce grand jour où toutes les veritez seront découvertes ! on verra tant de Peres précipitez dans l'enfer pour les pechez de leurs fils, & tant de Meres joüir de la gloire du Ciel par les bonnes œuvres de leurs filles.*

Mais il faut revenir à mon sujet. Apres que cet enfant eut receu le Saint Baptême on la negligea de telle sorte que le troisieme jour de sa naissance on l'oublia depuis le matin jusques au soir. Une femme qui auroit dû en prendre soin arrivant alors & le sachant, elle courut avec quelques personnes qui étoient venues visiter la Mere & qui furent témoins de ce que je vai dire, pour voir si l'enfant étoit morte. Cette femme fondant en larmes la prit entre ses bras & lui dit : *Quoi ! ma fille, n'êtes-vous donc pas Chrétienne : comme pour signifier qu'on ne l'avoit pas traitée comme telle.* Sur quoi l'enfant levant la tête répondit : *Je la suis : & ce fut la seule*

seule parole qu'elle prononça jusques au temps que les enfans ont accoutumé de parler. Tous les assistans demeurèrent épouventez, & la Mere commença de concevoir tant d'affection pour elle, qu'elle disoit souvent qu'elle desiroit de vivre jusques à ce qu'elle pût voir ce que Dieu feroit de cet enfant. Elle l'éleva fort honnêtement avec ses sœurs, & les instruisit toutes avec grand soin de ce qui pouvoit les porter à la vertu.

Lors que la jeune Theresé fut en âge d'être mariée elle y témoignoit de la repugnance. Mais aiant sçu que François Velasquez la recherchoit, quoi qu'elle ne l'eût jamais vû elle consentit de l'épouser, & nôtre Seigneur le permit sans doute afin qu'ils accomplissent ensemble un aussi bon œuvre que celui de fonder une maison Religieuse. Il n'étoit pas seulement fort riche : il étoit aussi fort vertueux, & il l'aima tant qu'il ne la contredit jamais en rien : En quoi il avoit grande raison, puis qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez que l'on peut desirer en une tres-habile & tres-honnête femme. Elle prenoit un extrême soin de sa famille, & n'avoit pas moins de sagesse que de bonté. En voici une preuve. Son mari l'ayant menée à Albe qui étoit le lieu de sa naissance, & les fourriers du Duc aiant marqué son logis pour un jeune Gentilhomme, elle ne pût souffrir d'y demeurer davantage, à cause qu'étant fort belle, & lui fort bien fait, elle avoit remarqué qu'il avoit de l'inclination pour elle. Ainsi sans en rien témoigner à son mari elle le pria d'aller demeurer ailleurs. Il la mena à Salamanque où ils vivoient fort contens & fort à leur aise, pourcequ'outre qu'il avoit beaucoup de bien sa charge le rendoit considerable. Leur seule peine étoit de n'avoir point d'enfans : & il n'y avoit point de devotions que cette vertueuse femme ne fist pour en demander à Dieu, afin qu'après sa mort ils continuassent à le louer, sans que jamais à ce qu'elle m'a dit, elle y ait été poussée par nulle autre cause : & c'est une personne si Chrétienne, qui a un si grand desir de plaire à Dieu, & qui fait sans cesse tant de bonnes œuvres, que je ne sçaurois douter de la verité de ses paroles.

Après

Après avoir passé plusieurs années dans ce desir d'avoir des enfans, s'être fort recommandée à Saint André que l'on invoque particulièrement pour ce sujet, & fait plusieurs autres dévotions, une nuit étant couchée elle entendit une voix qui lui dit : Ne desirez point des enfans, ils causeroient vôtre perte. Ces paroles l'étonnerent, & ne pûrent néanmoins la faire renoncer à son desir, parce qu'il lui sembloit que la fin en étoit si bonne qu'il n'y avoit point d'apparence que ce lui fût un sujet de condamnation. Ainsi elle continuoit toujours à demander à Dieu des enfans & à prendre S. André pour intercesseur. Un jour sans qu'elle pûsse dire si elle étoit endormie ou éveillée, mais sçachant seulement par les effets que la vision qu'elle eut venoit de Dieu, il lui sembla qu'elle étoit dans une maison où il y avoit dans la cour un puits au dessous d'une gallerie, & un pré couvert de fleurs blanches d'une beauté merveilleuse : Que Saint André lui apparut auprès de ce puits avec un visage si venerable & plein d'une si grande Majesté qu'elle ne pouvoit se lasser de le regarder ; & qu'il lui dit : Voilà bien d'autres enfans que ceux que vous desirez. Cette vision qui ne dura qu'un moment lui donna tant de consolation & de joie qu'elle auroit souhaité qu'elle eût toujours continué. Alors elle ne pût douter que ce ne fut Saint André qui lui étoit apparu & que la volonté de Dieu étoit qu'elle fondât un monastere, mais ce qui montre clairement que cette vision n'étoit pas moins intellectuelle qu'imaginaire, & qu'elle ne pouvoit proceder d'aucune imagination fantastique ni d'une illusion du diable; c'est que cette Dame demeura si persuadée que Dieu demandoit cela d'elle, qu'elle n'a jamais depuis desiré d'avoir des enfans, ni ne l'a prié de lui en donner. Elle a seulement pensé aux moiens d'exécuter sa volonté. A quoi l'on peut ajoûter que le demon n'auroit eu garde de lui inspirer un desir aussi saint que celui de fonder un monastere où Dieu est servi fidèlement quand même il auroit sçû son dessein; ce qui ne pouvoit être puis qu'il ne connoît point l'avenir, & que cette fondation n'a été faite que six ans après. Lors

Lors que cette Dame fut revenue de son étonnement & eut raconté à son mari ce qui s'étoit passé elle lui dit, que puis que Dieu ne leur vouloit pas donner des enfans elle croioit qu'ils ne pouvoient mieux faire que de fonder un monastere de Religieuses. Comme il étoit extrêmement bon & l'aimoit parfaitement il approuva sa proposition, & ils commencerent d'agiter en quel lieu ils le fonderoient. Elle desiroit que ce fût en celui où elle étoit née : mais il lui fit voir qu'il s'y rencontroit des obstacles qui les obligeoient d'en choisir quelque autre.

Dans le temps qu'il étoit occupé de cette pensée la Duchesse d'Albe lui ordonna de retourner à Albe pour exercer une charge dans sa maison, & il ne pût la refuser, quoi qu'elle fût de moindre revenu que celle qu'il avoit à Salamanque. Sa femme en fut fort fâchée bien qu'on l'affurât que l'on ne logeroit plus personne chez elle, à cause comme je l'ai dit qu'elle avoit de l'aversion pour ce lieu-là, & se trouvoit mieux à Salamanque. Son mari acheta une maison & l'envoia querir pour y aller. Elle partit bien qu'à regret, & sa peine augmenta lors qu'elle vit la maison, parce qu'encore qu'elle fût en belle assiete & fort spacieuse elle n'étoit pas commode. Ainsi elle y passa mal la premiere nuit. Mais le lendemain au matin étant entrée dans la Cour elle ne fut pas moins consolée que surprise d'y voir le puits & tout le reste, excepté le pré & les fleurs, qu'elle se souvenoit tres-bien que Saint André lui avoit montré, & elle resolut aussi-tôt d'y bâtir un monastere. Son mari & elle acheterent aussi des maisons proches autant qu'il en faisoit pour executer leur dessein. La seule peine qui restoit à cette sainte femme étoit de quel ordre elle choisiroit ces Religieuses à cause qu'elle desiroit qu'elles fussent en petit nombre & dans une étroite clôture. Elle consulta sur ce sujet deux Religieux de differens ordres gens de bien & sçavans. Il lui dirent qu'il vaudroit mieux faire quelques autres bonnes œuvres, parce que la plupart des Religieuses étoient mécontentes dans leur Profession. Ils y ajoûtoient encore d'autres raisons

que

que le demon qui n'oubloit rien pour traverser un si bon dessein leur faisoit paroître fort considerables; & elles la toucherent tellement qu'elle resolut d'abandonner cette entreprise. Elle le dit à son mari; & il crut comme elle que puisque des personnes de pieté & éclairées étoient de ce sentiment ils ne pouvoient manquer de le suivre. Ainsi ils proposerent de marier un neveu qu'elle avoit, qui étoit jeune, vertueux & qu'elle aimoit beaucoup avec une niece de son mari; de leur donner la plus grande partie de leur bien, & d'employer le reste en des charitez; & après y avoir bien pensé ils s'y resolurent. Mais Dieu en avoit ordonné d'une autre sorte: car quinze jours n'étoient pas encore passés que ce neveu fut frappé d'une maladie si violente qu'elle l'emporta bien-tôt. Cette Dame ne fut pas moins troublée que touchée de cette mort, parce qu'elle en attribuoit la cause à ce qu'elle s'étoit laissé persuader de ne point executer le commandement de Dieu. Ce qui arriva au Prophete Jonas pour lui avoir desobei se representa à elle, & lui fit considerer comme un châtement de sa faute la perte de ce neveu qui lui étoit si cher. Deslors ni elle ni son mari ne mirent plus en doute de fonder un monastere, quoi qu'on pût leur dire pour les en détourner. Mais ils ne sçavoient comment en venir à l'execution, à cause que d'un côté Dieu mettoit dans l'esprit de cette vertueuse femme une idée confuse de ce qu'elle a fait depuis: & que de l'autre ceux à qui elle en parloit & particulièrement son Confesseur qui étoit un Religieux de Saint François sçavant & fort consideré dans son ordre, croiant qu'elle ne pourroit recontrer ce qu'elle desiroit, se moquoient de son dessein.

Les choses étant en ces termes ce Religieux apprit des nouvelles de nos fondations. Il s'informa de tout le particulier, & dit ensuite à cette Dame qu'il avoit trouvé ce qu'elle cherchoit; qu'elle pouvoit sans crainte fonder ce monastere, & pour ce sujet traiter avec moi. Elle vint me voir, & nous eûmes assez de peine à convenir des conditions, parce que j'ai toujours observé dans les

monastères fondez avec du revenu qu'il fût suffisant pour l'entretienement des Religieuses, sans être obligées de rien demander à leurs parens ou à d'autres, ni pour le vivre, ni pour le vêtement, ni pour les besoins des malades, & les autres choses nécessaires à cause de l'expérience que j'ai des inconveniens qui en arrivent. Mais pour le regard des maisons qui n'ont point de bien, je les fonde sans aucune crainte par la ferme confiance que j'ai que Dieu ne les abandonnera pas; au lieu que ne pouvant avoir cette confiance pour les monastères rentez avec peu de revenu, j'aime mieux ne les point fonder. Enfin nous demeurâmes d'accord de tout. Son mari & elle donnerent un revenu suffisant outre leur maison que je comptois pour beaucoup, & allèrent demeurer dans une autre qui étoit en assez mauvais état. Ainsi la fondation fut achevée à l'honneur & à la gloire de Dieu le jour de la conversion de Saint Paul en l'année 1571. & nous eûmes le tres-saint Sacrement. Sa divine Majesté me paroît être fort bien servie dans cette maison, & je la prie de tout mon cœur que ce bonheur aille toujours en augmentant.

J'avois commencé à rapporter certaines particularitez de quelques-unes des sœurs de ces monastères, parce que j'ai sujet de croire qu'elles ne seront plus en vie lors que l'on verra ceci, & qu'il pourra exciter celles qui leur succéderont à continuer d'édifier l'œuvre de Dieu sur de si bons fondemens. Mais j'ai pensé depuis que d'autres pourront l'écrire, & plus exactement que moi, à cause qu'ils ne seront point retenus par la crainte que j'ai toujours que l'on ne s'imagine que j'y ai part. Et cette raison me fait omettre beaucoup de choses qui étant surnaturelles ne sçauroient ne point passer pour miraculeuses dans l'esprit de ceux qui les ont vûës ou apprises. Je n'en ai donc point parlé, ni de ce que l'on a connu évidemment avoir été obtenu de Dieu par les prières de ces bonnes filles. Je puis m'être trompée en quelque chose de ce qui regarde le temps de ces fondations, quoi que je fasse tout ce que je puis pour m'en souvenir; mais cela

cela importe de peu : on pourra le corriger ; & la différence ne fera pas grande.

FONDATION DU MONASTERE
des Carmelites de Saint Joseph de Segovie.

CHAPITRE XX.

La Sainte rapporte en ce Chapitre ce qui se passa dans cette fondation.

J'A Y déjà dit qu'après avoir fondé les monasteres de Salamanque & d'Albe, & avant que nous eussions dans le premier une maison qui fût à nous, le Pere Pierre Fernandez Commissaire Apostolique me commanda de retourner pour trois ans en celui de l'Incarnation d'Avila. Et j'ai aussi rapporté que voiant le besoin qu'on avoit de moi à Salamanque il m'ordonna d'y aller, pour faire en forte que les Religieuses pussent y avoir en propre une maison. Lors que j'étois un jour en oraison nôtre Seigneur me dit *d'aller faire une fondation à Segovie*. Cela me parut impossible parce que je ne le pouvois sans un ordre exprés de ce Pere de qui je viens de parler, & qu'il m'avoit témoigné ne vouloir pas que je fisse davantage de fondations : outre que les trois ans que j'avois à demeurer dans le monastere del'Incarnation n'étoient pas encore finis. Sur quoi nôtre Seigneur me dit : *Que je le fisse sçavoir à ce Pere, & qu'il n'y trouveroit point de difficulté*. Je lui écrivis ensuite qu'il sçavoit que nôtre Reverendissime General m'avoit commandé de ne refuser aucune des fondations que l'on me proposeroit : Que l'Evêque & la ville de Segovie me convioient d'y en faire une : Que s'il me le commandoit je m'y en irois ; & que ne lui faisant cette proposition que pour la décharge de ma conscience j'executerois avec joie ce qu'il lui plairoit de m'ordonner. Je croi que c'étoient presque les mêmes paroles de ma lettre. J'y ajoûtois seulement qu'il y alloit du service de Dieu. Il parut bien que je disois vrai, & qu'il vouloit que l'affaire s'achevât, puis que ce Pere me manda aussi tôt d'aller travailler

ler à cette fondation : & comme je me souvenois de ce qu'il m'avoit dit auparavant je n'en fus pas peu étonnée.

Avant que de partir de Salamanque je donnai ordre qu'on nous loiiât une maison à Segovie, parce que les fondations de Toledé & de Vailladolid m'avoient fait voir qu'il vaut mieux n'en acheter une qu'après avoir pris possession. Et cela pour plusieurs raisons, dont alors la principale étoit que je n'avois point d'argent. Mais la fondation étant achevée nôtre Seigneur y pourvût ; & au lieu de celle que nous avions louée nous en achetâmes une mieux assise & plus commode.

Il y avoit dans Segovie une Dame qui m'étoit venu voir à Avila nommée Anne Ximene Veuve d'un aîné d'une maison, grande servante de Dieu, & qui avoit toujours eu vocation pour la religion. Ainsi lors que le monastere s'établissoit elle y entra pour être Religieuse ; & avec elle sa fille qui étoit fort sage. Comme ce lui avoit été un double déplaisir d'être mariée, & d'avoir ensuite perdu son mari, elle eut une double joie de se voir dans une maison consacrée à Dieu ; & elle & sa fille avoient toujours vécu dans sa crainte & fort retirée. Cette vertueuse femme nous pourvût d'une maison & des choses nécessaires tant pour l'Eglise que pour tout le reste, en sorte que je n'eus pas grande peine de ce côté-là. Mais afin qu'il n'y eût point de fondation qui ne m'en fist beaucoup souffrir, outre que mon ame, quand je me mis en chemin, étoit dans une grande secheresse & mon esprit dans un grand obscurcissement, j'avois une fièvre assez violente ; un grand dégoût, & plusieurs autres maux corporels qui me durèrent trois mois sans relâche, & durant les six mois que je demurai en ce lieu-là je n'y eus pas un moment de santé.

Le tres-saint Sacrement fut mis dans nôtre maison le jour du Saint Joseph : & quoi que j'eusse le consentement de l'Evêque & la permission de la ville, je ne voulus y entrer que la veille, & secrètement. Quoi qu'il y eût déjà long-temps que j'avois obtenu cette permission, comme j'étois alors dans le monastere de l'Incarnation

nation où je dépendois d'un autre Superieur que de nôtre Reverend Pere General, je n'avois pû faire cette fondation. J'avois aussi la permission de l'Evêque. Mais il ne l'avoit accordée que verbalement à un Gentilhomme nommé André de Ximene qui l'obtint pour nous & qui ne crut pas necessaire non plus que moi de l'avoir par écrit : en quoi nous fîmes une grande faute. Car quand le Proviseur apprit que le monastere étoit établi il vint en colere défendre d'y dire la Messe, & vouloit même faire mettre en prison le Religieux qui l'avoit celebrée qui étoit un Carme déchaussé lequel étoit venu avec le Pere Julien d'Avila & un autre serviteur de Dieu nommé Antoine Gaytan qui m'avoient accompagnée.

Ce dernier étoit un Gentilhomme d'Albe qui quelques années auparavant se trouvoit fort engagé dans les vanitez du siecle. Mais Dieu l'avoit tellement touchée qu'il n'avoit plus pour elles que du mépris, & ne pensoit qu'à s'employer pour son service. Je me croi obligée de le rapporter parce qu'il nous a extrêmement assistées dans les fondations dont je parlerai ; & je n'aurois jamais fait si je voulois m'étendre particulièrement sur ses vertus. Celle qui revient le plus à mon sujet est une si grande mortification que nul des serviteurs qui venoient avec nous ne travailloit tant que lui. C'étoit un homme de grande oraison, & que Dieu favorisoit de tant de graces qu'il faisoit avec joie ce qui auroit donné de la peine à d'autres. Ainsi il paroissoit qu'il avoit une vocation particuliere pour un emploi si charitable, & l'on peut dire la même chose du Pere Julien d'Avila qui dès le commencement nous a extrêmement assistées, ce qui montre que nôtre Seigneur vouloit que les choses réussissent puisqu'il me donnoit de tels secours. Comme ce saint homme Antoine Gaytan ne perdoit point d'occasion de bien faire, tout son entretien par le chemin étoit de parler de Dieu à ceux qui nous accompagnoient & de les instruire.

Il est juste, mes Filles, que celles qui liront la relation

de ces fondations sçachent combien nous sommes obligées à ces deux personnes, qui par un pur mouvement de charité ont tant contribué à vous procurer le bien dont vous jouïssiez, afin que les recommandant à Dieu ils tirent quelque fruit de vos oraisons. Et avec quelle joie ne vous acquitteriez-vous point de ce devoir si vous sçaviez comme moi tout ce que les fatigues & les travaux de ces voyages leur ont fait souffrir ?

Le Proviseur en se retirant laissa un huissier à la porte de nôtre Eglise, dont je ne sçauois rendre d'autre raison sinon que c'étoit pour épouventer le monde. Je ne m'en mis pas beaucoup en peine parce que toutes mes apprehensions étoient cessées depuis que nous avions pris possession. Je lui fis sçavoir par des parens d'une de mes compagnes qui étoit des plus qualifiées de la ville, que j'avois permission de l'Evêque : & il m'a avoué depuis qu'il ne l'ignoroit pas. Son mécontentement venoit de ce que l'on avoit agi sans sa participation : en quoi je croi que nous n'avions pas trop mal fait. Enfin il se relâcha à nous laisser le monastere ; mais il nous ôta le tres-saint Sacrement, & il falut le souffrir. Nous demeurâmes en cet état durant quelques mois jusques à ce que nous eûmes acheté une maison, & avec cette maison des procès comme nous en avions déjà un pour une autre avec des Religieux de Saint François. Ce dernier ne nous obligea pas seulement à plaider contre des Religieux de la Merci ; mais aussi contre le Chapitre à cause d'une censive qu'il pretendoit.

O JESUS-CHRIST mon Sauveur, quel déplaisir ne nous étoit-ce point de nous trouver engagées dans tant de contestations ? Quand l'une sembloit terminée il en renaissoit une autre ; & il ne suffisoit pas pour avoir la paix de donner ce que l'on nous demandoit. Cela paroitra peut-être peu considerable, & j'avouë néanmoins qu'il ne laissoit pas de me donner beaucoup de peine. Un Prieur Chanoine de cette Eglise & neveu de l'Evêque, & le Licentié Herrera qui étoit un homme de grande pieté nous assisterent de tout leur pouvoir ; & enfin nous fortîmes

mes pour de l'argent de cette premiere affaire. Mais il nous reſtoit encore ce procès avec les Religieux de la Merci, & il ne finit qu'après que nous fûmes paſſées ſecretement dans la nouvelle maiſon un jour ou deux avant la Saint Michel. Car alors ils reſolurent de s'accorder pour une ſomme dont nous convinſmes. Ma plus grande difficulté dans ces embarras étoit qu'il ne reſtoit plus que ſept ou huit jours des trois années de l'exercice de ma charge de Prieure du monaſtere de l'Incarnation, & qu'ainſi il faloit de neceſſité que je m'y renდიſſe.

Nôtre Seigneur permit que tout s'accommoda avant ce temps ſans qu'il nous reſtât plus aucun differend avec perſonne; & deux ou trois jours après je m'en allai au monaſtere de l'Incarnation. Qu'il ſoit beni à jamais de m'avoir fait tant de graces, & que toutes les creatures ne ceſſent point de lui donner les loüanges qui lui ſont dûes.

FONDATION DU MONASTERE

des Carmelites de Veas.

CHAPITRE XXI.

La Sainte traite dans ce Chapitre de la fondation de ce monaſtere, & des admirables vertus de Catherine de Sandoval qui s'y rendit Religieuſe avec ſa ſœur, & y porta tout ſon bien.

APRE'S avoir donc comme je l'ai dit reçu l'ordre de fortir du monaſtere de l'Incarnation pour aller à Salamanque, lors que j'y fus arrivée on me rendit des lettres d'une Dame de Veas, du Curé de la ville, de quelques autres perſonnes qui me prioient d'y aller fonder un monaſtere, & m'aſſuroient que je ne trouverois point de difficulté à l'établir, parce qu'ils avoient déjà une maiſon.

Je m'enquis de celui qui m'apporta ces lettres des particularitez du lieu. Il n'y eut point de bien qu'il ne m'en dit, & il avoit raiſon; car le pais eſt tres-agreable, & l'air excellent. Mais conſiderant qu'il étoit fort éloigné,

né, & que l'on ne pourroit s'y établir sans l'ordre du Commissaire Apostolique, qui s'il n'étoit ennemi de ces nouvelles fondations, leur étoit au moins peu favorable, je crus qu'il n'y avoit point d'apparence d'accepter ces offres, & voulois sans lui en parler m'excuser de les recevoir. Comme il étoit alors à Salamanque, & que notre Reverendissime Pere General m'avoit commandé de ne refuser aucune fondation, il me sembla après y avoir beaucoup pensé que je ne pouvois me dispenser de sçavoir son sentiment. Je lui enviai les lettres, & il me manda qu'il étoit si édifié de la devotion de ces personnes qu'il ne jugeoit pas à propos de leur donner le déplaisir d'un refus: Qu'ainsi je leur pouvois écrire que lors qu'ils auroient obtenu la permission de l'Ordre de S. Jacques pour cette fondation je satisferois à leur desir: mais il me fit dire en même temps qu'il étoit assuré que les Commandeurs ne l'accorderoient pas après l'avoir refusée à d'autres personnes qui les en avoient sollicités durant plusieurs années. Je ne puis me souvenir de cette réponse sans admirer de quelle sorte Dieu fait réussir les choses contre l'intention des hommes quand il veut qu'elles se fassent, & se sert même de ceux qui y sont les plus opposés; comme il arriva à ce Commissaire. Car il ne pût refuser son consentement lors que la permission qu'il avoit crû que l'on n'accorderoit point, fut obtenue.

Voici de quelle maniere se passa la fondation de ce monastere de Saint Joseph de Veas faite le jour de S. Mathias en l'année 1574. Un Gentilhomme de ce lieu-là, de fort bonne maison & riche, nommé Sancho Rodriguez de Sandoval eut entre autres enfans de Madame Catherine Godinez sa femme deux filles qui en furent les fondatrices: L'une s'appelloit Catherine comme sa Mere, & l'autre Marie. L'aînée n'avoit que quatorze ans lors que Dieu lui inspira de se consacrer à son service, & elle étoit auparavant si éloignée de renoncer à la vanité du monde & avoit si bonne opinion d'elle-même, que tous les partis que son Pere lui proposoit lui paroissent indignes d'elle.

Catherine de Sandoval.

Un jour qu'elle étoit dans une chambre proche de celle de son Pere qui n'étoit pas encore levé, & pensoit à un mariage que l'on croioit lui être fort avantageux, elle disoit en elle-même que son Pere étoit bien facile à contenter, puis qu'un droit d'aînesse lui paroïssoit une chose si considerable. Mais aiant par hazard jetté les yeux sur un Crucifix, elle n'eut pas plûtôt lû le titre que l'on met d'ordinaire sur la Croix, que Dieu lui changea tellement le cœur qu'elle ne se connoïssoit plus elle-même. L'averfion qu'elle avoit pour le mariage venoit de ce qu'elle croioit qu'il y avoit de la bassesse à s'affujettir à un homme, sans qu'elle sceût ce qui lui causoit un si grand orgueil. Dieu qui sçavoit le moien de l'en guerir fit voir alors un effet de son infinie misericorde dont on ne peut trop le louer. Car de même que le soleil ne luit pas plûtôt dans un lieu obscur qu'il l'éclaire de ses rayons, la seule lecture de ce titre répandit tant de lumiere dans l'ame si vaine de cette fille, qu'elle connut la verité. Elle arrêta sa veue sur son Sauveur attaché à la Croix tout couvert de sang : Elle admira jusques à quel excès avoient été ses souffrances : Elle considéra combien son extrême humilité étoit opposée à cet orgueil dont elle étoit pleine : Et Dieu l'élevant dans ce moment au dessus d'elle-même, lui donna une si grande connoissance & un si grand sentiment de sa misere qu'elle auroit voulu que personne ne l'ignorât, & un si violent desir de souffrir pour lui, qu'elle auroit été prête d'endurer tous les tourmens qu'ont éprouvé les martirs. Ces sentimens furent accompagnez d'une si profonde humilité & d'un tel mépris d'elle-même, que si elle l'eût pu sans offenser Dieu elle auroit été bien aise qu'on eût eu pour elle autant d'horreur que pour les femmes les plus perduës. Ainsi elle commença à se haïr soi-même, & à concevoir cet ardent desir de faire penitence qu'elle executa avec tant de ferveur. Elle fit à l'instant vœu de chasteté & de pauvreté. Et au lieu qu'auparavant la sujettion lui paroïssoit insupportable, elle auroit souhaité qu'on l'eût envoyée dans les terres des Maures pour y être esclave.

Elle a perseveré de telle sorte dans toutes les vertus qu'il étoit visible que Dieu lui faisoit des graces surnaturelles, comme je le dirai dans la suite afin que l'on en donne à son éternelle Majesté les loüanges qui lui sont deües. *Que soiez-vous benî à jamais, mon Createur, d'aneantir ainsi une ame dans un moment, pour lui redonner après comme une nouvelle vie. Qu'est-ce que cela Seigneur ? Je serois tentée de vous faire la même question que vous firent vos Apôtres quand après que vous eûtes rendu la veüe à l'aveugle-nai ils vous demanderent si c'étoit aux pechez de ses parens, ou aux siens que l'on devoit attribuer qu'il n'eût point jusques à ce jour veu la lumiere. Car qui avoit fait meriter à cette fille une grace si extraordinaire ? Ce ne pouvoit être elle-même, puis que lors que vous l'en favorisâtes elle étoit dans des sentimens tout contraires. Mais vous savez bien, Seigneur, ce que vous faites, & je ne sçai ce que je dis. Que vos jugemens sont impenetrables ! Que vos œuvres sont incomprehensibles ! Que vôtre pouvoir surpasse infiniment tout ce que nous sçaurions en imaginer : & que seroit-ce de moi si cela n'étoit pas ? C'est peut-être, mon Dieu, qu'étant touché de la pieté de la Mere de ces deux sœurs, vous voulûtes lui donner la consolation de voir avant que de mourir tant de vertu dans ses filles. Car je ne doute point que vous n'accordiez à ceux qui vous aiment d'aussi grandes faveurs que celle de leur donner par leurs enfans encore plus de moi en de vous servir.*

Lors que cette heureuse fille étoit dans les dispositions que je viens de rapporter il s'éleva un si grand bruit au dessus de sa chambre qu'il sembloit que l'endroit où elle étoit alloit tomber : & elle entendit durant quelque temps de fort grands gemissemens. Son Pere qui n'étoit pas encore levé en fut effraïé jusques à trembler, & sans sçavoir ce qu'il faisoit il prit sa robe de chambre & son épée, entra dans la chambre, & lui demanda ce que c'étoit. Elle lui répondit qu'elle n'avoit rien vû. Il passa ensuite dans une autre chambre, où n'ayant aussi rien

trouvé il lui commanda de se tenir de sa Mere à qui il alla raconter ce qu'il avoit entendu. On peut juger par ce que je viens de dire quelle est la fureur du demon quand il voit échaper de ses filets une ame dont il se croioit le maître. Mais comme il ne peut souffrir nôtre bonheur je ne m'étonne pas que lors que Dieu fait en même temps tant de graces à une personne il s'en épouvante & fasse ainsi éclater sa rage, principalement s'il voit, comme dans cette rencontre, que l'abondance des graces dont cette ame se trouve enrichie lui en fera perdre encore d'autres qu'il consideroit comme étant à lui. Car je suis persuadée que nôtre Seigneur dans une telle profusion de ses faveurs veut qu'outre la personne qui les reçoit d'autres en profitent aussi. Cette Damoiselle ne parla à personne de ce qu'elle avoit entendu : mais elle fut touchée d'un tres-grand desir d'être Religieuse, & pria instamment son Pere & sa Mere de le lui permettre sans pouvoir jamais l'obtenir. Après y avoir employé trois ans inutilement elle dit à sa Mere, qu'elle n'auroit pas eu peine à gagner si cela eût dépendu d'elle seule, la resolution qu'elle avoit faite dont elle n'osoit parler à son Pere : & le jour de S. Joseph aiant quitté ses habits ordinaires elle en prit un tres simple & tres-modereste, & s'en alla ainsi à l'Eglise, afin que chacun l'aient veüe en cet état on ne pût le lui faire changer. Elle ne manquoit point durant ces trois ans d'employer tous les jours quelques heures à l'oraison, & de se mortifier en tout ce qu'elle pouvoit selon que nôtre Seigneur qui prenoit lui-même le soin de sa conduite le lui inspiroit. Et afin qu'on la laissât en repos sur le sujet d'un mariage dont on continuoit de la presser elle se tenoit pour se gâter le teint dans une Cour durant la plus grande ardeur du soleil après s'être lavé le visage.

Elle étoit si éloignée de vouloir prendre autorité sur personne, que lors que le soin de la conduite de la maison dont son Pere & sa Mere se reposoient entierement sur elle, l'obligeoit de commander aux servantes, elle prenoit le temps qu'elles dormoient pour leur aller baiser

fer les pieds, tant elle avoit de honte d'être servie par celles qu'elle croioit meilleures qu'elle. Et quand son Pere & sa Merel'occupoient durant tout le jour, elle employoit presque toute la nuit en oraison. Ainsi elle dormoit si peu qu'elle n'auroit pû y résister sans une gracesurnaturelle. Et ses penitences & ses disciplines étoient excessives, parce que n'ayant point de Directeur de qui elle pût prendre conseil, personne ne les moderoit.

Entre plusieurs autres qu'elle faisoit elle porta durant tout un carême une cotte de maille sur sa chair nuë. Elle se retiroit pour prier dans un lieu à l'écart où le diable ne manquoit pas d'user de divers artifices pour la tromper: & il arrivoit souvent que se mettant en oraison à dix heures de nuit, elle y demouroit jusques au jour. Après qu'elle eut passé près de quatre ans dans des exercices si pénibles nôtre Seigneur l'éprouva d'une maniere encore plus rude. Elle tomba dans de tres-grandes maladies, & fut travaillée de fièvre, d'hidropisie, de maux de cœur, & d'un cancer qu'on ne pût déraciner qu'avec le fer, sans qu'elle eût à peine quelques jours de relâche durant dix-sept ans qu'elle fut en cet état.

Son Pere mourut sur la fin des cinq premieres années, un an après qu'elle eut changé d'habit en la maniere que je l'ai dit: & sa sœur qui avoit alors quatorze ans & étoit auparavant fort curieuse, en prit aussi un tout simple, & commença à faire oraison. Leur Mere au lieu de s'y opposer les secundoit & les fortifioit dans leurs bons desirs, & ainsi approuvoit qu'elles s'occupassent à un exercice tres-loüable, quoi que tres-éloigné de leur condition, qui étoit d'enseigner le Catechisme à de petites filles & leur apprendre à prier Dieu, à lire, & à travailler. Il y en vint un grand nombre: & la maniere dont elles vivent fait voir l'avantage qu'elles ont tiré d'avoir reçu dans leur enfance de si saintes instructions. Mais un si bon œuvre ne continua pas long-temps. Le demon ne le pût souffrir, & les parens retirèrent leurs filles, disant qu'il leur étoit honteux qu'on les instruisit pour rien: joint que les maladies dont je viens de parler augmentèrent encore.

Cinq ans après la mort du Pere de ces deux sœurs Dieu disposa aussi de leur Mere. Et comme Mademoiselle Catherine qui étoit l'aînée avoit toujours conservé le dessein que Dieu lui avoit donné d'être Religieuse, elle ne délibéra pas de l'exécuter. Mais parce qu'il n'y avoit point de monastere dans Veas ses parens lui dirent, que puis qu'elle avoit assez de bien pour en fonder un, elle ne devoit pas choisir un autre lieu. Elle y consentit; & comme Veas dépend de la commanderie de Saint Jacques on avoit nécessairement besoin de la permission du Conseil des ordres, on travailla à l'obtenir. Il s'y rencontra tant de difficultez que quatre ans se passerent dans cette poursuite avec beaucoup de peine & de dépense; & l'on n'en seroit jamais venu a bout si on ne se fût adressé à la propre personne du Roi par une requeste. Les parens de cette vertueuse fille voiant tant de difficulté lui représenterent qu'il y auroit de la folie à s'y opiniâtrer davantage, & que ses grandes infirmités l'obligeant à garder presque toujours le lit il ne se trouveroit point de monastere qui voulût la recevoir à profession. Elle leur répondit que si dans un mois nôtre Seigneur lui donnoit assez de santé pour pouvoir elle-même aller à la Cour solliciter son affaire ils ne devoient point douter qu'il n'approuvât son dessein. Lors qu'elle parloit avec tant de confiance en l'assistance de Dieu il y avoit desja plus de six mois qu'elle ne pouvoit sortir du lit, prés de huit mois qu'elle ne pouvoit se mouvoir huit ans qu'elle n'étoit point sans fièvre, & qu'outré la sciatique & une goutte attritique, elle étoit hectique, phtisique, hidropique, & travaillée d'une si grande ardeur de foie que sa chemise sembloit brûler, & que l'on en sentoit la chaleur à travers sa couverture. Comme cela paroît incroyable j'ai voulu m'en informer du Medecin même qui la traitoit, & il ne me l'a pas seulement confirmé, mais m'a avoué que jamais rien ne l'avoit tant étonné.

Lors qu'un Samedi veille de Saint Sebastien elle étoit en cet état nôtre Seigneur lui donna une santé si parfaite

faite qu'elle ne sçavoit comment cacher un tel miracle. Elle dit qu'elle eut un si grand tremblement interieur que sa sœur crût qu'elle alloit rendre l'esprit ; qu'elle sentit un changement incroyable dans son corps & dans son ame, & qu'elle eut beaucoup plus de joie de se voir en état de pouvoir solliciter l'établissement du monastere, que de se trouver délivrée de tant de maux, parce que dans le moment que nôtre Seigneur l'eut touchée il lui avoit donné une telle horreur d'elle-même & un tel desir de souffrir, qu'elle l'avoit instamment prié de l'exercer en toutes manieres. Il l'exauça : car durant les huit ans de ses maladies on lui fit plus de cinq cens saignées, & on la ventouça & scarifia un tres-grand nombre de fois. Elle en porte encore les marques dans quelques-unes de ces incisions où les medecins firent jeter plus de vingt fois du sel pour attirer de son côté un venin qui lui faisoit souffrir d'extrêmes douleurs : En quoi ce qui est de plus merveilleux c'est que lors qu'on lui ordonnoit des remedes si violens elle avoit de l'impatience que l'heure de les lui appliquer fût venue, & excitoit même les medecins à y ajouter les cauterres qu'on lui fit à cause de ce cancer & de quelques autres de ses maux. Par ce, disoit-elle, qu'elle étoit bien aise d'éprouver si son desir d'être martire étoit véritable.

Quand elle se vit ainsi rétablie en un moment dans une parfaite santé elle pria son Confesseur & son medecin de la faire transporter ailleurs : afin que l'on pût attribuer sa guerison au changement d'air : & au lieu de le lui accorder ils publierent ce grand miracle dont ils ne pouvoient douter, parce qu'ils jugeoient son mal entierement incurable, & croioient qu'elle vuidoit ses poulmons, à cause du sang corrompu qu'elle jettoit par la bouche. Elle demeura trois jours dans le liêt sans se vouloir lever pour empêcher qu'on ne s'apperceût de ce qui lui étoit arrivé, mais inutilement, sa santé ne pouvant non plus être cachée que sa maladie.

Elle m'a dit que le mois d'Août auparavant priant Dieu de lui ôter cet ardent desir d'être Religieuse & de

fonder un monastere, ou de lui donner moien de l'accomplir, elle fut assurée d'une certitude infaillible qu'elle seroit guerie assez-tôt pour pouvoir le carême suivant aller solliciter la permission : Qu'ainsi encore que ses maladies augmentassent de beaucoup, elle espra toujours que nôtre Seigneur lui feroit cette grace, & que bien qu'elle fût dans une telle extremité lors qu'elle avoit auparavant receu deux fois l'extrême-onction, que le medecin assuroit qu'elle expireroit avant que le Prêtre pût venir, elle ne perdit jamais la confiance que Dieu lui avoit donnée qu'elle mourroit Religieuse.

Ses freres & ses autres proches qui traitoient son dessein de folie, n'osèrent plus s'y opposer après avoir vû un si grand miracle. Elle demeura trois mois à la Cour sans pouvoir obtenir la permission qu'elle demandoit. Mais lors qu'elle eut présenté son placet au Roi & qu'il sceut que c'étoit pour fonder un monastere de Carmelites déchauffées, il commanda qu'on l'expediât à l'instant même.

Il parut bien que c'étoit avec Dieu qu'elle avoit principalement traité de cette affaire, & que ce qu'il veut ne scauroit manquer d'arriver, puis qu'encore que cette fondation fût dans un lieu si éloigné & le revenu fort petit, les Superieurs ne laisserent pas de l'agréer. Ainsi les Religieuses se rendirent à Veas au commencement du carême de l'année 1574. La ville alla au devant d'elles en Procession avec grande solemnité, & la joie étoit si generale qu'il n'y avoit pas jusques aux enfans qui ne témoignassent en la maniere qu'ils le pouvoient que c'étoit un ouvrage agreable à Dieu. Le jour de S. Mathias de cette année le monastere fut établi, & nommé S. Joseph du Sauveur.

Ce même jour les deux sœurs prirent l'habit; & la santé de l'aînée augmentoit toujours. Son humilité, son obeissance; & son desir d'être méprisée du monde ont bien fait connoître que sa passion de servir Dieu étoit veritable. Qu'il en soit loué & glorifié à jamais.

Elle m'a dit entre autres choses, qu'il y a plus de vingt

ans que s'étant allé coucher dans le desir de sçavoir quelle étoit la plus parfaite de toutes les Religions afin de s'y rendre Religieuse, elle avoit songé après s'être endormie qu'elle marchoit dans un chemin fort étroit, au dessous duquel étoient des précipices où l'on couroit fortune de tomber, & qu'un frere convers Carme déchaussé qu'elle y rencontra & qu'elle a reconnu depuis à Veas être frere Jean de la misere, lors qu'il y vint quand j'y étois, lui dit : Venez avec moi, ma Sœur : Qu'il la mena ensuite dans une maison où il y avoit un grand nombre de Religieuses qui n'étoient éclairées que des cierges qu'elles portoient en leurs mains ; & que leur ayant demandé de quel ordre elles étoient, elles ne lui répondirent point ; mais leverent leur voiles en souriant avec des visages guais & contens, qu'elle m'assura être les mêmes que ceux des sœurs de cette fondation : Que la Prieure l'avoit prise par la main & lui avoit dit en lui montrant la regle & les constitutions : Ma fille, c'est pour cela que je vous veux : Après quoi s'étant éveillée elle se trouva si contente qu'il lui sembloit être dans le Ciel : Qu'elle écrivit tout ce qu'elle se souvenoit d'avoir vû dans cette regle : Qu'il se passa un long-temps sans qu'elle en dît rien à son Confesseur ni à qui que ce fût, & sans que personne lui pût rien apprendre de cette Religion.

Quelque temps après un Religieux de la compagnie de J E S U S qui sçavoit son dessein étant arrivé, elle lui montra ce qu'elle avoit écrit & lui dit, que si elle pouvoit apprendre des nouvelles de cette Religion elle iroit à l'heure-même s'y rendre. Il se rencontra que ce Pere avoit connoissance de nos fondations. Il lui en parla, & elle m'écrivit aussi-tôt. Lors qu'on lui rendit ma réponse elle étoit si malade que son Confesseur lui conseilla de ne plus penser à cette affaire, puis que quand même elle seroit entrée en Religion l'état où elle étoit l'obligeroit d'en sortir, & qu'ainsi on n'avoit garde de la recevoir. Cela l'affligea beaucoup. *Elle eut recours à Dieu, & lui dit : Seigneur qui êtes la vie de mon ame &*

à qui rien n'est impossible, ôtez-moi ce dessein de l'esprit : ou donne-moi le moien de l'exécuter. Elle proféra ces paroles avec une extrême confiance, & conjura la Sainte Vierge par la douleur qu'elle ressentit à la mort de son Fils de vouloir interceder pour elle. Elle entendit ensuite une voix qui lui dit interieurement : *Croiez & espérez. Je suis tout-puissant. Je vous guerirai. Et cela m'est plus facile que d'avoir empêché comme j'ai fait, que tant de maladies toutes mortelles ne vous aient ôté la vie* : Ce qui lui fut dit d'une manière si forte qu'elle ne pût douter de l'effet ; quoi qu'elle se trouvât depuis accablée de plusieurs maux eecore plus grands, jusques au temps que nôtre Seigneur la guerit miraculeusement comme je l'ai rapporté.

Cette histoire paroît si incroyable, qu'étant aussi mauvaise que je suis je n'aurois pû me persuader qu'il n'y eût point d'exageration, si je n'en avois été assurée par le medecin même qui la traita, par les domestiques de la maison, & par plusieurs autres personnes dont je m'en suis informée avec grand soin. Quoi que cette excellente Religieuse ne soit pas forte, elle a assez de santé pour garder la regle. On ne la voit jamais que contente. Et son humilité est si grande qu'elle nous donne à toutes beaucoup de sujet de louer Dieu.

Ces deux Sceurs donnerent tout leur bien à nôtre ordre sans aucune condition, en sorte que si on eût voulu les renvoyer elles n'auroient pû en rien demander. Le détachement que l'aînée dont j'ai si particulièrement parlé a de ses parens & du lieu de sa naissance est si grand, qu'elle est dans un continuel desir de s'en éloigner & en presse les Superieurs. Mais son obeïssance est si parfaite qu'elle ne laisse pas d'être contente, & que quelque forte que fût sa passion d'être converse, elle n'a pas laissé de se résoudre à être du cœur sur ce que je lui écrivis pour la reprendre de ce qu'elle ne se rendoit pas à la volonté du Pere Provincial, & lui mandai entre autres choses avec assez de sévérité, que ce n'étoit pas le moien de meriter. Ces reprehensions qui paroïtroient rudes à

une autre, au lieu de la mécontenter lui donnent de la joie, & lui font faire avec plaisir ce qui est contraire à sa volonté. Enfin je ne voi rien dans cette ame qui ne soit agreable à nôtre Seigneur, & à toutes les sœurs. Plaisé à sa divine Majesté de la tenir toujours de sa main, & d'augmenter les vertus & les graces dont il la favorise, afin qu'elle puisse encore le mieux servir & le glorifier davantage. Ainsi soit-il.

FONDATION DU MONASTERE
des Carmelites de Seville.

CHAPITRE XXII.

*La Sainte ne parle dans ce Chapitre que des vertus du
Pere Jerôme Gratiën de la Mere de Dieu Carme
Déchaussé.*

DURANT que j'attendois à Veas la permission du Le Pere Conseil des ordres pour fonder le monastere de Jerôme Caravaque, un Religieux Carme Déchaussé nommé le Gratiën Pere Jerôme Gratiën de la Mere de Dieu qui peu d'an- de la nées auparavant avoit pris l'habit à Alcalá, m'y vint Mere voir. C'étoit un homme d'esprit, sçavant, modeste, & de Dieu, qui avoit toujours été si vertueux qu'il paroissoit que la Sainte Vierge l'avoit choisi pour contribuer au rétablissement de l'ancienne regle de son ordre. Lors qu'il étoit encore jeune à Alcalá il ne pensoit à rien moins, non seulement qu'à embrasser nôtre regle; mais qu'à se faire Religieux. Son Pere qui étoit Secretaire du Roi avoit aussi pour lui un dessein bien différent. Car il vouloit qu'il suivît sa profession. Et lui au contraire avoit un si violent desir d'étudier en Theologie, qu'enfin ses prières & ses larmes lui en obtinrent la permission. Il fut prêt d'entrer dans la compagnie des Jesuites qui lui avoient promis de le recevoir, & lui avoient dit d'attendre quelques jours pour de certaines considerations. J'ai sceu de lui-même, que le bon traitement qu'on lui faisoit lui étoit penible, parce qu'il lui sembloit que ce n'étoit pas le chemin du Ciel. Il avoit toujours pris quel-

ques heures pour faire oraison : & son recueillement & son honnêteté étoient extrêmes.

En ce même temps un de ses amis nommé le Pere Jean de JESUS Docteur en Theologie prit l'habit de nôtre ordre dans le monastere de Pastrane. Je ne sçai si ce fut par cette occasion, ou par un livre qu'il avoit fait de l'excellence & de l'antiquité de nôtre Ordre, qu'il s'y affectionna. Car il prenoit tant de plaisir à lire les choses qui les regardoient & à les prouver par de grandes autoritez, qu'il dit qu'il avoit souvent du scrupule de ce que ne s'en pouvant tirer il quittoit ses autres études : & il y employoit même ses heures de recreation. O sagesse & puissance de Dieu que vous êtes admirables, & qu'il est impossible aux hommes de ne pas accomplir ce que vous voulez ! Vous sçaviez, Seigneur, le besoin que ce grand ouvrage que vous aviez commencé dans nôtre ordre avoit de semblables personnes, & je ne sçaurois assez vous remercier de la grace que vous nous fistes en cette rencontre. Car si j'avois eu à choisir entre tous ceux qui étoient les plus capables de servir dans ces commencemens nôtre congregation, je vous aurois, mon Dieu, demandé ce Saint Religieux. Que soiez-vous beni à jamais.

Lors que ce Pere n'avoit ainsi aucune pensée d'entrer dans nôtre ordre il fut prié d'aller à Pastrane pour traiter de la reception d'une Religieuse avec la Prieure de celui de nos monasteres qui subsistoit encore en ce lieu-là. Sur quoi je ne sçaurois assez admirer les moiens dont il plaît à Dieu de se servir, puis que s'il y fût allé pour prendre lui-même l'habit de nôtre reforme, tant de personnes auroient travaillé à l'en détourner qu'il ne l'auroit peut-être jamais fait. Mais la glorieuse Vierge voulut le récompenser de son extrême devotion pour elle. Car je ne puis attribuer qu'à son intercession qui ne manque jamais à ceux qui ont recours à son assistance, la grace que Dieu fit à ce bon Religieux de l'engager ainsi dans son ordre, afin qu'il pût par les services qu'il lui rend lui témoigner l'ardeur de son zele.

Etant

Etant encore fort jeune à Madrid il alloit souvent prier Dieu devant une image de cette bienheureuse Vierge qu'il nommoit sa Maîtresse, & je ne doute point que ce ne soit elle qui a obtenu pour lui de nôtre Seigneur cette grande pureté de cœur qu'il a toujours eue. Il m'a dit qu'il lui sembloit quelquefois qu'il remarquoit dans ses yeux qu'elle avoit beaucoup pleuré à cause de tant d'offenses que l'on commet contre son Fils. Il en conçût des sentimens si vifs pour ce qui regarde la gloire de ce Redempteur du monde, & de si ardens desirs pour le bien des ames, qu'il n'y a point de travaux qui ne lui paroissent legers quand il rencontre l'occasion de profiter à quelqu'une, comme je l'ai éprouvé en diverses fois.

Ne semble-t-il donc pas mes Filles, que la Sainte Vierge par une heureuse tromperie le fit aller à Pastrane pour y prendre lui-même l'habit de nôtre ordre lors qu'il ne pensoit qu'à le faire donner à une autre? *O mon Sauveur que les secrets de vôtre conduite sont impénétrables d'avoir ainsi disposé les choses pour recompenser ce fidelle serviteur de ses bonnes œuvres, du bon exemple qu'il avoit toujours donné, & de son extrême affection pour vôtre glorieuse Mere.*

Lors qu'il fut arrivé à Pastrane il alla trouver la Supérieure pour la prier de recevoir cette fille, sans sçavoir que nôtre Seigneur l'y conduisoit afin d'obtenir par ses prieres une semblable grace pour lui-même. Comme par une faveur particuliere de Dieu sa conversation est si agreable que l'on ne sçauroit le voir sans l'aimer, ainsi qu'il l'est de toutes les personnes qu'il gouverne, parce qu'encore que sa passion pour l'avancement des ames ne lui permette pas de dissimuler aucune faute, il les reprend d'une maniere si douce que l'on ne sçauroit s'en plaindre; cette Prieure en fut si touchée qu'elle conçût un tres-grand desir de le voir entrer dans nôtre ordre. Elle representa ensuite aux sœurs, que n'y aiant gueres, ou peut-être point de si bon sujet, elles devoient toutes se mettre en priere pour demander à Dieu de ne le pas laisser

laisser aller qu'il n'eût pris l'habit. Et comme cette Supérieure est une si grande Religieuse que je croi qu'elle auroit seule été capable d'obtenir cette grace de Dieu : à combien plus forte raison devoit-on l'espérer des prières que tant de bonnes ames joignirent aux siennes ? Toutes lui promirent de s'y emploier de tout leur pouvoir, & elles le firent par des jeûnes, des disciplines, & des oraisons continuelles. Leurs vœux furent exaucez. Car le Pere Gracian étant allé au monastere des Peres Carmes déchauffez, l'extrême regularité qui s'y pratiquoit, la ferveur avec laquelle on y servoit Dieu, & ce que cet ordre étoit consacré à la Sainte Vierge qu'il desiroit si ardemment de servir, lui firent une telle impression qu'il resolut de ne point retourner au monde. Le demon ne manqua pas de lui représenter l'extrême douleur qu'il causeroit à son Pere & à sa Mere qui l'aimoient si tendrement, & qui dans le grand nombre d'enfans qu'ils avoient le consideroient comme le seul appui de leur famille. Mais il remit le soin de les assister entre les mains de Dieu pour l'amour duquel il abandonnoit toutes choses & se consacroit à sa Sainte Mere. Ainsi ces bons Peres lui donnerent l'habit avec une grande joie. Et celle de la Prieure & des Religieuses fut telle, qu'elles ne pouvoient se lasser de remercier Dieu d'avoir accordé cette grace à leurs prières.

Il passa l'année de son noviciat avec la même humilité que le moindre des novices, & donna dans une occasion qui s'en offrit une preuve signalée de sa vertu. Car le Prieur étant absent on mit en sa place un jeune Pere qui n'étoit ni sçavant, ni habile, ni assez expérimenté pour exercer cette charge. Il ordonnoit des mortifications si excessives, principalement pour de si bons Religieux, que si Dieu ne les eût assistez ils n'auroient pû les pratiquer. On a reconnu depuis que ce Pere est si mélancolique que l'on a de la peine à vivre avec lui lors même que n'étant point en charge il n'a qu'à obeir ; & à plus forte raison quand il commande ; tant cette humeur qui produit de si dangereux effets domine en lui.

Il est d'ailleurs bon Religieux, & Dieu permet quelquefois de semblables choses pour perfectionner l'obeissance de ceux qui l'aiment, ainsi qu'il arriva en cette rencontre.

C'a été sans doute par le mérite d'une si parfaite obéissance du Pere Jérôme Gracian de la Mere de Dieu, que nôtre Seigneur a voulu lui apprendre à conduire ceux qui lui sont soumis après l'avoir pratiquée lui-même. Et afin qu'il ne lui manquât rien de ce qui est nécessaire pour bien gouverner, il soutint de tres-grandes tentations trois mois avant que de faire profession. Mais comme il devoit être un genereux chef de tant de genereux combattans engagez dans le service de la Reine des Anges, il refusa avec tant de courage à ces assauts, que plus cet esprit infernal le pressoit de quitter l'habit, plus il se fortifioit dans la resolution de le porter toute sa vie. Il m'a donné un écrit qu'il fit dans le plus fort de ces tentations : & je l'ai lû avec grande devotion, parce que l'on y voit clairement de quelle forte Dieu le soutenoit.

On trouvera peut-être étrange que ce Saint Religieux m'ait communiqué tant de particularitez des choses les plus interieures qui le concernent. Mais je veux croire que Dieu l'a permis afin que je les rapportasse ici, pour obliger ceux qui les liront d'admirer les faveurs qu'il fait à ses creatures, puis qu'il sçait que ce bon Pere n'en a jamais tant dit à nul autre, ni même à ses Confesseurs. Il s'y portoit quelquefois à cause que mon âge & ce qu'on lui avoit dit de moi lui faisoit croire que j'avois quelque experience de ces choses. Et d'autres fois parce que la suite du discours l'engageoit à me les confier, aussi bien que d'autres que je ne pourrois écrire sans me trop étendre : outre que je me retiens de peur de lui donner de la peine si ce papier tomboit un jour entre ses mains. Mais quand cela arriveroit, comme ce ne pourroit être que de long-temps, j'ai crû devoir rendre ce témoignage à l'obligation que lui a nôtre ordre dans ce renouvellement de nôtre ancienne regle.

Car encore qu'il n'ait pas été le premier à y travailler, il y a eu des temps où j'aurois eu regret de ce que l'on avoit commencé si je n'eusse mis mon esperance en la misericorde de Dieu. En quoi je n'entens parler que des maisons des Religieux : celles des Religieuses aiant par son infinie bonté toujours bien été jusques ici. Ce n'est pas que celles des Religieux allassent mal ; mais il y avoit sujet de craindre qu'elles ne déchussent bien-tôt, parce que n'ayant point de Provincial particulier ils étoient soumis aux Peres de l'observance mitigée, qui ne donnoient point de pouvoir sur eux au Pere Antoine de J E S U S qui avoit commencé la reforme, & auroit pu les conduire. Joint que nôtre Reverendissime Pere General ne leur avoit point donné de constitutions. Ainsi chaque maison se gouvernoit comme elle pouvoit, & dans ces différentes conduites l'on souffrit beaucoup jusques à ce que le pouvoir passa entre les mains de ceux de la reforme. J'en étois souvent fort affligée. Mais Dieu y remedia par le moien du P. Gracien de qui je parle quand il fut établi Commissaire Apostolique avec une entiere autorité sur les Carmes déchaussez & sur les Carmelites. Il fit alors des constitutions pour ses Religieux, & nôtre Reverendissime Pere General nous en avoit desja donné. Dés la premiere fois qu'il visita ces Peres il établit une si grande union entre eux qu'il parut que Dieu l'assistoit, & que la Sainte Vierge l'avoit choisi pour le rétablissement de son ordre. Je la prie de tout mon cœur d'obtenir de son divin Fils de continuer à le favoriser de ses graces & le faire de plus en plus avancer dans son service. Ainsi soit-il.



C H A P I T R E X X I I I .

La Sainte part pour la fondation du monastere de Seville. Incroyables peines & grands perils qu'elle court en chemin, & difficultez qu'elle rencontre à cet établissement. Mais après qu'elle eut parlé à l'Archevêque il lui en accorda enfin la permission.

LORS que ce bon Pere Gracien vint me visiter à Veas nous nous estions seulement écrit; mais nous ne nous estions encore jamais vûs, quoi que je le souhaitasse extrêmement à cause du bien que l'on m'avoit dit de lui. Son entretien me donna beaucoup de joie, & me fit voir que ceux qui me l'avoient tant loué ne connoissoient qu'une partie de ses vertus. Je me sentis dans nos conferences soulagée de mes peines. Dieu me fit comprendre ce me sembloit que je tirerois de grands avantages de sa communication; & je me trouvois si consolée & si contente que je ne me connoissois plus moi-même. Sa commission ne s'étendoit pas plus loin que l'Andaloufie. Mais le Nonce l'ayant envoyé querir à Veas il lui donna aussi pouvoir sur les Carmes déchauffez & sur les Carmelites de la province de Castille; & j'en eus une telle joie que je ne pouvois assez à mon gré en remercier nôtre Seigneur.

En ce même temps on m'apporta la permission de fonder un monastere à Caravaque. Mais comme elle n'étoit pas telle que je la jugeois nécessaire on fut obligé de la renvoyer à la Cour. Il me fâchoit fort d'attendre là si long-temps, & je desirois de m'en retourner en Castille parce que j'avois écrit aux fondatrices que cet établissement ne se pouvoit faire sans une certaine condition qui y manquoit: & l'on ne pût éviter d'aller à la Cour. Comme le Pere Gracien en qualité de Commissaire de la province d'Andaloufie étoit Superieur de ce monastere, & qu'ainsi je ne pouvois agir sans son ordre, je lui communiquai l'affaire. Il jugea aussi que si j'abandonnois la fondation de Caravaque elle seroit rui-

née, & que ce seroit rendre un grand service à Dieu d'en faire une dans Seville. Elle lui paroïssoit facile à cause qu'elle étoit demandée par des personnes riches qui pouvoient presentement nous donner une maison, & que d'un autre côté l'Archevêque de cette grande ville avoit tant d'affection pour nôtre ordre qu'elle lui seroit tres-agreable. Ainsi nous nous resolûmes que je menerois à Seville la Prieure & les Religieuses que je croïois mener à Caravaque. J'avois toujourns auparavant refusé pour de certaines raisons de faire des fondations dans l'Andaloufie : & quand j'allai à Veas si j'eusse sçû qu'il en étoit je n'y aurois point été. Mais ce qui me trompa fut qu'encore que le territoire de cette province ne commence qu'à quatre ou cinq lieues de là, il ne laisse pas d'être de son ressort. Je n'eus point néanmoins de peine à me rendre à la resolution prise par ce sage Supérieur, parce que nôtre Seigneur m'a fait la grace de croire que ceux qu'il élève sur moi en autorité ne font rien que bien à propos.

Nous nous préparâmes aussi-tôt pour partir à cause que la chaleur commençoit d'être bien grande, & le Pere Gracien Commissaire Apostolique aiant été mandé par le Nonce, nous nous mîmes en chemin accompagnées du Pere Julien d'Avila, d'Antoine Gaitan, & d'un Religieux de nôtre reforme. Nous allions selon nôtre coûtume dans des chariots couverts, & après être arrivées à l'hostellerie nous nous mettions toutes dans une chambre bonne au mauvaise selon la rencontre, & une sœur qui se tenoit à la porte recevoit ce dont nous avions besoin, sans que ceux qui nous accompagnoient y entrassent. Quelque diligence que nous pûssions faire nous n'arrivâmes à Seville que le Jeudi avant la tres-sainte Trinité; & bien que nous ne marchassions pas dans la grande chaleur du jour, le soleil étoit si ardent que lors qu'il avoit donné sur nos chariots on y étoit dans une espece de purgatoire. Cela faisoit quelquefois penser à ces bonnes sœurs combien les tourmens de l'enfer doivent être grands, puis qu'une incommodité

infiniment moindre donne tant de peine. Et d'autres fois elles s'entretenoient du plaisir de souffrir pour Dieu. Ainsi elles continuoient leur voiage avec grande joie : & ces six Religieuses étoient telles qu'il me semble que je n'apprehenderois point avec une si sainte compagnie de me trouver au milieu des Turcs, parce qu'elles auroient la force, ou pour mieux dire Dieu la leur donneroit, de souffrir pour son amour, qui étoit le but de tous leurs desirs & le sujet de tous leurs entretiens, tant elles étoient exercées à l'oraison & à la mortification. Il est vrai que voiant qu'il les faloit mener si loin j'avois choisi celles qui me paroissoient les plus propres pour cet établissement : & elles eurent besoin de toute leur vertu pour supporter tant de travaux. Je ne dis rien des plus grands, à cause que quelques personnes pourroient s'en trouver blessées.

La veille de la Pentecôte Dieu les affligea extrêmement par une fièvre qu'il m'envoia si violente que je n'en ai jamais eu de semblable : & je ne puis attribuer qu'à leurs prieres ce que le mal ne passa pas plus avant. Je paroissois être en lethargie ; & le soleil avoit tellement échauffé l'eau que mes compagnes me jettoient pour me faire revenir, que j'en recevois peu de soulagement. En recompense nous arrivâmes le soir dans un si méchant logis que tout ce que l'on pût faire fut de nous donner une petite chambre sans fenêtres, qui n'avoit pour plancher que le toit de la maison, & que le soleil perçoit de part en part lors que l'on ouvroit la porte ; mais un soleil incomparablement plus ardent que celui de Castille. On me mit sur un lit qui étoit tel que j'aurois mieux aimé coucher par terre. Il étoit si haut d'un côté & si bas de l'autre que je ne m'y pouvois tenir, & il sembloit n'être fait que de pierres pointuës. Tout est supportable avec la santé : mais en verité c'est une étrange chose que la maladie. Enfin je crus qu'il valoit mieux me lever & partir, parce que le soleil de la campagne me paroissoit plus supportable que celui de cette chambre. Quel tourment doit donc être celui des damnez qui de-

meurent

meurent durant toute une eternité dans un même état sans pouvoir jouir du soulagement de changer au moins de peine en passant d'une douleur à une autre, comme il m'arriva une fois lors que j'en éprouvois une tres-grande? Mais quelque mal que je souffrisse dans cette derniere rencontre il ne me souvient point d'en avoir été touchée. Mes sœurs l'étoient beaucoup : & il plut à nôtre Seigneur que ces extrêmes douleurs ne continuerent avec tant de violence que jusqu'à la nuit.

Deux jours auparavant il nous étoit arrivé un accident qui nous donna une grande apprehension. Aiant à traverser dans un bac la Riviere de Gualdalquivir, les chariots ne pûrent passer au lieu où le cable étoit tendu. Il falut prendre plus bas en se servant neanmoins de ce cable ; & ceux qui le tenoient l'aient lâché je ne sçai comment le bac dans lequel étoit nôtre chariot s'en alla sans rames au fil de l'eau. Dans un si pressant peril le desespoir du batelier me donnoit plus de peine que le danger où nous estions. Nous nous mîmes toutes en priere, & les autres jettoient de grands cris. Un Gentilhomme voiant cela de son Château qui en étoit proche avoit envoyé pour nous secourir avant qu'on eût lâché le cable que nos Religieux & les autres tenoient de toute leur force : mais la rapidité de l'eau en faisoit tomber quelques-uns par terre, & les contraignit tous enfin de le lâcher comme je l'ai dit. Surquoi je n'oublierai jamais l'incroyable douleur qu'un fils du batelier qui n'avoit que dix ou onze ans témoignoit avoir de celle de son Pere. Dieu qui a pitié des affligés fit que le bac s'arrêta contre un banc de sable où l'eau étoit d'un côté assez basse, ce qui donna moien de nous secourir. Et la nuit étant venue celui qui avoit été envoyé du Château nous servit de guide pour nous remettre dans nôtre chemin, sans quoi nous nous serions trouvées dans une nouvelle peine. Aiant tant de choses à dire de ce que nous souffrîmes durant ce voiage je ne pensois pas rapporter celles-ci qui sont beaucoup moins importantes, & je me suis sans doute renduë ennuieuse en m'étendant trop sur ces particularitez.

La dernière fête de la Pentecôte il nous arriva un nouvel accident qui me fâcha plus que tous les autres. Nous nous estions extrêmement pressées afin d'arriver à Cordoué assez matin pour y entendre la Messe sans être vûës dans une Eglise qui est au delà du pont où nous croyions trouver peu de monde. Mais les chariots ne pouvant passer ce pont sans une permission du Gouverneur, il falut l'envoyer demander, ce qui nous retarda plus de deux heures, parce qu'il n'étoit pas encore levé. Cependant quantité de gens s'approchoient de nôtre chariot pour voir qui étoit dedans: & comme il étoit bien fermé, cela ne nous donnoit pas beaucoup de peine. Lors que la permission fut venue la porte du pont se trouva trop étroite pour passer nôtre chariot. Il falut y travailler, & cela consuma encore du temps. Enfin nous arrivâmes à l'Eglise où le Pere Julien d'Avila devoit dire la Messe. Nous la trouvâmes pleine de monde à cause que l'on y faisoit une grande solemnité & que l'on devoit y prêcher, parce qu'elle porte le nom du Saint Esprit, ce que nous ne sçavions pas. J'en fus si fâchée qu'il me sembloit que nous ferions mieux de nous en aller sans entendre la Messe que de nous engager dans une si grande presse. Mais le Pere Julien ne fut pas de cet avis. Et comme il est Theologien nous fûmes obligées de le croire, quoi que les autres seroient peut-être entrées dans mon sentiment: Mais nous eussions fait une grande faute de le suivre; quoi que je doute que j'eusse voulu m'en fier à moi seule. Nous descendîmes donc à l'Eglise sans que l'on pût nous voir au visage parce que nous avions nos voiles baissées: mais il leur suffisoit pour être surpris de nous voir avec ces voiles, des manteaux blancs de gros drap, & des sandales. L'émotion que cette rencontre me donna aussi bien qu'aux autres personnes qui nous accompagnoient fut si grande, qu'elle fut cause à mon avis que la fièvre me quitta. Lors que nous entrâmes dans l'Eglise un bon homme eut la charité d'écartier le peuple pour nous faire place; & je le priai de nous mener dans quelque Chapelle. Il le fit: il en ferma la

porte,

porte, & nous y laissâ jufquès à ce qu'il vint nous en retirer pour nous mener hors de l'Eglise. Peu de jours après il arriva à Seville & dit à un Pere de nôtre ordre, qu'il croioit que Dieu pour le recompenser de cette action lui avoit donné du bien qu'il n'esperoit point. Je vous avouë, mes Filles, qu'encore que la peine que je souffris ce jour là ne vous paroisse peut-être pas grande, ce fut pour moi l'une des plus rudes mortifications que j'ai éprouvées en toute ma vie, parce que l'étonnement & l'émotion de tout ce peuple ne furent pas moindres que s'ils eussent vû entrer plusieurs taureaux dans l'Eglise, ce qui me donnoit une étrange impatience d'en sortir, quoi que nous ne scûssions où nous retirer durant le reste du jour. Nous le passâmes comme nous pûmes deffous un pont.

Etant arrivées à Seville nous allâmes loger dans une maison que le Pere Marian à qui j'avois donné avis de tout nous avoit louée. Et bien que je crûsse ne rencontrer plus de difficultez, parce comme je l'ai dit, que l'Archevêque affectionnoit fort les Carmes déchauffez & m'avoit même quelquefois écrit avec beaucoup de bonté, Dieu permit que j'eus assez de peine, à cause que ce Prelat ne pouvoit approuver des monasteres de filles sans revenu, & avec raison. De là vint nôtre mal, ou pour mieux dire nôtre bien. Car si on le lui eût fait scavoir avant que je me fusse mise en chemin je croi certainement qu'il n'y auroit jamais consenti. Mais le Pere Commissaire & le Pere Marian croiant qu'il seroit bien aise de ma venuë, comme en effet il en témoigna de la joie, & qu'ils lui rendroient un grand service, ne voulurent point lui en parler: & s'ils en eussent usé autrement ils auroient fait une grande faute en pensant bien faire. Ainsi quoi que dans toutes les autres fondations nous commençons toujourns pas obtenir la permission de l'Ordinaire selon le Saint Concile de Trente, nous ne l'avions point demandée pour celle-ci, à cause que nous croyions comme il étoit vrai & que ce Prelat l'a reconnu depuis, que cette fondation lui étoit fort agreable.

ble. En quoi il paroît que Dieu ne veut pas qu'aucun de ces nouveaux monasteres s'établisse sans que j'en souffre de grandes peines d'une maniere ou d'une autre.

Lors que nous fûmes dans la maison je pensois prendre possession ainsi que j'avois accoutumé, & commencer d'y dire l'office. Mais le Pere Marian qui conduisoit cette affaire n'osant de peur de m'affliger me dire la difficulté qui s'y rencontroit, m'alleguoit des raisons pour différer; & comme elles étoient assez foibles je n'eus pas de peine à juger qu'il n'avoit pû obtenir la permission. Il me proposa ensuite de fonder le monastere avec du revenu, & quelque autre expedient dont il ne me souvient pas; & enfin il me declara nettement que ce Prelat quoi que fort homme de bien, n'ayant jamais depuis tant d'années qu'il étoit Archevêque de Seville après avoir été Evêque de Cordouë, donné aucune permission pour établir des monasteres de Religieuses, il n'y avoit pas lieu d'esperer de l'obtenir pour celui-ci, principalement n'ayant point de revenu. Ainsi c'étoit me dire nettement qu'il ne falloit plus penser à cette affaire puis que quand même je l'aurois pû j'aurois eu une tres-grande peine à me résoudre de fonder un monastere avec du revenu dans une ville telle que Seville, n'en ayant jamais établi avec cette condition qu'en des lieux si pauvres que l'on n'auroit sçû autrement y subsister. A quoi il faut ajoûter que ne nous restant rien de l'argent que nous avions apporté pour la dépense de nôtre voiage, & n'ayant pour toute chose que nos habits, quelques tuniques, quelques coëffes, & ce qui avoit servi à couvrir nos chariots, nous fûmes même contraintes d'emprunter d'un ami d'Antoine Gaïtan ce qu'il falloit pour le retour de ceux qui nous avoient accompagnées, & le Pere Marian s'employa pour chercher les moiens d'accommoder le logis. Outre que n'ayant point de maison en propre je trouvois de l'impossibilité à faire une fondation en ce lieu.

Ensuite de plusieurs importunitez de ce Pere, l'Archevêque permit qu'on nous dit la Messe le jour de la
tres-

tres-sainte Trinité, & défendit en même temps de sonner les cloches, ni seulement d'en attacher : mais elles étoient desja attachées. Nous passâmes ainsi plus de quinze jours ou un mois, je ne sçauois dire lequel, tant j'ai mauvaise memoire, & j'étois toute resoluë si le Pere Commissaire & le Pere Marian me l'eussent permis, de m'en retourner à Veas avec mes Religieuses pour travailler à la fondation de Caravaque ; ce voiage me paroissant moins fâcheux que d'avoir publié comme on avoit fait que nous estions venuës pour nous établir à Seville. Mais le Pere Marian ne voulut jamais me permettre d'en écrire à l'Archevêque. Il jugea plus à propos de tâcher comme il fit à gagner peu à peu son esprit, tant par lui-même que par les lettres que le Pere Commissaire lui écrivit de Madrid. Ce qui m'ôtoit tout scrupule & me mettoit l'esprit en repos étoit que nous continuions toujours à dire l'office dans le cœur ; que l'on ne nous avoit dit la premiere Messë que par la permission de ce Prelat ; que c'étoit un des siens qui l'avoit dite, & qu'il ne laissoit pas d'envoyer quelquefois me visiter & m'assurer qu'il me viendroit voir. Toutes ces circonstances me faisoient croire que je n'avois pas sujet d'être si en peine : & ma peine ne procedoit pas aussi de ce qui me regardoit & mes Religieuses ; mais de celle qu'avoit le Pere Commissaire de m'avoir engagée à ce voiage & de penser à l'affliction que ce lui seroit si tout venoit à être renversé, comme il n'y avoit que trop de sujet de l'apprehender.

En ce même-temps les Peres Carmes mitigez apprirent que cette fondation se faisoit. Ils me vinrent voir, & je leur montrai les patentes que j'avois de nôtre Reverendissime Pere General. Elles leur fermerent la bouche, & ils ne se seroient pas à mon avis si aisément adoucis s'ils eussent été informez de la difficulté que faisoit l'Archevêque ; mais on ne la sçavoit point ; & l'on croioit au contraire que cette fondation lui étoit fort agreable. Dieu permit enfin qu'il me vint voir. Je lui representai le tort qu'il nous faisoit. Il m'accorda tout ce que
je

je pouvois desirer & depuis ce jour il n'y a point de fa-
veurs que nous n'aions receuës de lui en toutes occa-
sions.

CHAPITRE XXIV.

Dans les extrêmes difficultez de trouver une maison pour l'établissement de ce monastere Dieu assure la Sainte qu'il y pourvoiroit. Assistance qu'elle reçoit d'un de ses freres qui revenoit des Indes. Enfin elle achete une maison tres-commode, & l'on y pose le tres-saint Sacrement avec une tres-grande solemnité.

QUI pourroit s'imaginer que dans une ville aussi grande & aussi riche qu'est Seville j'eusse trouvé moins d'assistance pour fonder un monastere qu'en tous les autres lieux où j'en avois établi ? J'y en rencontrai neanmoins si peu que je crus souvent qu'il valoit mieux abandonner ce dessein. Je ne sçai si l'air du pais y contribuoit. Car j'ai entendu dire que Dieu y donne au demon plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs ; & il est vrai que je n'avois de ma vie été si lâche qu'alors. Je ne perdois pas toutesfois la confiance que j'avois en Dieu. Mais je me trouvois si differente de ce que j'avois toujours été, & si éloignée des dispositions où je m'étois veuë en de pareilles rencontres, qu'il me sembloit que nôtre Seigneur se retiroit en quelque sorte de moi pour me laisser à moi-même, afin de me faire connoître que le courage que j'avois auparavant venoit de lui, & non pas de moi.

Nous demeurâmes en cet état dans Seville depuis le temps que j'ai dit jusques un peu avant le carême, sans avoir moien d'acheter une maison, ni que personne voulût être nôtre caution comme nous en avions trouvé ailleurs, parce que celles qui avoient tant pressé le Pere Commissaire de nous faire venir, aiant sçû quelle étoit l'austerité de nôtre regle ne se jugerent pas capables de la supporter. Une seule dont je parlerai dans la suite vint avec nous & prit l'habit. Cependant je me

vois pressée de quitter l'Andaloufie à cause que d'autres affaires m'appelloient ailleurs, & ce m'étoit une tres-grande peine de laisser ces Religieuses sans maison, quoi que je connusse que je leur étois inutile parce que Dieu ne me faisoit pas la faveur de me donner comme dans les provinces de deçà, quelqu'un qui m'assistât en cette entreprise.

Les choses étoient en cet état lors que Laurent de Zepede l'un de mes freres revint des Indes où il avoit passé plus de trente-quatre ans : Il eut encore plus de peine que moi de voir que ces bonnes Religieuses n'eussent point de maison en propre. Il nous assista beaucoup, & particulièrement pour nous faire avoir celle où elles sont à présent. De mon côté je priois instamment nôtre Seigneur, & le faisois prier par mes sœurs de ne permettre pas que je partisse sans les laisser dans un logis qui leur appartint. Nous recourions aussi à l'assistance du glorieux Saint Joseph & de la tres-sainte Vierge, en l'honneur de laquelle nous faisons plusieurs processions. Voiant donc mon frere si disposé à nous aider je traitai de l'achat de quelques maisons. Mais lors que le marché paroissoit conclu, il se rompit. M'étaat ensuite mise en priere pour demander à Dieu que puis qu'il honoroit ces Religieuses de la qualité de ses épouses, & qu'elles avoient un si grand desir de le servir, il lui plût de leur donner une maison. Il me dit : *J'ai desja exaucé vôtre priere. Laissez-moi faire.* Ces paroles me donnerent la joie que l'on peut s'imaginer : & je tins la chose pour faite, comme en effet elle se fit. Il nous empêcha ensuite par son extrême bonté d'en acheter une dont chacun approuvoit l'acquisition à cause qu'elle étoit en tres-belle assiete, mais si mal bâtie & si vieille que ce n'étoit qu'une place qui ne nous auroit gueres moins coûté que la maison toute entiere que nous avons maintenant. Aussi n'en étois-je pas contente, parce que cela ne me paroissoit pas s'accorder avec ce que Dieu m'avoit dit dans l'oraison, qu'il nous donneroit une maison tres-commode. Il accomplit sa promesse. Car ne
restant

restant plus qu'à passer le contract de celle dont je viens de parler, celui qui nous la vendoit à un prix excessif remit pour quelques considerations à le signer dans un temps dont nous estions convenus; & nous dégagea ainsi de nôtre parole. Je l'attribuai à une singuliere faveur de Dieu, à cause qu'il y avoit tant à travailler à cette maison qu'elle n'auroit pû être entierement rétablie durant la vie des Religieuses qui y étoient, quand même elles auroient trouvé moien de faire une si grande dépense, ce qui leur auroit été fort difficile.

Un Ecclesiastique grand serviteur de Dieu nommé Garcia Alvarez tres-estimé dans la ville à cause de ses bonnes œuvres qui faisoient toute son occupation, fut principalement cause de nous faire changer d'avis. Il avoit tant de bonté pour nous que depuis que nous eûmes la permission de faire dire la Messe il ne manquoit jamais de venir nous la dire tous les jours, quoi que la chaleur fût extrême: & s'il eût eu plus de bien rien ne nous auroit manqué. Comme il connoissoit fort cette maison il ne voioit point d'apparence de l'acheter si cherement, & nous le representa tant de fois qu'enfin il nous fit resoudre à n'y plus penser. Lui & mon frere allerent ensuite voir celle que nous avons aujourd'hui, & en revinrent avec raison si satisfaits, nôtre Seigneur le voulant ainsi, que l'affaire fut terminée en deux ou trois jours, & le contract signé. Mais nous n'eûmes pas peu de peine à y entrer, parce que celui qui l'avoit louée ne vouloit point en sortir, & que les Religieux de Saint François qui en étoient proches nous prièrent instamment de ne nous y point établir. Pour moi j'y aurois consenti si le contract n'eût pas encore été signé, & en eusse remercié Dieu pour n'être point obligées de paier six mille ducats que nous coûtoit la maison sans pouvoir en jouir présentement. La Mere Prieure au contraire louoit Dieu de ce que le marché étoit fait, à cause qu'elle avoit en cela comme en toute autre chose plus de foi que moi & qu'elle est beaucoup meilleure. Après avoir demeuré plus d'un mois en cet état, enfin cette

bonne Mere, les autres Religieuses, & moi allâmes de nuit nous mettre dans la maison, ne voulant pas que ces Religieux le sçussent avant que nous en eussions pris possession. Mais ce ne fut pas sans crainte que nous toutes & ceux qui nous accompagnoient fîmes ce chemin. Autant d'ombres que nous voyions nous paroissoient autant de ces Religieux.

Dés le point du jour Garcia Alvarez ce bon Prêtre qui étoit venu avec nous dit la premiere Messe; & depuis nous n'eûmes plus rien à apprehender. J E S U S mon Sauveur, quelles fraieurs n'ai-je point eûes dans ces prises de possession? Et si l'on en a tant lors que l'on n'a autre dessein que de travailler pour vôtre service; combien grandes doivent être celles des personnes qui ne pensent qu'à vous offenser & à nuire à leur prochain? & comment est-il possible qu'ils y trouvent du plaisir & de l'avantage? Mon frere n'étoit pas present, parce qu'il avoit été obligé de se retirer à cause que la precipitation avec laquelle on avoit passé le contract lui avoit fait commettre une erreur qui nous auroit été préjudiciable, & qu'étant nôtre caution on vouloit pour ce sujet le mettre en prison. Ce qu'il n'avoit point d'habitude dans Seville où il passoit pour étranger, nous causa ainsi beaucoup de peine jusques à ce qu'il donna pour assurance à nos parties des effets dont ils se contenterent. Ensuite tout alla bien, quoi que pour nous faire meriter davantage nous eûmes durant quelque temps un procès à soutenir.

Nous nous estions renfermées dans un étage bas, & mon frere passoit les jours entiers à faire travailler les ouvriers. Il continua aussi à nous nourrir ainsi qu'il avoit commencé de faire quelque temps auparavant, parce que nôtre maison n'étoit pas encore considerée comme un monastere, mais comme un logis particulier, excepté par un Saint Prieur des Chartreux de las Cuevas de la famille des Pantojas d'Avila à qui Dieu avoit des nôtre arrivée donné tant d'affection pour nous qu'il nous assistoit en toutes manieres, & il continuera sans doute jusques

ques à la fin de sa vie. Je rapporte ceci, mes Sœurs, à cause qu'étant juste de recommander à Dieu nos bienfaiteurs tant morts que vivans, je croi devoir engager celles qui liront cette relation à prier pour ce Saint Religieux à qui nous sommes si obligées.

Si je m'en souviens bien il se passa de cette sorte plus d'un mois, durant lequel mon frere travailloit avec tant d'affection à faire de quelques chambres une Chapelle, & à tout accommoder, qu'il ne nous laissoit rien à faire. Quand cela fut achevé je desirois fort que le tres-saint Sacrement y fût mis sans bruit, parce que j'apprehende toujours de causer de la peine aux autres lors qu'on le peut éviter. Je le proposai à Garcia Alvarez ce bon Prêtre: & il en conféra avec le Pere Prieur des Chartreux; l'un & l'autre n'affectionnant pas moins que nous-mêmes ce qui nous touchoit. Ils jugerent qu'afin de rendre le monastere connu de tout le monde il faloit que cette action se fist avec grande solemnité & allerent ensuite trouver l'Archevêque. Après avoir agité l'affaire il fut resolu que l'on iroit prendre le tres-saint Sacrement dans une paroisse pour le porter en Procession dans notre monastere. Ce Prelat ordonna aussi que le Clergé avec quelques confrairies y assisteroient, & que l'on tapifferoit les ruës.

Le bon Garcia Alvarez para nôtre Cloître par où l'on entra, & orna extrêmement l'Eglise & les Autels. Il y avoit même une fontaine qui jettoit de l'eau de naphé sans que nous y eussions aucune part ni que nous l'eussions désiré. Mais il est vrai que nous ne pûmes voir qu'avec beaucoup de devotion & de plaisir cette ceremonie se faire avec tant de solemnité, les ruës si bien tenduës, & une si bonne musique de voix & d'instrumens que ce Saint Prieur des Chartreux me dit qu'il n'avoit jamais rien vû de semblable à Seville. Ainsi on pouvoit juger que c'étoit un ouvrage de Dieu. Ce bon Pere contre sa coûtume assista à la Procession. L'Archevêque porta lui-même le tres-saint Sacrement: & la multitude du peuple qui se trouva à cette fête étoit incroyable. Vous

voiez, mes Filles par ce recit quel étoient les honneurs que l'on faisoit à ces pauvres Carmelites auparavant si méprisées de tout le monde qu'il ne sembloit pas qu'on leur voulût seulement donner un verre d'eau, quoi qu'il n'en manque pas dans la Riviere de cette grande ville.

Il arriva une chose que tous ceux qui la virent trouverent fort remarquable. Après que la Procession fut achevée on tira tant de coups de canon & tant de fusées que cela dura presque jusques à la nuit : & il leur prit encore alors envie d'en tirer. Sur quoi le feu s'étant mis à de la poudre qu'un homme portoit, l'on considéra comme un miracle qu'il n'en fut pas brûlé. Il s'éleva une si grande flâme qu'elle alla jusques au haut de nôtre Cloître qui étoit tapissé de taffetas jaune & cramois, & personne ne doutoit que ce taffetas ne dût être réduit en cendre : mais il ne parut pas seulement que le feu s'en fût approché, quoi que les pierres de ces voûtes en fussent toutes noircies. Nous en remerciâmes Dieu, parce que nous n'avions pas moien de paier cette étoffe ; & il y a grande apparence que le demon à qui cette ceremonie ne plaisoit point, non plus que de voir une nouvelle maison consacrée à Dieu, avoit voulu s'en venger en quelque maniere. Nôtre Seigneur ne le permit pas : Qu'il soit beni & glorifié à jamais.

C H A P I T R E X X V.

La Sainte ne parle presque dans tout ce Chapitre que d'une excellente fille qui se rendit Religieuse dans ce monastere, nommée Beatrix de la Mere de Dieu.

VOUS pouvez juger, mes Sœurs, quelle fut ce jour-là nôtre joie, & j'avouë que la mienne fut tres-grande de voir que je laissois ces bonnes filles dans une maison bien assise, fort commode, connuë de toute la ville, où étoient entrées des filles qui pouvoient en paier la plus grande partie du prix, & que pour peu que celles qui acheveroient de remplir leur nombre y ap-
portai-

portassent, elle se trouveroit entierement quitte. Sur tout je ressentois une grande consolation de ce que mes travaux n'avoient pas été inutiles. Mais lors que je pouvois jouir de quelque repos je fus obligée de partir le lundi d'après le dimanche qui precedoit la Pentecôte de l'année 1576. à cause que la chaleur commençoit d'être excessive, comme aussi pour tâcher s'il étoit possible de ne point marcher le jour de la fête & de là passer à Malagon, où je desirois de pouvoir demeurer quelques jours.

Ainsi Dieu ne permit pas que j'eusse la consolation d'entendre au moins une Messé dans nôtre Eglise. Mon départ troubla la joie de ces bonnes Religieuses. Elles sentirent vivement cette separation, à cause que nous avions durant un an souffert ensemble tant de travaux que ceux que j'ai rapportez ne sont que les moindres. Je n'en ai jamais tant éprouvé dans aucune autre fondation, si l'on en excepte celle d'Avila, qui les surpassoient encore parce qu'ils étoient interieurs. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu soit bien servi dans cette maison C'est la seule chose qui importe; j'ai sujet de l'espérer lors que je voi qu'il y attire de si bonnes ames, & que les cinq que j'y ai menées avec moi, de la vertu desquelles j'ai parlé; mais beaucoup moins que je ne l'aurois pû faire, y sont demeurées.

Je veux, mes Filles, vous dire quelque chose de la premiere qui prit l'habit dans ce monastere, ne doutant point que vous ne l'appreniez avec plaisir. C'étoit une jeune Demoiselle fille de parens tres-vertueux qui demeurent dans le haut país. Elle n'avoit encore que sept ans quand une de ses tantes qui n'avoit point d'enfans voulut l'avoir auprès d'elle, & la prit en affection. Alors trois servantes de cette tante qui se flattoient auparavant de l'esperance qu'elle leur donneroit son bien, ne doutant point qu'elle ne déclarât cet enfant son heritiere, conspirerent ensemble pour la perdre, & inspirées du demon supposerent qu'elle vouloit faire mourir sa tante, & qu'elle avoit pour ce sujet donné de l'argent à l'une

Beatrix
de la
mere de
Dieu.

d'elles pour acheter de l'arsenic. Celle-là le dit à sa Maîtresse, & les deux autres confirmèrent son témoignage. Ainsi la tante le crut : la Mere même de l'enfant en demeura persuadée, & elle retira sa fille qui passoit dans son esprit pour aussi coupable qu'elle étoit innocente.

Cette fille, dont le nom est Beatrix de la Mere de Dieu, ma dit, que durant plus d'une année sa Mere la faisoit coucher sur la terre ; qu'il ne se passoit point de jour qu'elle ne lui donnât le fouet pour lui faire confesser le crime dont elle étoit accusée, & que plus elle assurait qu'elle ne l'avoit pas commis, ni ne sçavoit pas seulement ce que c'étoit que de l'arsenic, plus elle lui paroissoit méchante de s'opiniâtrer à le dénier, & la croioit incorrigible. Il lui eût été facile de se délivrer d'un si cruel traitement en avouant ce qu'on lui imposoit : & il y a sujet de s'étonner qu'elle ne le fit pas. Mais Dieu lui donna la force de soutenir toujours la vérité, & comme il est le protecteur des innocens il envoya à deux de ces trois femmes de si cruelles maladies qu'elles paroissent avoir la rage. Se voyant en cet état & prêtes à mourir elles confessèrent leur crime, & firent demander pardon à l'enfant. La troisième mourut en couche, & fit la même déclaration. Ainsi toutes trois expirèrent dans les tourmens pour punition d'une si horrible méchanceté. Je n'ai pas seulement sçu cela de la fille, mais aussi de la propre bouche de la Mere qui la voyoit Religieuse & aiant peine à se consoler des maux qu'elle lui avoit faits, me l'a raconté avec d'autres particularitez qui faisoient voir quelles avoient été ses souffrances, Dieu aiant permis qu'encore qu'elle n'eût point d'autre enfant, & qu'elle l'aimât tendrement, elle l'eût traitée d'une maniere si horrible qu'on pouvoit dire qu'elle avoit été son bourreau. Et c'est une femme si véritable & si vertueuse que l'on ne sçauroit refuser d'ajouter foi à ses paroles.

Lors que cette fille eut près de douze ans elle fut touchée en lisant la vie de Sainte Anne d'une grande devotion pour les Saints du Mont Carmel, parce qu'elle voyoit

oit dans cette vie que la Mere de Sainte Anne qui se nommoit, ce me semble, Emerentiane, alloit souvent les visiter. Ainsi elle s'affectionna de telle sorte à cet ordre de la Sainte Vierge qu'elle resolut de se faire Religieuse, & fit vœu de chasteté. Elle passoit le plus de temps qu'elle pouvoit en solitude & en oraison, & y recevoit des graces tres-particulieres de nôtre Seigneur & de sa bienheureuse Mere. Mais quelque impatience qu'elle eût d'entrer en Religion elle n'osoit s'en déclarer à son Pere & à sa Mere, & ne sçavoit comment apprendre des nouvelles de cet ordre. Sur quoi il est assez remarquable qu'y aiant dans Seville même une maison de la regle mitigée, elle n'en eut point de connoissance qu'après avoir plusieurs années depuis été informée du nouvel établissement de nos monasteres. Elle étoit restée seule de plusieurs enfans dont elle étoit durant leur vie la moins chérie: & celui de ses freres qui étoit mort le dernier avoit défendu son innocence lors qu'on lui avoit supposé ce crime. Aussi-tôt qu'elle fut en âge d'être mariée son Pere & sa Mere lui proposerent un parti si avantageux qu'ils ne doutoient point qu'elle ne l'acceptât: mais elle leur répondit qu'elle avoit fait vœu de chasteté, & qu'elle mourroit plutôt que de le violer.

Ce refus les irrita de telle sorte, soit par un aveuglement causé par le demon, ou que Dieu le permit afin de faire souffrir à cette vertueuse fille une espece de martire, que s'étant imaginez qu'il falloit qu'elle eût commis quelque grand crime pour avoir pû se refoudre de faire un si grand affront à celui à qui ils avoient donné leur parole; ils la traiterent d'une maniere si barbare qu'il lui en auroit coûté la vie si Dieu ne la lui eût conservée, & elle demeura trois mois au lit sans se pouvoir remuer. Sur quoi elle m'a dit que dans l'excès de ses tourmens s'étant souvenuë de ce que Sainte Agnez avoit souffert, elle ne les sentit presque plus, tant elle auroit désiré de mourir martire comme elle.

Il faut avouer qu'il est bien étrange qu'une fille qui ne quittoit jamais sa Mere & étoit continuellement éclairée

rée par un Pere si habile , ait pû être soupçonnée par eux d'avoir commis un si étrange péché , elle qui avoit toujours vécu saintement , & étoit si honnête , si sage , & si charitable envers les pauvres qu'elle leur donnoit tout ce qu'elle avoit : Mais lors que Dieu par un excès de son amour pour une personne la fait souffrir , il se sert de divers moiens pour lui accorder cette grace. Quelques années après ce Pere & cette Mere aiant connu la vertu de leur fille changerent en caresses le mauvais traitement qu'ils lui faisoient. Ils ne lui refusoient rien de ce qu'elle desiroit d'eux pour faire l'aumône , sans que néanmoins ils se pûssent résoudre à consentir qu'elle fût Religieuse : ce qui lui donnoit , à ce qu'elle m'a dit , beaucoup de peine.

Treize ou quatorze ans avant que le Pere Gracien allât à Seville lors que l'on ne sçavoit encore ce que c'étoit que de Carmes Déchausiez , cette fille étant avec son Pere , sa Mere & quelques-unes de ses voisines , un Religieux tres-venerable & vêtu de gros drap comme nos Peres de la reforme le sont maintenant , entra dans la chambre : & quoi qu'il semblât être fort âgé , & que sa barbe qui étoit fort grande fût aussi blanche que de l'argent , il paroissoit beaucoup de fraîcheur sur son visage. Il s'approcha de cette fille , & après lui avoir parlé en une langue que ni elle ni aucun de ceux qui étoient présens n'entendoit point , il fit trois fois le signe de la croix sur elle en disant ces propres mots : Beatrix , Dieu te rende forte : & puis s'en alla. Leur étonnement à tous fut si grand qu'à peine aucun d'eux pouvoit respirer tandis qu'il fut là. Quand il fut parti le Pere demanda à sa fille qui étoit ce venerable vieillard. Elle de son côté croioit qu'il le connoissoit , & ils se leverent aussi-tôt pour l'aller chercher ; mais inutilement. Cette apparition donna une grande consolation à cette sainte fille , & tous ceux qui la virent ne pouvant douter qu'elle ne vint de Dieu en furent extrêmement surpris , & conceurent encore une plus grande estime de sa vertu. Durant les quatorze années suivantes elle continua de s'employer à servir Dieu,

Dieu, & à lui demander qu'il lui plût d'accomplir son dessein sur elle.

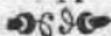
Un si long retardement l'ennuioit beaucoup, lors qu'allant entendre le sermon dans l'Eglise de Triane qui est le quartier de Seville où son Pere demouroit, sans sçavoir qui y prêchoit, il se trouva que c'étoit le Pere Jérôme Gracien. Et quand il alla recevoir la benediction elle se ressouvint de celui qui lui étoit apparu autrefois vêtu & déchaussé de la même sorte, mais différent de visage; le Pere Gracien n'ayant pas trente ans. Elle m'a raconté que sa joie fut si grande qu'elle pensa s'évanouir, parce qu'encore qu'elle eût appris que l'on avoit établi en ce quartier-là un monastere de Religieux, elle ne sçavoit point que ce fût des Carmes Déchaussés. Elle fit dès ce moment tout ce qu'elle pût pour aller à confesse à lui, & ne pût qu'avec beaucoup de peine l'obtenir; à cause qu'étant si réservé & si retiré, & la voiant jeune & fort belle, il évite autant qu'il peut de confesser de semblables personnes. Comme elle étoit de son côté fort retenuë un jour qu'elle pleuroit dans l'Eglise, une femme lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle auroit désiré de parler au Pere Gracien, mais qu'elle ne sçavoit comment l'aborder, parce qu'il confessoit alors. Cette femme la prit par la main, la mena à ce Pere, le pria de l'entendre, & elle lui fit une Confession generale. Il fut également touché & consolé des graces que Dieu avoit répandues dans cette ame, & la consola beaucoup en lui apprenant qu'il pourroit bien venir des Carmelites; & qu'étant satisfait de sa vocation il feroit en sorte qu'elle seroit la premiere qu'elles recevroient. Il lui confirma la même chose après que nous fûmes arrivées, & prit un grand soin d'empêcher que son Pere & sa Mere ne le sceussent, parce qu'ils n'auroient pû se résoudre à lui permettre d'entrer. Comme lors qu'elle alloit se confesser au monastere des Carmes Déchaussés qui étoit fort éloigné de son logis & où elle faisoit plusieurs aumônes, sa Mere ne la menoit point; mais la faisoit seulement accompagner par des servantes, cette

vertueuse fille leur dit le jour de la fête de la tres-sainte Trinité de demeurer, & qu'une femme qui étoit reverée de tout le monde dans Seville à cause de son extrême piété & de ses occupations continuelles en de bonnes œuvres, viendroit la prendre. Ainsi elles ne l'accompagnerent point, & selon qu'elle l'avoit concerté avec cette femme elle prit un manteau de gros diap si pesant, que sans la joie qu'elle avoit de le porter je ne sçai comment elle l'auroit pû. Sa seule crainte étoit de rencontrer quelqu'un qui la reconnût, & qui la voyant dans un habit si différent de son habit ordinaire ne la traversât dans son dessein. Car qu'est-ce qu'un véritable amour pour Dieu ne fait point faire ? Nous lui ouvrîmes la porte, & j'envoiai en donner avis à sa Mere. Elle vint aussi-tôt, & paroissoit être hors d'elle-même. Mais après avoir repris ses esprits, au lieu de passer à ces extremités auxquelles d'autres Meres se laissent emporter, elle connut la grace que Dieu faisoit à sa fille, & malgré la resistance de la nature elle se soumit à sa volonté, & nous fit ensuite de grandes aumônes.

Il ne se pouvoit rien ajoûter à la joie que témoignoit cette nouvelle épouse de JESUS-CHRIST de jouir du bonheur qu'elle avoit si ardemment souhaité. Son humilité étoit si grande, & elle prenoit tant de plaisir dans le travail, que nous avions peine à lui arracher le balai des mains; les exercices les plus bas & les plus penibles lui étant les plus agreables, quoi qu'elle eût été élevée avec beaucoup de délicatesse. Le corps se ressentit de la joie de l'ame. Elle reprit aussi-tôt son embonpoint; & son Pere & sa Mere la voyant en cet état en furent si consolés qu'ils n'auroient pas alors voulu qu'elle n'eût point été avec nous.

Comme il n'étoit pas raisonnable que cette vertueuse novice jouît d'un si grand bonheur sans qu'il lui en coûtât des souffrances, elle fut extrêmement tentée deux ou trois mois avant sa Profession, non pas jusques à se résoudre de ne la point faire; mais parce que le demon effaçoit de son souvenir tout le temps qu'elle avoit soupiré

soûpiré après un tel bien, & lui faisant envisager mille difficultez agitoit sans cesse son esprit. Il se trouva néanmoins vaincu au lieu de la vaincre. Elle s'éleva par son courage au dessus de tant de peines dont il tâchoit de l'accabler; & malgré tous ses efforts, elle résolut de faire Profession. Nôtre Seigneur qui n'attendoit pour la couronner que d'éprouver sa constance lui fit trois jours auparavant des graces extraordinaires, & mit en fuite cet irreconciliable ennemi des hommes. Elle se trouva dans une telle consolation qu'elle en étoit toute transportée; & certes avec sujet, puis que c'étoit l'effet d'une preuve si signalée de l'amour qui lui portoit son divin Époux. Peu de jours après son Pere étant mort, sa Mere prit l'habit, & nous fit une aumône de tout son bien. Il ne se peut rien ajoûter au contentement dont elle & sa fille jouïssent, & à l'édification qu'elles donnent à toutes les sœurs par la fidélité avec laquelle elles répondent à la faveur que Dieu leur a faite de les appeller à son service.



L'année n'étoit pas encore passée qu'une autre Demoiselle vint aussi se mettre avec nous, quoi que son Pere & sa Mere ne pûssent se résoudre à le lui permettre. Ainsi Dieu remplit cette maison d'ames choisies qui se consacrent à lui avec tant d'ardeur, qu'il n'y a ni clôture, ni austeritez, ni travaux qui soient capables de les étonner, & qu'elles ne surmontent par son assistance. Qu'il soit beni dans tous les siècles.



FONDATION DU MONASTERE
des Carmelites de S. Joseph de Caravaque.

CHAPITRE XXVI.

De quelle maniere se fit cette fondation. La Sainte exhorte à ne se point arrêter au bien dans la reception des Religieuses. Elle parle ensuite des grands travaux qu'elle a soufferts dans ces fondations, & dit comme on lui rendit tant de mauvais offices auprès du Pere General qu'elle receut des défenses d'en faire davantage : ce qui au lieu de l'affliger lui donna beaucoup de joie.

LORS que j'étois sur le point de partir du monastere de Saint Joseph d'Avila pour aller à la fondation de Veas dont on étoit demeuré d'accord de tout, & qu'il ne restoit que de nous mettre en chemin pour l'exécuter, j'appris par un homme qu'une Dame de Caravaque nommée Madame Catherine m'envoia exprès, que trois Demoiselles avoient été si touchées d'un sermon d'un Pere de la compagnie de J E S U S, qu'elles s'étoient retirées chez elle dans la resolution de n'en point sortir jusques à ce que l'on eût fondé en ce lieu-là un monastere. Il y a grande apparence qu'elles avoient concerté avec cette Dame, & qu'elle les aideroit à faire cette fondation. Elles étoient filles de deux Gentilshommes des plus qualifiez de Caravaque, dont l'un se nommoit Rodriguez de Moya qui étoit tres-vertueux. Toutes ensemble avoient assez de bien pour executer ce dessein, & elles avoient appris ce qui s'étoit passé dans la fondation de nos monasteres par les Peres de la compagnie de J E S U S qui nous y ont toujours assistés.

L'ardeur avec laquelle ces bonnes filles envoioient de si loin pour s'engager dans l'ordre de la Sainte Vierge me donna de la devotion. Je resolus de seconder leurs bonnes intentions, & aiant sceu que ce lieu étoit proche de Veas je menai un plus grand nombre de Religieuses que je n'avois accoûtumé, parce que les lettres que j'avois

vois receuës me faisant croire que cette affaire ne recevroit point de difficulté, mon dessein étoit d'aller faire cette fondation aussi-tôt après que celle de Veas seroit achevée.

Mais Dieu en aiant ordonné autrement mes mesures furent rompuës. Car comme je l'ai rapporté dans la fondation de Seville, la permission du Conseil des ordres ne venant pas encore je ne pus executer alors ce que j'avois resolu. Il est vrai aussi que j'en fus fort dégoûtée, parce que j'appris étant à Veas que le chemin étoit si mauvais que les Superieurs de nos monasteres ne pourroient sans beaucoup de peine y aller faire leurs visites. Toutefois comme j'avois donné sujet d'espérer que l'affaire s'acheveroit, je priai le Pere Julien d'Avila & Antoine Gaitan d'aller sur les lieux pour reconnoître l'état des choses, & me dégager s'ils le jugeoient à propos. Ils trouverent cette grande chaleur assez rallentie, non pas du côté de ces Demoiselles, mais de celui de Madame Catherine qui avoit la principale part dans ce dessein, & qui les avoit logées chez elle dans un appartement séparé comme dans une espece de monastere.

Ces bonnes filles demurerent néanmoins si fermes dans leur résolution d'être Religieuses, & gagnerent de telle sorte le Pere Julien d'Avila & Antoine Gaitan qu'avant que de s'en revenir ils passerent tous les actes necessaires pour la conclusion du traité, & les laisserent ainsi comblées de joie. Quant à eux ils étoient si satisfaits d'elles & de la bonté du pais qu'ils ne pouvoient se lasser de nous le témoigner : & ils avoüoient en même temps que l'on ne pouvoit voir plus méchans chemins. Tout étant donc ainsi d'accord je renvoiai le bon Antoine Gaitan qui ne trouvoit rien de difficile pour m'obliger. Et sans l'affection que le Pere Julien & lui avoient pour cet établissement, & la peine qu'ils prirent pour le faire réussir, il ne se seroit jamais fait, tant j'y étois peu portée. Je priai ce bon homme de faire mettre un tour & des grilles aux lieux où l'on devoit prendre possession, & loger les Religieuses jusques à ce qu'elles eussent

eussent acheté une maison qui leur fût commode. Ce serviteur de Dieu y passa plusieurs jours, & nous accommoda un logement dans la maison de Rodriguez de Moya, qui étoit comme je l'ai dit Pere d'une de ces Demoiselles & qui en donna avec joie une partie pour ce sujet.

Lors que j'étois prête à me mettre en chemin je reçus la permission. Mais aiant sceu qu'il y avoit une clause qui rendoit les Religieuses dépendantes des Commandeurs, à quoi je ne pouvois consentir parce que cela est contraire à nos constitutions, il falut envoyer demander une nouvelle permission; & on ne l'auroit jamais obtenüe non plus que celle de Veas si je n'eusse pris la liberté d'en écrire au Roi Dom Philippus II. à present regnant. Il commanda qu'on l'expediât aussi-tôt. Car sa Majesté affectionne de telle sorte les personnes Religieuses qui vivent selon leur Profession, qu'ayant sceu que nous observons dans nos monasteres la premiere regle il nous a toujours favorisées. C'est pourquoy, mes Filles, je vous prie de tout mon cœur de ne discontinuer jamais les prieres particulieres que nous faisons pour ce grand Prince.

Comme il falloit donc faire reformer cette permission je partis par l'ordre du Pere Jérôme Gracien de la Mere de Dieu alors Commissaire & qui l'est encore: Je pris mon chemin par Seville, & laissai ces pauvres Demoiselles dans leur clôtüre où elles demeurèrent jusques au premier jour de l'année suivante, quoi qu'elles eussent envoié vers moi à Avila dès le mois de Fevrier. La permission fut bien-tôt expediée. Mais étant si éloignée d'elles & si occupée de plusieurs affaires, tout ce que je pouvois étoit de les beaucoup plaindre dans les peines où elles me témoignoiënt être par leurs lettres, & de desirer extrêmement de les en soulager.

M'étant donc impossible d'y aller, tant à cause de ce grand éloignement, que parce que cette autre fondation n'étoit pas encore achevée, le Pere Jérôme Gracien trouva bon que les Religieuses qui avoient été destinées

pour

pour commencer cet établissement & qui étoient demeurées à Saint Joseph de Malagon, le firent sans moi.

Je fis en sorte que l'on donna pour Prieure une Religieuse en la conduite de laquelle j'avois une grande confiance, parce qu'elle est beaucoup meilleure que moi. Elles partirent avec tout ce dont elles avoient besoin accompagnées de deux Peres Carmes de nôtre reforme; Car le Pere Julien d'Avila & Antoine Gaïtan s'en étoient retournez il y avoit desja quelques jours; & comme le chemin étoit long & le temps fâcheux à cause que c'étoit sur la fin de Decembre je ne voulus pas leur donner la peine de revenir. Ces Religieuses furent receués à Caravaque avec une grande joie de toute la ville, & une tres-particuliere de ces Demoiselles qui les attendoient dans leur clôture avec tant d'impatience. Elles fonderent le monastere, & le tres-saint Sacrement y fut mis le jour du Saint Nom de J E S U S de l'année 1576. Deux de ces trois filles prirent aussi-tôt l'habit. Mais la troisieme étant d'un naturel trop melancolique pour vivre dans une clôture si étroite & si austere, elle retourna en sa maison pour y demeurer avec une de ses sœurs. Qu'un tel exemple, mes Filles, vous fasse admirer la conduite de Dieu, & combien nous sommes obligées de le servir & de le remercier de la grace qu'il nous a faite de perseverer jusques à faire Profession, & de demeurer ainsi dans sa maison durant tout le reste de nôtre vie en qualité de filles de la Sainte Vierge. Il s'est servi du dessein qu'avoit cette Demoiselle d'être Religieuse, & de son bien pour l'établissement de monastere. Et lors qu'elle devoit jouir du bonheur qu'elle avoit si ardemment souhaité le courage lui a manqué & elle s'est laissé vaincre par cette humeur melancolique sur qui nous rejettons si souvent les fautes que nos imperfections & la legereté de nôtre esprit nous font commettre.

Plaise à sa divine Majesté de nous donner une grace si abondante que rien ne soit capable de nous empêcher d'avancer dans son service; & qu'il veuille toujors s'il

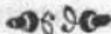
lui plaît être nôtre Protecteur & nôtre soutien, afin que nous ne perdions pas par nôtre lâcheté un aussi grand bien que celui dont il a commencé de favoriser des creatures aussi foibles & aussi miserables que nous sommes. Je vous conjure en son nom, mes Sœurs & mes Filles, de lui faire sans cesse cette priere, & que chacune de celles qui entreront à l'avenir dans ces maisons saintes se représente continuellement que ç'a été par une grace toute extraordinaire que cet ordre de la Sainte Vierge est rentré dans la premiere observance de sa regle, afin qu'il ne permette pas qu'elle se relâche. Considérez que des choses qui paroissent legeres ouvrent la porte à de grands desordres, & font sans que l'on s'en apperçoive que l'esprit du monde entre dans ces lieux consacréz à la retraite & au silence. Représentez-vous la pauvreté & les travaux qui vous ont procuré le repos dont vous jouïssiez, & vous connoîtrez que la plus grande partie de ces monasteres ne sont pas l'ouvrage des hommes, mais celui de Dieu qui prend plaisir à nous accorder de nouvelles graces quand nous n'y apportons point d'obstacle. Car d'où pensez-vous qu'une fille aussi foible & aussi imparfaite que je suis ait tiré de la force pour executer de si grandes choses? une fille soumise à autrui, une fille sans argent & sans secours; celui de mes freres qui m'assista en la fondation de Seville étant encore alors dans les Indes? Et comment pourriez-vous douter, mes Sœurs, que ce ne soit Dieu qui a tout fait, puis que je ne suis pas d'une naissance assez illustre pour m'attribuer l'honneur que l'on m'a rendu en tant de rencontres; & que de quelque côté que l'on considere ce qui s'est passé dans ces fondations il faut toujours en venir à reconnoître que Dieu seul en a été la source. Ne serions-nous donc pas bien malheureuses si nous manquions de maintenir en sa perfection un si grand ouvrage quand il nous devoit coûter pour le conserver nôtre repos, nôtre honneur, & nôtre vie? Mais ces trois choses au contraire s'y rencontrent. Car quel repos égale celui dont vous jouïssiez avec une telle paix & une si grande joie interieure,

rieure, qu'au lieu d'apprehender la pauvreté vous la desirez? Quel honneur peut-être plus grand que d'être les épouses d'un Dieu? Et quelle vie peut-être plus heureuse que celle où l'on n'apprehende point la mort, comme nous en voyons des exemples en celles qui finissent leurs jours parmi nous? Ainsi si vous demandez sans cesse à Dieu la grace de vous avancer de plus en plus dans son service: si vous vous défiez de vous-mêmes pour ne vous confier qu'en lui, & si vous ne vous découragez jamais il ne vous refusera jamais son assistance.

N'apprehendez donc point que rien vous manque, & Ne se
 pourvu que vous soiez contentes des dispositions de point
 celles qui se presenteront pour être Religieuses & qu'el- arrêter
 les soient riches en vertus; ne craignez point de les re- au bien
 cevoir encore qu'elles soient pauvres des biens du mon- dans la
 de. Il suffit qu'elles viennent dans le dessein de servir recep-
 Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront. Il pourvoi- tion
 ra à vos besoins par quelque autre voie qui vous sera des Re-
 beaucoup plus avantageuse. J'en parle par expérience. ligieu-
 & il m'est témoin que je n'ai jamais refusé aucune fille ses,
 manque de bien quand j'étois contente du reste. Le
 grand nombre que vous sçavez que j'en ai reçu pure-
 ment pour l'amour de Dieu en est une preuve; & je puis
 assurer avec vérité que je n'étois pas si aise d'en recevoir
 de riches que de pauvres, parce que les premières me
 donnoient quelque crainte; au lieu que les autres tou-
 choient si sensiblement mon cœur, que souvent j'en
 pleurois de joie. Que si en tenant cette conduite lors que
 nous n'avions ni maison, ni argent pour en acheter Dieu
 nous a tant assistés, serions-nous excusables de ne pas
 tenir la même conduite maintenant que nous avons de-
 quoi vivre? Croiez-moi, mes Filles, vous perdriez en
 pensant gagner. Si celles qui se presenteront ont du bien
 qu'elles ne soient point obligées de donner à d'autres
 qui en auroient besoin, je trouve bon que vous le rece-
 viez en aumosne, parce qu'il me semble qu'autrement
 elles vous témoigneroient peu d'affection. Mais prenez
 toujours garde que celles qui seront receuës ne dispo-
 sent

sent de leur bien que par l'avis de personnes doctes, & pour la plus grande gloire de Dieu. Nous ne sçaurions qu'avec ces conditions prétendre d'en recevoir d'elles, & il nous importe beaucoup davantage qu'elles servent Dieu le plus parfaitement qu'elles pourront, puis que ce doit être nôtre seul desir. Toute misérable que je suis je puis dire à son honneur & pour vôtre consolation que je n'ai jamais rien fait dans ces fondations que je n'aie crû conforme à sa volonté dont je n'aurois voulu pour-quoi que ce fût m'éloigner en la moindre chose, & par l'avis de mes Confesseurs, qui depuis que j'ai pris cette résolution se sont tous trouvez fort sçavans & personnes de grande pieté.

Peut-être que je me trompe, & que j'ai commis sans le sçavoir un tres-grand nombre de fautes. J'en laisse le jugement à Dieu qui penetre le fond des cœurs, & dis seulement ce qui me paroît s'être passé en moi-même. Mais je voiois clairement que si je faisois quelque bien c'étoit lui qui me le faisoit faire, & qu'il se servoit de moi pour accomplir son ouvrage. Aussi ne l'ai-je rapporté, mes filles, qu'afin de vous faire encore mieux connoître combien vous lui êtes obligées, & que jusques à cette heure nous n'avons fait tort à qui que ce soit. Qu'il soit beni à jamais d'être la cause de tout nôtre bonheur, & d'avoir suscité des personnes charitables pour nous assister. Je le prie de nous faire la grace de n'être point ingrates de tant de faveurs dont nous lui sommes redevables. Ainsi soit-il.



Vous avez vû, mes Filles, une partie des travaux que j'ai soufferts, & qui à mon avis ont été les moindres. Je n'aurois pû sans vous ennuyer vous les rapporter tous & vous dire particulièrement combien grandes ont été les fatigues que nous donnoient dans nos voïages la pluie, la nege, la peine de nous trouver égarées de nôtre chemin, & sur tout mon peu de santé, m'étant arrivé diverses fois d'avoir une fièvre si violente, & plusieurs autres maux tant interieurs qu'exterieurs. Il me souvient
entre